

GUILLAUME SEGUIN

ÉGLISE SAINT-MARTIN À MONTAGNE (GIRONDE)

CÉDRIC BEAUVAL

MARIELLE BERNIER

NATACHA CRÉPEAU

MÉLODY FÉLIX-SANCHEZ

RAPPORT D'OPÉRATION DE FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
VOLUME 1: RAPPORT *SENSU STRICTO*

NOVEMBRE 2014

ARRÊTÉ DE PRESCRIPTION

SF.13.070 (27/06/2013)

ARRÊTÉ DE DÉSIGNATION

2013-155 (20/09/2013)

DATES DE L'INTERVENTION

23/09/2013

31/10/2013

INSEE

33290

NUMÉRO DE SITE

022425

NUMÉRO D'OPÉRATION

026394

NUMÉRO PATRIARCHE

026213

SARL ARCHÉOSPHERE

20 RUE SUFFREN

33300 BORDEAUX

TÉL. 05 56 04 14 98

FAX 05 56 04 00 50

contact@archeosphere.com

SIREN 483 946 745

APE 7220Z



Le rapport d'opération archéologique est un document administratif.

Toutefois, l'utilisation des données du rapport de fouilles est régie par les dispositions du code de la propriété intellectuelle concernant la propriété littéraire et artistique. Les prises de notes et les photocopies sont autorisées pour un usage exclusivement privé et non destiné à une utilisation collective (article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle). Toute reproduction du texte accompagnée ou non de photographies, cartes ou schéma, n'est possible que dans le cadre de courte citation, avec les références exactes et complètes de l'auteur et de l'ouvrage.

Toute utilisation des données du rapport à des fins lucratives est interdite en vertu de l'article 10 de la loi modifiée du 17 juillet 1978 relative à l'amélioration des relations entre l'administration et le public. Le non respect de ces règles constitue un délit de contrefaçon puni par l'article 425 du code pénal*.

*Loi n° 78-753 du 17 juillet 1978, article 10 : « les documents administratifs sont communiqués sous réserve des droits de propriété littéraire et artistique. L'exercice du droit à la communication (...) exclut, pour les bénéficiaires ou pour des tiers, la possibilité de reproduire, de diffuser ou d'utiliser à des fins commerciales les documents communiqués ».

Par ailleurs, les rapports sont des œuvres protégées par le droit d'auteur et, en particulier, par les dispositions de la loi n° 2006-961 du 1^{er} août 2006 relative au droit d'auteur et aux droits voisins dans la société de l'information.

PHOTOGRAPHIES	G. Seguin et C. Beauval, © Sarl Archéosphère 2013–2014, sauf orthophotographie des niveaux modernes et contemporains, X. Muth © Sarl Get in situ 2013, ou mentionné dans le texte.
DESSINS DE CÉRAMIQUE	M. Bernier, © 2014.
ÉLÉMENTS D'INFOGRAPHIE	G. Seguin, N. Crépeau et M. Félix-Sanchez, © Sarl Archéosphère 2013–2014, sauf mentionné dans le texte.
PAO	F. Lacrampe-Cuyaubère © Sarl Archéosphère 2014.

SOMMAIRE

VOLUME 1

PAGE 7	DONNÉES ADMINISTRATIVES, TECHNIQUES ET SCIENTIFIQUES
PAGE 31	CADRE CONTEXTUEL
PAGE 51	PRÉSENTATION DE L'OPÉRATION
PAGE 59	ARCHITECTURE FUNÉRAIRE ET MODES D'INHUMATION
PAGE 85	PRATIQUES FUNÉRAIRES ET OBJETS ASSOCIÉS AUX DÉFUNTS
PAGE 129	ÉTUDE PALÉOBIOLOGIQUE DES INDIVIDUS
PAGE 179	STRUCTURES ARCHÉOLOGIQUES ET DÉVELOPPEMENT DE L'ESPACE FUNÉRAIRE
PAGE 191	LE MATÉRIEL ARCHÉOLOGIQUE ISSU DES REMBLAIS MODERNES ET CONTEMPORAINS
PAGE 205	LES RESTES FAUNIQUES
PAGE 217	LES CÉRAMIQUES ANTIQUES
PAGE 223	SYNTHÈSE

VOLUME 2

PAGE 247	CATALOGUE DES SÉPULTURES
PAGE 461	INVENTAIRES

DONNÉES ADMINISTRATIVES, TECHNIQUES ET SCIENTIFIQUES

1 FICHE SIGNALÉTIQUE

1.1 IDENTITÉ DU SITE

RÉGION	Aquitaine
DÉPARTEMENT	Gironde
COMMUNE	Montagne
CODE INSEE	33290
LIEU-DIT	Le Bourg
NUMÉRO DE SITE	022425
NUMÉRO DE L'OPÉRATION	026394
NUMÉRO PATRIARCHE	026213
CADASTRE	Section AS parcelle 5
PROJECTION	Lambert RGF 93
X	453 122 m
Y	6 430 584 m
ALTITUDE NGF	86–88 m
PROPRIÉTAIRE DU TERRAIN	Mairie de Montagne, 47 le Bourg, 33570 Montagne

1.2 L'OPÉRATION ARCHÉOLOGIQUE

ARRÊTÉ DE PRESCRIPTION	SF.13.070 en date du 27 juin 2013
ARRÊTÉ DE DÉSIGNATION	2013–155 en date du 20 septembre 2013
MAÎTRE D'OUVRAGE	Mairie de Montagne
NATURE DE L'AMÉNAGEMENT	Rénovation du bourg
OPÉRATEUR	SARL Archéosphère, 20 rue Suffren, 33300 Bordeaux
RESPONSABLE SCIENTIFIQUE	Guillaume Seguin, SARL Archéosphère
DATES DE L'INTERVENTION	23 septembre au 31 octobre 2013
SURFACE FOUILLÉE	90 m ²

2 GÉNÉRIQUE DE L'OPÉRATION

2.1 SRA AQUITAINE

NATHALIE FOURMENT	Conservatrice régionale de l'Archéologie d'Aquitaine
PIERRE RÉGALDO-SAINT BLANCARD	Ingénieur d'études DRAC SRA

2.2 ARCHÉOSPHERE (OPÉRATEUR)

CÉDRIC BEAUVAL	Directeur opérationnel
GUILLAUME SEGUIN	Responsable d'opération



2.3 MAITRISE D'OUVRAGE

PIERRE YERLES Maire de Montagne

2.4 INTERVENANTS TECHNIQUES

BIARD BTP Décapage mécanique (2 jours)
SERVICES MUNICIPAUX Décapage mécanique, évacuation des déblais, sécurisation de la zone d'emprise

2.5 DÉPÔT DU MOBILIER

DURÉE DE L'ÉTUDE Archéosphère, 20 rue Suffren, 33300 BORDEAUX
DÉFINITIF Dépôt archéologique du SRA Aquitaine, 156 avenue Jean Jaurès, 33600 Pessac

2.6 ÉQUIPE SCIENTIFIQUE

		PRÉPARATION	TERRAIN	ÉTUDES	RAPPORT
RESPONSABILITÉ D'OPÉRATION	Guillaume Seguin	X	X	X	X
ARCHÉO-ANTHROPOLOGIE					
ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE					
ÉTUDE DOCUMENTAIRE					
INFOGRAPHIE					
RESPONSABILITÉ DE SECTEUR	Natacha Crépeau		X	X	X
ARCHÉO-ANTHROPOLOGIE					
INFOGRAPHIE					
ARCHÉO-ANTHROPOLOGUE	Mélody Félix-Sanchez		X	X	X
INFOGRAPHIE					
ARCHÉO-ANTHROPOLOGUE	Cécile Giraud		X		
TOPOGRAPHIE	Cédric Beauval	X	X	X	X
ÉTUDE DU MOBILIER	Guillaume Seguin			X	X
	Cédric Beauval (boutons)			X	X
	Marielle Bernier (céramique)			X	X
ÉTUDE DE LA FAUNE	Cédric Beauval			X	X
DATATIONS RADIOCARBONE	Beta Analytic, Londres			X	
PHOTOGRAMMÉTRIE	François Lacrampe-Cuyaubère		X		X
	Xavier Muth		X		
DIRECTION OPÉRATIONNELLE	Cédric Beauval	X	X	X	X

3 RÉSULTATS

3.1 THÈME/PROBLÉMATIQUE

Évolution du cimetière paroissial du Moyen-âge à nos jours

3.2 SYNOPTIQUE

CHRONOLOGIE	STRUCTURES	MOBILIER	INTERPRÉTATION
PRÉHISTOIRE	US 998	Silex	Fréquentation du site durant la préhistoire
ANTIQUITÉ	Résiduel	Céramique	« Bruit de fond » dans le comblement des structures
MOYEN-ÂGE	Au moins 45 sépultures	Coquille Saint-Jacques, obole en argent, crucifix en stéatite	Cimetière paroissial IX–XV ^{es} siècles
ÉPOQUE MODERNE	Au moins 40 sépultures	Monnaies, épingles	Cimetière paroissial XV–XVIII ^{es} siècles
ÉPOQUE CONTEMPORAINE	Au moins 21 sépultures	Monnaies, clous, boutons, boucles, bagues, chapelets, médailles, couteau	Cimetière Paroissial XVIII–XIX ^{es} siècles
	Dépotoir	Céramique, verre, ustensiles en fer, faune, os humains	Remaniement de l'aire funéraire et abandon

3.3 MOTS CLÉS DES THÉSAURUS

CHRONOLOGIE	Paléolithique ? Néolithique ? Protohistoire ? Antiquité Romaine Époque Médiévale : haut Moyen Âge, Moyen Âge, bas Moyen Âge Temps Modernes Époque contemporaine
SUJETS ET THEMES	Édifice religieux 142 structures funéraires 1 mur Industrie lithique Céramique Faune
MOBILIER	Objet métallique Outil Parure Habillement Monnaies Verre Inscription Terre cuite architecturale
ÉTUDES ANNEXES	Datation Anthropologie Archéozoologie Numismatique

4 NOTICE SCIENTIFIQUE

Dans le cadre de la rénovation du bourg de Montagne, une opération de fouille archéologique préventive a été mise en œuvre du 23 septembre au 31 octobre 2013. Concentrée sur une superficie de 90 m² au niveau de l'angle sud de l'ancien cimetière de l'église Saint-Martin, cette opération a permis la mise au jour d'environ 150 sépultures étagées sur une stratigraphie de plus de 2,50 m.

Les niveaux les plus récents s'apparentent à un dépotoir pris dans un important remblai ayant livré de nombreux ossements remaniés et des fragments de vestiges funéraires modernes et contemporains (décoration mortuaires, fragments de vases, ferronnerie...). Les sépultures les plus récentes apparaissent sous ce niveau. Elles sont principalement en cercueils et ont livré plusieurs monnaies des XVIII^e et XIX^e siècles. Quelques objets de piété ou appartenant à la sphère personnelle ont également été découverts : chapelets, crucifix, médailles de la vierge, bagues, médaille militaire, canif, canines de sangliers...

Le niveau sous-jacent a livré une quarantaine de sépultures inhumées en pleine terre avec un fort taux de recoupement. Certains individus étaient ceints dans un linceul fermé par des épingles. Une datation radiocarbone et l'identification des monnaies mises au jour dans ces sépultures datent ce niveau entre le XV^e et le début du XVIII^e siècle. Ces défunts reposent pour certains sur de larges dalles calcaires correspondant aux couvertures d'une vingtaine de coffres médiévaux. Ces derniers sont de deux types : le premier type est monté sur des pierres de taille massives et régulières tandis que le second type (sensiblement plus ancien), paraissant plus précaire, est constitué par de petits moellons et des madriers de bois. Certaines pierres utilisées pour la couverture des coffres sont des éléments architecturaux réemployés appartenant à un édifice monumental ruiné, peut-être d'une première église ayant précédé Saint-Martin. Les éléments mobiliers livrés par ces coffres se résument à une obole en argent du XII^e siècle et une coquille Saint-Jacques. Le squelette de cette sépulture a été daté par radiocarbone. La datation obtenue (980–1035) en fait la plus ancienne tombe de pèlerin de Saint-Jacques connue dans le Sud-Ouest.

Ces coffres se superposent à d'autres dalles de couverture, parfois en partie démantelées, qui recouvraient les plus anciennes sépultures du cimetière. Ces dernières sont rupestres et anthropomorphes. Certaines présentent une alvéole céphalique mais cet aménagement n'est pas systématique et ne semble pas avoir une grande pertinence sur le plan typo-chronologique. Les sépultures les plus anciennes sont prises dans un niveau de sol, ce qui témoigne tant de leur faible profondeur d'inhumation que de l'importance des remblais déversés les siècles suivants. Une série de datations radiocarbones a permis d'appréhender l'ancienneté de ces premières sépultures : sépulture 143 (980–1040), sépulture 144 (995–1025), sépulture 163 (880–975) et sépulture 165 (800–895).

L'église Saint-Martin présente un style architectural typique du XII^e siècle, or certaines sépultures pourraient remonter au IX^e siècle. Dans cette mesure, l'aire funéraire serait plus ancienne que l'église d'au moins trois siècles. Ces nouvelles données sont importantes dans la mesure où elles supposent l'existence d'un premier édifice religieux préroman en lieu et place de l'église Saint-Martin et qui serait à l'origine de l'implantation du bourg de Montagne.

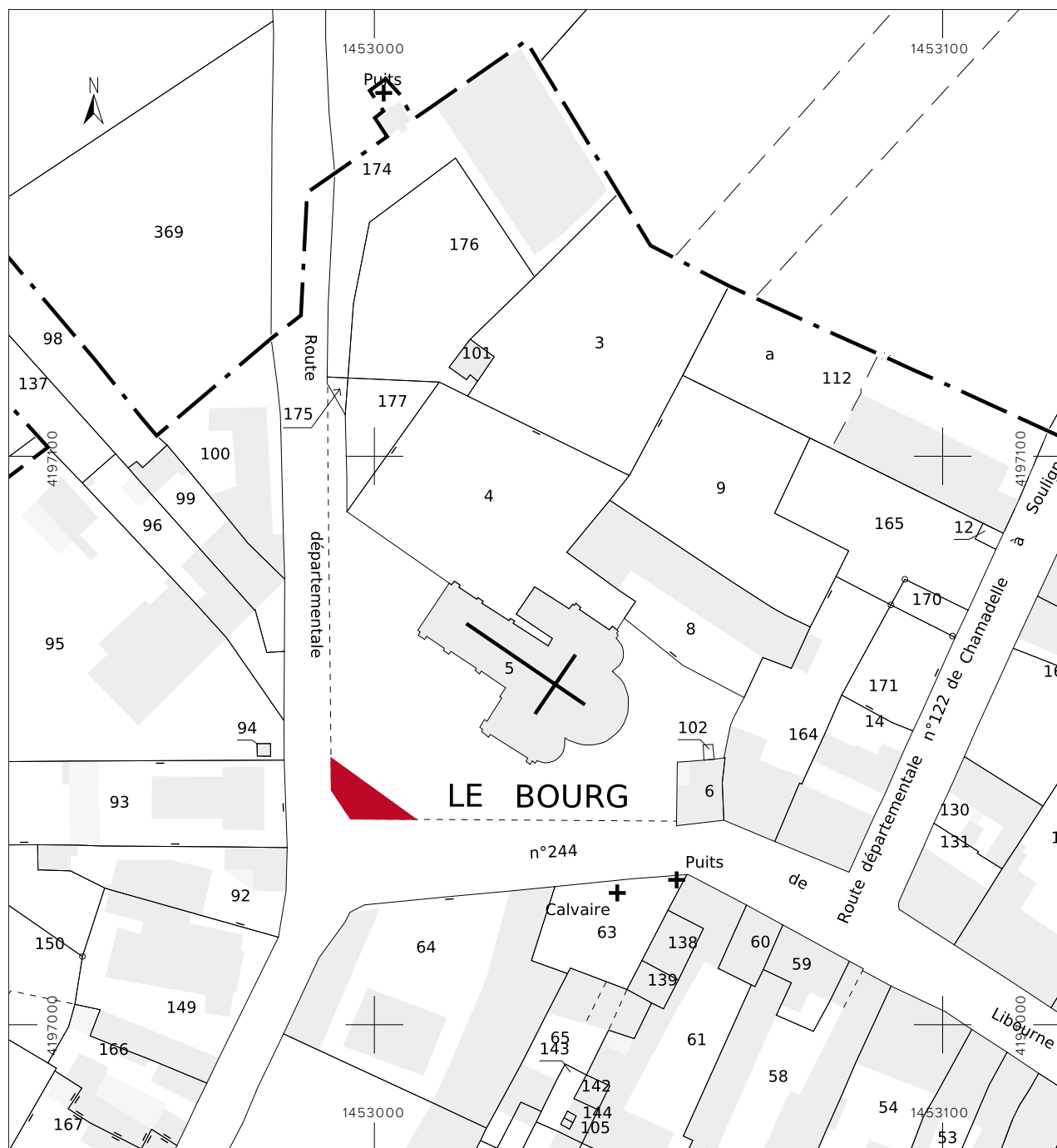
Le mur ceinturant le cimetière a été construit au début du XVI^e siècle. La fouille a montré que de nombreuses sépultures se faisaient couper par le mur. Au Moyen-âge, l'aire funéraire entourant l'église devait être bien plus étendue qu'elle n'apparaît de nos jours.

5 PIÈCES

5.1 CARTES



5.2 CADASTRE

EXTRAIT DE CADASTRE AU 1/1000^e


Gironde (33), Montagne,

Section AS, feuille 000 AS 01, projection RGF93 CC45

Centre des impôts fonciers de Libourne

©2012 Ministère de l'Économie et des Finances (cadastre.gouv.fr)

5.3 ARRÊTÉ DE PRESCRIPTION



PRÉFET DE LA RÉGION AQUITAINE

REÇU LE

28 JUIN 2013

1463

Direction régionale des
affaires culturelles

Le Préfet de la région Aquitaine,
Préfet de la Gironde,
Officier de la Légion d'Honneur,
Officier de l'Ordre national du Mérite,

ARRÊTÉ N°SF.13.070 du 27 juin 2013
portant prescription d'une fouille d'archéologie préventive

VU le code du Patrimoine, et notamment son livre V relatif à l'archéologie ;

VU l'arrêté du 16 septembre 2004 portant définition des normes d'identification, d'inventaire, de classement et de conditionnement de la documentation scientifique et du mobilier issu des diagnostics et fouilles archéologiques ;

VU l'arrêté du 27 septembre 2004 portant définition des normes de contenu et de présentation des rapports d'opérations archéologiques ;

VU l'arrêté du Préfet de la région Aquitaine n°2013119-0001 en date du 29 avril 2013 portant délégation de signature à Monsieur Arnaud Littardi, directeur régional des affaires culturelles d'Aquitaine ;

VU la décision du directeur régional des affaires culturelles d'Aquitaine en date du 6 mai 2013 donnant subdélégation de signature à Madame Nathalie Fourment, conservatrice régionale de l'archéologie et à Madame Hélène Mousset, conservatrice du patrimoine, pour l'application du Code du patrimoine (Livre V) ;

VU les résultats de l'opération de diagnostic archéologique prescrite par l'arrêté n° SD.12.104 du 20 septembre 2012, dont le rapport a été remis au service régional de l'archéologie le 16 mai 2013, date à compter de laquelle court un délai de trois mois pour la notification de prescriptions postérieures au diagnostic ;

VU l'avis de la Commission interrégionale de la recherche archéologique en date du 25 juin 2013 ;

CONSIDÉRANT que le réaménagement du carrefour au centre bourg de Montagne affecte, par sa localisation, sa nature et son importance, des éléments du patrimoine archéologique mis au jour durant l'opération de diagnostic susvisé, à savoir une partie du cimetière médiéval ;

CONSIDÉRANT en conséquence qu'il convient de procéder à la sauvegarde par l'étude de ces vestiges ;

54, rue Magendie – 33074 BORDEAUX CEDEX – Téléphone 05 57 95 02 02 - Télécopie : 05 57 95 01 25
Découvrez l'organisation de l'Etat en Aquitaine sur www.aquitaine.gouv.fr

ARRETE

Article 1 : Une fouille d'archéologie préventive sera réalisée préalablement aux aménagements, ouvrages ou travaux portant sur le terrain sis en :

Région : **AQUITAINE** Département : **GIRONDE**

Commune : **Montagne** Lieu-dit : **Le bourg**

Cadastre : section : **AS** parcelle : **5**

Maître d'ouvrage : **Municipalité de Montagne**

Article 2 : La fouille prescrite à l'article 1 sera réalisée conformément au cahier des charges scientifiques annexé au présent arrêté, sous la maîtrise d'ouvrage de l'aménageur désigné au même article.

Il en confiera la réalisation à l'Institut national de recherches archéologiques préventives ou à un opérateur titulaire de l'agrément prévu par l'article R 522-8 du Code du patrimoine. Cet agrément devra couvrir la période médiévale et/ou la spécialité archéologie funéraire.

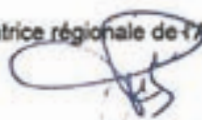
L'aménageur conclura avec l'opérateur un contrat comportant un projet scientifique d'intervention, lequel précisera les modalités de mise en œuvre des prescriptions énoncées par le cahier des charges scientifique précité. Ce contrat fixera notamment le prix et les délais de réalisation de l'opération de fouilles.

Article 3 : Le contrat mentionné à l'article précédent devra, après signature des deux parties, être transmis par l'aménageur au préfet de région, assorti du justificatif de l'agrément de l'opérateur. Le préfet de région disposera d'un délai de deux mois à compter de la réception de ces éléments pour délivrer l'autorisation de fouille ou pour la refuser en cas de non-conformité du projet soumis au cahier des charges scientifique donné en annexe du présent arrêté. L'autorisation de fouille, assortie de la désignation du responsable scientifique de l'opération, sera délivrée par arrêté.

Article 4 : Le directeur régional des affaires culturelles est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera notifié à la mairie de Montagne ¹.

Fait à Bordeaux, le 27 juin 2013

La conservatrice régionale de l'Archéologie



Nathalie FOURMENT

Copies à :

- Préfecture de la région Aquitaine
- Préfecture de la Gironde
- Brigade territoriale de gendarmerie nationale de Libourne
- Direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine : Service régional de l'archéologie et Service territorial de l'Architecture et du Patrimoine de la Gironde

¹ Hôtel de ville, 47 Le Bourg, 33570 Montagne.

*Annexe de l'arrêté N°SF.13.070 du 27 juin 2013
portant prescription d'une fouille d'archéologie préventive*

Montagne Centre bourg, cimetière Saint-Martin

Cahier des charges de la fouille archéologique préventive

Emprise :

L'angle du mur du cimetière doit être reporté d'environ 7 m sur environ 25 m de longueur, soit une superficie de l'ordre de 90 m².

Éléments de connaissance :

L'ancien cimetière de Montagne, autour de l'église Saint-Martin, est en surplomb par rapport au carrefour routier qui le borde. Celui-ci a été légèrement modifié dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais apparemment sans porter atteinte au mur qui assure la clôture et le soutènement, sans doute depuis le XVIIe siècle.

Antérieurement au lancement des travaux d'aménagement du bourg de Montagne, un diagnostic a été prescrit sur la pointe de l'ancien cimetière, qui doit être coupée pour le réaménagement du carrefour. Il a été réalisé en janvier 2013 (rapport N. Moreau, Inrap, et note complémentaire SRA).

Le niveau naturel qu'il a reconnu est constitué par une argile orangée, dont le sommet conservé a été perçu un peu en dessous de 87 m NgF. Il doit se superposer au socle calcaire qui affleure sous le mur de soutènement. Les lambeaux qui en restent sont trop perturbés pour qu'on puisse assurer sa pente qui devrait être essentiellement du nord au sud (de l'église vers la route), éventuellement de l'est à l'ouest.

Dans le sondage pratiqué, ce niveau naturel a été creusé par différentes tombes médiévales et un ensemble de pierres à plat dans une structure en creux (US 1). On note en particulier un niveau assez régulier de sarcophages ou coffres bâtis, pratiquant des saignées dans cette argile : ils ont été dénommés 5, 15, 25, 26 ; la structure 2 en est vraisemblablement un autre. Ce niveau semblerait avoir une pente inversée (fig. 16 du rapport).

Rapportées sur cet ensemble, les US 21 et 29, 4 et 24 sont des remblais anciens ; l'US 28 intervient ensuite, sans doute aussi 33 et 34. C'est là un fort relèvement du sol du cimetière, presque un mètre. Aucun élément de datation n'a été recueilli, mais on constate souvent des remblaiements de ce genre vers le XVIe siècle.

Ces remblais sont recoupés par une vaste fosse d'époque récente (22) et par plusieurs sépultures (modernes ?) en pleine terre ou en cercueil. Du deuxième type sont certainement 17 et 19 du fait de la présence de bois ; les autres tombes de cette série seraient 16, 18, 20 et 27. Tous ces recoupements gênent la perception des éventuels pendages des remblais.

Enfin surmontent l'ensemble des remblais récents ou des terres végétales : 30, 31, 32.

Éléments de problématique :

On considérera, a priori, l'organisation reconnue par le sondage comme générale sur ce secteur du cimetière. Le vérifier est le premier point de la problématique, en particulier l'échelonnement de ses nivellements et de ses chronologies. Il s'agit de comprendre l'agencement du cimetière dans ce secteur périphérique, le plus éloigné de l'église. Ce cas reste archéologiquement assez rarement observé, puisque, pour l'essentiel, les fouilles de ces contextes sont provoquées par des assainissements et portent sur la périphérie immédiate des églises.

On cherchera, ce faisant, à comprendre le jeu des pendages des différents remblais et niveaux. On les mettra en perspective avec le positionnement de l'église sur un point haut.

*Annexe de l'arrêté N°SF.13.070 du 27 juin 2013
portant prescription d'une fouille d'archéologie préventive*

Dans le niveau de sépultures le plus ancien, se trouve, au milieu de sarcophages et coffres qui semblent être des XIIe/XIVe siècles, un couvercle en bâtière d'un type considéré comme mérovingien. Ce couvercle est-il en place ? réutilisé ? déplacé ? Qu'en est-il de la cuve de sarcophage avec lequel il s'appariait ? et de celle qu'il couvre ? Ce témoignage est-il unique ? Cette série de questions revient à poser la problématique de l'origine de l'occupation des lieux, qui, aujourd'hui, n'est pas reconnue avant l'époque romane, au contraire d'églises voisines de Saint-Martin.

Au-delà de ces problématiques spécifiques, les données acquises s'intégreront dans l'ensemble des recherches menées en contexte cimetériel.

Eléments de méthodologie :

L'emprise concernée sera terrassée et talutée jusqu'à une altitude de 87 m NgF, en coordination avec la démolition du mur de soutènement.

Sauf cas, assez peu probable d'après le diagnostic, de bonne conservation, les sépultures modernes ne seront pas étudiées. On se bornera à des observations d'ordre stratigraphique. On privilégiera au contraire le niveau inférieur, médiéval, essentiellement composé de sarcophages et de coffres bâtis.

Les sépultures qui le composent seront fouillées avec les observations taphonomiques et anthropologiques de terrain et les relevés d'usage en la matière (contexte d'inhumation, détermination du sexe, de la classe d'âge, etc.) ; les ossements seront prélevés et disposés dans des contenants différenciés. Des relevés généraux permettront une approche de la gestion de la partie considérée de l'espace cimetériel. On sera particulièrement attentif à tout support de datation et à tout raisonnement chronologique (recoupements, même légers ; morphotypologie ; etc.).

A terme, des études complémentaires, au moins sous la forme de datations C14, seront probablement indispensables. Les choix qui seront faits devront être approuvés par le conservateur régional ou son représentant.

Eléments techniques :

Agrément de l'opérateur ; profil du responsable d'opération et des spécialistes

L'opérateur devra disposer d'un agrément pour le Moyen Age et/ou pour l'anthropologie funéraire.

Le responsable d'opération doit être anthropologue, accoutumé à la fouille des contextes de cimetières médiévaux.

Durée minimale prévisible de l'opération et composition indicative de l'équipe

Pour à peu près 7 m² ouverts, le sondage a révélé au moins 5 sépultures médiévales (et 5 modernes au-dessus). La fouille doit donc s'attendre à devoir étudier plus d'une cinquantaine de sépultures.

Le terrain étant assez exigu, l'équipe de fouille ne peut être trop abondante.

On peut dès lors envisager une durée de l'ordre de trois semaines ou un mois (15 à 20 jours) pour une équipe de 4 à 5 personnes expérimentées.

Mesures à prendre pour la conservation préventive des vestiges mis au jour

Au cas où des sarcophages présenteraient des intérêts particuliers, il faudra envisager de les retirer du terrain. Une réunion de concertation sera nécessaire avec le SRA, la mairie et le maître d'œuvre.

Délai pour la remise du rapport final

un an

*Annexe de l'arrêté N°SF.13.070 du 27 juin 2013
portant prescription d'une fouille d'archéologie préventive*

Considérations générales

L'opérateur fournira au conservateur régional de l'archéologie et à l'agent du SRA chargé du suivi du dossier un calendrier prévisionnel des interventions pour la phase de terrain ; puis, pour la phase d'étude, la liste des éventuels intervenants extérieurs pressentis et le calendrier général prévisionnel. Il leur donnera toutes informations utiles sur les lieux de stockage et sur les éventuels transferts des mobiliers de fouille.

Le RO tiendra informés le conservateur régional de l'archéologie et l'agent du SRA chargé du suivi du dossier sur le déroulement de l'opération, sur les découvertes, les avancées et les difficultés, sur la consommation des moyens affectés et sur tous autres sujets d'importance. Cette information se fera par messagerie électronique ; en phase de terrain, sur une base hebdomadaire ; dans les périodes actives de la phase d'étude sur une base mensuelle.

Le rapport final d'opération et les archives de fouille seront remis conformément aux arrêtés du 16 septembre 2004 portant définition des normes d'identification, d'inventaire, de classement et de conditionnement de la documentation scientifique et du mobilier issu des diagnostics et fouilles archéologiques et du 27 septembre 2004 portant définition des normes de contenu et de présentation des rapports d'opérations archéologiques.

Pièces jointes :

Note complémentaire au rapport de diagnostic

5.4 PROJET SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE D'INTERVENTION

ARCHÉOSPHERE SUD-OUEST

SIÈGE SOCIAL

20 rue Suffren
33300 BORDEAUX
Téléphone : 05 56 04 14 98
Télécopie : 05 57 93 04 09
contact@archeosphere.com



ARCHÉOSPHERE NORD-EST

ANTENNE RÉMOISE

7 rue de Tunis
51000 REIMS

Téléphone mobile :
06 45 83 39 64

« MONTAGNE, EGLISE SAINT-MARTIN, GIRONDE »

Projet scientifique et technique d'intervention

Aménageur :

Commune de Montagne

47, le Bourg

33570 MONTAGNE

Opérateur :

Archéosphère

20 rue Suffren

33300 BORDEAUX

agrément en qualité d'opérateur du 22 décembre 2010

Paléolithique et domaine de l'anthropologie funéraire pour toutes les périodes

Suivi scientifique :

Drac Aquitaine

Service Régional de l'Archéologie

54 rue Magendie

33074 BORDEAUX CEDEX

www.archeosphere.com

ARCHÉOSPHERE

Société à responsabilité limitée. Capital social : 7400 €. SIREN : 483 946 745. Opérateur d'archéologie préventive. Société agréée par le Ministère de la Culture et de la Communication. Agrément du 22 décembre 2010 pour le Paléolithique et dans le domaine de l'anthropologie funéraire pour toutes les périodes. Conformément à la loi du 1^{er} août 2003, la société Archéosphère présente une indépendance vis-à-vis de tout aménageur.

SITE :

MONTAGNE, Église Saint-Martin, Gironde

Coordonnées Lambert 93

X = 453 124, Y = 6 430 586,

alt. NGF

88,5 m

Références cadastrales

Montagne, Section AS, parcelles 5

Arrêté de prescription de fouille

SF.I3.070 du 27 juin 2013 de la préfecture de la Région Aquitaine

Emprises des fouilles

90 m²

Nature du site

cimetière médiéval

DIAGNOSTIC :**Arrêté de prescription de diagnostic**

SD.I2.I04 du 20 septembre 2012

Responsable d'opération

Nathalie MOREAU (Inrap)

Emprise du projet

100 m²

Surface sondée

6,45 m²

Dates d'intervention terrain

28 et 29 janvier 2013

Remise du rapport

16 mai 2013

MÉTHODOLOGIE DE L'OPÉRATION

Objet

Dans le cadre de travaux d'aménagement du bourg de Montagne, l'angle sud-ouest du mur ceinturant le cimetière de l'église Saint-Martin doit être reporté de 7 m sur une longueur d'environ 25 m. Ces travaux étant susceptibles de porter atteinte à l'intégrité de vestiges patrimoniaux ou archéologiques, une opération de diagnostic a été mise en œuvre les 28 et 29 janvier 2013 sous la direction de Nathalie Moreau (Inrap).

Cette opération a consisté à réaliser un sondage d'environ 6 m² afin de déterminer la stratigraphie du site et d'apprécier la profondeur d'enfouissement d'éventuelles sépultures. Sur cette modeste surface, cinq sépultures médiévales ont été dénombrées, auxquelles il faut ajouter cinq sépultures modernes sus-jacentes. D'autres sont potentiellement plus profondément enfouies. Les niveaux des sépultures se situent à des altitudes très variées. Si les plus superficielles sont en pleine terre ou en cercueils (Période Moderne), les plus profondes semblent être des tombes anthropomorphes couvertes par des dalles de calcaire (Bas Moyen Âge). En fond de sondage, l'apparition d'un couvercle en bâtière suggère la présence d'un sarcophage mérovingien.

Le diagnostic a ainsi livré l'image d'un site très dense, fortement stratifié, ayant connu plusieurs phases d'inhumations et de remblaiements. La fouille permettrait de dater les premières inhumations du site et éventuellement de discuter des origines de l'église, de décrire l'évolution des pratiques funéraires, de comprendre l'organisation et l'évolution de cette partie du cimetière et enfin de caractériser les différentes phases de remblais afin de restituer le niveau de positionnement altimétrique original de l'église.

Cette proposition de contrat de fouilles est établie après lecture du rapport de diagnostic remis par Nathalie Moreau et du cahier des charges de la prescription de fouilles SF.I3.070. Elle comprend la fouille intégrale de la zone prescrite (de l'ordre de 90 m²) jusqu'à une altitude de 87 m NgF. Elle provisionne également l'étude des vestiges recueillis et la rédaction du rapport final d'opération.

Du fait de l'incertitude concernant le nombre de sépultures potentiellement concernées par l'opération, une tranche ferme (jusqu'à 55 sépultures) et une tranche conditionnelle (à partir de la 56ème) sont proposées.

Cette proposition prend également en compte la diffusion des résultats auprès du grand public, après concertation avec la mairie de Montagne. Par ailleurs, cette opération est susceptible de servir de support pour des travaux universitaires et de donner lieu à des publications au sein de la communauté scientifique.

Phase de terrain

Modalité de décapage, mise en œuvre, et engins utilisés

L'opération débutera par le balisage et la sécurisation de la zone d'emprise. Le décapage mécanique sera réalisé sur l'ensemble de la zone de prescription par fines passes successives au moyen d'une pelle mécanique (15-20 t environ) munie de pneus et de godets de curage lisses de 1 ou 2 mètres de large en fonction de la densité des vestiges. Les déblais seront évacués par un camion et stockés en périphérie de la zone

de fouille, ou transportés sur une aire proche convenue avec la mairie de Montagne. Les moyens de terrassement seront sous-traités à une entreprise de terrassement. Ce décapage sera effectué sous le contrôle du responsable d'opération assisté par deux techniciens. Les niveaux supérieurs (remblais récents, terre végétales) seront décapés jusqu'à l'apparition des premières inhumations. Suivant le cahier des charges rédigé par le Service Régional de l'Archéologie, les sépultures modernes, superficielles et mal conservées seront traitées *a minima* (enregistrement stratigraphique et spatial, observation de la position du défunt, caractérisation du mode d'inhumation, prélèvement des ossements) afin de concentrer la fouille sur les niveaux inférieurs d'époque médiévale. Le décapage mécanique sera interrompu dès lors que le sommet de ces niveaux aura été atteint. Du fait de la profondeur de ces vestiges, la périphérie de la zone d'emprise devra être talutée (sur une bande de 1 à 2 m de large) afin de pouvoir travailler dans le respect des normes de sécurité. De même, la fouille devra s'effectuer en coordination avec la démolition du mur de soutènement afin de prévenir tout risque d'effondrement de ce dernier.

Les structures localisées seront marquées (étiquettes plastifiées) au fur et à mesure de leur mise au jour. Un décapage manuel de finition à la rasette et au balai brosse sera effectué ponctuellement de manière à mettre clairement en évidence les limites réelles des structures.

En dépit d'une surface d'emprise réduite, la profondeur et la densité des vestiges font de ce décapage une opération délicate qui devrait durer entre 3 et 5 jours.

Un cantonnement (un vestiaire, un bureau, un conteneur) pour le travail sur site et le stockage du matériel avant son transit vers notre dépôt de fouilles seront mis en place. Des WC chimiques seront également installés. Des serres 4,5 x 3 m et 6 x 3,5 m, ainsi que des tentes igloos seront utilisées pour la protection des zones de fouilles.

Utilisation du détecteur de métaux

Une autorisation d'utilisation d'un détecteur de métaux sera demandée. Le détecteur sera utilisé avant le décapage mécanique pour repérer les zones sensibles, puis immédiatement après le passage de la pelle afin de détecter les sépultures renfermant du mobilier métallique afin de les fouiller en priorité et limiter la menace d'éventuelles fouilles clandestines.

La fouille : méthodologie et enregistrement des données

Elle sera réalisée par l'équipe au complet (6 permanents, plus participation ponctuelle d'un géoarchéologue) et commencera dès le premier jour de l'opération de terrain. Cette phase durera quatre semaines (20 jours pour la tranche ferme : étude de 55 sépultures). Elle commencera par le nettoyage manuel de la surface mise à nue. Ensuite, les différentes structures seront testées manuellement afin de reconnaître les modalités de leur mise en place. Elles seront fouillées immédiatement après le test.

Les structures funéraires (inhumations) seront fouillées selon la procédure suivante :

- sondage d'une partie de la structure pour tester la présence et observer la position des os du squelette, réalisation d'une ou deux coupes, description du remplissage de la structure,

- fouille jusqu'à l'apparition des ossements, en prenant soin de suivre les limites de la tombe et de récupérer le matériel contenu dans son remplissage,
- fouille fine du squelette afin de le dégager suffisamment pour permettre les observations anthropologiques et taphonomiques préalables au prélèvement,
- photographies générales de la sépulture et photographies de détail du squelette et du mobilier associé,
- enregistrement anthropologique : fiche de conservation, position générale du corps (orientation, position des membres, etc.), enregistrement des éventuels éléments architecturaux, face d'apparition des principaux ossements, interprétation du milieu de décomposition du cadavre, première estimation du sexe et de l'âge de l'individu, de ses possibles pathologies et caractères discrets,
- démontage du squelette (les ossements seront rassemblés par grandes unités anatomiques),
- prise des altitudes sous le squelette,
- nettoyage du fond de fosse afin de repérer la limite inférieure de la tombe,
- relevé en plan et en coupes (transversale et longitudinale) lorsque les limites de fosse sont repérées avec certitude.

L'intégrité des sépultures (intactes, bioturbées, ou pillées) est susceptible de modifier la stratégie de fouille et l'enregistrement des données. Dans le cas de sépultures pillées, une réflexion sera menée de manière à déterminer l'époque du pillage, les motivations et les modes opératoires des pilleurs.

La présence d'éléments architecturaux pourra légèrement modifier la méthodologie. Les éléments mobiliers associés au défunt (bijoux, offrandes, etc.) seront, dans la mesure du possible, laissés en place afin d'apparaître sur les photographies et relevés de la tombe.

Les sarcophages feront l'objet d'un enregistrement sur le terrain grâce à des fiches spécifiques portant sur leur état de conservation, leur morphologie, leurs dimensions et leurs traces technologiques. Ils seront enregistrés sous un numéro d'isolat de type contenant. Un relevé topographique du contour des cuves et du creusement de leur fosse d'installation sera effectué. Au minimum une photographie zénithale par contenant est prise et, lorsque cela s'impose, des photos de détails sont également effectuées. Un échantillon par cuve sera prélevé et confié à Bernard Bourgueil (retraité du BRGM) afin qu'il en détermine la composition pétrographique. La lecture des traces consiste en l'analyse isolée de l'impact (définition morphologique et dimensionnelle de l'extrémité active de l'outil, remarques sur son entretien) mais également en l'approche de la densité, l'orientation et la disposition générale des traces (forme générale de l'outil, position de l'ouvrier, intentions - fonctionnelles ou ornementales -, efficacité et expérience professionnelle). Pour permettre cette lecture, les sarcophages feront l'objet d'un nettoyage plus ou moins exhaustif de leur surface à l'eau et à la brosse. Les aménagements à l'intérieur du contenant ainsi que les indices de leur utilisation postérieure seront également minutieusement enregistrés. Leur prélèvement devra être envisagé. Ces prélèvements seront réalisés après concertation avec le SRA et la mairie de Montagne afin de discuter de leurs modalités de transport et de stockage.

Les trous de poteaux seront topographiés en plan puis fouillés par moitié. La seconde moitié sera explorée après enregistrement de la coupe stratigraphique médiane afin de recueillir l'intégralité du mobilier. Les fosses seront traitées de la même manière.

Les éventuelles structures de grande taille type puits ou silos seront testées par quart ou moitié manuellement dans la limite des règles de sécurité. À ce stade, la topographie et la stratigraphie seront enregistrées.

Les relations stratigraphiques entre les différentes sépultures et autres structures seront recherchées afin de permettre d'établir la chronologie du site.

Géoarchéologie

La fouille visera également à comprendre les modalités de la succession des différents remblais. Les coupes seront redressées afin de distinguer le pendage des différentes couches afin d'alimenter la discussion portant sur le positionnement originel de l'église sur un point haut.

Données paléoenvironnementales

L'approche paléoenvironnementale pourra être abordée par le biais de la zooarchéologie, de la carpologie, de l'anthracologie ou de la malacologie en fonction du matériel disponible. Des prélèvements de sédiments seront réalisés sur les coupes géologiques après leur relevé.

Constitution de l'équipe de terrain

L'équipe de terrain sera constituée de six permanents : Un responsable d'opération, un responsable de secteur, trois techniciens de fouille expérimentés et un topographe. La participation d'un géoarchéologue sur le terrain est programmée pour la lecture géologique des coupes témoins, l'interprétation du remplissage des fosses et fossés. Il interviendra ponctuellement lorsque les coupes stratigraphiques seront dressées.

Le topographe sera mobilisé pour le balisage de l'emprise de la fouille, ainsi que pour le relevé des différents éléments structuraux (sépultures, mur etc.). Il fournira les plans utiles au responsable d'opération.

Le responsable d'opération sera un archéo-anthropologue familier des sites funéraires médiévaux. Nous souhaitons confier la direction de cette opération à Guillaume Seguin, formé au laboratoire d'Anthropologie des Populations du Passé à l'Université de Bordeaux I et qui a dirigé la fouille des nécropoles médiévales de Buchères (Aube) et de La Garde (Vienne) (cf. CV). Il sera assisté par une autre anthropologue, Natacha Crépeau, qui bénéficie d'une longue expérience de la fouille de cimetières médiévaux (nécropole de Sains-en-Gohelle (62), Eglise Saint-Vincent d'Érville (16), Hôpital Sainte-Marie à Clermont-Ferrand (63)).

Études de laboratoire

L'étude de laboratoire, d'une durée de 100 jours homme, sera réalisée par le responsable d'opération et les différents spécialistes. Un technicien les assistera pour les étapes préalables à l'étude (lavage, conditionnement..., 20 jours). Les données recueillies sur le terrain (faits, US, fiches d'enregistrements anthropologiques) seront intégrées dans une base de données et les différents relevés seront informatisés afin de pouvoir être joints au rapport.

Une étude documentaire de 5 jours consistera à replacer le site dans le contexte local et régional. Elle se focalisera sur les aires funéraires ceinturant les églises médiévales en Gironde, ainsi que sur les vestiges archéologiques déjà documentés à Montagne et dans ses environs.

L'organisation spatiale du site et la caractérisation architecturale des tombes seront analysées afin d'approcher la dynamique d'implantation et de fonctionnement du cimetière. Nous rechercherons tout particulièrement les éléments datants (contenants, mobilier, matière organique datable...) pour ancrer chronologiquement les différentes structures.

Les restes humains découverts feront l'objet d'une étude anthropologique. L'étude s'attachera à déterminer l'âge et le sexe des individus et à repérer les éventuelles variations anatomiques pathologiques ou non pathologiques. Les observations de terrain concernant les espaces de décomposition, les éléments architecturaux conservés et la position des corps seront analysés, afin de proposer une caractérisation typologique, et si possible chronologique, des différentes sépultures mises au jour. Un catalogue des sépultures pourra être proposé en s'appuyant sur la base de données réalisée, qui servira d'outil analytique pour l'ensemble des vestiges. Ce catalogue comprendra notamment une description archéologique de la sépulture, un inventaire du mobilier qu'elle a livré, les observations taphonomiques qui auront pu être faites pour cet ensemble, ainsi que les observations anthropologiques.

L'étude du mobilier céramique (3 jours) pourra permettre de caractériser les phases d'occupation du site et d'affiner certaines datations. Ce mobilier sera lavé et remonté dans la mesure du possible. La totalité du mobilier céramique sera pesé, quantifié et inventorié. Les exemplaires les plus représentatifs et significatifs seront dessinés.

Si des restes fauniques sont recueillis, ils feront l'objet d'une approche taphonomique, archéozoologique, et paléoenvironnementale.

La répartition des jours d'études est susceptible d'évoluer en fonction des mobiliers recueillis lors de l'opération de terrain.

Datations radiocarbone

Des datations C14 seront effectuées sur des restes osseux ou sur du charbon. Une provision pour trois dates a été faite.

Stabilisation et étude du mobilier métallique

Dans le cas de découverte de mobilier métallique, il sera stabilisé, voire restauré si le SRA y est favorable. Le matériel sera ensuite décrit, dessiné et étudié.

Délai et durée d'intervention

Un délai de 4 semaines est requis entre la date de notification du marché et le démarrage de l'intervention sur le terrain afin de mettre en place ce chantier. L'opération de terrain est envisageable à compter du 23 septembre 2013. L'intervention sur le terrain durera 4 semaines (20 jours ouvrés) et devrait se terminer le 18 octobre 2013.

L'équipe réalise des semaines de 35h sur le site en phase de terrain et de laboratoire. Ces horaires seront aménagés en phase terrain afin d'alterner des semaines de 4 et de 5 jours.

Délai de remise du rapport

Le rapport sera remis dans un délai de 12 mois. Il contiendra l'ensemble des observations de terrain et les résultats de l'analyse post-fouille. Les données acquises lors des travaux antérieurs seront intégrées à l'étude et éventuellement réinterprétées, au regard des nouvelles informations obtenues. Il sera mis en forme selon les normes de contenu et de présentation des rapports d'opérations archéologiques telles qu'elles sont définies par l'arrêté du 27 septembre 2004, publié au J.O. du 14 octobre 2004.

Remise du mobilier et de la documentation de fouille

Le mobilier sera remis au SRA Aquitaine accompagné des inventaires. Ce mobilier sera conditionné dans le respect des consignes garantissant sa bonne conservation. Les contenants mentionneront le numéro d'opération archéologique et le n° de l'arrêté de l'autorisation de fouille.

Les archives de fouilles seront remises en même temps selon les normes définies par le SRA.

Libération du terrain

Le Service Régional de l'Archéologie libèrera le site de toute contrainte archéologique après l'opération archéologique. L'équipe archéologique est chargée de la mise en sécurité du site (comblement des fosses, balisage des éventuelles zones dangereuses...) avant son départ du terrain.

Gardiennage du site

Le gardiennage du site pourrait être demandé par le SRA si un mobilier abondant, notamment métallique, était mis au jour. La prise en charge de ce gardiennage n'est pas prise en compte dans ce devis. Sa mise en place incombera à l'aménageur.

Information des riverains

La Mairie, la gendarmerie et les sapeurs-pompiers seront prévenus de notre intervention. Cette information a pour but d'organiser la mise en place du chantier et d'en assurer la sécurité.

Le Service Régional de l'Archéologie sera informé régulièrement de l'évolution des travaux.

Lorsque le site aura été en partie fouillé, et sera préservé de toute intervention de fouille clandestine, une campagne de communication pourra être organisée en partenariat avec l'aménageur. Cette valorisation pourra se traduire par une présentation du site archéologique aux riverains et amateurs d'archéologie ainsi que par une communication auprès des organes de presse.

Hygiène et sécurité, respect de l'environnement, contrôle des actions

Un livret concernant les mesures d'hygiène et sécurité en opération est annexé à ces éléments de réponse.

Par ailleurs, le contrôle de l'opération archéologique est assuré par le directeur opérationnel qui encadre les modalités de réalisation de la fouille d'un point de vue administratif, logistique, scientifique et technique. Une visite bimensuelle est assurée ; des visites complémentaires peuvent être mises en place à la demande du responsable de l'opération ou des différents acteurs.

Tranche conditionnelle

Cette proposition de fouille comprend une tranche conditionnelle qui peut être déclenchée par le SRA dans le cas où la fouille livre plus de 55 tombes. Cette tranche conditionnelle prend en considération la fouille de 20 tombes supplémentaires dans l'emprise de la fouille. Le coût de cette tranche conditionnelle s'élève à 35000 € HT. Cette tranche conditionnelle pourra être ouverte au prorata du nombre de tombes supplémentaires découvertes au tarif de 1750 € HT par tombe. Le déclenchement de la tranche conditionnelle pourra également décaler la date de fin de l'opération archéologique.

Cédric BEAUVAL, Guillaume SEGUIN à Bordeaux, le 30 juillet 2013

5.5 ARRÊTÉ DE DÉSIGNATION



PRÉFET DE LA RÉGION AQUITAINE

Direction régionale
des affaires culturelles

Le Préfet de la région Aquitaine,
Préfet de la Gironde,
Officier de la Légion d'Honneur,
Officier de l'ordre national du Mérite

Arrêté n° 2013-155 portant autorisation de la fouille d'archéologie préventive
prescrite par arrêté SF.13.070 en date du 27/06/2013

VU le Livre V du Code Patrimoine, notamment l'article L. 523-9 ;

VU l'arrêté du préfet de région Aquitaine n°20131119-0001 en date du 29 avril 2013 portant délégation de signature à Monsieur Arnaud Littardi, directeur régional des affaires culturelles d'Aquitaine ;

VU la décision du directeur régional des affaires culturelles en date du 9 juillet 2013 donnant subdélégation de signature à Madame Nathalie Fourment, conservatrice régionale de l'archéologie et à Madame Hélène Mousset, conservatrice du patrimoine, pour l'application du code du patrimoine (livre V) ;

VU l'arrêté n°SF.13.070 en date du 27/06/2013 édictant les prescriptions afférentes à la réalisation d'une fouille d'archéologie préventive sur des terrains situés Le Bourg (cimetière de l'église Saint-Martin), commune de MONTAGNE ;

VU le contrat en date du 05/09/2013 conclu entre Monsieur le Maire et ARCHEOSPHERE Sud-Ouest pour la réalisation de la fouille d'archéologie préventive prescrite par arrêté n° SF.13.070 sus-visé ;

CONSIDÉRANT que le contrat sus-visé est conforme aux prescriptions scientifiques édictées par l'arrêté n° SF.13.070 ;

ARRETE

Article 1 : Monsieur le Maire est autorisé à procéder à la réalisation de la fouille d'archéologie préventive prescrite par arrêté n° SF.13.070 selon les termes du contrat conclu avec ARCHEOSPHERE Sud-Ouest. Celle-ci exécutera les fouilles conformément aux décisions prises et aux prescriptions imposées par l'Etat et sous la surveillance de ses représentants, en application des dispositions du livre V du Code du Patrimoine.

Article 2 : Monsieur GUILLAUME SEGUIN, domicilié 20 rue Suffren 33300 BORDEAUX, est désigné comme responsable scientifique de l'opération de fouille qui se déroulera du 23/09/2013 au 31/10/2013.

Article 3 : Le directeur régional des affaires culturelles est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera notifié à Monsieur le Maire et à Monsieur Guillaume SEGUIN.

Fait à Bordeaux, le 20/09/2013

Pour le Préfet de la région Aquitaine,
La conservatrice régionale de l'archéologie


Nathalie FOURMENT

Copies à :

Mairie(s) de MONTAGNE
Gendarmerie(s) de MONTAGNE
Préfecture de la Gironde

Préfecture de la Région Aquitaine
Direction régionale des affaires culturelles (service régional de l'archéologie)
Opérateur : ARCHEOSPHERE Sud-Ouest

1 CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

Montagne est située dans le département de la Gironde (arrondissement de Libourne, canton de Lussac). La commune est bordée par Saint-Christophe-des-Bardès (sud), Puisseguin (est), Lussac (nord-est), Les Artigues-de-Lussac (nord), Néac (ouest) et Saint-Émilion (sud). La commune de Montagne s'étend sur 26,7 km². Le terrain est vallonné, son altitude varie entre 18 et 97 m. Située à 89 m, l'église Saint-Martin se situe par conséquent, sinon sur le point culminant, du moins sur un point haut de la commune.

Montagne est parcourue par plusieurs cours d'eau de taille très modeste : le Maurien, le Lavié, la Barbanne, la Barbanotte, la Picherie et le Paquillon. Aucun d'entre eux n'est navigable. La Barbanne est la plus importante, traversant la commune d'est en ouest sur six kilomètres dans sa moitié sud.

2 CONTEXTE GÉOLOGIQUE

Le sous-sol de Montagne est constitué d'une couche de colluvions sablo-argileuses de très faible épaisseur surmontant des formations marines tertiaires constituées de calcaire à astéries (g2B) (FIGURE 1). Ce type de terrain a permis la mise en exploitation de nombreuses carrières entre Saint-Émilion, Lussac et Montagne. L'une d'entre elles est située directement sous le cimetière actuel, et sans doute en partie sous l'église (FIGURE 2). La pierre de Montagne présente un faciès carbonaté et biodétritique, comportant à sa base des passées argileuses et des marnes riches en matière organique. Ces caractéristiques géologiques rendent la pierre tendre, poreuse, gélive et par conséquent de moindre qualité (en comparaison à celle de Bourg ou de Fronsac), peu exportée et réservée à un usage local



FIGURE 1

Carte géologique des environs de Montagne (source BRGM).

FIGURE 2

Église Saint-Martin et mur nord du cimetière bâtis sur une éminence calcaire. L'entrée de la carrière se situe derrière la grille en bas à gauche sur la photographie.



(Deroin *et al.* 2001). Néanmoins, ce matériau a été très largement utilisé dans le Libournais y compris dans la réalisation d'édifices monumentaux, la carrière de Mirande ayant notamment fourni les pierres de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne. Jean-Auguste Brutails, illustre historien du patrimoine religieux, atteste que « Montagne est un pays d'excellente pierre ». Certaines carrières livrent des pierres très dures, celle de Malengin permettant la réalisation de meules.

3 CONTEXTE ENVIRONNEMENTAL

La commune est constituée à 87 % de terres agricoles, des vignobles dans l'immense majorité. Le couvert forestier ne constitue que 13 % du territoire (source Insee).

4 CONTEXTE DÉMOGRAPHIQUE

Hormis le bourg, Montagne ne présente pas de grand regroupement d'habitations. L'habitat y est très dispersé sous la forme de petits hameaux. En 2011, la population de Montagne a été estimée à 1632 habitants. Ce nombre a peu varié au cours des deux derniers siècles : 1368 en 1954, 1656 en 1901, 1621 en 1851, 1809 en 1800 (source Insee). Contrairement à de nombreuses communes de France, Montagne semble avoir connu un exode rural limité suivi d'une modeste expansion démographique.

5 CONTEXTES HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE (FIGURE 3)

PRÉHISTOIRE

- 5.1 Aucun site préhistorique avéré n'est connu sur la commune. Une hache en silex de taille bifaciale s'apparentant à une ébauche de hache polie a été découverte par M. Massart dans les vignes de la propriété Paradis au lieu-dit Arriail (Seronie-Vivien 1998). Ce type d'outil est attribué au Néolithique. C'est à notre connaissance le plus ancien indice de fréquentation humaine sur la commune de Montagne.

PROTOHISTOIRE 5.2 Une mission de prospection aérienne sur la juridiction de Saint-Émilion a permis l'observation de plusieurs anomalies dans la végétalisation des vignobles (Petit 2012). Au lieu-dit Château Guitard Sud, plusieurs enclos circulaires et quadrangulaires ont été localisés. La forme et les dimensions de ces structures caractérisent un groupement d'enclos funéraires et/ou cultuels de la fin de l'Âge du bronze ou de l'Âge du fer. Des anomalies similaires ont été observées au lieu-dit Arriail, juste au nord du terrain de football. D'autres structures environnantes témoignent de la présence d'un important édifice à cet endroit, encore « en cours d'identification ».

ANTIQUITÉ 5.3 Plusieurs indices témoignent d'une importante occupation de la commune durant l'Antiquité. Malheureusement, ces indices ont été acquis lors de découvertes fortuites et non dans le cadre de fouilles archéologiques, ce qui limite les interprétations que l'on peut en tirer.

En 1947, puis en 1950, Mr Rapin signale la découverte de squelettes humains, de *tegulae* et de poteries gallo-romaines au lieu-dit Maison Blanche (Sion 1994, Revue d'Histoire et d'Archéologie du Libournais, communication du 7 avril 1957, 25, p 64).



FIGURE 3

Localisation des principaux sites archéologiques et historiques de Montagne. 1. Néolithique, propriété Paradis; 2. Enclos protohistoriques, lieu-dit Guitard sud; 3. Enclos protohistoriques, lieu-dit Arriail; 4. Nécropole gallo-romaine, lieu-dit Maison Blanche; 5. *Luccaniacus*, Petit-Corbin, villa gallo-romaine; 6. Église romane Saint-Georges; 7. Église Saint-André (disparue); 8. Église romane Saint-Martin; 9. Château des Tours.

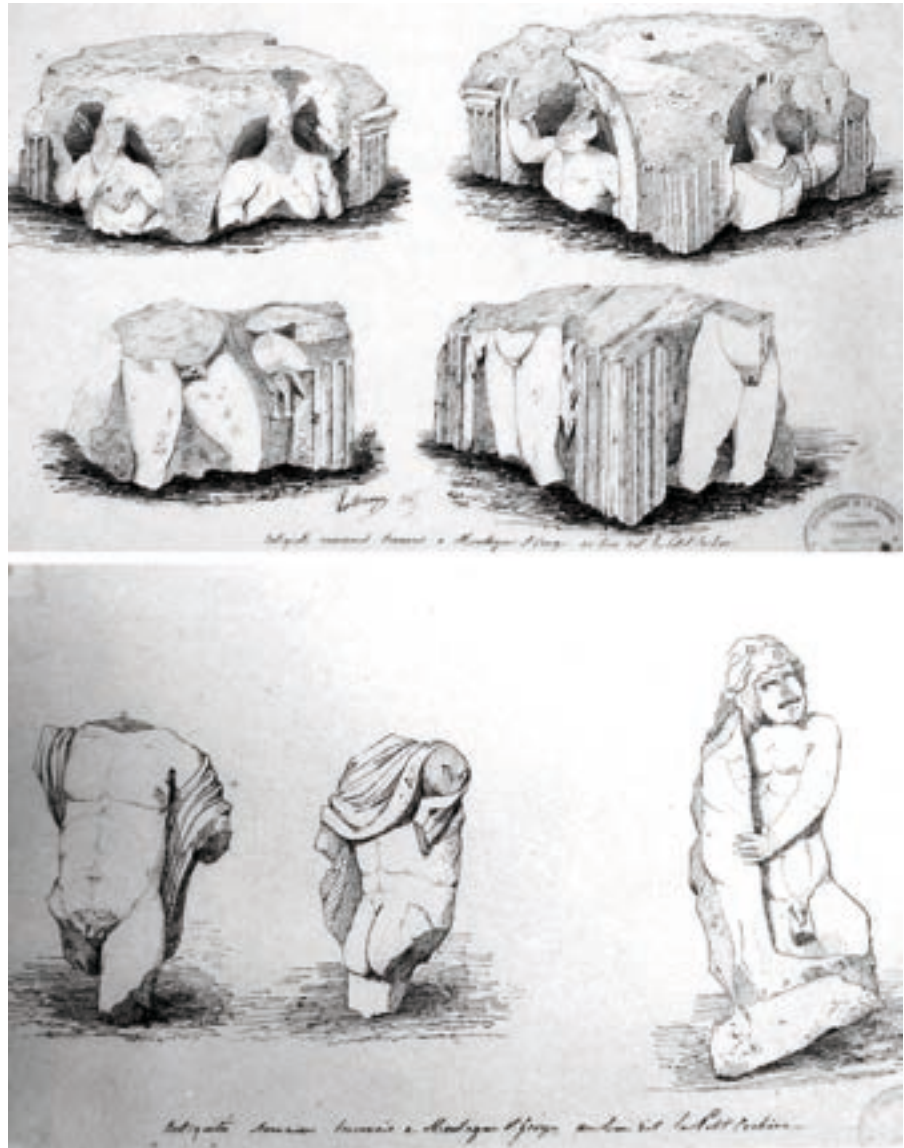


FIGURE 4

Antiquités romaines trouvées
à Montagne Saint-Georges au
lieu-dit Petit Corbin. Dessin de
Léo Drouyn réalisés en 1845
(Larrieu 2002).

Diverses poteries gallo-romaines ont également été ramassées par Mr Boucher en 1956 au Bois du Roc (Sion 1994, *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Libournais*, communication du 8 juillet 1956, 24, p 67). Nous n'avons pas réussi à localiser ce site sur la carte IGN. Le lieu-dit a sans doute changé de nom ou n'a jamais été officialisé.

Mais le plus important site archéologique de la commune, Le Petit Corbin, se trouve entre les châteaux Corbin et Saint-André. Une immense villa gallo-romaine a été mise au jour en 1843 lors de la construction des chais et de la plantation de nouvelles parcelles de vignes. De très nombreux vestiges antiques (mosaïques, fragments de chapiteaux et de colonnes, marbre blanc d'Italie, médailles attribuées à l'époque de Constantin et de Théodore...) ont été découverts. En septembre 1845, Joseph-François Rabanis alors président de la commission des Monuments Historiques rapporte que « *le grand chemin est jonché de débris antiques. Les moellons et les gravois qui forment l'empierrement de l'avenue ont été empruntés aux murs de la villa qui arrêtaient le soc de la charrue et qui a été*

détruite. Quelque part qu'on se dirige dans le jardin potager, dans les vignes, dans les terres, on marche sur des fragments et des ruines de toute espèce, tuiles romaines, briques parementées, tablettes de marbre, tronçons de colonnes (...). Si l'on excepte les débris des grands édifices que possédait la ville de Bordeaux sous la domination romaine, on n'a jamais rencontré dans le département de la Gironde des ruines aussi importantes, ni plus riche théâtre d'exploitation». Suite à la visite de Rabanis, Léo Drouyn se rend sur le site et réalise de nombreux dessins de statuettes ou d'éléments d'architecture épars (FIGURE 4). Les vestiges s'étendent sur près de 10 hectares. Les structures les mieux identifiées sont des thermes dont une piscine, ce qui témoigne du luxe de cette villa et de la fortune de son propriétaire (Balmelle 2001). Deux remarquables statues en marbre, l'une représentant Vénus et l'autre Diane, ont également été mises au jour lors de ces travaux (Amtmann 1904, Stirling *et al.*, 1998). Diane est visible au Musée d'Aquitaine (FIGURE 5), Vénus est au Musée du Louvre (FIGURE 6). Sur le même site, M. Cailler a recueilli deux fragments de statuettes, l'une représentant un enfant et l'autre une femme casquée (Minerve ?) (Coupry 1955). Des prospections pédestres effectuées entre 1954 et 1957 ont par la suite permis de récolter des fragments d'amphores, de la céramique sigillée et de nombreuses monnaies romaines (Agrippa, Antonin, Julia Domma, Commode et Gordien III). La richesse et l'étendue de cette villa suggèrent qu'il s'agit du palais de *Luccaniacus*, demeure du célèbre poète Ausone qui vécut au IV^e siècle (Guinodie 1845).



FIGURE 5

Statue en marbre de Diane, Petit Corbin.
Musée d'Aquitaine, Bordeaux.

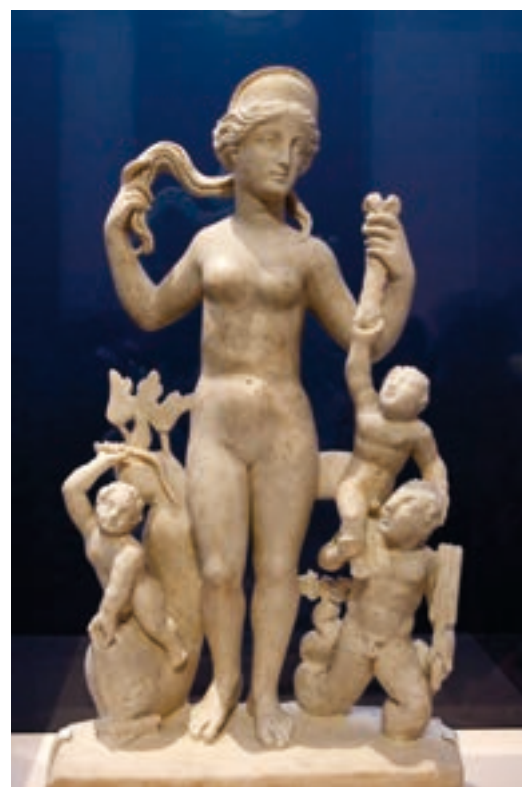


FIGURE 6

Statue en marbre de Vénus, Petit Corbin.
Musée du Louvre, Paris.

5.4 Avant 1790, les paroisses de Gironde étaient partagées entre les diocèses de Bordeaux (attesté au IV^e siècle) et celui de Bazas (attesté au V^e siècle) (Guillemain 1974). Mais en Gironde, il n'existe aucun texte documentant la fondation de ces paroisses, même des plus récentes (Faravel 1989). Parfois, la chronologie des vocables paroissiaux peut donner une indication sur la fondation d'un édifice mais cette démarche est le plus souvent trompeuse et Saint-Martin constitue un bon contre-exemple. La vie de Saint-Martin nous est essentiellement connue par la *Vie de Martin* de Sulpice-Sévère (363–429) qui fut un de ses disciples. Né en 316 et mort en 397, Saint-Martin œuvre à remplacer les temples et sanctuaires païens par des églises et des ermitages. Il participe à christianiser les campagnes quand la foi chrétienne était alors essentiellement urbaine. Grégoire de Tours fournit quelques informations concernant le Bordelais dans *in Burdigalensis regione* dans lequel il vante les prodiges opérés par Saint-Martin auquel un oratoire était dédié *apud villam Marciacinsim*, peut-être sur la commune de Marsas dans le canton de Saint-Savin (Labrie 1908).

Le patronyme Saint-Martin est particulièrement populaire et compte 74 églises uniquement en Gironde (Guillemain 1974). En France, 236 communes et plus de 4000 édifices religieux portent le nom de Saint-Martin. Cependant, la grande majorité d'entre eux n'a pas une origine antique. La fréquence de ce patronyme constitue seulement un témoignage de la forte popularité du saint à travers les siècles.

La construction d'églises romanes sur d'anciens bâtiments antiques est un fait très régulièrement établi (Fixot et Zadora-Rio 1994, Colin 2008). Vers 600, le Pape Grégoire le Grand recommande d'abattre les idoles, mais de ne pas détruire les temples eux-mêmes, afin qu'une fois transformés en églises, la population puisse s'y rendre comme elle avait l'habitude de le faire depuis des générations. Dans l'Entre-deux-Mers, environ une église sur trois serait bâtie sur les vestiges attestés d'un établissement antique, le plus souvent une *villa* (Faravel 1989).

Les positions topographique et altimétrique semblent également jouer un rôle dans l'implantation des églises. Ainsi, on constate que de nombreuses églises de l'Entre-deux-Mers sont situées en rupture de pente de plateau ou sur un promontoire d'où elles surplombent un vallon et offrent un vaste panorama (Faravel 1989). Il convient cependant de rappeler que ce type de localisation n'est pas exclusif à l'implantation des églises mais constitue un emplacement recherché à toutes les époques. Trois des quatre églises de Montagne (Saint-Martin, Notre Dame de Parsac et la disparue Saint-André) répondent à ce type d'emplacement.

Certaines paroisses peuvent être « bipolaires » et possèdent deux églises (Fixot et Zadora-Rio 1994). La première, dite « église-mère », se situe en marge de l'habitat villageois, souvent sur l'emplacement d'un édifice antique et constitue le premier et principal lieu d'inhumation. La seconde église est bâtie plus tard au cœur même de l'agglomération afin de faciliter la desserte de la paroisse. Ce phénomène a été très bien décrit en Seine-Maritime avec le couple Saint-Georges et Saint-Martin

de Boscherville, deux édifices médiévaux d'âge et d'hagionyme identiques à ceux des deux églises de Montagne et qui fournissent un parallèle intéressant (Le Maho 1994).

La commune de Montagne est réputée pour ses « Trois Romanes », trois églises des XI^e et XII^e siècles : Saint-Georges (la plus ancienne), Saint-Martin (la plus récente) et Notre Dame de Parsac. Cette dernière située à plus de cinq kilomètres du bourg de Montagne n'a été rattachée à la commune qu'en 1973 lors du rassemblement des paroisses de Montagne, Saint-Georges et Parsac, et par conséquent se retrouve un peu « hors sujet » et ne sera pas traitée dans cette étude. En revanche, une quatrième église, Saint-André, aujourd'hui disparue, mérite d'être ajoutée à la liste des églises médiévales de la commune.

Le principal ouvrage seigneurial de la commune, le Château des Tours, n'est pas antérieur au XIV^e siècle et dans cette mesure n'a eu aucune influence sur l'implantation des églises de Montagne. Les premiers seigneurs de ce château sont inconnus. Au XVI^e siècle, il passa aux mains de la famille de Calvimont qui acquit la baronnie de Montagne en 1602 (Guinodie 1845).

ÉGLISE SAINT-
GEORGES
(FIGURES 7 ET 8)

5.5

La première mention écrite de l'église Saint-Georges remonte à 1110, date à laquelle elle fut donnée par Arnaud Guiraud, archevêque de Bordeaux, au chapitre collégial décimateur de Saint-Émilion (Hanusse 1990). L'église aurait été bâtie en deux fois. Dans un premier temps, une église primitive est construite en blocage de petit appareil irrégulier à partir de matériaux antiques pris sur une villa gallo-romaine à proximité (Gaborit 1979). Cette première phase de construction serait attribuée au début du XI^e siècle. Dans un second temps, l'abside principale aurait été reconstruite en moyen appareil régulier et des contreforts auraient été ajoutés au début du XII^e siècle (Gardelle 1959).



FIGURE 7
Église Saint-Georges vue depuis
le nord.



FIGURE 8

Dessin de l'église Saint-Georges
réalisé par Léo Drouyn en 1861
(Larrieu 2002).

Sur le parement sud, la présence d'un fragment de chapiteau en marbre des Pyrénées constitue l'exemple le plus illustratif du réemploi de matériaux antiques (Brutails 1912). D'après quelques observations anciennes, un habitat antique aurait été reconnu à faible distance, sous le bourg actuel (Régaldo Saint-Blancard 2011). L'église a été classée aux Monuments Historiques en 1920.

Dans le cadre du réaménagement des abords méridionaux de l'église Saint-Georges, une fouille archéologique de sauvetage a été mise en œuvre en 1979 et 1980 par le groupe archéologique SNIAS (Bacchidu 1979, 1980) (FIGURE 9). Les tombes d'époques moderne et contemporaine ont été sommairement exhumées mais 59 sépultures médiévales ont fait l'objet d'une véritable fouille. La plupart des dalles de couverture étaient démantelées par les inhumations postérieures et de nombreux squelettes étaient remaniés.

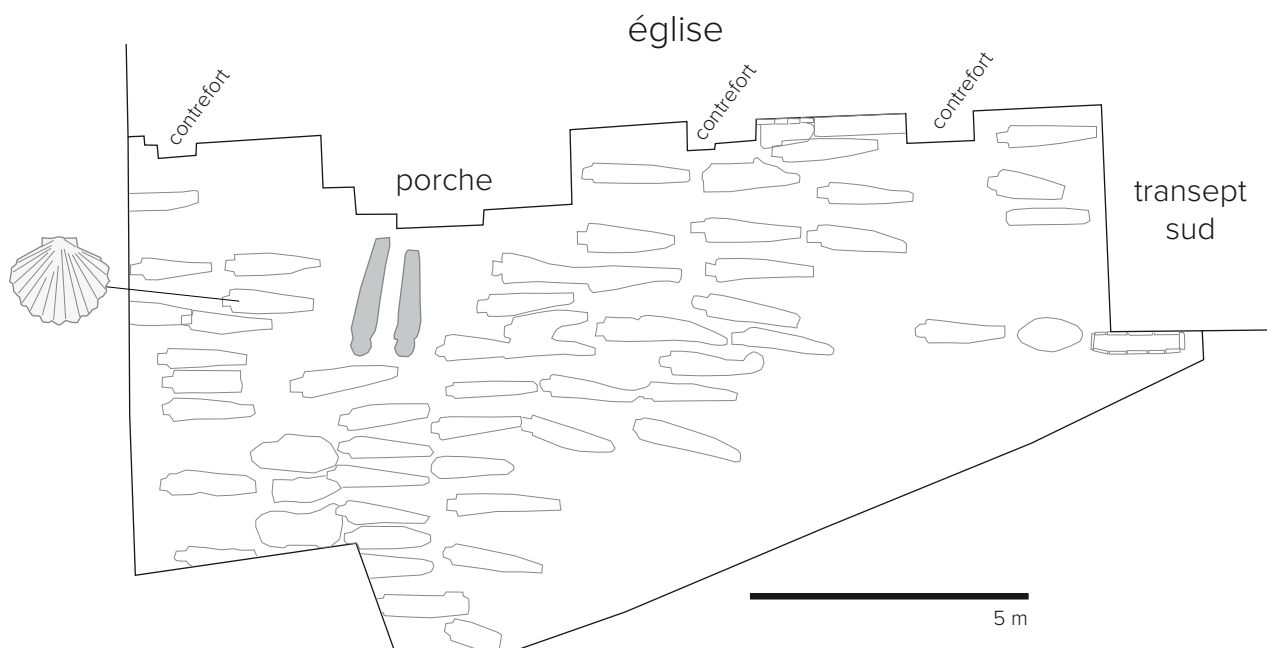


FIGURE 9

Plan de masse de la partie sud du cimetière médiéval de l'église Saint-Georges. Les deux sépultures remarquables (41 et 43) sont en gris. Localisation de la sépulture du pèlerin. Adapté de Bacchidu 1980.

Les fosses sépulcrales sont rupestres et la plupart présentent une alvéole céphalique. Le cimetière est organisé en rangées très denses. L'orientation est très majoritairement est-ouest à l'exception de deux sépultures (41 et 43) situées en avant du porche et qui sont orientées tête au sud. Ces deux sépultures sont singulières dans la mesure où elles sont plus profondes que toutes les autres et qu'elles seules présentent une alvéole céphalique large et circulaire (celles des autres fosses étant plutôt orthogonales). De par leur configuration si particulière, ces deux sépultures s'apparentent fortement à la sépulture 163 de l'église Saint-Martin de Montagne. Cette dernière a été datée par radiocarbone entre 880 et 990. Si la même date était retenue pour les sépultures 41 et 43 de Saint-Georges, alors elles seraient plus vieilles que la fondation supposée de l'église. Dans ce cas de figure, soit l'église Saint-Georges est sensiblement plus ancienne que ce qui est communément admis (X^e siècle plutôt que début XI^e), soit le site était déjà un lieu d'inhumation avant la construction de l'église, ce qui pourrait témoigner de l'existence d'un premier édifice encore plus ancien. Les auteurs de la fouille de 1979–80 partent du principe que toutes les inhumations sont forcément postérieures à la fondation de l'église et datent son cimetière du XII^e ou XIII^e siècle.

La sépulture 7 a livré un pèlerin de Saint-Jacques. L'homme âgé entre 25 et 50 ans était de stature modeste (estimée à 1,55 m). Une coquille percée de deux trous était posée sous son épaule gauche. La fosse a également livré un embout métallique interprété comme le talon d'un bâton de marche.

ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

5.6

Cette église est également mentionnée dans le document daté de 1110 actant de son rattachement au chapitre de Saint-Émilien. Dans les comptes de l'archevêché, Saint-Georges et Saint-André sont mentionnées ensemble, Saint-André étant une succursale de Saint-Georges.

Une ancienne métairie (aujourd'hui le Château Saint-André Corbin) a conservé ce toponyme. Cette église aurait été bâtie à partir des ruines de la prestigieuse villa gallo-romaine. Cependant, elle ne semble pas avoir été construite à l'emplacement même du palais de *Luccaniacus* mais à quelques dizaines de mètres plus au nord où « *de nombreux tombeaux en pierre, des dalles et des fondations distinctes de celles de la villa* » ont été observés (Guinodie 1845). Cette église a été détruite à la fin du XVI^e siècle lors des guerres de Religion et n'a jamais été reconstruite. Elle ne figure ni sur la carte de Cassini (levée entre 1756 et 1789) (FIGURE 10) ni sur celle de Belleyrne (levée entre 1785 et 1793) (FIGURE 11), ce qui suppose sa ruine et son rapide passage dans l'oubli. À notre connaissance, il n'existe aucun plan, ni aucune représentation de cette église disparue. Elle n'est pas mentionnée par Léo Drouyn, pourtant amateur de vieilles ruines, lors de sa visite sur le site en 1861.



FIGURE 10

Extrait de la carte de Cassini de
Montagne et ses environs.



FIGURE 11

Extrait de la carte de Belleyrne
de Montagne et ses environs.

En dépit de son caractère imposant, très peu de textes anciens concernent l'église Saint-Martin de Montagne. Elle n'est pas citée dans le document de 1110 mentionnant Saint-Georges et Saint-André, ce qui suppose une construction plus tardive que cette date. En revanche, elle figure déjà sur un inventaire des églises du diocèse de Bordeaux établi en 1398 mais sa date exacte de construction demeure inconnue. Dans un premier temps, l'édifice semble appartenir à un couvent bénédictin avant d'être cédé au chapitre de Saint-Émilion en 1569. En 1621, un décret du Cardinal de Sourdis érige la paroisse de Saint-Martin de Montagne en vicairie perpétuelle (Guinodie 1845).

D'un point de vue architectural, l'Église Saint-Martin renvoie au XII^e siècle. Elle est construite en « belle pierre prise sur place » (Aubert 1939). À la croisée s'élève une coupole nervée d'une élaboration particulièrement soignée. Ce serait la seule de ce genre que l'on puisse faire remonter au XII^e siècle (Brutails 1894). Ce voûtement « curieux à coup sûr » fit la notoriété de l'église de Montagne où se tint un congrès d'architectes en 1895 sur « l'évolution de l'art de bâtir au Moyen Âge » (Brutails 1912). Mais à cette époque, l'édifice avait déjà connu de nombreuses transformations. Au-dessus des voûtes des absides et du transept, des fortifications ont été aménagées, peut-être dès le XIV^e siècle pendant la Guerre de Cent Ans, puis modifiées au XVI^e siècle lors des guerres de Religion comme en témoigne l'existence d'ouvertures destinées au tir par armes à feu. Au-dessus de la porte sud, une échauguette munie de mâchicoulis permettait de défendre cet accès. Le clocher a été reconstruit et s'est fortifié au XVI^e. Les crénelures de sa partie supérieure ont été érigées à cette époque.

La plus grande phase de restauration a eu lieu entre 1865 et 1870. L'architecte Labbé fit établir une voûte sur la nef et à cette fin fit doubler les murs latéraux et les renforça d'arcades à l'intérieur et de contreforts à l'extérieur. Les façades orientale et méridionale furent remises à neuf en 1870 comme l'atteste encore la date inscrite sur le tympan de la porte sud. Les fortifications qui surmontaient les absides et le transept ont été détruites. L'ensemble de ces modifications a conduit Jean-Auguste Brutails à considérer que *« l'édifice est, aujourd'hui, plus solide et plus confortable mais il a perdu une partie de son caractère et de sa valeur »*. Raymond Guinodie s'indigne lui de *« ce que perdent les anciens monuments à être retouchés par des maçons ignorants »*. L'église Saint-Martin a été classée aux Monuments Historiques en 1908.

Léo Drouyn s'est intéressé à l'église Saint-Martin de Montagne lors d'une excursion dans le Libournais en 1861 (FIGURES 12 et 13). Son témoignage est particulièrement précieux dans la mesure où la description qu'il donne de l'édifice est antérieure à la désastreuse campagne de restauration des années 1865–1870. Sur son dessin réalisé le 3 septembre 1861, on remarque que l'abside principale était percée de nombreuses baies dont plusieurs ont été murées par la suite. Il est également possible de discerner l'échauguette à mâchicoulis qui surplombait le transept méridional. Les abords de l'église sont esquissés de manière très sommaire. Le mur du cimetière est grossièrement représenté, il était bordé par un arbre situé à l'extérieur de l'enceinte, côté rue.

FIGURE 12

Plan de masse de l'église
Saint-Martin de Montagne levé
par Léo Drouyn en 1861 (Lar-
rieu 2002).

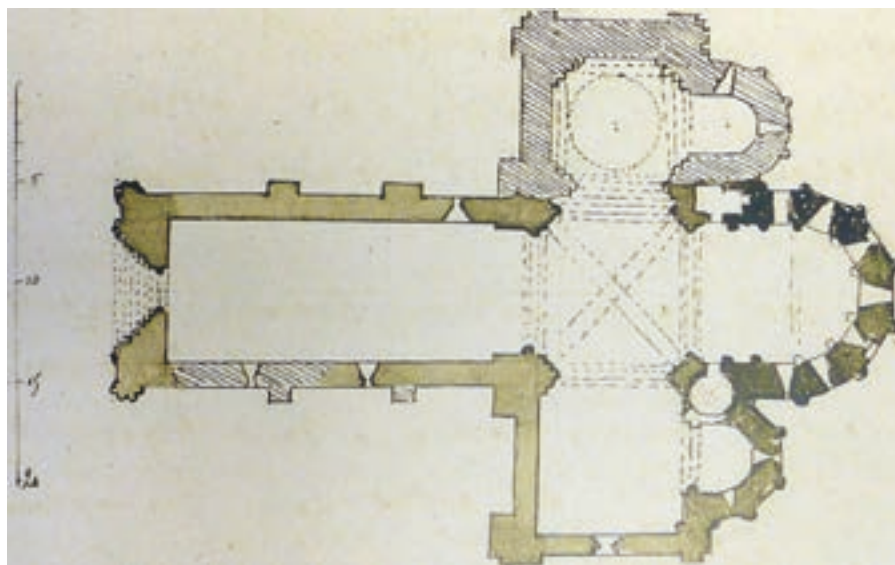


FIGURE 13

Église Saint-Martin de Montagne vue depuis le
sud-est. Dessin réalisé par Léo Drouyn le 3 sep-
tembre 1861 (Larrieu 2002).



FIGURE 14

Photographie de l'église Saint-Martin prise depuis le sud-est par Jean Auguste-Brutails avant 1912.

Aucun élément d'architecture funéraire n'est discernable autour du chevet, ni aux abords du transept sud. Seules deux formes vaguement parallélépipédiques posées aux sols pourraient évoquer des couvertures de sépultures. Notons que le niveau de sol se situait à la base des colonnes, le soubassement de l'église était entièrement enfoui.

Léo Drouyn décrit également des peintures murales médiévales malheureusement aujourd'hui recouvertes par des peintures décoratives modernes sans grand intérêt : « *Sur l'arc triomphal de l'abside du nord, il a été peint au XIV^e siècle un Jugement dernier. Le Christ, enveloppé d'une auréole circulaire, couverte d'une inscription, que je n'ai pas pu lire à cause de la hauteur où elle est placée, est accosté de la sainte Vierge et de saint Jean. Cette scène est sur la façade de l'arc supérieur. Sur l'intrados du grand arc, des anges soufflent dans des trompettes et réveillent les morts. Ceux de droite, nus et les mains jointes sont reçus par des anges. Des démons tourmentent ceux de gauche. Tout cela est bien effacé.* » (Gaborit 2002).

jointes sont reçus par des anges. Des démons tourmentent ceux de gauche. Tout cela est bien effacé. » (Gaborit 2002).

Le plus ancien document photographique que nous connaissons de l'église Saint-Martin se trouve dans le livre de Jean-Auguste Brutails publié en 1912 (FIGURE 14). La photographie en elle-même n'est pas datée. La somme de travail considérable qu'a représenté la rédaction de cet ouvrage et les délais d'édition de l'époque nous laisse à penser que cette photographie est bien antérieure à 1912, peut-être même de la fin du XIX^e. Des sépultures sont observables à proximité immédiate du transept sud. Certaines sont matérialisées par une croix en bois ou en fer (sur la gauche). Des stèles sont également visibles, ainsi qu'un enclos cerné d'une balustrade en ferronnerie (au centre). Enfin, une imposante chapelle funéraire néo-gothique s'observe sur la droite. Ce style architectural était très en vogue dans les années 1850–1870. Quoi qu'il en soit, ces monuments funéraires sont postérieurs à 1861 puisqu'ils ne figurent pas sur le dessin de Léo Drouyn.

Le document suivant est une ancienne carte postale dont le cachet certifie qu'elle a été envoyée en 1912 (FIGURE 15). On y discerne les mêmes éléments d'architecture funéraire que ceux observables sur le cliché de Brutails. Le mur présente deux ouvertures : une étroite sur la gauche fermée par une porte et destinée au passage des piétons et une plus large sur la droite permettant le passage d'une calèche ou d'une charrette. L'arbre dessiné en 1861 a été coupé entre temps.

L'autre photographie a été réalisée par un soldat allemand pendant l'occupation (1940–1944). Le cliché est disponible via la bibliothèque numérique européenne *Europeana*. Les sépultures aux abords du transept sud ne sont plus visibles en surface. Seuls l'enclos à balustrade et la chapelle néo-gothique sont encore présents. Le chemin menant à l'entrée sud de l'église a été élargi et a fait table rase des sépultures ordinaires sur son passage.

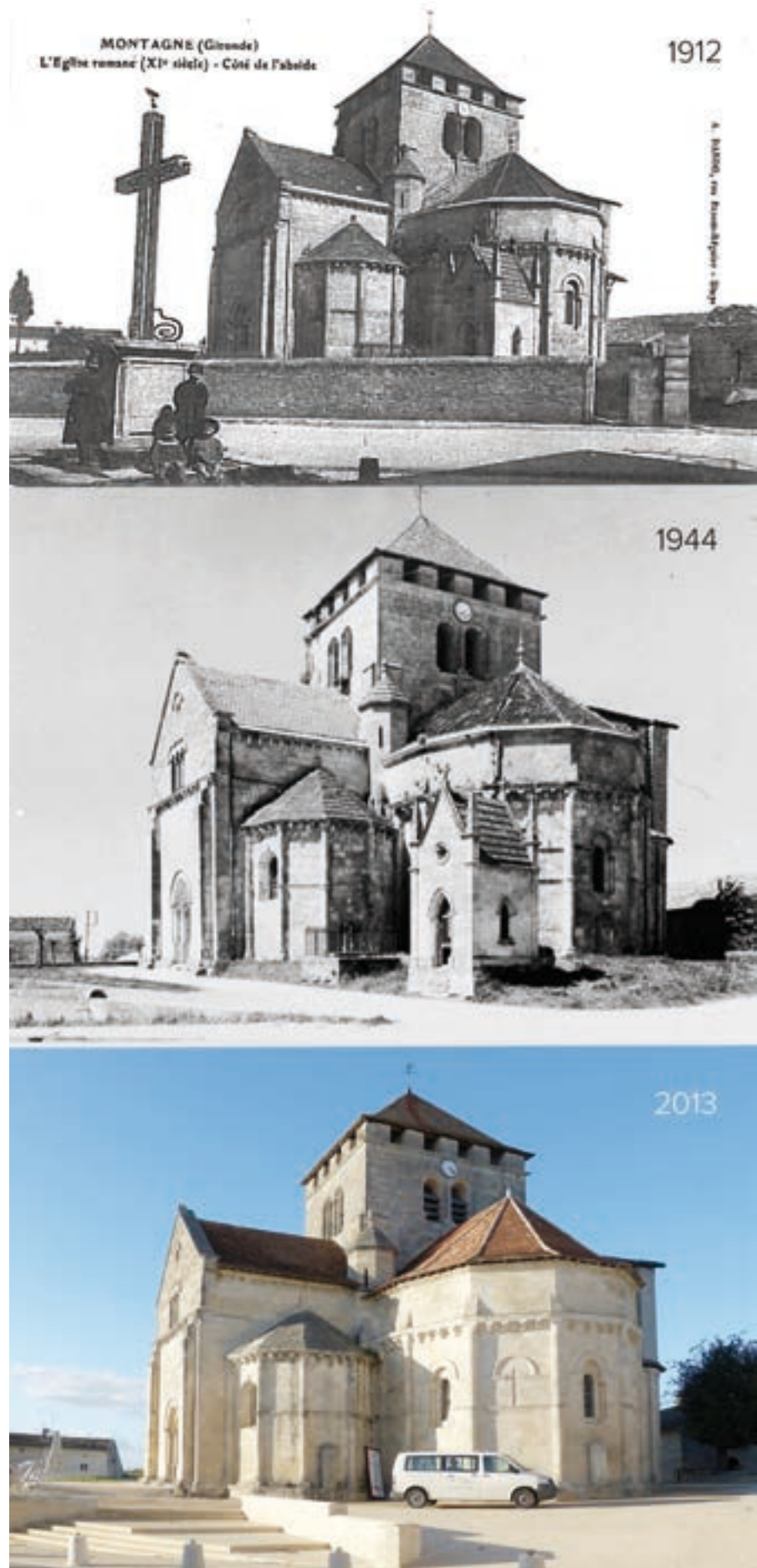


FIGURE 15

Trois photographies de l'église Saint-Martin prises sous le même angle de vue.

FIGURE 16
Pierre tombale photographiée avant 1944 (soldat allemand anonyme) et en 2013. Ces deux clichés permettent d'apprécier l'épaisseur minimale du décaissement effectué autour du chevet.



Le mur a également été démantelé dans sa partie orientale. Les deux ouvertures observables en 1912 n'existent plus. La zone périphérique du chevet de l'église semble envahie par les herbes. Aucune sépulture n'y est discernable.

Depuis ce cliché des années 1940, les abords de l'église Saint-Martin ont continué d'évoluer. La chapelle néo-gothique, ainsi que toute trace sépulcrale de surface ont disparu à l'ouest, au sud et à l'est de l'église. L'aire funéraire se limite de nos jours à une surface d'environ 1000 m² au nord. Les inhumations s'y font de plus en plus rares au profit du cimetière communal établi à quelques centaines de mètres au nord-est du bourg. Cette désaffection du cimetière paroissial a été suivie d'un terrassement des abords de l'église.

Deux clichés séparés d'environ 70 ans révèlent qu'au moins 60 cm de terre (mais sans doute bien plus) ont été décaissés (FIGURE 16). En 1944, la base de la pierre tombale adossée au chevet de l'église était au niveau du sol, le soubassement de l'église était alors entièrement enfoui. Ces aménagements n'ont pas fait l'objet d'un suivi archéologique et un certain flou demeure dans les souvenirs des habitants de Montagne sur l'année exacte de ces travaux. Par recoupement des témoignages et au regard de l'âge des témoins, ces travaux ont dû être mis en œuvre entre la fin des années 1950 et le début des années 1970. Des sépultures et des sarcophages ont été exhumés à cette occasion. Certains d'entre eux étaient encore très récemment exposés autour du chevet de l'église. Cet espace servant de parking pour les clients d'un restaurant, ces sarcophages ont été endommagés par des manœuvres automobiles maladroites et ont finalement été retirés peu de temps avant notre intervention. La seule cuve encore présente est posée sur le soubassement de l'église et bénéficie ainsi d'une relative protection (FIGURES 17 et 18). De dimensions très modestes (76 x 26 x 25 cm), ce sarcophage doté d'une alvéole céphalique était destiné à recevoir le corps d'un très jeune enfant voire d'un nouveau-né.



FIGURE 17

Sarcophage de nouveau-né
posé sur le soubassement de
l'église Saint-Martin.



FIGURE 18

Vue zénithale du sarcophage
de nouveau-né.

Les sarcophages conçus pour de si jeunes individus sont rarissimes. Cette pièce remarquable, que beaucoup prennent pour une simple balconnière, mériterait une mesure conservatoire.

L'église Saint-Martin semble avoir fait l'objet de sondages en 1996 ou 1997 lors de travaux de « restauration des façades et assainissement » (Nacfer 1998) mais qui n'ont laissé aucune trace écrite ou photographique. L'opération réalisée en 2013 constitue la première fouille archéologique des abords de l'église Saint-Martin mais également de l'ensemble du bourg de Montagne.

6 BIBLIOGRAPHIE

AMTMANN T. 1904. Les statues de la villa de Petit Corbin (Gironde). *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 25, p. 72–83.

AUBERT M. 1939. Montagne In *Guide archéologique*. Actes de la 102^{ème} session du congrès archéologique de France tenue à Bordeaux et Bayonne en 1939. Éditions Picard, Paris.

BACCHIDU R. 1979. Sauvetage de la nécropole Saint-Georges de Montagne. Rapport SRA Aquitaine 33 24 02.

BACCHIDU R. 1980. Sauvetage de la nécropole Saint-Georges de Montagne. Rapport SRA Aquitaine 33 24 03.

BALMELLE C. 2001. *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*. Fédération Aquitania/Ausonius.

BRUTAILS J.-A. 1894. Note sur l'église de Montagne. *Bulletin Monumental*, sixième série, tome 9, 1894, p. 342–346.

BRUTAILS J.-M. 1912. *Les vieilles églises de la Gironde*. Éditions Férét et fils, Bordeaux

COLIN M.-G. 2008. *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées. IV^e - X^e siècles*. Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc. Carcassonne.

COUPRY J. 1955. IX^e Circonscription. Informations. *Gallia*, tome 13, fascicule 2, p. 190–202.

DEROIN J.-P., BERNARD N., CANTET M. ET FRABOULET J. 2001. La pierre de construction dans le département de la Gironde. 126^{ème} Congrès National de la Société d'Histoire et des Sciences de Toulouse, p. 83–98.

FIXOT M. ET ZADORA-RIO E. 1994. *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*. Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale (Aix-en-Provence, 28–30 septembre 1989). Documents d'Archéologie Française. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

GUINODIE R. 1845. *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*. Tome III. Bordeaux, Chez Henri Faye.

GUILLEMAIN B. 1974. *Le diocèse de Bordeaux*. Éditions Beauchesne, Paris.

GABORIT M. 1979. Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du sud-ouest. Thèse de 3^e cycle, Université de Bordeaux III.

GABORIT M. 2002. Montagne. In Larrieu B. 2002. Léo Drouyn, les albums de dessin. Léo Drouyn en Libournais. Volume 9. Éditions de l'Entre-deux-Mers

GARDELLE J. 1959. Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (X^e – XI^e siècles). *Revue Historique de Bordeaux*, tome VIII, p. 253–266.

HANUSSE C. 1990 L'église Saint-Georges de Montagne In Araguas dir : *Bordelais et Bazadais*. Société Française d'Archéologie, Paris.

LABRIE J. 1908. Les Gallos-romains au centre de l'Entre-deux-Mers. *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, p 116–144

LARRIEU B. 2002. Léo Drouyn, les albums de dessin. Léo Drouyn en Libournais. Volume 9. Éditions de l'Entre-deux-Mers

LE MAHO J. 1994. La réutilisation funéraire des édifices antiques en Normandie au cours du haut Moyen-Âge in Fixot et Zadora-Rio 1994.

NACFER M.-N. 1998. Bilan des opérations archéologiques liées aux travaux de la conservation régionale des Monuments Historiques du 6 février 1996 à mars 1997. Rapport SRA Aquitaine PID 08.

PETIT J.-P. 2012. Prospections aériennes sur la juridiction de Saint-Émilion. Rapport SRA Aquitaine 33 5699.

RÉGALDO-SAINT BLANCARD P. 2011. Coll. Barraud D., Coutures P. et Ferullo O. Une écrin d'histoire: le territoire de la juridiction de Saint-Émilion avant le Moyen Âge. In Boutoulle F., Barraud D. et Piat J.-L. Fabrique d'une ville médiévale. Saint-Émilion au Moyen Âge. *Aquitania*, supplément 26.

SION H. 1994. *Carte archéologique de la Gaule. La Gironde*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

SERONIE-VIVIEN M.-R. 1998. Une nouvelle hache en silex à Montagne (Gironde). *Revue Historique et Archéologique du Libournais et de la Vallée de la Dordogne*. 1998, p. 112.

STIRLING L., MAURIN L. ET PAILLER J.-M. 1998. Dieux, héros et ancêtres: le décor sculpté des villas d'Aquitaine. Actes du colloque *Aquitania*, p. 209–230.

1 DÉROULEMENT GÉNÉRAL DU CHANTIER

L'opération de fouille a duré 6 semaines (29 journées) du 23 septembre au 31 octobre 2013. Cinq personnes ont été mobilisées durant la phase de terrain (un responsable d'opération anthropologue, une responsable de secteur anthropologue, deux techniciennes également anthropologues et un technicien topographe). Plusieurs visites du SRA Aquitaine, représenté par Pierre Régaldo ont été effectuées de manière à s'assurer du bon déroulement de la fouille. L'équipe municipale de Montagne représentée par Pierre Yerles a apporté une attention régulière au suivi du chantier. Le chantier, localisé en plein cœur du village, a suscité la curiosité de nombreux riverains, visiteurs et touristes de passage, entraînant d'intéressantes conversations et la collecte de nombreux témoignages. Le chantier n'a connu aucun incident notable.

2 L'OPÉRATION DE DIAGNOSTIC

Dans le cadre de la rénovation du bourg de Montagne, un diagnostic archéologique a été mis en œuvre au niveau de l'angle sud de l'ancien cimetière de l'église Saint-Martin. Cette opération a été réalisée sous la responsabilité de Nathalie Moreau (Inrap) les 28 et 29 janvier 2013 (Arrêté de prescription SD.12.104 en date du 20/09/2012, arrêté de désignation 2013-15 en date du 05/02/2013). L'importante épaisseur de remblai a nécessité la réalisation d'un palier qui a d'autant plus diminué la surface dédiée au diagnostic (en rouge sur la FIGURE 19). De ce fait, ce dernier a consisté à la réalisation d'un unique sondage d'environ 6 m² dans la



FIGURE 19

Localisation de la zone d'emprise des fouilles et du diagnostic (en rouge).

partie centrale de la zone d'emprise. L'opération a mis en évidence un important niveau de remblai largement recoupé par une fosse dépotoir sous laquelle cinq sépultures médiévales et cinq sépultures d'époque moderne ont été dénombrées. En fond de sondage, l'apparition d'une dalle pentagonale suggérait la présence d'un couvercle de sarcophage mérovingien en bâtière.

En dépit d'un échantillonnage très réduit du fait de la modestie de la surface sondée, le diagnostic a livré l'image d'un site très dense, fortement stratifié, ayant connu plusieurs phases d'inhumations et de remblaiements. Les conclusions du diagnostic ont entraîné la réalisation d'une prescription de fouille d'archéologie préventive (arrêté SF.13.070 en date du 27 juin 2013).

3 L'OPÉRATION DE FOUILLE

LE DÉCAPAGE

3.1 L'opération a débuté le lundi 23 septembre 2013 à 8h00 par le décapage mécanique de la parcelle prescrite. L'entreprise Biard BTP a été sollicitée durant les deux premières journées. La suite du décapage a été assurée par les agents municipaux sous la direction de Mr Fougère, au moyen d'une pelle mécanique Multijob développant une puissance de 85 chevaux et munie d'un godet de curage lisse de 0,90 m de large (FIGURE 20). La forte densité de vestiges nous a rapidement conduit à utiliser un godet plus étroit (0,60 m). Le sédiment a été évacué au moyen d'un camion-benne positionné en bordure de l'emprise. La pelle est intervenue depuis la terrasse du cimetière ou depuis la route en fonction de la zone à décapier (FIGURE 21). Dans ce dernier cas, une signalisation préventive et une circulation alternée ont été mises en œuvre afin d'éviter tout accident automobile. La quantité d'ossements humains dans les niveaux de remblais récents n'étant pas négligeable, un tri sommaire du sédiment déblayé a été réalisé avant son chargement

dans le camion afin de ne pas laisser passer trop de restes osseux identifiables. Ce premier décapage a également permis la collecte de nombreux vestiges funéraires modernes voire contemporains (décoration mortuaires, fragments de vases, ferronnerie...). La superposition de plusieurs niveaux de sépultures en place a impliqué la mise en œuvre d'un décapage en plusieurs temps. Les sépultures ont été marquées au fur et à mesure de leur apparition et fouillées dans la foulée. Un nouveau décapage était alors réalisé le surlendemain afin d'atteindre un nouveau niveau d'inhumation. La fouille complète du site a nécessité 6 cycles de décapage/fouille. Le mur de soutènement a été démoli en plusieurs fois, assise par assise, en suivant les niveaux de décapage. Le succès de ces nombreuses et délicates phases de décapage doit pour beaucoup à la disponibilité et à la réactivité des agents municipaux mis à disposition par la commune. L'emprise du chantier a été clôturée au moyen de grilles métalliques afin d'en interdire l'accès au public. De grandes bâches ont été positionnées à la fin de chaque journée afin de protéger le site des intempéries et d'éventuelles maraudes nocturnes (FIGURE 22).

FIGURE 20

Décapage mécanique des niveaux de remblais supérieurs. Noter la présence d'une sépulture en cours de fouille en bas à gauche de la photographie.





FIGURE 21

Vue du site depuis l'est en cours
de décapage.



FIGURE 22

Chaque soir, le site a été intégralement recou-
vert de bâches de protection et ceinturé de
grilles métalliques.

FOUILLE,
ENREGISTREMENT
ET DÉMONTAGE
DES SÉPULTURES

3.2

L'arrêté de prescription prévoyait un terrassement et un talutage jusqu'à une altitude de 87 m NgF, ce qui supposait un traitement expéditif des niveaux de remblais et d'inhumations les plus récents : « *Sauf cas, assez peu probable d'après le diagnostic, de bonne conservation, les sépultures modernes ne seront pas étudiées. On se bornera à des observations stratigraphiques* ». Suivant les éléments méthodologiques dictés par la prescription, nous avons mis en œuvre un « protocole allégé » afin de traiter les sépultures les plus récentes. Ainsi, ces premières sépultures n'ont pas été fouillées de la manière la plus fine qui soit mais suffisamment dégagées afin de correctement observer la position de l'individu, caractériser le mode d'inhumation (cercueil par la présence de clous, linceul par la présence d'épingles, pleine terre par une bonne connexion du squelette) et éventuellement rechercher du petit mobilier qui pouvait être associé au défunt (monnaies, chapelets, boutons...). Les positions planimétriques et altimétriques de ces sépultures ont été enregistrées ainsi que leurs relations stratigraphiques. 75 sépultures d'époques moderne et contemporaine ont ainsi été traitées suivant ce « protocole allégé ». En revanche, ces restes humains ont été traités en post-fouille de la même manière que les sépultures plus anciennes et ont bénéficié d'une étude archéo-biologique complète.

Une fois atteinte la cote de 87 m NgF, l'intégralité des 63 sépultures médiévales a été fouillée dans le respect des principes de l'anthropologie de terrain et de l'archéothanatologie (Duday, 2005). Les ossements ont été finement dégagés sans être bougés jusqu'à la vidange complète du sédiment de la fosse (FIGURE 23). Une attention particulière a été consacrée à l'enregistrement photographique. Des repères visuels ont été positionnés et enregistrés au tachéomètre afin de réaliser des enregistrements photogrammétriques (*cf. infra*).



FIGURE 23

Sépulture en cours de fouille.

Avant le démontage, les faces d'apparition des ossements et les connexions anatomiques ont été relevées, puis la position du squelette dans la fosse a été enregistrée en trois points au tachéomètre (crâne, sacrum, pieds). Pour chaque sépulture, une fiche de conservation et une fiche d'enregistrement taphonomique en trois volets ont été remplies. Lorsque c'était possible, la diagnose sexuelle a été réalisée dès la phase de terrain. Chaque squelette a été démonté et conditionné en suivant les grandes parties anatomiques (membre supérieur droit puis gauche, membre inférieur droit puis gauche, squelette axial, hémithorax droit puis gauche, coxaux, crâne et mandibule). Après l'enregistrement, le démontage des sépultures ont été réalisés par un chargé d'étude confirmé en archéo-anthropologie (4 anthropologues présents en permanence sur le chantier).

Chaque fosse a été enregistrée au moyen d'une fiche FAIT et de multiples fiches US qui permettent de décrire le type de creusement (dimensions et orientation de la fosse, morphologie des parois et du fond de fosse...), la nature des comblements, des éléments d'architecture funéraire (couvertures, pierres de calage), la position relative de la tombe par rapport aux structures environnantes... Une fiche spécifique a été conçue pour l'enregistrement des coffres en pierres (couverture, coffrage, nombre de pierres, dimensions...). Une fois le squelette démonté, les contours (supérieur et inférieur) et profils (longitudinal et transversal) de la fosse ont été relevés. Les coffres ont été démontés. Chaque pierre a été inspectée afin d'observer d'éventuelles traces de tailles, décors ou graffitis. Certains échantillons lithiques ont été prélevés.

4 TRAITEMENT POST FOUILLE DES SÉPULTURES

Du fait de la bonne conservation ostéologique, le nettoyage à l'eau des ossements a été réalisé à la douchette et à la brosse à dent à poil souple. Une fois bien séchés et reconditionnés, les individus ont été étudiés un à un (*cf.* méthodologie *in* chapitre « Étude paléobiologique des individus »).

Une fiche de données biologiques rendant compte du sexe, de l'âge, de la présence de caractères discrets, des principales mesures anthropométriques, des atteintes bucco-dentaires et des affections pathologiques a été réalisée pour chaque individu. Une seconde fiche rassemblant les données taphonomiques et propres à l'architecture funéraire a également été réalisée pour chaque sépulture. Celle-ci rend compte de la forme et de l'orientation de la fosse, des éléments conservés de l'architecture funéraire, de la présence de réductions ou de recoupements, une description détaillée de la position du défunt et enfin une synthèse taphonomique permettant d'apprécier l'espace de décomposition et de conclure sur le mode d'inhumation. Ces fiches permettent des exports sous forme de tableurs (*Excel*), eux mêmes facilement exportables vers des logiciels de traitement statistique de l'information (*DataDesk*, *Map Info*).

5 DATATIONS RADIOCARBONE

Six sépultures ont été sélectionnées en vue d'une datation ^{14}C . Le choix s'est porté sur des sépultures qui permettent d'appréhender au mieux la dynamique de l'aire funéraire et d'apprécier la période de sa mise en activité. Les échantillons (2 à 3 g) ont été prélevés dans l'os cortical du fémur, région anatomique la plus compacte afin d'optimiser la présence de collagène radiodatable. Les échantillons ont été envoyés au siège londonien de Beta Analytic.

6 RÉ INHUMATION DES OSSEMENTS REMANIÉS.

Le décapage du remblai supérieur a livré une quantité importante d'ossements humains remaniés. La majorité de ces ossements a été collectée et séparée des déblais. Une douzaine de caisses a ainsi été remplie. Après concertation avec la SRA, il a été décidé de ré inhumer ces vestiges dont l'étude aurait été peu pertinente du fait de leur remaniement. Ces vestiges ont été enfouis avec l'aide d'agents municipaux dans une clairière au milieu des bois, à proximité de la D122 au nord du lieu-dit Baudron. Afin de ne pas créer un site archéologique artificiel, l'emplacement exact de ce dépôt d'ossements a été enregistré afin qu'il soit consigné par le SRA (FIGURE 24).



FIGURE 24

Localisation de l'emplacement où ont été ré inhumés les restes osseux remaniés livrés par les remblais d'époque contemporaine.

La fouille du cimetière de Montagne a permis de caractériser six modes d'inhumation bien distincts dépendants de la chronologie. De l'époque la plus ancienne à la plus récente, il a été possible de distinguer :

- **Phase I.** Inhumations en fosse rupestre anthropomorphe avec logette céphalique : au moins 15 cas
- **Phase II.** Inhumations en fosse rupestre simple : au moins 13 cas
- **Phase III.** Inhumations en coffre de moellons et bois : 17 cas
- **Phase IV.** Inhumations en coffre de pierre massif : 10 cas
- **Phase V.** Inhumations en pleine terre : 34 cas
- **Phase VI.** Inhumations en cercueil : 21 cas

Dans 23 autres cas, les sépultures ont été perturbées à un point tel qu'il n'est plus possible de déterminer le mode d'inhumation du défunt.

1 PHASE I

LES INHUMATIONS EN FOSSE RUPESTRE ANTHROPOMORPHE AVEC ALVÉOLE CÉPHALIQUE

Ces sépultures sont les plus anciennes du cimetière et ne concernent que des individus adultes ou de grands adolescents (FIGURE 25).

Sépultures 101, 120, 121, 134, 143, 144, 151, 152, 153, 154, 158, 161, 163, 165 et 167

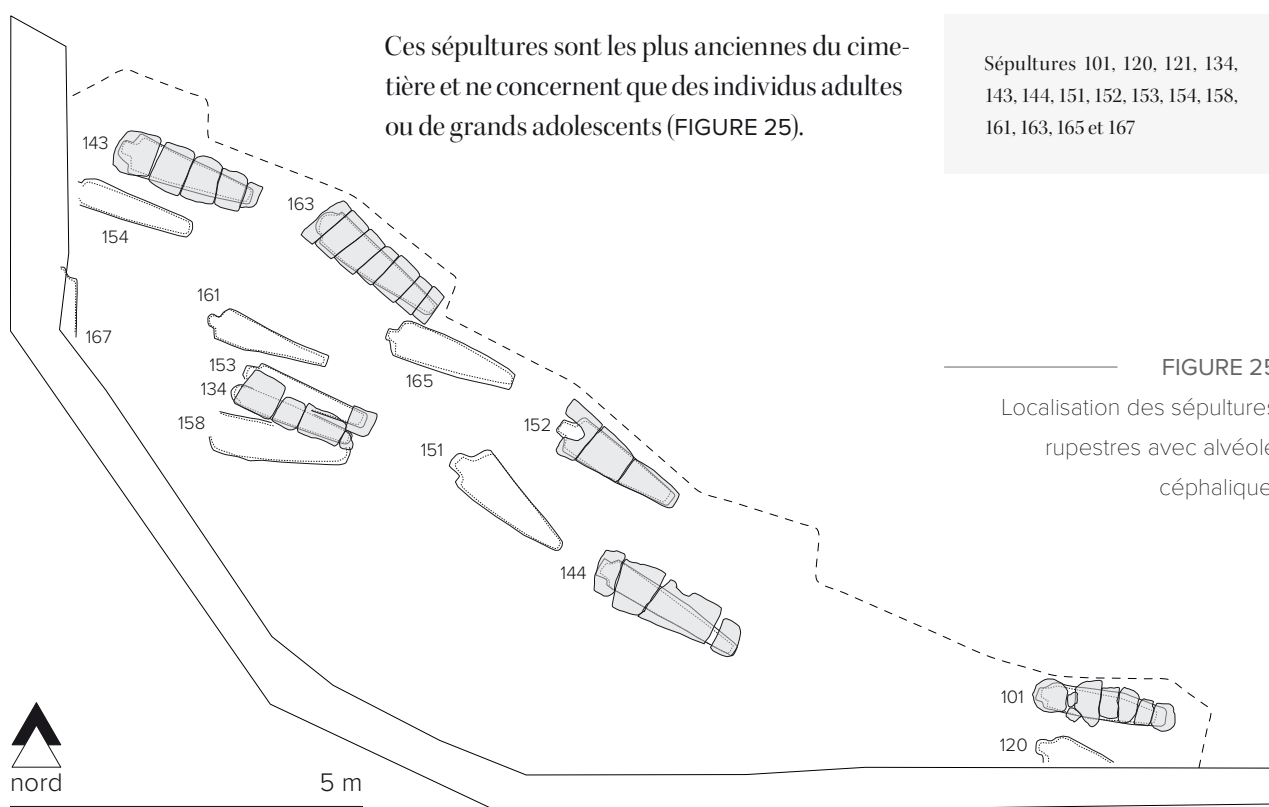


FIGURE 25

Localisation des sépultures rupestres avec alvéole céphalique.

LES FOSSES

- 1.1 Creusées à même le substrat rocheux, ces fosses sont juste suffisantes pour permettre l'inhumation d'un corps sans lui imposer de contraintes majeures. Leur longueur varie entre 178 et 205 cm pour une profondeur de 23 à 38 cm. Les fosses sont toujours bien plus larges aux épaules (33 à 59 cm) qu'aux pieds (17 à 21 cm). Ces sépultures présentent une alvéole céphalique dont la forme connaît une certaine variabilité. La majorité des alvéoles (72 %) présente une forme bien orthogonale mais dans deux cas (sépultures 144 et 151) elles affectent une forme élargie en oméga tandis que dans deux autres cas (sépultures 134 et 163), l'alvéole s'apparente à un demi-cercle très ouvert. La variabilité de la forme de l'alvéole céphalique ne semble pas être liée à une évolution chronologique (FIGURE 26). Du fait de la roche calcaire encaissante, ces fosses sont étanches et susceptibles de retenir les eaux de pluie. La taphonomie de plusieurs squelettes suggère des épisodes d'inondation de certaines fosses (sépultures 143, 163 et 165 notamment) (FIGURE 27).

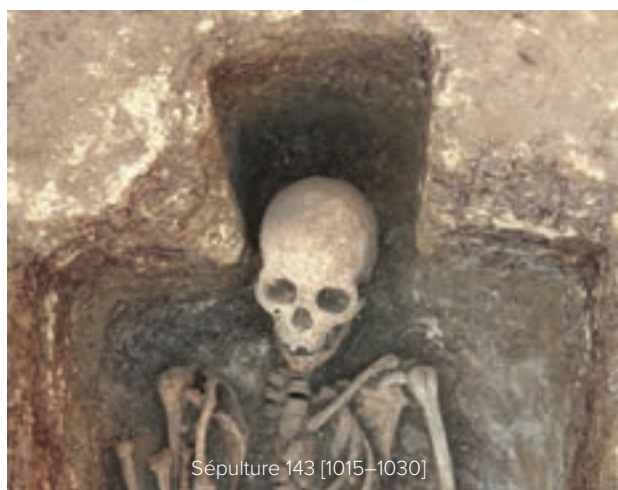


FIGURE 26

Variabilité de la forme des alvéoles céphaliques
des sépultures rupestres.



FIGURE 27

Sépulture 163 en vue rasante depuis l'ouest. Une partie de la fosse est restée vide de sédiment mais les eaux de pluie se sont infiltrées, entraînant un certain désordre anatomique : bascule du crâne, retournement complet des humérus et des membres inférieurs, migration des petits ossements...

LES COUVERTURES 1.2

Ces fosses étaient couvertes par trois à sept dalles calcaires parfois encastées dans une feuillure périphérique d'un à deux centimètres de profondeur (FIGURE 28). Dans un cas seulement (sépultures 163) les dalles étaient jointes avec du mortier (FIGURE 29). En fonction de la régularité de l'assemblage des dalles de couverture, l'herméticité de ce type de fosse est très variable. Ainsi, en dépit d'une couverture composée de quatre imposantes dalles, le squelette de la sépulture 134 a conservé une excellente connexion anatomique, ce qui atteste d'une décomposition du corps en espace colmaté et par conséquent d'une rapide infiltration de sédiment à l'intérieur de la fosse. La dalle calcaire la plus volumineuse située à l'extrémité ouest présentait un « D » sous la forme d'un graffiti gravé (FIGURE 30). En revanche, d'autres couvertures ont été bien plus efficaces, les fosses des sépultures 101 et 163 étant encore en grande partie vides de sédiment lors de la fouille. La dalle la plus occidentale de la sépulture 101 affecte une forme subcirculaire qui évoque le réemploi d'un bouchon de silo (FIGURE 31).



FIGURE 28

Mise en évidence d'une feuil-
lure ceinturant la sépulture 161
ayant permis l'installation d'une
couverture. Cette dernière a été
entièrement démantelée par
des inhumations postérieures et
la feuilure a été arasée dans les
parties ouest et sud-est.



FIGURE 29

Dalles de couverture de la sépulture 163, encastrées dans une feuillure puis jointes au mortier. Cette sépulture est restée hermétique jusqu'à la fouille.

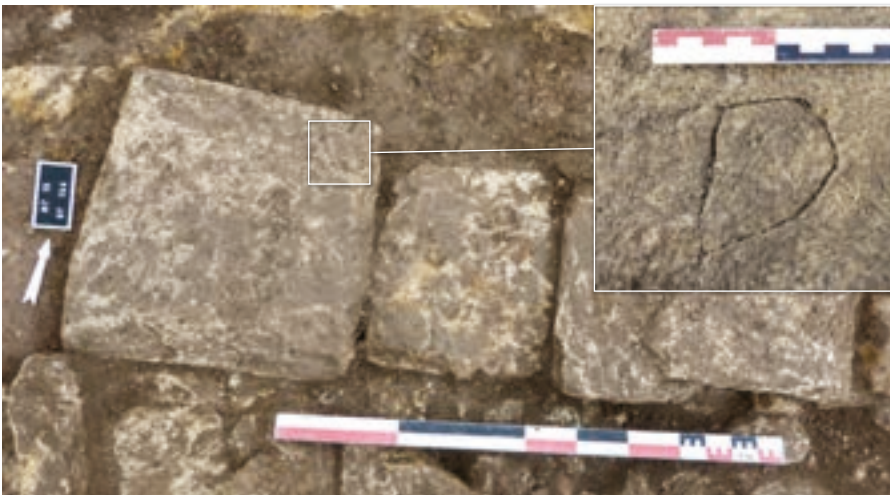


FIGURE 30

Dalles de couverture de la sépulture 134 et détail du graffiti.



FIGURE 31

Dalles de couverture de la sépulture 101. La pierre circulaire la plus à l'ouest s'apparente fortement à un bouchon de silo qui aurait pu être réemployé.

LES DÉFUNTS **1.3** Trois individus (sépultures 101, 134 et 161) présentent une contrainte généralisée et englobante qui ne peut être imputée à la proximité des bords de fosses et pourrait révéler l'usage d'un contenant souple de type linceul. Aucune épingle n'a cependant été mise au jour (FIGURE 32). La position du crâne de l'individu 161 est inhabituelle et pourrait révéler l'usage d'un coussin funéraire. La position des membres supérieurs présente une certaine diversité. La position la plus fréquente (45 % des cas) a été observée à cinq reprises (sépultures 134, 143, 151, 163 et 165). Dans chacun de ces cinq cas, le défunt a été inhumé avec le bras droit contraint en hyper-flexion, serré près du corps, main droite posée sur l'épaule droite tandis que le bras gauche est modérément fléchi, main droite posée sur l'abdomen. L'observation répétée de cette position atypique traduit un geste rituel qui pourrait être mis en relation avec un emmaillotement du défunt dans un linge funéraire.

Du fait de ces couvertures massives et pérennes, ces sépultures ont été correctement respectées et relativement bien préservées lors des inhumations postérieures. 53 % des squelettes (8/15) sont complets et n'ont pas connu le moindre remaniement.

**ATTRIBUTION
CHRONOLOGIQUE**

1.4 Ces sépultures n'ont pas livré le moindre élément mobilier. Quatre d'entre elles ont fait l'objet d'une datation radiocarbone¹:

1. Datations à 2 sigmas

- Sépulture 143: 990–1045
ou 1095–1120
ou 1140–1145
- Sépulture 144: 980–1035
- Sépulture 163: 780–785
ou 880–990
- Sépulture 165: 770–905
ou 920–965



FIGURE 32

Contrainte généralisée du défunt de la sépulture 101 qui ne peut être attribuée à la proximité des bords de fosse mais suggère davantage un emmaillotement dans un linge funéraire.

La pleine période d'usage de ce type de sépulture se situe donc entre le IX^e et le début du XII^e siècle, soit avant la construction de l'église actuelle.

2 PHASE II

LES INHUMATIONS EN FOSSE RUPESTRE SIMPLE

Ces sépultures concernent des individus adultes comme immatures (FIGURE 33).

Sépultures 102, 104, 106, 116, 119, 122, 123, 126, 127, 129, 135, 136?, 138?, 140?, 150, 155, 156?, 157? et 164?

LES FOSSES

- 2.1 Ces fosses ont également été creusées dans le substrat calcaire et continuent de présenter une forme vaguement anthropomorphe, sensiblement plus large aux épaules qu'aux pieds. En revanche, elles ne présentent plus d'alvéole céphalique. Notons quand même que six sépultures (136, 138, 140, 156, 157 et 164) ont été recoupées dans leur partie occidentale lors de la construction du mur, si bien qu'il n'est plus possible de déterminer si elles étaient véritablement dépourvues à l'origine d'une alvéole céphalique. Dans au moins deux cas (sépultures 135 et 150), ce type de sépulture recoupe des fosses dotées d'une alvéole (FIGURE 34). L'inverse n'a pas été observé, ce qui semblerait attester de la postériorité de ce type de fosse. Remarquons néanmoins qu'une certaine variabilité dans la configuration de l'alvéole s'observe dans des sépultures *a priori* contemporaines dans la phase I. Par extension, la fosse rupestre sans alvéole individualisée n'est peut-être qu'une simple variante de la fosse rupestre avec alvéole et il est envisageable que les deux types de fosses aient coexisté ou soient sensiblement contemporains. Dans cette mesure, les phases I et II n'en forment peut-être qu'une seule.

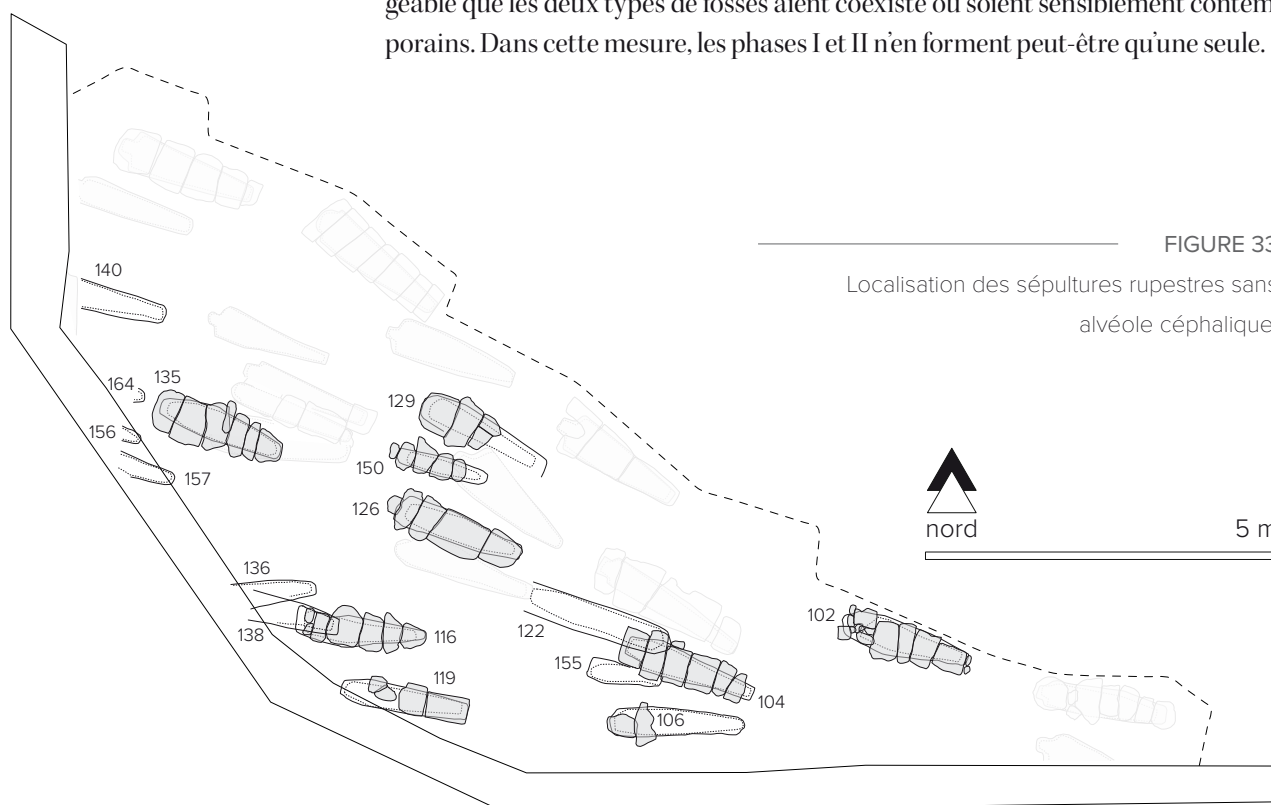


FIGURE 33

Localisation des sépultures rupestres sans alvéole céphalique.



FIGURE 34

Recoupement entre sépultures rupestres. Les fosses sans alvéole céphalique apparaissent plus récentes que celles qui en sont dotées.

**FIGURE 35**

Inhumation d'un enfant en fosse rupestre (individu 150, âgé entre 6 et 10 ans). La modestie de la fosse a entraîné une forte contrainte du squelette. Le creusement est à peine suffisant pour permettre l'assise de la couverture sans écraser le corps.

La longueur des fosses des adultes varie entre 173 et 200 cm pour une profondeur comprise entre 25 et 44 cm, dans des proportions très comparables aux fosses de la phase I. Les sépultures d'enfants sont en toute logique moins longues (entre 100 et 120 cm) mais aussi moins profondes (entre 13 et 24 cm) (FIGURE 35). En revanche, ces fosses sans alvéoles apparaissent sensiblement plus étroites que celles qui en sont pourvues (largeur maximale entre 27 et 47 cm aux épaules et largeur minimale entre 13 et 25 cm aux pieds). De ce fait, les défunts apparaissent davantage contraints que dans le type de fosse précédent.

Du fait de la roche calcaire encaissante, ces fosses sont étanches et retiennent les eaux de pluie. La taphonomie de plusieurs squelettes dévoile des épisodes d'inondation (sépultures 127 et 129 notamment).

LES COUVERTURES

2.2

Ces fosses sont couvertes par quatre à sept dalles calcaires plus ou moins régulières directement posées sur le substrat rocheux. Seules les pierres de couverture de la sépulture 129 étaient encastrées dans une feuillure périphérique, ce qui a permis une excellente herméticité de la fosse (FIGURE 36). En revanche, dans certains cas, les squelettes présentent tous les indices d'une décomposition du corps en espace colmaté (sépultures 116, 119 et 138 par exemple), ce qui atteste d'une couverture à l'herméticité très imparfaite. D'autres couvertures plus jointives ont permis une décomposition du corps en espace vide (sépultures 102, 126, 135, 140 par exemple).



FIGURE 36

Sépulture rupestre 129 présentant une épaisse feuillure périphérique ayant permis l'assise d'une couverture très hermétique (persistance d'un important espace vide jusqu'à la fouille).

Dans le cas de la sépulture 129, cet espace vide a été conservé jusqu'à la fouille. La fosse de la sépulture 116 a livré deux squelettes inhumés de manière différée, ce qui atteste d'une facilité d'accessibilité de la couverture et par conséquent d'une très modeste profondeur d'enfouissement voire un affleurement des dalles en surface.

LES DÉFUNTS 2.3

La position des membres supérieurs a pu être observée à 15 reprises et présente toutes les variantes. De ce fait, la position des membres supérieurs ne semble pas relever d'un rituel institué pour cette période. La plus fréquente est la position haute, mains jointes sur le sommet du thorax (40 % des cas). Les individus apparaissent dans l'ensemble fortement contraints au niveau des épaules du fait de l'étroitesse des fosses, ce qui complique la mise en évidence d'un hypothétique linceul. Néanmoins au moins quatre individus présentent une constriction marquée des membres inférieurs, en particulier au niveau des genoux, qui évoque l'usage d'un contenant souple particulièrement serré (sépultures 102, 106, 117 et 119) (FIGURE 37).

Aucune épingle n'a cependant été mise au jour.

Du fait de ces couvertures massives et pérennes, ces sépultures ont été peu perturbées par les inhumations postérieures. Quatante-sept pourcents des squelettes (10/21) sont complets et n'ont pas connu le moindre remaniement.



FIGURE 37

Forte contrainte au niveau des épaules et des genoux de la sépulture 102. Cette contrainte qui n'est pas liée à la proximité des bords de fosse peut être mise en relation avec un emmaillotement dans un linge funéraire.

ATTRIBUTION
CHRONOLOGIQUE

2.4 Ces sépultures n'ont pas livré le moindre élément mobilier. Leur attribution chronologique se situe entre la phase I qui la précède (à partir du début IX^e) et la phase III qui lui succède (à partir de la première moitié du X^e). Les modes d'inhumation des phases I et II apparaissent sensiblement contemporains.

3 PHASE III

LES INHUMATIONS EN COFFRE MIXTE MOELLONS ET BOIS

Ce type de coffre concerne des individus adultes et immatures (FIGURE 38).

Sépultures 54, 56, 67 ? 72, 78, 105, 107, 108, 110, 112, 113, 114, 115, 128, 133, 139, 141.

LES COFFRES

3.1 Ces sépultures ont pris place après une première phase de remblai de 30 à 50 cm d'épaisseur permettant ces inhumations (US 1002). Certaines se superposent parfaitement aux couvertures des sépultures des deux phases précédentes qui servent alors de fond à ces coffres (FIGURE 38). L'intérieur des coffres est de forme sub-rectangulaire. Deux sépultures (113 et 139) présentent un rétrécissement de leur extrémité occidentale qui s'apparente à une logette céphalique. Les bords de fosse n'étant pas constitué par du calcaire compact, un aménagement des parois était nécessaire afin de contenir les terres et permettre l'assise de la couverture. Ces aménagements des bords de fosses sont multiples et présentent un certain opportunisme en fonction des situations. Dans un certain nombre de cas, des petits moellons ont été disposés contre les bords de fosses (sépultures 105, 110, 112, 113 par exemple). Ces dépôts de moellons sont discontinus et ne ceinturent pas les fosses dans leur intégralité. Si certaines dalles de couvertures reposent en partie sur ces amas de moellons, d'autres au contraire semblent ne reposer sur rien, ce qui implique l'existence d'aménagements en bois afin de compléter les montants (sépultures 107, 108, 128, 133, 139 par exemple). Dans quatre cas (sépultures 54, 56, 113 et 130), la couverture venait s'apposer de manière opportune sur les dalles de couverture d'une sépulture préexistente qui complétaient alors les montants.

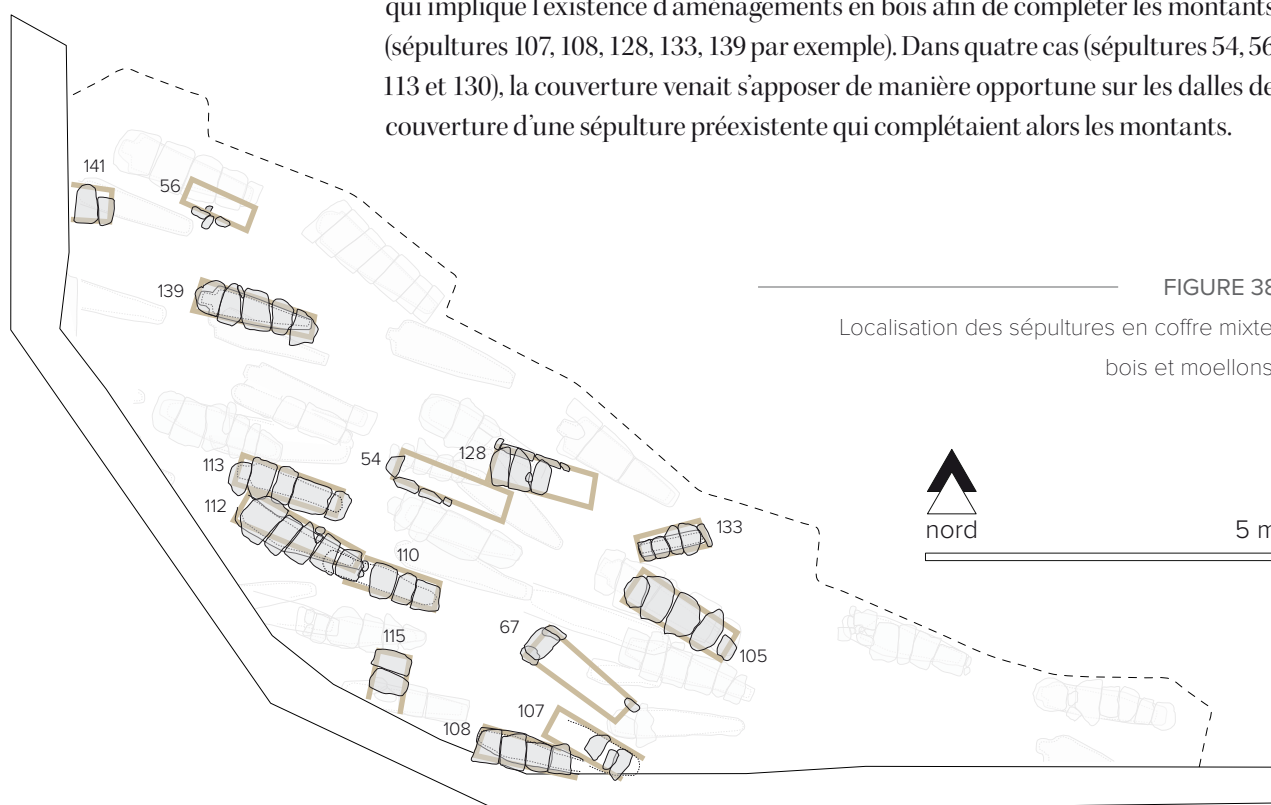


FIGURE 38

Localisation des sépultures en coffre mixte, bois et moellons.



FIGURE 39

Sépulture 105 en coffre aux montants en moellons et bois. La couverture de la sépulture sous-jacente (144) a servi de fond à ce coffre. Le sujet, particulièrement contraint, était ceint dans un linge funéraire.

LES COUVERTURES

3.2 Certaines couvertures de ces coffres mixtes ont été en partie démantelées lors des inhumations postérieures. Dans les cas où elles avaient conservé leur intégrité, elles étaient constituées de quatre à six dalles calcaires. Les squelettes présentent pour la plupart de nombreux indices de décomposition du corps en espace colmaté, ce qui témoigne du grand manque d'herméticité de ce type de coffre (11 cas sur 14). La sépulture 108 constitue un cas particulièrement intéressant dans la mesure où trois dalles de sa couverture sont constituées par des éléments architecturaux réemployés. Ces trois pierres présentent des voussures simples évoquant une archivolt qui aurait pu encadrer une porte ou une fenêtre d'un édifice monumental (FIGURE 40). Une dalle de couverture de la sépulture 110 était constituée par une pierre de taille très régulière sur cinq faces tandis que la sixième est sculptée en bas-relief (FIGURE 41). Le sujet est partiel, grossier, émoussé et difficilement reconnaissable. Il évoque un bras et une main ou une tête équine dans un style naïf.

FIGURE 40

Couverture de la sépulture 108 dont trois pierres présentent des voussures supposant le réemploi de matériaux issus d'un édifice monumental ruiné.



FIGURE 41

Couverture de la sépulture 110 et relevé du bloc présentant un fragment de bas-relief.

LES DÉFUNTS

3.3

Pour cette phase, la majorité des individus (54 %) ont les bras fléchis avec les mains en position haute posées sur le sommet du thorax. Aucun individu ne présente les mains en position basse. L'étroitesse des coffres contraint souvent les défunts au niveau des épaules, rendant très délicat, sinon impossible la reconnaissance d'un hypothétique linceul. Dans quatre cas (sépultures 54, 105, 112 et 133), une forte contrainte s'observe au niveau des genoux, suggérant un emmaillotement des membres inférieurs. Aucune épingle n'a été mise au jour. La bascule vers l'arrière du crâne de l'individu 112 pourrait révéler l'existence d'un coussin funéraire.

Du fait de la présence des couvertures calcaires, ces sépultures ont été plutôt préservées, les squelettes ont conservé leur intégrité dans 50 % des cas.

ATTRIBUTION
CHRONOLOGIQUE

3.4 Une analyse radiocarbone réalisée sur le squelette de l'individu 139 inhumé dans ce type de coffre a livré une datation comprise entre les années 980 et 1035. Une obole en argent du Comté d'Angoulême a été mise au jour dans le comblement de la sépulture 112. Ce type de monnaie a connu une longue période d'utilisation, entre le milieu du X^e et le XII^e siècle. L'extrême finesse de cette monnaie, pourtant peu usée, nous oriente vers la moitié tardive de cette fourchette chronologique. Ce type de coffre peut donc être attribué aux XI^e et XII^e siècles. Cette attribution chronologique coïncide avec la fondation de l'église. La présence d'éléments d'architecture monumentale utilisés en réemploi pour la confection de la couverture de certains coffres peut être mise en relation avec la ruine d'un premier bâtiment et/ou la construction d'un second édifice, en l'occurrence l'église Saint-Martin. Il semblerait que ce mode d'inhumation ait perduré plus longtemps pour les jeunes individus que pour les adultes (*cf. infra*).

4 PHASE IV LES INHUMATIONS EN COFFRE MASSIF

Ce type de coffre ne concerne que des individus adultes (FIGURE 42).

Sépultures 103, 109, 111, 124,
130, 137, 142, 145, 147, 166

Les coffres des sépultures 111 et 124 de la phase IV recoupent des coffres de la phase III. Mais des coffres attribués à la phase III (56 et 133 notamment) peuvent aussi se superposer à des coffres de la phase IV. Notons cependant que ces coffres que l'on pourrait qualifier de « Phase III tardive » ne concernent que des individus immatures. Les deux types de coffres ont, semble-t-il, coexisté un certain temps. Cependant, en ce qui concerne les adultes, les coffres de la phase IV apparaissent bien postérieurs à ceux de la phase III. Davantage qu'une distinction diachronique, les coffres de type III

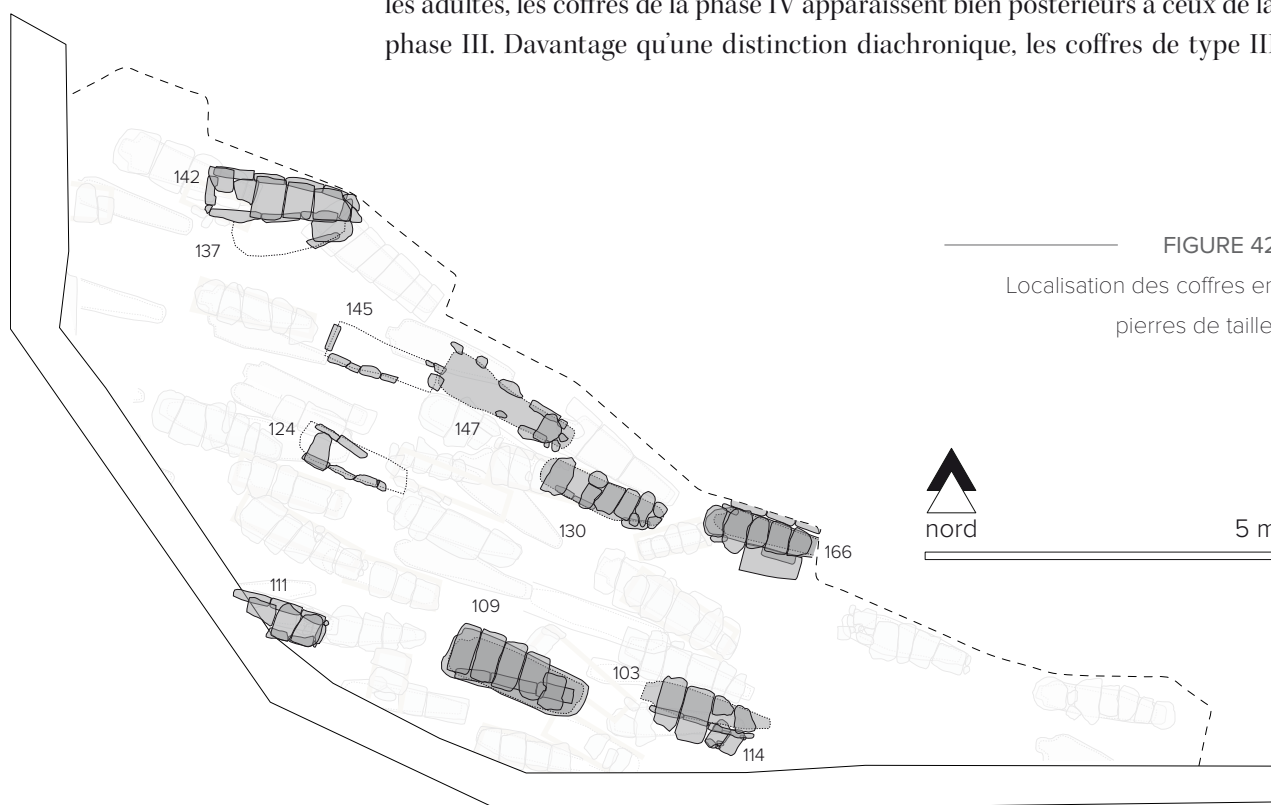


FIGURE 42

Localisation des coffres en
pierres de taille.

et IV pourraient relever d'une différence de statut entre les inhumés ou tout simplement d'une disponibilité des matériaux. Les deux modèles sont très proches et ne se distinguent que par une confection des montants en pierres de taille plutôt qu'en moellons. La face interne de ces pierres (vers le défunt) est plane et régulière tandis que la face externe (côté terre) est plus grossièrement équarrie. Ces coffres présentent une forme trapézoïdale, deux fois plus large aux épaules qu'aux pieds. Chaque côté est constitué par trois ou quatre pierres mises de chant. Les petits côtés (tête et pieds) sont fermés par une seule pierre. À quatre reprises (sépultures 103, 130, 137 et 166), un côté latéral est constitué par le réemploi opportuniste de la couverture d'une sépulture préexistante. Le coffre de la sépulture 109 a, quant à lui, été installé après la vidange des fosses rupestres 121 et 123. De ce fait, seul le montant sud a nécessité l'emploi de pierres posées sur chant, le montant nord étant assuré par la paroi calcaire de la fosse préalablement vidangée (FIGURE 43). La pierre de tête de la sépulture 142 présente une encoche qui suggère une alvéole céphalique, plus symbolique que véritablement fonctionnelle (FIGURE 44). Ces coffres ont été partiellement démantelés par les inhumations suivantes si bien que leurs dimensions totales ne peuvent plus être appréciées. Le mieux conservé d'entre eux, le coffre 142, présentait des dimensions importantes (externes : 210 x 73 x 32 cm, internes 186 x 47 x 32 cm). La plupart des pierres mises de chant présentent une hauteur d'environ 32 cm. Le pied médiéval mesurait précisément 326,596 mm. Dans cette mesure, il est très vraisemblable que ces pierres d'un pied de haut aient été taillées en série suivant une norme déjà standardisée. Notons que de nombreuses échoppes construites à Bordeaux et à Libourne au XIX^e siècle ont également été bâties avec des pierres de taille d'une hauteur de 32 cm. Ces pierres observées dans les sépultures sont de toute évidence initialement prévues pour la construction de bâtiments mais employées pour l'architecture funéraire.

- | | | |
|-----------------|-----|--|
| LES COUVERTURES | 4.1 | La plupart des couvertures ont été en partie démantelées lors des inhumations postérieures. Dans les cas où elles avaient conservé leur intégrité, elles étaient constituées de cinq à neuf dalles calcaires directement posées sur les montants. 70 % des squelettes présentent des indices de décomposition du corps en espace colmaté. En dépit d'un aspect plus soigné et « mieux fini » que les modèles de la phase III, ces coffres demeurent peu hermétiques et ont rapidement laissé s'infiltrer le sédiment. L'une des dalles de couverture de la sépulture 109 est une pierre de taille dotée d'une encoche (24 x 8 x 6 cm) qui évoque une saignée de fixation (FIGURE 45). Cette pierre a pu être récupérée sur un édifice ruiné. |
| LES DÉFUNTS | 4.2 | La position des membres supérieurs est extrêmement variable : basse 22 %, intermédiaire 33 %, haute 11 % et asymétrique 33 %. De ce fait, la position des membres supérieurs n'apparaît pas régie par un rituel strict à cette époque. Les défunts ne semblent pas avoir été ceints dans des linceuls, à l'exception peut-être de l'individu de la sépulture 142 qui présentent une contrainte des épaules, des genoux et des pieds qui ne peut être expliquée par la simple proximité des montants du coffre. Aucune de ces sépultures n'a livré d'épingle de linceul. La position du crâne et la déconnexion de la région cervicale du squelette 103 suggèrent l'usage d'un coussin funéraire. |



FIGURE 43

Sépulture 109. Ce coffre s'est réapproprié l'emplacement funéraire de deux fosses rupestres. La pose sur chant de trois pierres de taille constitue le montant sud tandis que le montant nord est assuré par le substrat calcaire.



FIGURE 44

Sépulture 142 en coffre de pierres de taille et détail de l'ébauche de logette céphalique.



FIGURE 45

Couverture de la sépulture 109
avec réemploi d'une pierre
de taille présentant une sai-
gnée centrale.



50 cm

Du fait de la présence des couvertures calcaires, ces sépultures sont plutôt préservées, les squelettes ont conservé leur intégrité dans 60 % des cas.

ATTRIBUTION CHRONOLOGIQUE

- 4.3 Aucun élément mobilier permettant une attribution chronologique n'a été mis au jour dans ces coffres. Ils ne peuvent être antérieurs au XII^e siècle, mais précèdent la construction du mur (milieu du XV^e siècle).

5 PHASE V LES INHUMATIONS EN PLEINE TERRE

Cette phase est celle qui a livré le plus grand nombre de sépultures. Elle concerne des adultes, des enfants mais aussi contrairement aux autres phases des nouveau-nés (FIGURE 46).

Sépultures 1, 2, 3, 4, 5, 9, 10, 11,
12, 13, 14, 16, 17, 21, 22, 23, 27,
28, 31, 32, 34, 35, 36, 40, 41, 42,
47, 52, 57, 59, 65, 67, 68 et 71

Ces sépultures ont pris place après l'apport d'un second remblai particulièrement important de 1 à 1,50 m d'épaisseur (US 1003). Le maintien de ces terres a nécessité la construction du mur qui a réduit et fixé les limites de l'aire funéraire en recoupant de nombreuses sépultures.

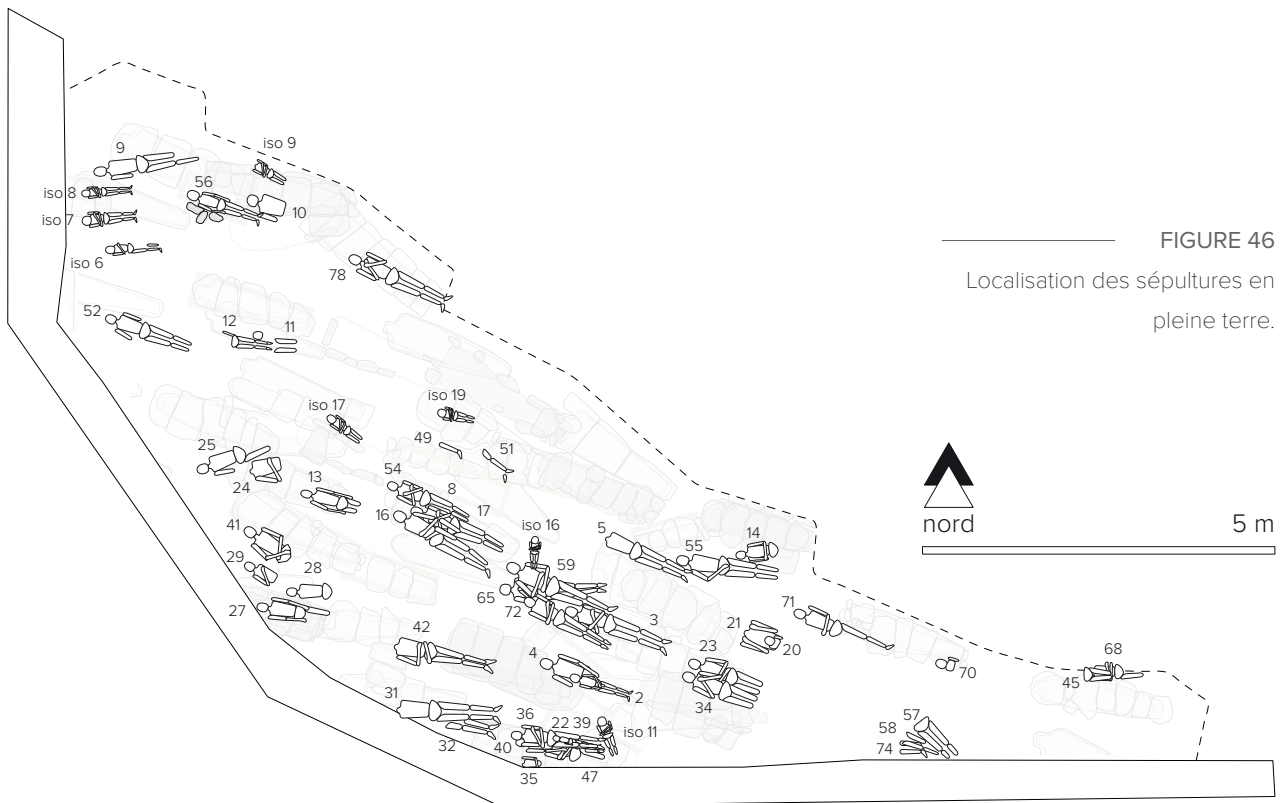




FIGURE 48

Sépulture 36 présentant tous les indices d'une décomposition du corps en pleine terre. Le défunt était ceint dans un linceul fermé par au moins 24 épingles étamées.

Ces inhumations se caractérisent par la complète absence d'élément d'architecture funéraire. Les fosses ayant été comblées par les terres issues de leur excavation, les sédiments de l'encaissant et du comblement sont identiques si bien qu'il est extrêmement difficile de s'assurer des limites exactes des creusements. Cet exercice est d'autant plus périlleux que la plupart de ces fosses ont été recoupées à de multiples reprises par des inhumations postérieures. Dans certains secteurs particulièrement denses, jusqu'à cinq niveaux de sépultures en pleine terre se chevauchent (FIGURE 47, page précédente). Ces nombreux recoupements destructeurs sont vraisemblablement dus à un marquage de surface insuffisant mais témoignent également d'une évolution des mentalités. La tombe à cette époque devient une structure anonyme et précaire qui n'a plus lieu de s'inscrire dans la durée (Bizot 1989). L'aire funéraire semble alors régie par une organisation d'apparence anarchique.

Les squelettes présentent tous les indices d'une décomposition du corps en espace colmaté: maintien du volume du corps et des connexions anatomiques, os en équilibre instable et absence de déplacement osseux (FIGURE 48). Les défunts apparaissent pour la plupart fortement contraints. Dans 14 cas, des épingles de linceul ont été mises au jour. La plupart de ces sépultures étant « hors prescription », leur fouille a été sommaire et nous ne pouvons garantir l'exhaustivité de la collecte des épingles, ni de leur localisation exacte. Elles sont de dimensions modestes (2 à 3 cm) et présentent une tête enroulée. Vingt-sept d'entre elles, réparties dans 11 sépultures, sont en alliage cuivreux. Quarante-deux autres, réparties dans 6 sépultures, sont étamées. Dans deux cas (sépultures 17 et 42), les deux types d'épingles coexistent, ce qui empêche d'établir une distinction d'ordre typo-chronologique. Six autres sépultures (12, 34, 41, 65, 68 et 71) présentent des indices de fortes contraintes mais n'ont pas livré d'épingles. Pour ces sépultures, il est possible que les défunts aient été ceints dans des linceuls fermés par des bandelettes, ou que nous ayons raté des épingles lors de la fouille.

La position des membres supérieurs est extrêmement variable et équilibrée: en extension 25 %, basse 15 %, intermédiaire 15 %, haute 25 % et asymétrique 20 %. De ce fait, la position des membres supérieurs des sépultures inhumées en pleine terre ne semble pas dictée par un rituel strict. Aucune position spécifique ne caractérise non plus les inhumations en linceul attestées par la présence d'épingles (en extension 1 cas, intermédiaire 1 cas, haute 2 cas, asymétrique 1 cas).

En l'absence de contenant et de couverture pérenne, ces sépultures ont été fortement remaniées. Seules 11 % d'entre elles ont livré un squelette intègre et non perturbé.

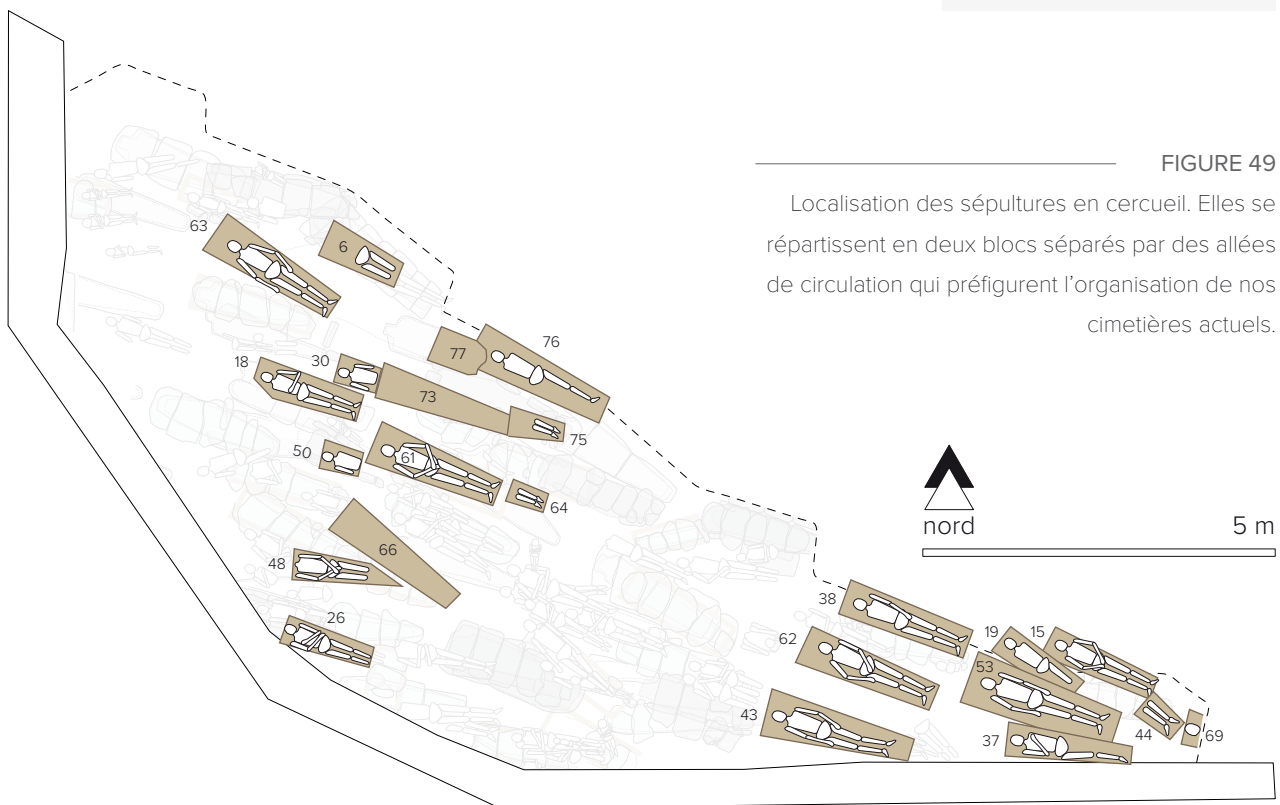
ATTRIBUTION CHRONOLOGIQUE

- 5.1** Sept sépultures en pleine terre ont livré des monnaies (sépultures 1, 2, 3, 4, 9, 36 et 47), principalement des doubles tournois Louis XIII. En outre, la sépulture 47 qui nous apparaissait comme l'une des plus anciennes de cette phase a fait l'objet d'une datation radiocarbone centrée sur les années 1440–1465. Ainsi, la période de la pratique de l'inhumation en pleine terre semble s'étirer entre le milieu du XV^e et le XVII^e siècles.

6 PHASE VI LES INHUMATIONS EN CERCUEIL

Ces sépultures ne concernent que des individus adultes ou de grands adolescents (FIGURE 49).

Sépultures 6, 15, 26, 30, 37, 38, 43, 44, 48, 50, 53, 60, 61, 62, 63, 66, 69, 73, 75, 76 et 77.



LES CERCUEILS

- 6.1** Bien qu'associées à la phase d'inhumation la plus récente, ces sépultures sont pour la plupart largement tronquées (d'abord entre elles, puis lors de remaniements postérieurs), si bien que les dimensions complètes des cercueils ne sont pas toujours déterminables. Certaines planches de bois étaient encore conservées mais la plupart des bières n'ont été perçues que par la présence de clous. Une bonne documentation de ces cercueils aurait nécessité l'enregistrement topographique de chaque clou. Ces sépultures étant toutes « hors prescription »,

ce travail n'a pas été entrepris faute de temps et nous nous sommes bornés à de sommaires observations, limitant de ce fait notre analyse. Ces cercueils semblent de bonne qualité, du moins en ce qui concerne l'assemblage. Les clous apparaissent très nombreux, tant aux angles que le long des côtés, de l'ordre de 30 à 60 clous par cercueil (TABLEAU 1). Celui de la sépulture 61 constitue une exception dans la mesure où il a livré au moins 111 clous, particulièrement nombreux au niveau de l'arête du fond et de la base des montants (clous têtes en bas, pointes vers le haut) (FIGURE 50). Ce cercueil apparaît de qualité supérieure aux autres et reflète un statut social privilégié de la défunte (ou du moins une certaine aisance matérielle) comme l'atteste la richesse de ses objets associés (plusieurs bagues en or, boutons en jais). La présence de tissu encore adhérent aux planches de fond indique que ce cercueil était capitonné.

Les clous utilisés présentent une certaine diversité, tant de formes (à section circulaire ou quadrangulaire, avec ou sans tête) que de formats (de 4 à 15 cm) (FIGURE 51).

Trois cercueils, mieux conservés, ont pu être appréhendés dans leur globalité. Ils affectent une forme trapézoïdale bien marquée et des dimensions très proches : le cercueil 63 (longueur 190 cm, largeur aux épaules 60 cm, largeur aux pieds 30 cm), le cercueil 66 (longueur 192 cm, largeur aux épaules 53 cm, largeur aux pieds 30 cm) et le cercueil 73 (longueur 187 cm, largeur aux épaules 53 cm, largeur aux pieds 29 cm) (FIGURE 52). Deux de ces bières ayant été entièrement vidangées, nous ne disposons d'aucune information sur ces défunts.

TABLEAU 1

Nombre de clous collectés dans
les sépultures en cercueil.

Sépulture	37	38	43	53	60	61	62	63	73
Nombre de clous	33	51	35	42	39	111	61	46	44

FIGURE 50

Photographie retouchée de la
sépulture 61 illustrant la densité
(sans doute excessive) de clous
pour fixer le fond du cercueil :
un clou tous les trois à cinq cen-
timètres.





FIGURE 51

Échantillon représentatif de la diversité de forme et de format des clous de cercueil.

De ce fait nous ne savons pas si ces cercueils, en apparence très proches, répondent à des standards (production en série) ou si chacun était dépendant du gabarit du défunt (confection « sur mesure »).

Aucune plaque, ferrure ou poignée n'a été mise au jour en association avec ces cercueils.



FIGURE 52

Cercueil de la sépulture 66. Les planches du fond étaient encore en partie conservées.

LES DÉFUNTS

6.2

Les acides dégagés par la décomposition du bois sont particulièrement néfastes pour la conservation osseuse. Les squelettes, bien que très récents, sont mal conservés et la plupart ont été perturbés. Les observations taphonomiques permettent néanmoins de caractériser une décomposition du corps en espace vide, ce qui témoigne d'une certaine persistance et d'une bonne herméticité des bières. Les défunts ont été inhumés principalement avec les mains en position basse posées sur le bas ventre (66 %), l'abdomen (16 %) ou le long des cuisses (33 %). Les membres supérieurs sont toujours bien symétriques et jamais en position haute. Quarante-sept pourcents des cercueils ont livré

des accessoires vestimentaires (boutons, boucles de ceinture, bretelles, corsets, chaussures en cuir) attestant de l'habillement des défunts. En outre, 42 % ont livré des aiguilles en cuivre et en fer. Quatre d'entre eux étaient dotés d'éléments de costume et d'épingles, ce qui suppose une double enveloppe du défunt (habits et linceul) ou un système d'accroche (ruban, cocarde...). Sept individus (6, 15, 26, 38, 53, 61 et 62) étaient également dotés d'une pièce de monnaie.

ATTRIBUTION CHRONOLOGIQUE

6.3 La détermination des pièces de monnaies permet une approche chronologique particulièrement fine de cette dernière phase d'inhumation. La plus ancienne monnaie issue d'un cercueil est un double tournois Louis XIII (sépulture 26). Le millésime de cette monnaie n'est plus observable. Louis XIII a frappé monnaie entre 1623 et 1644. La transition entre inhumation en pleine terre et inhumation en cercueil a dû se mettre en place dans le courant du XVII^e siècle.

La monnaie la plus récente est de 10 centimes Napoléon III frappée en 1856 (sépulture 15). Aucune monnaie de la III^e République n'a été mise au jour, ni dans les sépultures, ni dans les niveaux de remblais. En revanche, la présence de boutons en celluloid (apparus dans les années 1880) nous oriente vers la toute fin du XIX^e siècle.

7 CONCLUSION SUR LES MODES D'INHUMATION

Les inhumations fouillées sur le site de l'église Saint-Martin de Montagne s'étirent sur dix siècles. Sans être complètement inédite, une séquence d'une telle durée se rencontre rarement dans le contexte archéologique d'un cimetière chrétien. En 1989, un premier travail de synthèse avait été entrepris afin de proposer une typochronologie des sépultures implantées au pied des églises en Gironde (Bizot 1989). Les attributions chronologiques alors proposées étaient pour la plupart hypothétiques et imprécises du fait de l'absence de mobilier datant et de la rareté des datations ¹⁴C à l'époque. En revanche, la succession des modes d'inhumations avait déjà été correctement appréhendée. Nos travaux menés à Montagne ne peuvent que valider et préciser la séquence proposée en 1989 :

- Rupestre anthropomorphe (IX–XII^{es} siècles)
- Coffre en pierre (XI–XV^{es} siècles)
- Pleine terre (XV–XVIII^{es} siècles)
- Cercueil (XVIII–XX^{es} siècles).

D'une manière générale, cette séquence apparaît valide pour l'ensemble de l'ouest de la France (Boissavit-Camus *et al.* 1996). En revanche, elle présente trop de variantes et de décalages et ne peut s'appliquer au sud-est (Colardelle *et al.* 1996).

8 BIBLIOGRAPHIE

BIZOT B. 1989. Éléments pour une topographie et une typologie des inhumations et de leurs rites. In Regaldo-Saint Blancard P. (dir) Archéologie des églises et des cimetières en Gironde. *Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*.

BOISSAVIT-CAMUS B., GALINIÉ H., LORANS E., PRIGENT D. ET ZADORA-RIO E. 1996. Chrono-typologie des tombes en Anjou-Poitou-Touraine. In Galinié H. et Zadora-Rio E. Archéologie du cimetière chrétien. Actes du 2^e colloque ARCHEA. 11^e supplément de la Revue Archéologique de Centre de la France. Tours.

COLARDELLE M., DÉMIANS D'ARCHIMBAUD G. ET RAYNAUD C. 1996. Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen-Âge dans le Sud-Est de la Gaule. In Galinié H. et Zadora-Rio E. Archéologie du cimetière chrétien. Actes du 2^e colloque ARCHEA. 11^e supplément de la Revue Archéologique de Centre de la France. Tours.

Après avoir décrit les principaux éléments d'architecture funéraire et les modes d'inhumations, ce chapitre traite des pratiques préparatoires des défunts et des gestes ayant accompagné leur mise en terre. Les objets directement associés aux défunts feront également l'objet d'un développement dans ce chapitre.

1 LES INHUMATIONS EN LINCEUL

L'origine du linceul serait liée à la nécessité d'assurer l'immobilité du corps pendant la veillée funéraire. L'embaumement des défunts dans un linge est une pratique connue dès l'Antiquité et qui devient très courante dès le haut Moyen Âge. Entre le VII^e et le XII^e siècle, il existe une grande diversité de linceuls : différentes qualités de toiles, diverses techniques d'embaumement, multiplicité des systèmes de fermeture au moyen de bandelettes, de cordelettes, d'épingles ou bien cousus (Treffort 1996). Le défunt ceint dans un linceul peut être nu ou porter des vêtements. Parfois il peut également être chaussé. Son visage peut être couvert ou apparent (Alexandre-Bidon 1996). Cette multiplicité des types de linceuls entraîne une grande diversité des contraintes exercées sur les corps. Si certains linges funéraires peuvent être aisément mis en évidence (par l'observation d'épingles le plus souvent), d'autres sont beaucoup plus difficiles (voire impossible) à déceler par la seule étude taphonomique des squelettes (Bonnabel et Carré 1996).

LE LINCEUL MÉDIÉVAL (PHASES I, II, III ET IV)

- 1.1 Dans le cimetière de Montagne, le linceul médiéval est le plus difficile à percevoir dans la mesure où aucune épingle n'a été mise au jour pour les phases I, II, III et IV. Néanmoins de nombreux squelettes présentent des signes de contraintes qui ne peuvent être imputées aux parois des coffres ou des fosses. Ces contraintes sont de toute évidence liées à l'existence d'une enveloppe souple autour du défunt (Buquet-Marcon *et al.* 2009). Ces dernières s'exercent principalement sur les membres supérieurs (FIGURE 53). Les épaules apparaissent enserrées, entraînant une forte verticalisation des clavicules. Dans ces six cas présentés, le défunt a un bras extrêmement contraint en position haute, la main sur l'épaule tandis que l'autre bras, moins contraint à comparaison, est positionné sur le bas-ventre. L'observation répétée de cette position atypique traduit un geste rituel qui pourrait être mis en relation avec un embaumement dans un linge funéraire contraignant.

De nombreux squelettes présentent également une grande proximité des extrémités distales des fémurs (FIGURE 54). Cette adduction relève d'une contrainte des genoux qui évoque un linceul particulièrement serré. Les patellas peuvent rester en connexion ou bien basculer en fonction de la cinétique de pénétration du sédiment dans la fosse et de la rapidité de la dégradation du linceul : colmatage rapide et linceul persistant dans le cas des sépultures 105, 139 et 142, colmatage différé et linceul rapidement dégradé dans le cas des sépultures 107, 108 et 112.



FIGURE 53

Contraintes exercées sur les membres supérieurs. De gauche à droite: sépultures 102, 134, 143 (en haut) et sépultures 151, 163 et 165 (en bas).

Malheureusement dans un nombre important de cas, l'étroitesse des coffres et des fosses induit également des contraintes sur les corps, masquant ainsi les effets d'un éventuel linceul, en particulier pour les défunts de la phase II. Les remaniements ultérieurs ont également perturbé certaines sépultures, compliquant voire rendant impossible la détermination de l'origine de telle ou telle contrainte. Néanmoins, le nombre de cas dans lequel l'usage d'un linceul peut être suspecté reste notable, de l'ordre de 30 à 40 % (TABLEAU 2). Dans cette mesure, il semble vraisemblable qu'une partie importante de la population médiévale de Montagne (phases I, II, III et IV) ait été inhumée après avoir été emmaillottée dans un linge funéraire.



FIGURE 54

Contraintes observées au niveau des genoux. De gauche à droite: sépultures 105, 107, 108 (en haut) et sépultures 112, 139 et 142 (en bas).

TABLEAU 2
Sépultures médiévales présentant des indices d'usage d'un linge funéraire.

Phase	Sépulture en linceul suspecté	Fréquence
I	101, 134, 143, 161, 163 et 165	40%
II	102, 106, 116, 117, 119 et 157	30%
III	105, 107, 108, 112, 133, 141	43%
IV	142, 147, 166	30%

LE LINCEUL MODERNE 1.2 (PHASE V)



FIGURE 55

Épingles de linceul de la phase V, en alliage cuivreux (à gauche) et étamée (à droite).

Les linceuls de la période moderne sont beaucoup plus simples à caractériser dans la mesure où nombre d'entre eux étaient fermés par de petites épingles. Ces dernières ont été mises au jour au contact de 15 défunts de cette phase (sépultures 1, 2, 9, 11, 17, 21, 22, 27, 28, 35, 36, 40, 42 et 47). Elles mesurent entre 2 et 3 cm et présentent une tête enroulée puis martelée. Vingt-sept d'entre elles, réparties dans 11 sépultures, sont en alliage cuivreux. Quarante-deux autres, réparties dans 6 sépultures, sont étamées (FIGURE 55). Les deux types d'épingles peuvent coexister dans une même sépulture, il n'y a donc pas lieu d'établir une distinction d'ordre typo-chronologique. Six autres sépultures (12, 34, 41, 65, 68 et 71) présentent des indices de fortes contraintes mais n'ont pas livré d'épingles. Pour ces sépultures, il est possible que les défunts aient été ceints dans des linceuls fermés par des bandelettes, ou que nous ayons tout simplement raté des épingles lors de la fouille. En effet, la plupart de ces sépultures étant « hors prescription », leur fouille a été sommaire et nous ne pouvons garantir l'exhaustivité de la collecte des épingles, ni de leur localisation exacte (TABLEAU 3). La majorité d'entre elles semblent se concentrer dans la moitié supérieure du corps.

Ces sépultures ont été pour la grande majorité d'entre elles perturbées (89 %), si bien que la position des membres supérieurs a rarement pu être documentée. Le faible nombre d'observations nous empêche de distinguer une quelconque position préférentielle des bras (position intermédiaire 1 cas, haute 2 cas, asymétrique 1 cas et en extension 1 cas). Ce mode d'inhumation concerne toutes les classes d'âge (FIGURE 56). La sépulture la plus ancienne ayant livré des épingles a été datée par radiocarbone et attribuée aux années 1440–1465 (datation à 1 sigma), avant la construction du mur et la mise en place de l'importante couche de remblais (FIGURE 57).

TABLEAU 3

Nombre, nature et localisation des épingles de linceul dans les sépultures de la phase V (a.c.=alliage cuivreux; et.=étamée.)

Sépulture	Nombre d'épingles	Localisation
1	2 a.c.	?
3	6 a.c.	thorax et abdomen
9	2 a.c.	thorax et humérus gauche
11	1 a.c.	fémur droit
17	1 et., 2 a.c.	abdomen
21	1 a.c.	?
22	5 et.	3 autour du crâne, 1 à l'épaule gauche, 1 sous le flanc droit
27	3 a.c.	thorax
28	4 a.c.	abdomen, thorax et gauche du crâne
32	1 et.	?
35	4 et.	thorax et humérus gauche
36	24 et.	crâne, thorax, hanche gauche, cheville gauche
40	1 a.c.	humérus droit
42	7 et., 3 a.c.	thorax, abdomen, hanche, tibia gauche
47	2 a.c.	humérus gauche



FIGURE 56

Sépulture 22. Nouveau-né inhumé dans un linceul fermé par des épingles étamées.



FIGURE 57

Sépulture 47, inhumée dans un linceul et en pleine terre avant d'être en partie recoupée lors de la construction du mur.



FIGURE 58

Fibres textiles conservées par la corrosion des pièces de monnaie de la sépulture 1.

Notons toutefois que toutes les épingles découvertes dans les sépultures ne sont pas obligatoirement des épingles de linceul. L'iconographie médiévale montre de nombreux exemples de vêtements aux manches amovibles ou d'éléments de coiffes maintenus par des épingles à la forme et aux dimensions en tous points identiques à celles utilisées pour fermer les linceuls (Alexandre-Bidon 1996). Dans cette mesure, il convient de rester prudent et de ne pas conclure trop rapidement à l'existence d'un linceul lorsque seules une ou deux épingles ont été mises au jour.

La sépulture 1 a livré une petite pile de cinq monnaies situées au niveau de l'abdomen de l'individu. Les produits de corrosion du cuivre ont permis la conservation des fibres textiles, ce qui permet d'appréhender le type de tissu employé (FIGURE 58). Il demeure cependant très hasardeux de déterminer si les fibres conservées appartiennent au linceul ou à un vêtement.

LE LINCEUL CONTEMPORAIN (PHASE VI)

1.3

Des épingles en alliage cuivreux ont été mises au jour dans neuf sépultures inhumées en cercueil (15, 30, 37, 43, 48, 50, 61, 66 et 73). Ces épingles mesurant 38 mm présentent un format sensiblement plus grand que celui de la phase précédente (FIGURE 59). Du fait des multiples remaniements et des contraintes imposées par l'opération (fouille sommaire et enregistrement allégé des niveaux supérieurs), la position de chaque épingle n'a pu être renseignée pour toutes les sépultures de cette phase (TABLEAU 4). La prudence est de mise pour les sépultures ayant livré très peu d'épingles, en particulier lorsque les défunts sont habillés. En effet, la présence d'une seule ou de deux épingles pourrait davantage être en lien avec le costume funéraire ; marquage d'un ourlet pour les épingles au niveau des tibias, accrochage d'un ruban ou d'une fleur pour les épingles au niveau du thorax. La sépulture 50 constitue le cas le plus probant de l'usage d'un linceul ou d'une cocarde dans une inhumation en cercueil. Huit épingles en alliage cuivreux, concentrées sur le thorax et autour du crâne ont été mises au jour. La défunte était par ailleurs habillée comme l'atteste la présence de petites agrafes fermant un corset (FIGURE 60).



FIGURE 59

Type d'épingle
de la sépulture 50 (Phase VI).

FIGURE 60

Relevé de la sépulture 50.
Les clous de cercueil sont figurés en orange et les épingles de linceul en vert. Les points bleus correspondent à des perles de chapelet.

Sépulture	Nombre d'épingle	Localisation	Habillement
15	2	Tibia, abdomen	Oui
30	6	Thorax	?
37	2	Thorax	Oui
43	2	?	?
48	1	?	?
50	8	Thorax et crâne	Oui
61	2	Tibias	Oui
66	2	?	?
73	1	?	?

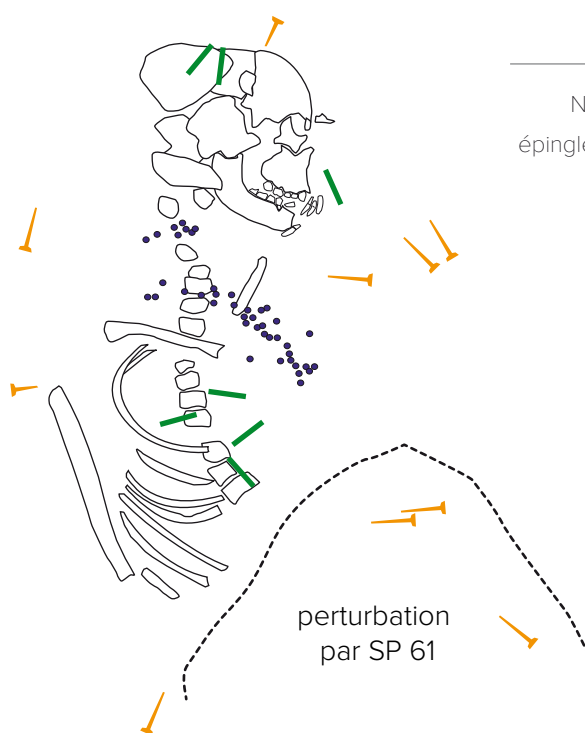


TABLEAU 4

Nombre et localisation des
épingles dans les sépultures de
la phase VI.

D'une manière générale, les défunts inhumés en cercueil ne sont pas contraints. Tout au plus certains peuvent présenter un effet de paroi unilatéral du fait de la proximité d'un montant (sépulture 26 par exemple). Le défunt de la sépulture 48 constitue l'exception. Son squelette apparaît particulièrement resserré au niveau des épaules et des genoux. Or les dimensions du cercueil estimées par la position des clous ne peuvent rendre compte de cette contrainte. Un emmaillotement dans un linge funéraire particulièrement serré apparaît très vraisemblable, d'autant plus qu'aucun bouton ou autre système de fermeture d'un vêtement n'a été mis au jour.

2 LES INHUMATIONS HABILLÉES

Les vêtements portés par les individus inhumés peuvent être décelés par des indices directs ou indirects. Les indices directs supposent que certaines pièces d'habillement sont constituées en matériaux non périssables (boutons, agrafes ou éléments de ceinture en métal, pierre, os...). Ces indices sont présents uniquement dans les sépultures contemporaines de la phase VI. Les indices indirects sont quant à eux de deux types. Le premier résulte d'une minéralisation de fibres textiles par les produits de corrosion et d'un transfert sur un objet, le plus souvent une pièce de monnaie (Proust 2009). Le second type d'indice est d'ordre taphonomique et considère les effets des contraintes imposées par le port de vêtements sur la décomposition du corps.

LE COSTUME FUNÉRAIRE MÉDIÉVAL ET MODERNE

- 2.1 Aucun élément de costume (bouton, boucle, fibule...) n'a été mis au jour dans les sépultures des phases I à V. De ce fait, l'habillement des défunts ne peut être appréhendé que par des indices indirects. Comme nous l'avons vu précédemment, une partie significative des individus des périodes médiévale et moderne a ont été inhumés après avoir été emmaillotés dans un linge funéraire. La distinction entre une contrainte imposée par un linceul et celle induite par le port d'un vêtement est malaisée et offre de multiples variantes. Dans le cas général à Montagne, les indices discriminants sont peu probants et ne permettent pas véritablement de trancher (Buquet-Marcon 2009). Des arguments concernant les pieds laissent néanmoins supposer que certains défunts étaient chaussés (FIGURE 61). En effet, plusieurs squelettes présentent un fort rapprochement des deux pieds, ce qui suggère l'existence d'une contrainte au niveau des chevilles. Par ailleurs, les pieds, « en pointe », sont en hyper-extension dans une position non conforme à l'anatomie. Les ruptures ligamentaires des talus et des calcaneus ont entraîné une déconnexion des tarses mais les métatarsiens et parfois les cunéiformes sont encore en connexion suggérant qu'un contenant souple et putrescible a accompagné les pieds dans leurs chutes. Cette dynamique d'effondrement des pieds a été décrite comme un « effet chausse » (Guichard 2009). Dans cette mesure, il nous semble très vraisemblable que certains défunts portaient des chausses ou du moins présentaient un emballage spécifique des pieds. Un accoutrement de ce type peut être suspecté pour au moins 16 sépultures (TABLEAU 5).



FIGURE 61

Détails de pieds présentant un effet «chaussée». De gauche à droite et de haut en bas: sépultures 112, 139, 142 et 147.

TABLEAU 5

Sépultures «chaussées» ou présentant un emballage spécifique des pieds

Phase	Défunts chaussé	% âge de l'échantillon inhumé
I	101, 144, 153	20%
II	138	5%
III	67, 72, 78, 107, 112, 113, 139	50%
IV	109, 137, 142, 147, 166	50%
V		0%

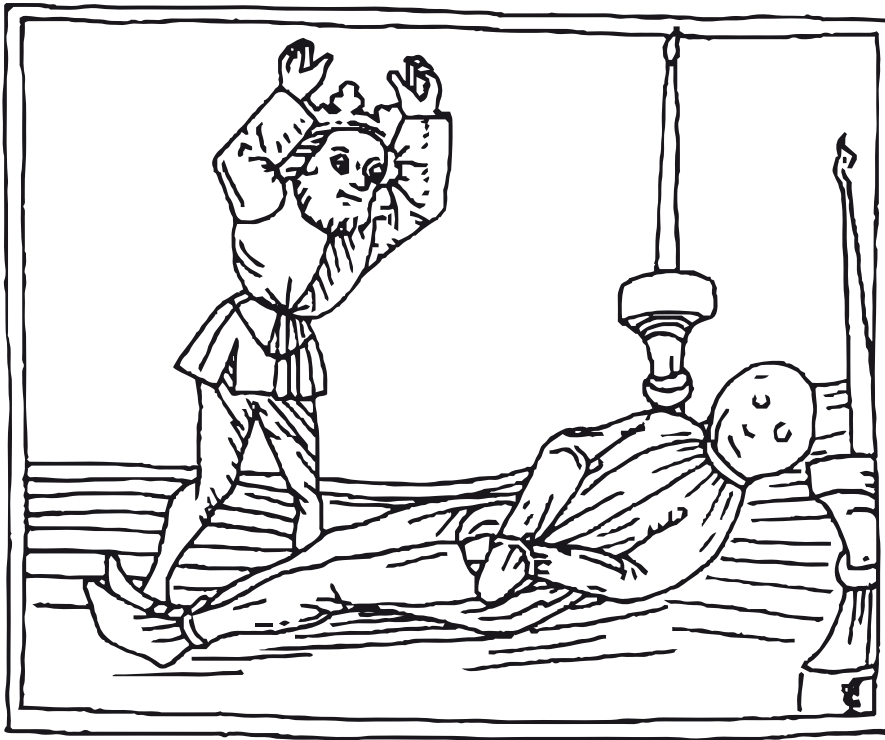


FIGURE 62

Linceul avec chausses indépendantes. Guido de Columna, Histoire de Troie, Augsbourg, vers 1479.
Dessin C. Treffort *in* Alexandre-Bidon 1996



FIGURE 63

Linceul chemise et chausses mortuaires.
Relevé de la pierre tombale de Robert I^{er},
comte d'Artois, vers 1305. Anciennement
dans l'église de Poligny (Seine-et-Marne).
Dessin Alexandre-Bidon 1996.

Cette configuration de dislocation des pieds est plutôt rare dans les sépultures rupestres (phases I et II) puis elle devient relativement fréquente dans les inhumations en coffres (phases III et IV) pour à nouveau se raréfier à l'époque moderne. L'iconographie médiévale offre plusieurs illustrations d'individus à la fois ceints dans des linceuls ou vêtus d'un costume funéraire et portant des chausses (FIGURES 62 et 63).

LES HABITS DANS LES SÉPULTURES CONTEMPORAINES

2.2

Les sépultures de la phase VI ont laissé de nombreux indices directs indiquant qu'au moins dix individus ont été inhumés avec leurs vêtements (sépultures 6, 15, 37, 38, 50, 53, 61, 62, 75 et 76). Parmi ces indices, on peut observer la présence de boutons, d'agrafes, de boucles de ceinture ou encore de chaussures en cuir. Le nombre et la diversité des boutons nous ont conduit à y consacrer un développement particulier.

Les boutons 2.2.1
(FIGURE 64)

par Cédric Beauval,
avec la collaboration de Nadia
et Ilda Frazon,
fibulanomistes

L'ensemble funéraire supérieur du cimetière de l'église Saint-Martin de Montagne a livré 78 tombes de l'époque moderne et contemporaine. Dans cinq de ses sépultures, les défunts ont été inhumés dans des vêtements portant des boutons. Ce sont trois hommes et deux femmes (la détermination du sexe d'une de ces femmes est liée à la présence d'éléments de corsage). Nous présentons ici un inventaire de ce petit mobilier (matière première, description morphologique, dimension, état de conservation). Nous essaierons de caractériser les vêtements dont ils sont issus et d'approcher le statut social des défunts.



FIGURE 64

Principaux types de boutons, illustrant la diversité des formes et des matières premières.

Petite histoire du bouton	2.2.1.1	<p>De petits objets perforés sont connus dès la Protohistoire (<i>e.g.</i> Soutou 1963, Dumontier et Blanc 1984, Bilbao 2005...) mais rien n'indique qu'ils n'étaient pas des éléments décoratifs de costume. L'histoire du bouton n'est bien documentée qu'à partir du Moyen Âge. Le terme est employé dans une version de La chanson de Roland sous la forme « <i>conseil d'orgueil nez vaut ni un boton...</i> » Dans d'autres versions, nous lisons « <i>Cunseill d'orguill [n'en] est dreiz que a plus munt</i> » — version de Lehugeur (1870) traduit par « Un conseil d'orgueil ne doit pas prévaloir » par Bedier. Dans d'autres versions comme celle de E.J. Delécluze (1845), cette phrase n'existe pas.</p> <p>Dans le cloître Saint-Trophime d'Arles construit entre le XII^e et le XIV^e siècles, la sculpture intitulée scène des Saintes Femmes au Tombeau montre un bouton double permettant le maintien d'un manteau sur la poitrine d'une femme (Enlart 1916).</p> <p>La mode du bouton se répand en Occident avec le retour des croisés du Proche-Orient. Les manches des chemises se portent alors serrées du coude au poignet et les boutons, ronds ou plats, permettent leur maintien. La corporation des boutonnières se développe à cette période. La production du bouton reste artisanale jusqu'au XIX^e siècle; différents matériaux sont travaillés, le bouton devient parfois fantaisie et signe extérieur de richesse.</p> <p>En 1843, M. Bapterosses, fabricant de boutons en pâte céramique à Paris, invente un procédé permettant de mouler par pression jusqu'à cinq cents boutons en pâte céramique en une seule fois alors que le système précédent mis au point en Angleterre par M. Prosser ne permettait le moulage que d'une seule pièce (Ebelmen et Salvétat 1854). Le procédé est détaillé par Ebelmen (1855) dans son recueil de travaux scientifiques. Cette nouvelle méthode fait chuter le prix du bouton de 8 francs la masse encartée en 1845 à 1,75 francs en 1851. Cette baisse du coût de fabrication s'accompagne d'une multiplication de l'utilisation de cet accessoire qui n'est plus alors exclusif des vêtements masculins et devient un élément de la mode féminine (Pagano 2002).</p>
Les matières premières	2.2.1.2	<p>Le bois, l'os, l'ivoire, le cuir, la nacre, les métaux, les pierres et le verre sont utilisés comme matières premières. Ces matériaux sont d'abord sculptés, ciselés, polis. Au XIX^e siècle, avec le développement de la porcelaine puis des matières plastiques, les matériaux sont aussi moulés.</p> <p>Les boutons recueillis à Montagne sont en bois, en caséine, en celluloid, en cuivre, en plomb ou en jais.</p>
Le bois	2.2.1.2.1	<p>Ces boutons sont fragiles et souvent fragmentés ou altérés. Ils sont tous ronds et certains présentent un surcreusement central dans la zone des trous sur la face supérieure. Des plaquettes de bois sont extraites dans l'axe de la fibre puis ces plaquettes sont tournées pour réaliser des disques pouvant avoir des motifs concentriques. Ces boutons ont ici 2, 4 ou 5 trous.</p>

La caséine 2.2.1.2.2 Au XIX^e siècle commence la production de boutons à partir de lait. Pour cela, la protéine du lait, la caséine, est isolée avec un acide et filtrée. Cette protéine une fois séchée devient très dure et peut être travaillée.

C'est la matière première la plus fréquemment rencontrée (16 exemplaires). Ce sont en général des boutons assez simples, rond, ayant un profil ovalaire. Ils présentent un surcreusement circulaire ou ovalaire au centre de leur face supérieure au niveau des trous.

Le celluloïd 2.2.1.2.3 Le celluloïd est inventé en 1869–1870 par John Wesley Hyatt et son frère Isaiah. C'est un polymère composé essentiellement de nitrate de cellulose et de camphre et il est considéré comme une des premières matières plastiques. Très résistant au choc et peu sensible à l'eau, il est facile à travailler. Son principal défaut est d'être très inflammable. Il est utilisé pour la confection de peignes, de barrettes, de ballons... et de boutons à partir de 1880.

Le jais 2.2.1.2.4 Le jais est un type de lignite noir, luisant. Il est utilisé depuis la préhistoire et son exploitation s'est développée à la fin du XVI^e siècle, notamment le long du massif du Plantaurel, en Ariège et dans l'Aude, puis en Aragon au XIX^e. Noir, ayant un aspect soyeux, il est souvent associé au deuil. La reine Victoria ne porta plus que des boutons de jais après la mort de son époux le prince Albert en 1861. Les pièces en jais sont souvent finement ciselées, chaque objet demande donc un investissement important et en fait un accessoire de luxe. Certaines de ces pièces ont été imitées en verre, de meilleur marché.

Inventaire par sépultures 2.2.1.3 Trois boutons ont été recueillis sur le thorax, entre le cou et le plexus. Un dernier bouton est recueilli au niveau du coude gauche.

Sépulture 38 2.2.1.3.1

Les deux plus petits boutons (diam : 11,3 mm) découverts sur le cou et le plexus appartiennent à une chemise. Ils sont en caséine et présentent un aspect piqueté caractéristique sur leur face inférieure. Ces boutons sont à deux trous. Un bouton en cuivre à quatre trous a été découvert entre les deux précédents. Le fil est bien conservé grâce à une légère corrosion de la pièce. Nous pouvons lire l'inscription « au prophète bordeaux » sur la face supérieure du bouton. Au prophète est un commerce de chemises et de gilets de la fin du XIX^e s. à Bordeaux (seule référence, vente de documents commerciaux au catalogue Delcampe). Le dernier bouton est le plus grand (diam : 18,7 mm) et présente quatre trous. Il est légèrement ébréché. Ce bouton en caséine est probablement un élément de veste. Sa découverte près du coude témoigne probablement des mouvements liés à la décomposition du cadavre.

Le défunt a été enterré dans une partie au moins de sa tenue militaire — son pantalon rouge teint à la garance lui a coloré les os des membres inférieurs — et il a été inhumé avec sa médaille militaire commémorant la campagne d'Italie. Cependant, les boutons découverts sur son thorax ne semblent pas appartenir à un uniforme, nous n'avons pas retrouvé en particulier les nombreux boutons qui décorent les vestes de la plupart des tenues (FIGURE 65).



FIGURE 65

Quelques uniformes militaires à pantalon rouge sous le second Empire. (1) grenadier, (2) voltigeur, (3) chasseur à cheval, (4) infanterie de ligne, (5) major tambour, (6) cuirassier, (7) dragon, (8) hussard. (source: Laffon 1866).

Sépulture 53 2.2.1.3.2 Cette sépulture est celle ayant livré le plus grand nombre de boutons (15).

Ils ont été découverts sur le torse du défunt, le long de sa colonne vertébrale. Nous distinguons trois catégories de boutons :

- des boutons en caséine de petit diamètre,
- des boutons en cuivre de moyen module,
- quatre gros boutons en plomb.

La série en caséine se rattache à une chemise. Un petit bouton présente 2 trous et un diamètre de 8 mm, les autres sont à 4 trous et mesurent entre 9,8 et 11 mm. Tous présentent l'aspect piqué caractéristique au centre de la face inférieure. On note que tous les boutons n'ont pas exactement le même gabarit. Le plus petit est situé dans l'axe des autres, dans la partie basse de l'abdomen. Cette position ne plaide ni pour un bouton de col, ni pour un bouton de manchette (dont nous n'avons retrouvé aucun exemplaire). S'agit-il d'un bouton de rechange cousu sur le revers de la chemise, d'un bouton de caleçon, ou plutôt du remplacement d'un bouton perdu par un bouton de format nettement différent des autres ? Le fait que les autres boutons de cette chemise aient des diamètres sensiblement différents plaide pour la deuxième ou la troisième hypothèse.

Les boutons en cuivre ont deux modules différents (diam : 13 et env. 16,2 mm). Leur forme est identique pour les deux formats. La corrosion du cuivre a permis la conservation du fil pour plusieurs pièces. La zone centrale de ces boutons est excavée en ovale sur la face supérieure. Ces boutons étaient formés de deux plaques de cuivre enserrant un tissu. La trame du tissu est encore visible sur quelques pièces. Cette série appartient probablement à un gilet.

Quatre derniers boutons de plus gros diamètre (18,7 mm) sont en plomb. Ils présentent deux grands trous pour leur fixation. Sur deux de ces boutons, nous observons un cercle noir ressemblant à de la résine sur leur face inférieure. Ces boutons proviennent également de la partie haute du corps du défunt. Il est probable que ces boutons soient plutôt décoratifs et appartiennent à une ceinture ou une veste. Dans cette tombe, une martingale en fer présentant des fragments de tissu rouge bien conservé a également été recueillie (cf. FIGURE 67, page 102).

Sépulture 61 2.2.1.3.3 Cette sépulture a livré 10 boutons confectionnés à partir de 4 matières premières différentes (bois, jais, caséine et celluloïd)

L'unique bouton en caséine présente 4 trous et un diamètre de 13 mm. Comme tous les boutons en caséine de cette série, il présente une zone piquetée au centre de sa face inférieure et il est excavé dans la partie centrale de sa face supérieure. Il a été découvert dans le comblement de la tombe comme un petit bouton en bois, à deux trous, assez mal conservé.

Deux petits boutons en celluloïd, noirs, à quatre trous, ont une forme tronconique. La partie centrale de la face supérieure est excavée et la partie inférieure présente la même surface piquetée que les pièces en caséine. Ces deux boutons appartenant peut-être à des manches de chemise (un bouton identique a été recueilli au niveau d'un poignet dans la sépulture 76) ont été découverts dans le comblement de la sépulture 61 qui a perturbé la sépulture 64. On peut aussi imaginer que ces boutons remaniés appartenaient à l'origine à la sépulture 64.

Les autres boutons ont été découverts sur le thorax de la défunte. Deux boutons en bois présentent des formes et des tailles différentes. Le premier à une face supérieure en trompette, mesure 15,2 mm de diamètre et présente 4 trous. Le second forme un disque un peu plus grand (diam : 17 mm), surcreusé dans les deux tiers centraux de sa face supérieure, et présente 5 trous. Ces deux boutons sont situés côte à côte sur la poitrine de la défunte, au milieu de la série de boutons en jais. Ces derniers sont au nombre de quatre. Ils mesurent environ 17,4 mm de diamètre, à l'exception de celui du col qui ne mesure que 15,2 mm. Toutes les pièces ont le même décor (gouttière circulaire avec ponctuations, contour étoilé à onze branches) et présentent 2 trous. Sur leur face inférieure, on observe l'aspect craquelé, comme brûlé, caractéristique du jais. Ils sont ici probablement cousus sur une veste. Ces objets témoignent d'un travail long et minutieux, il n'est pas surprenant que cette défunte possède aussi plusieurs alliances en or. L'association classique du jais et du deuil laisse supposer que cette femme était veuve.

Sépulture 62 2.2.1.3.4

La sépulture 62 a livré 7 boutons et un anneau.

Deux boutons en bois, mal conservés, ont été trouvés au niveau de l'abdomen et du coude gauche du défunt. Ces boutons présentent deux trous et mesurent environ 16 mm de diamètre. Ils fermaient probablement les poches d'une veste ou d'un gilet.

Trois boutons de formes et formats différents sont en caséine. Le plus grand a une morphologie en coupe, la face concave étant la face supérieure. Il possède 4 trous et mesure 11,8 mm de diamètre. Sa position, entre mandibule et clavicule, semble en faire un élément de col de chemise ou de veste. Le deuxième bouton a été recueilli au-dessus du genou gauche du défunt. Il mesure 10 mm de diamètre, possède 4 trous et ressemble aux boutons de chemise des sépultures 76 et 53. Cependant, il présente en plus des sillons rayonnant sur sa face supérieure. Sa position plaide en faveur d'un bouton de caleçon ou de pantalon. Le dernier bouton en caséine est le plus petit découvert sur le site (diam : 7,2 mm) et le seul à présenter 3 trous. Son profil est le même que celui des boutons de chemise des sépultures 53 et 76.

Deux boutons composites présentent une partie en caséine et une accroche en cuivre. La partie supérieure en caséine forme un cône de 11,4 mm de diamètre. La queue est formée d'un petit anneau en cuivre de 2 mm de diamètre. L'un de ces boutons a été découvert le long de l'avant-bras gauche du défunt. Ce type de bouton est probablement un élément fonctionnel ou décoratif des manches.

Par ailleurs, un anneau en biscuit de porcelaine (première cuisson) a été recueilli au niveau du plexus du défunt. Cet objet est extrêmement fragile, mesure 12,8 mm de diamètre extérieur et un trou de 8 mm de diamètre. Cette perforation n'est pas concentrique ; de fait l'anneau a une épaisseur variant entre 1 et 3,5 mm, et sa section a une forme circulaire à héli-circulaire. Sa fragilité ne plaide pas en faveur d'un élément fonctionnel, peut-être s'agit-il d'un élément de pendentif.

Sépulture 76 2.2.1.3.5

Le bouton en celluloïd a été recueilli au niveau du poignet droit de la défunte (le sexe féminin est déduit de la présence d'agrafes de corsage). Il est de forme tronconique, possède 4 trous et mesure 8,3 mm de diamètre. Un peu plus petit que les boutons de la sépulture 61, il a en revanche exactement la même forme que ces derniers. On peut l'attribuer à la manche d'une chemise. Le bouton en caséine possède également 4 trous et mesure 10,1 mm de diamètre. Sa forme et son format sont semblables à ceux de la sépulture 53 même s'il est un peu moins épais. Il s'agit probablement aussi d'un bouton de chemise. Deux hypothèses sont donc possibles : ou la défunte porte deux chemises, ou sa chemise est munie de deux types de boutons de couleurs différentes.

Le remblai 2.2.1.3.6

Le premier bouton est en caséine, présente 4 trous et mesure 11 mm de diamètre. Il a la même forme que des boutons des sépultures 38, 53, 61, 62 et 76 et le même format qu'un bouton de chemise de la sépulture 53. Un deuxième bouton est en bois. Ce bouton est cassé et nous n'en avons qu'un peu plus de la moitié. C'est un bouton à 4 trous dont la partie centrale est surcreusée deux fois de manière concentrique. Ce décor est unique sur le site. Le dernier bouton est en cuivre et mesure 14,3 mm de diamètre. Il ne présente pas de trous mais une queue formée d'un petit anneau circulaire. Sur sa face supérieure, il porte un décor formé d'une fleur au centre d'une étoile à cinq branches entre chacune desquelles nous pouvons voir un petit cercle. Ces motifs sont circonscrits dans un cercle de 11 mm de diamètre. Ce bouton est dit de type vendéen et est connu de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle.

Pour conclure 2.2.1.4

Sur 78 sépultures modernes et contemporaines, 5 ont livré des boutons. Ce chiffre est probablement sous-estimé dans la mesure où ces tombes n'ont pas été tamisées, et que leur fouille a été plus rapide que celle des sépultures médiévales — car elle n'entraient pas dans le cadre de la prescription archéologique.

Ces quelques tombes nous livrent cependant des informations intéressantes. Tout d'abord, alors qu'il est souvent dit que le bouton est avant tout un accessoire masculin avant la fin du XIX^e siècle, nous constatons ici que 2 tombes sur les 5 livrant des boutons sont des tombes féminines. Ensuite, la diversité de boutons est assez importante : la quarantaine de boutons est confectionnée à partir de six matières premières différentes (caséine, celluloïd, cuivre, plomb, bois, jais), présente des types d'attache variables (de 2 à 5 trous, queue métallique), ainsi que des formes et des formats variés.

Le bouton est déjà à la fin du XIX^e siècle un accessoire de mode, suffisamment pour que les fabricants ou les tailleurs prennent soin d'y indiquer leur marque (Mode de Paris, Au Prophète). C'est aussi un marqueur économique, la riche défunte de la sépulture 61 présentant des bagues en or et des boutons de jais finement travaillés. Le « chasseur » de la sépulture 53, probablement moins fortuné, semble porter une chemise sur laquelle les boutons sont dépareillés. C'est aussi un marqueur juridique et social, le port de bouton en jais par la riche défunte de la sépulture 61 témoignant probablement de son veuvage.

Les boutons découverts lors de la fouille du cimetière de l'église Saint-Martin de Montagne nous permet d'attribuer ces dernières tombes à la toute fin du XIX^e siècle et nous livre une ébauche de la société montagnaise.

Les agrafes 2.2.2 (FIGURE 66)

Quatre sépultures (6, 50, 61 et 76) ont livré des petites agrafes en alliage cuivreux. Ces dernières sont de deux types distincts et destinées à s'accrocher entre elles (un type « mâle » à crochet et un type « femelle » à anneau). Toutes ont été mises au jour au niveau du thorax des individus, suggérant qu'elles servaient à fermer un vêtement de type corset ou bustier. Le médiocre état de conservation des os coxaux ne permet pas toujours de s'assurer du sexe de l'individu mais aucun homme n'est concerné, ce qui suggère que ce type de fermeture était réservé à des vêtements féminins. Ce type de vêtement pouvait être porté par de jeunes individus, la défunte de la sépulture 50 ayant au plus 16 ans. La petitesse des agrafes et la nécessité d'une fouille rapide de ces niveaux contemporains ont entraîné une collecte partielle de ces éléments, ce qui ne nous permet pas de discuter de leur nombre précis ni de leur localisation exacte.

FIGURE 66

Agrafes de corsage, deux « femelles » à gauche et au centre, une « mâle » à droite.



Les boucles de ceintures, sangles ou bretelles
(FIGURE 67)

Des systèmes de fermeture au niveau du thorax ou de l'abdomen ont été mis au jour dans quatre sépultures (37, 38, 53 et 63). Ces inhumations étant mal conservées et ayant été perturbées, la position exacte de ces éléments manque de précision, ce qui nous empêche de déterminer avec certitude le type d'objet concerné. L'hypothèse la plus probable est qu'il s'agisse de boucle de ceintures mais nous ne pouvons totalement exclure bretelles ou autres sangles. Deux sépultures (53 et 38) ont livré le même modèle d'une petite boucle à double ardillon en alliage cuivreux. La présence de fibres textiles conservées sur celle de la sépulture 53 suggère une ceinture en tissu. La sépulture 62 a également livré deux éléments en fer d'un même objet. La présence de fibres textiles minéralisées dans la corrosion nous oriente là encore vers une ceinture en tissu. Le fait que les deux éléments demeurent indépendants et ne soient pas fusionnés par la rouille suggère que cette ceinture n'était pas fermée. Enfin, la sépulture 37 contenait une imposante boucle en fer d'un modèle sans ardillon. Là encore, la présence de fibres textiles minéralisées nous oriente vers une ceinture en tissu plutôt qu'en cuir. Ces quatre sépultures concernaient des individus de sexe masculin.



FIGURE 67

Boucles de ceinture, de sangles ou de bretelles
et détail des fibres textiles.

Les chaussures 2.2.4
(FIGURE 68)

La sépulture 75 a livré une paire de chaussure en cuir épais comptant chacune 2 x 6 œillets en alliage cuivreux. Cinq autres sépultures (15, 38, 61, 62 et 76) ont les pieds en hyper-extension avec rupture des contraintes ligamentaires des tarses et maintien de la cohésion anatomique des métatarsiens. Cette dynamique d'effondrement des pieds suggère un « effet chausse » (Guichard 2009). Aucun élément métallique n'ayant été mis au jour au niveau des pieds de ces individus, ces chaussures devaient être entièrement constituées de matériaux périssables (peau, toile, bois...).



FIGURE 68

Paire de chaussures en cuir.
Sépulture 75.

Autres éléments 2.2.5
de costume

Plusieurs petits éléments en fer ont été mis en évidence au niveau de l'entre-jambe de l'individu 15 (FIGURE 69). Très fragmentés et corrodés, leur identification exacte est difficile mais leur localisation permet d'émettre l'hypothèse d'une sorte de « braguette ». Cette même sépulture a livré un canif situé le long de la cuisse droite. Cet objet a été maintenu en équilibre à la verticale, ce qui suppose qu'il était glissé dans une poche latérale (FIGURE 70). La présence d'une « braguette » et d'une poche sous-tend l'existence d'un pantalon.

La sépulture 38 était très médiocrement conservée et a de surcroît été endommagée lors du décapage (FIGURE 71). Le défunt était un ancien militaire ayant participé à la campagne d'Italie de 1859, comme l'atteste la médaille présente sur son thorax. Des boutons en caséine et en alliage cuivreux ont été mis au jour au niveau du torse. L'individu présentait autour du cou une sorte de col rigide brunâtre (en cuir ?) associé à des fibres textiles bleu marine (ou noir délavé). Au nord, se trouvait une fine plaque d'une douzaine de centimètres de long, écrasée et fragmentée, en métal souple (étain ?) tapissée d'une pellicule blanchâtre. Enfin, les membres inférieurs du défunt présentaient par endroit une teinte rougeâtre.

FIGURE 69

Fragments de fer au niveau de l'entre-jambe de la sépulture 15, évoquant l'existence d'une braguette.



FIGURE 70

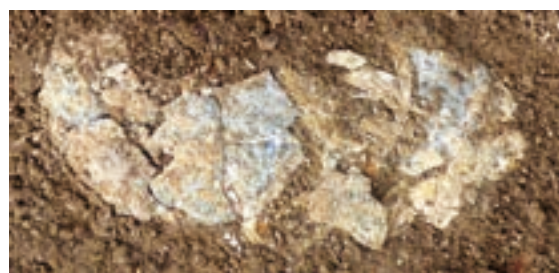
Canif verticalisé et maintenu en équilibre dans la poche d'un pantalon.



Cette coloration est particulièrement forte sur la face antéro-médiale des tibias (faible épaisseur des tissus musculaires). En revanche, les faces latérales et postérieures ne présentent pas cette teinte (importante épaisseur des tissus musculaires). Ces tâches rouges s'arrêtent en une limite nette au niveau des chevilles. La localisation de cette coloration coïncide avec les zones de contact d'un pantalon. De ce fait, un transfert de pigments rouges d'un pantalon vers les ossements peut être envisagé. Au XIX^e siècle, le principal colorant rouge des vêtements était la garance.

FIGURE 71

Sépulture 38 avec détail du col, d'une possible épaulette, de la médaille et de la coloration rouge garance des tibias.



Cette plante présente un fort pouvoir de coloration des textiles mais également des os et des dents, à tel point qu'elle fut utilisée par les anatomistes pour étudier les processus de croissance osseuse (Decaisne 1837, Flourens 1842). Or les pantalons des soldats (comme des officiers) de l'armée impériale ayant participé à la campagne de 1859 étaient justement « rouge garance » (Laffon 1886, Funcken 1981). Dans cette mesure, l'individu de la sépulture 38 a certainement été inhumé avec son pantalon d'uniforme. La veste d'uniforme réglementaire était quant à elle bleu marine avec un col rigide, parfois associée à un hausse-col métallique dans la plupart des corps d'infanterie (cf. FIGURE 65, page 97). Ces caractéristiques sont en tous points compatibles avec nos observations et il est très vraisemblable que cet individu ait été inhumé avec sa veste et son pantalon d'uniforme. On regrettera cependant l'absence du ceinturon et de la plupart des boutons, peut-être du fait d'un uniforme incomplet, d'une sépulture en partie déjà remaniée et/ou d'un décapage mécanique un peu trop appuyé.

3 LES DÉPÔTS MONÉTAIRES

La fouille du cimetière de Montagne a permis la mise au jour de 31 pièces de monnaie (FIGURE 72). Vingt-quatre d'entre elles (77 %) sont associées à une sépulture bien déterminée tandis que 7 autres (22 %) ont été mises au jour dans les niveaux de remblais fortement remaniés. D'une manière générale, ces monnaies sont très corrodées et fortement usées du fait d'une longue circulation, ce qui a parfois compliqué voire empêché leur détermination exacte. Ainsi seules 23 monnaies (74 %) ont pu être déterminées avec une certaine précision (valeur, souverain émetteur, date), 6 monnaies (19 %) n'ont pu être déterminées que partiellement (uniquement leur valeur) tandis que 2 autres (6 %) demeurent indéterminées du fait de leur extrême usure (TABLEAU 6)

La localisation précise du dépôt de la monnaie a pu être observée dans 14 cas. Dans trois cas seulement, la monnaie était contenue dans la main du défunt, toujours la main droite (sépultures 2, 15 et 47). En revanche, dans 9 cas, les monnaies ont été glissées dans une poche de vêtement (Sépultures 1, 3, 4, 6, 9, 16, 38, 48 et 61). Outre la position de la monnaie, ce fait a été corroboré par l'observation répétée de fibres textiles piégées dans les produits de corrosion. La latéralisation de ce dépôt ne semble pas avoir de véritable importance dans la mesure où 4 cas concernent une poche droite et 5 cas une poche gauche. Dans 6 cas, les monnaies étaient dans une poche basse, au niveau des cuisses ou de l'abdomen et dans 3 autres cas dans une poche haute au niveau du thorax. Enfin dans un cas, la monnaie semble avoir été déposée sur le visage du défunt (sépulture 26) et dans un autre cas sous la jambe gauche, au fond du cercueil (sépulture 53). Dans ces deux derniers cas, les monnaies ont pu être remobilisées et il n'est pas certain qu'elles soient en position primaire de dépôt.



FIGURE 72

Monnaies remarquables.

2122.1 Sépulture 112. Obole en argent, Comté d'Angoulême. Xlle siècle. Avers: + EGOISSIME. Quatre annelets autour d'une croisette. Revers: + LODOICVS. Croix;

1021.2 Sépulture 2. Double tournoi Urbain VIII (1623–1644) en cuivre. Avers: VRBANS VIII PONT MAX. Buste du Pape à droite. Revers: ANT CAR BARB AVE (millésime non visible). Trois abeilles dans le champ;

1011.2 Sépulture 1. Double tournoi Louis XIII de 1628 en cuivre. LOVIS XIII R DE FRAN ET NAV. Buste du Roi à droite. Revers: DOVBLE TOVRNOIS 1628. Trois fleurs de lys dans le champ;

1481.2. Sépulture 48. Douze deniers Louis XVI en bronze. Convention 1792. Avers: LOUIS XVI ROI DES FRANCOIS. Buste du Roi à gauche? REVERS: LA NATION LA LOI LE ROI DELALIE 1792. Faisceau surmonté d'un bonnet phrygien entre deux branches de chêne;

Isolat 20. Remanié dans remblai moderne. Cinq centimes du Consulat An 8 (=1800) en bronze. Avers: REPUBLIQUE FRANÇAISE. Tête de Marianne à gauche avec bonnet phrygien. Revers CINQ CENTIMES L'AN 8. Couronne de chêne;

1531.7. Sépulture 53. Dix centimes Napoléon III de 1854 en bronze. Avers: NAPOLEON III EMPEREUR 1854.

Tête nue à gauche. REVERS EMPIRE FRANÇAIS *DIX CENTIMES*. Aigle debout de face sur un foudre, les ailes déployées, la tête à droite.

Sépulture	Monnaie	Date	Règne	Localisation
1	Double tournois Louis XIII	1626		Poche basse droite
1	Double tournois Louis XIII	1630		Poche basse droite
1	Double tournois Louis XIII	1628		Poche basse droite
1	Double tournois Louis XIII	1619		Poche basse droite
1	Double tournois Louis XIII	1627		Poche basse droite
2	Double tournois Urbain VIII	?	1623–1644	Main droite
3	Double tournois non déterminé	?		Poche haute droite
4	Double tournois Louis XIII	?	1610–1643	Poche basse gauche
6	5 centimes Napoléon III	?	1852–1870	Poche basse droite
9	Double tournois non déterminé	?		Poche haute gauche
15	10 centimes Napoléon III	1856	1852–1870	Main droite
16	Double tournois Louis XIII	1628		Poche basse droite
26	non déterminé	?		Visage
26	Double tournois non déterminé	?		Indéterminée
36	Double tournois Henri III-Louis XIII	?	1574–1643	Indéterminée
38	10 centimes Napoléon III	?	1852–1870	Poche haute gauche
38	10 centimes Napoléon III	?	1852–1871	Indéterminée
38	10 centimes Napoléon III	?	1852–1872	Indéterminée
43	10 centimes Napoléon III	?	1852–1870	Indéterminée
47	non déterminé	?		Main droite
48	Douze deniers Louis XVI	1792		Poche basse gauche
53	10 centimes Napoléon III	1854		Sous la jambe gauche
61	5 centimes Napoléon III	?		Poche basse gauche
66	Double tournois non déterminé	?	1574–1643	Indéterminée
112	obole Comte d'Angoulême	?	XII ^e	Indéterminée
Remblais	10 centimes Napoléon III	?		Indéterminée
Remblais	Double tournois non déterminé	?		Indéterminée
Remblais	non déterminé	?		Indéterminée
Remblais	Denier tournois Louis XIII	1628		Indéterminée
Remblais	10 centimes Napoléon III	?		Indéterminée
Remblais	10 centimes Napoléon III	?		Indéterminée
Remblais	5 centimes Consulat	1800	An 8	Indéterminée

TABLEAU 6

Inventaire, détermination et
localisation des monnaies.

Les monnaies mises au jour dans le cimetière de Montagne et clairement associées à une inhumation s'échelonnent entre la première moitié du XVII^e (Louis XIII) et la seconde moitié du XIX^e siècle (Napoléon III). L'obole en argent mise au jour dans le comblement de la sépulture 112 et datée du XII^e siècle ne semble pas participer d'un dépôt funéraire intentionnel, sa présence serait plutôt fortuite.

Le dépôt d'une monnaie dans une sépulture est très répandu durant l'Antiquité et le plus souvent associé à la pratique de l'obole à Charon, le passeur vers le monde des morts issu des mythologies grecque puis romaine (Dubuis *et al.* 1995). Pour certains auteurs, cette interprétation systématique paraît abusive et d'autres hypothèses sont parfois avancées afin d'expliquer la présence de pièces de

monnaie dans les sépultures antiques (Grinder-Hansen 1991, Blaizot 2001). Quoi qu'il en soit, le dépôt de monnaies dans les sépultures disparaît progressivement de Gaule vers la fin du V^e siècle avec la christianisation de la société gallo-romaine.

Cette pratique réapparaît près de mille ans plus tard, en apparence du moins. La pratique d'un dépôt monétaire dans des sépultures médiévales ou modernes a déjà été observée à de multiples reprises en Gironde, à Bassens, Cartelègue, Daubèze, Rions, Sainte-Colombe et Saint-Vincent de Pertignas notamment (Bertrand-Desbrunais 1989). Les individus inhumés sous la Place du Clocher à Saint-Émilion avaient également une pièce de monnaie dans la main (Bizot 1991). Cette coutume a par ailleurs été observée dans les Hautes-Pyrénées (Pousthomis 1982, Bompaire 1989), en Charente-Maritime (Belaubre et Mathieu, 1984) mais également à Vitoria dans le nord de l'Espagne (Hopkinson 2008) ou encore à Fribourg en Suisse (Dubuis *et al.* 1995). Dans tous ces cas, les monnaies déposées s'échelonnent entre le dernier quart du XIV^e siècle et le début du XX^e, le phénomène devenant relativement courant à partir du XVI^e.

Du fait de l'important hiatus chronologique (10 siècles), nombre d'auteurs s'accordent sur l'absence de lien direct entre le renouveau de cette pratique et la tradition antique (Van Gennep 1958, Bizot 1989). Remarquons cependant que Charon fait sa réapparition dans les arts et la littérature à partir de la fin du Moyen-âge. C'est un personnage important de *La Divine Comédie* écrite par Dante entre 1307 et 1321. Le passeur antique est également représenté dans *La Traversée du Monde Souterrain*, toile peinte par Joachim Patinir entre 1515 et 1524 ou encore sur la célèbre fresque du *Jugement dernier* peinte par Michel-Ange dans la chapelle Sixtine entre 1536 et 1541... Il serait néanmoins très hasardeux d'établir un lien de causalité entre ces œuvres artistiques de la Renaissance italienne et l'apparition d'une nouvelle coutume funéraire dans nos campagnes françaises.

Dans le cimetière de Montagne, deux périodes sont particulièrement concernées par ces dépôts de monnaies : le règne de Louis XIII (1610–1643) avec 9 monnaies et celui de Napoléon III (1848–1870) avec 10 monnaies. Toutes les monnaies Louis XIII sont des doubles tournois (12 deniers). Le salaire moyen d'un ouvrier viticole en 1612 était de 120 deniers par jour (Willard 1993). Le dépôt d'un double tournoi dans une sépulture correspondrait donc à la perte d'environ 10 % du salaire journalier d'un ouvrier. Les monnaies Napoléon III mises au jour à Montagne sont des pièces de 5 et 10 centimes. Le salaire d'un ouvrier sous le Second Empire variait entre 3 et 6 francs par jour (Tulard 1995). Le dépôt d'une monnaie de 5 ou 10 centimes équivaldrait alors à une perte de 1 à 3 % d'un salaire journalier. Dans cette mesure, le dépôt d'une pièce de monnaie ne représente pas un très grand investissement de la part de la famille du défunt. Cette « dépense » équivalait environ au prix d'une livre de pain blanc (Fourastié 1950).

La plupart des monnaies sont très usées même si elles eurent une période d'utilisation relativement courte, ce qui témoigne de leur utilisation au quotidien. Il ne semble pas qu'il y ait eu de sélection symbolique de ces monnaies. Aucune de ces monnaies ne revêt un caractère exceptionnel à l'exception peut-être d'une monnaie papale (1021.2) émise par le pape Urbain VIII. Les autres monnaies peuvent être considérées comme « la petite pièce », celle qu'on utilise pour les petits achats du quotidien.

Cette pratique consistant à mettre une pièce dans la main ou le plus souvent dans la poche du vêtement d'un défunt, voire directement dans le cercueil, était une coutume encore vivace il y a peu (Borza 1955). Nos discussions avec plusieurs personnes âgées rencontrées lors de la fouille nous ont appris que cette coutume se pratiquait encore récemment chez certaines familles de Montagne. La raison à ce geste qui nous a été rapportée est très simple : *« C'est pour qu'ils ne partent pas comme des mendiants... »*.

Ce témoignage nous a conduits à nous intéresser aux mendiants et à l'évolution de leur perception dans les sociétés du passé (Gueslin 2013). Au Moyen Âge, les mendiants et les vagabonds sont relativement bien intégrés dans les communautés villageoises. En effet, la charité chrétienne invite au partage et à l'aide envers les plus démunis. Faire l'aumône à un mendiant apparaît comme un geste de dévotion qui flatte et honore le donateur. Aussi, les mendiants, souvent confondu avec les vagabonds, sont considérés avec une certaine bienveillance durant une grande partie du Moyen Âge. La plupart des vagabonds sont des pèlerins auxquels on doit l'hospitalité.

Cette perception du mendiant va évoluer au cours du XIV^e siècle. Les vagabonds sont accusés de propager les épidémies. La guerre de Cent Ans jette sur les routes de nouveaux errants, villageois en fuite ou soldats démobilisés, et qui très vite sont accusés de troubler l'ordre public. Dès 1351, une ordonnance du roi Jean le Bon prescrit aux clercs séculiers de ne plus porter assistance aux vagabonds. Au XV^e siècle, le sentiment d'insécurité lié aux conséquences de la Guerre de Cent ans fait des errants et des mendiants de véritables boucs-émissaires. De nombreuses rumeurs circulent. Les mendiants sont accusés de disposer d'une organisation secrète formant une contre-société criminelle régie par un roi oisif et entouré d'une « Cour des miracles ». Certains brigands, les « coquillards », se font passer pour des pèlerins de Saint-Jacques pour mieux détrousser leurs victimes. La société oppose alors les « bons pauvres », orphelins, vieillards et invalides aux « mauvais pauvres » que sont les errants et autres mendiants valides accusés de tous les maux. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, les législations anti-vagabondage et anti-mendicité ne cesseront de se durcir à travers toutes l'Europe. Des édits et décrets successifs condamnent alors les mendiants à des coups de fouets, des peines d'emprisonnement et le plus souvent aux galères, alors en manque de bras.

Il est alors intéressant de remarquer que c'est précisément dans ce contexte chronologique d'évolution radicale de la perception du mendiant dans la société qu'apparaît et se développe la pratique du dépôt de monnaies dans les sépultures. Ainsi, il est envisageable que cette coutume funéraire trouve son origine dans une certaine volonté de clairement se démarquer des mendiants et autres parias peu recommandables, une façon pour les « bonnes gens » de revendiquer leur appartenance à la « bonne société », de leur vivant comme dans la mort. Ce dépôt pourrait ainsi s'interpréter comme une forme de conjuration, un moyen d'exprimer le fait que le défunt n'avait et n'aura pas à mendier.

4 LES OBJETS DE PIÉTÉ

Une dizaine de sépultures contemporaines de la phase VI ont livré des objets en rapport avec la liturgie catholique (sépultures 6, 37, 38, 43, 50, 53, 61, 62, 63 et 76), parmi lesquels on retrouve des perles de chapelet, des médailles et des petits crucifix (TABLEAU 7).

Sépulture	Médaille	Crucifix	Perles	liens
6	1	1		
6	1	1	5 <i>Pater</i> et 42 <i>Ave</i> en bois	cuivre
37	1	1	2 <i>Ave</i> en bois	cuivre
38	1	1	4 <i>Pater</i> , 48 <i>Ave</i> en verre	cuivre
43			1 os, 1 faïence verte	périssable
50		1	116 <i>Ave</i> en verre, 5 <i>Pater</i> en verre	périssable
50		1	22 <i>Ave</i> en verre, 2 <i>Pater</i> en verre, une grosses perle plaqué or	cuivre
53			3 <i>Ave</i> en verre	cuivre
61	3	1		
62			2 en os	périssable
63		1	4 <i>Ave</i> et 1 <i>Pater</i> en verre	périssable
76	1	1	bois	cuivre

TABLEAU 7

Inventaire et principales caractéristiques des objets de piété issus des sépultures contemporaines.

LES PERLES DE CHAPELETS

- 4.1 Le chapelet est un objet d'aide à la prière permettant de réciter le Rosaire à la Vierge. Cette pratique apparaît chez les Cisterciens au XII^e siècle mais ne devient populaire chez les laïques qu'à partir de 1571, date à laquelle le pape dominicain Pie V fixe au 7 octobre la fête de Notre-Dame du Rosaire. La prière du Rosaire aurait permis l'intervention de la Vierge et la victoire des armées catholiques lors de la bataille de Lépante (le 7 octobre 1571) entraînant alors un véritable engouement pour cette pratique.



FIGURE 73
Fragment de chapelet constitué
de 4 perles Ave et 2 perles
Pater en pâte de verre reliées
par une chaînette en cuivre
(sépulture 38).

Le chapelet catholique est constitué par 59 perles : 50 + 3 *Ave* et 6 *Pater*. Sur de nombreux modèles, les perles *Pater* sont sensiblement plus volumineuses que les perles *Ave* (FIGURE 73). Mais cela n'est pas toujours le cas et parfois seul l'emplacement sur le chapelet (son espacement par rapport à ses voisines) permet de distinguer une perle *Ave* d'une perle *Pater*. Dans cette mesure, si le chapelet a été brisé et dispersé, il n'est pas toujours possible de déterminer si une perle isolée correspond à un *Ave* ou à un *Pater*. Dans la plupart des cas, les chapelets ont été en partie remaniés et sont incomplets. Leur position a néanmoins pu être appréhendée. Dans quatre cas (sépultures 6, 37, 61 et 76), il était tenu dans la main droite et dans un cas seulement dans la main gauche (sépulture 38). La sépulture 50 a livré le plus grand nombre de perles (145 au total), ce qui correspond à au moins trois chapelets (5 types de perles différents). Les amas de perles étant situés sur la poitrine, il est vraisemblable que la défunte portait les chapelets autour de son cou. Les perles peuvent être liées entre elles par des chaînettes ou de fins fils de cuivre (attesté pour les sépultures 6, 37, 38, 50, 53 et 76). Les produits de corrosion du cuivre ont parfois imprégné des perles en bois, permettant leur conservation de manière exceptionnelle (sépultures 6, 37 et 76) (FIGURE 74). L'immense majorité des perles est en pâte de verre noire ou blanche.

FIGURE 74
Perles de chapelet en bois
conservées par les produits de
corrosion de la chaînette en
cuivre. Sépulture 6.



LES MÉDAILLES RELIGIEUSES

4.2

Cinq sépultures ont livré des petites médailles religieuses (sépultures 6, 37, 38, 61 et 76). Dans le cas des sépultures 37, 38 et 76, elles étaient associées à des perles et devaient très vraisemblablement faire partie d'un chapelet. La sépulture 61 a livré trois petites médailles au niveau du thorax (FIGURE 75). Aucun lien n'ayant été découvert, il est possible que ce dernier ait été en matériau périssable ou que ces médailles aient été cousues sur un vêtement de la défunte. De par la nature des produits de corrosion, ces médailles semblent principalement composées de cuivre. Leur nettoyage a permis de deviner une fine couche d'argent, ce qui permet de penser qu'à l'origine, ces objets étaient de couleur argentée. Deux médailles sont de forme ovale tandis que la troisième prend la forme d'un cœur. Elle est rehaussée de six perlettes turquoise. Des motifs et des invocations « NOTRE MÈRE PRIEZ POUR NOUS » attestent de médailles dédiées au culte de la Vierge (FIGURE 76).

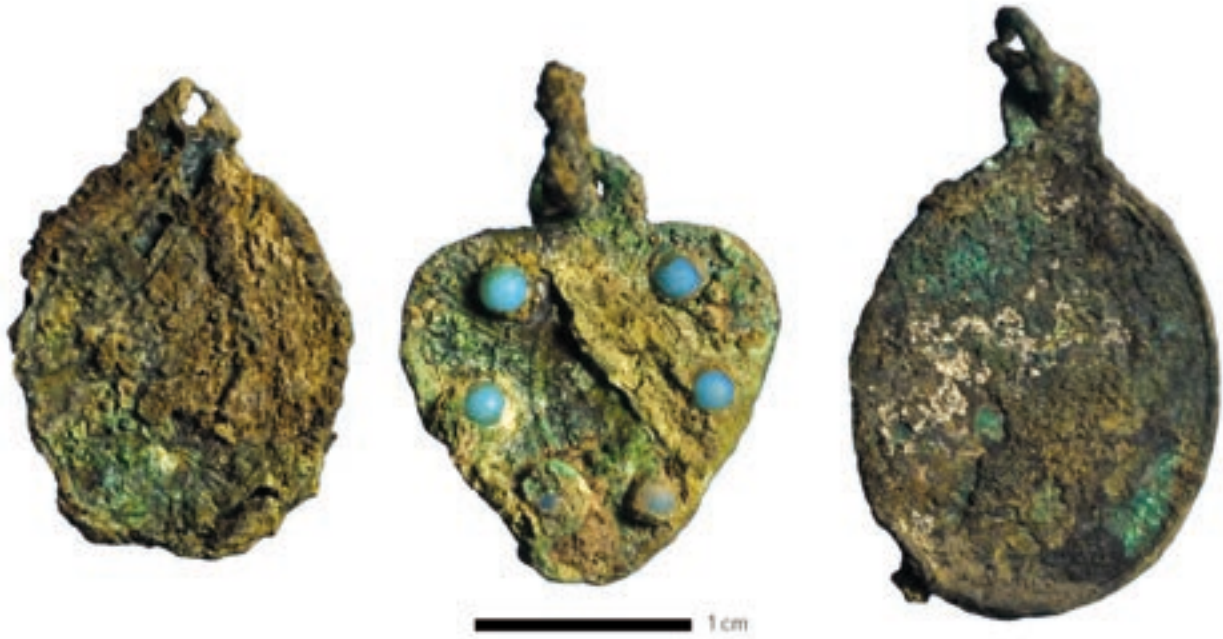


FIGURE 75

Trois médailles à l'effigie de la Vierge en alliage cuivre et argent. Sépulture 61.



FIGURE 76

Médaille de la sépulture 61 après nettoyage laissant apparaître une vierge et l'inscription «NOTRE MÈRE PRIEZ POUR NOUS».

La sépulture 6 a livré deux pendentifs apparemment associés, liés entre eux par un amas de tissus minéralisé par les produits de corrosion (FIGURE 77). Le premier est un pendentif reliquaire qui présente sur une face un Christ en croix. L'objet peut s'ouvrir et pouvait contenir une prière écrite sur un morceau de papier ou n'importe quel élément suffisamment petit pour y être inséré. Lors de la fouille, il était déjà ouvert et son intérieur était vide. Le second objet est un pendentif en forme de crucifix et d'ancre marine. L'objet pourrait être lié au culte d'un saint patron des marins (Saint Mathurin, Saint Érasme ou Saint Nicolas) ou des marinières (Saint Clément de Rome). En outre, l'ancre représente l'espérance dans la symbologie chrétienne.



FIGURE 77

Pendentif reliquaire en vue postérieure (à gauche) et antérieure (centre) et ancre-croix (à droite). Les deux objets étaient associés et en partie fusionnés par la minéralisation des fibres textiles sous l'action de la corrosion. Sépulture 6.

LES CRUCIFIX (FIGURE 78)

4.3 Sept sépultures contemporaines ont livré des petits crucifix (sépultures 6, 37, 38, 50, 61, 63, et 76). La plupart ont été mis au jour au contact de perles avec lesquelles ils étaient de toute évidence associés et constituaient le *Credo* des chapelets. La sépulture 61 a livré un crucifix en apparence isolé (1611.5). De ce fait, ce dernier devait être porté en pendentif, à moins qu'il n'ait été le seul élément d'un chapelet constitué en matériaux périssable (perles en bois et lien en fibres végétales). Les crucifix du XIX^e siècle sont en alliage cuivreux à l'exception du 1061.5, mis au jour dans la sépulture 6, réalisé dans un bois dur orné d'ocelles et conservé grâce aux produits de corrosion du cuivre provenant d'un autre objet.

Le crucifix 2112 a été mis au jour dans le comblement de la sépulture 111 (FIGURE 79). Cette dernière a été attribuée à la phase IV. Il s'agit du seul objet de piété non attribué à l'époque contemporaine. Cependant, la fosse a été recoupée lors de la construction du mur, si bien que le crucifix a pu pénétrer dans la tombe à cette occasion. Il est sculpté dans une roche homogène et tendre de couleur gris-vert qui s'apparente fortement à de la stéatite. Le crucifix présente un transept court et central prenant ainsi l'aspect d'une croix grecque ou byzantine. L'intersection des deux transepts se caractérise par une surface plane de forme carrée, marquée par un X. L'objet a été façonné par tournage. Nous avons peiné à déterminer son attribution chronologique et son origine. D'après nos recherches, ce type de crucifix apparaît peu courant et ne semble pas avoir fait l'objet d'une étude typologique.



FIGURE 78

Crucifix mis au jour dans les sépultures 61, 63, 37, 76 et 38, 6 et 50 (de gauche à droite et de haut en bas).

Le modèle le plus ressemblant que nous ayons trouvé était en vente sur le site d'un antiquaire américain spécialisé dans le commerce d'objets archéologiques à la provenance douteuse (FIGURE 80). Ce crucifix originaire de « *Medieval Europe* » était attribué aux XIV-XVI^{es} siècles (mise en vente 225 \$). Cette attribution chronologique concorde aussi bien avec la fin de la phase IV qu'avec la date de construction du mur. Le crucifix 2112 a donc pu pénétrer dans la sépulture 111 au cours de cet événement et pourrait être attribué aux XV-XVI^{es} siècles. Une datation plus ancienne, jusqu'au XII^e, n'est pas entièrement exclue. Dans l'état actuel de nos recherches, l'origine exacte de ce crucifix demeure incertaine (Europe orientale ?) mais il ne semble pas être une production locale.



FIGURE 79

Crucifix en stéatite mis au jour dans le com-
blement de la sépulture 111.



FIGURE 80

Crucifix apparenté au modèle mis au jour dans
la sépulture 111 et attribué aux XIV^e–XVI^e siècles

(source ancientresource.com,
remerciement Olivia Munoz).

LA COQUILLE DE PÈLERIN (FIGURE 81)

4.4 La sépulture 139 a livré le squelette d'un homme âgé de plus de 50 ans portant une coquille Saint-Jacques, plus exactement une valve droite de *Pecten maximus*. L'objet présente deux perforations, supposant qu'il était cousu ou suspendu à un support. La coquille a été mise au jour au niveau du sommet de la cuisse gauche du défunt. Cet emplacement correspond à celui de la besace portée par le pèlerin, la panetière, sur laquelle la coquille devait être fixée. Cette localisation est majoritaire dans les sépultures de pèlerins et se retrouve dans 60 % des cas bien documentés (Vallet 2008). Les coquilles Saint-Jacques se rencontrent dans les sépultures médiévales et modernes entre le milieu du XI^e et la fin du XVI^e avec une plus grande fréquence pour les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. L'analyse radiocarbone réalisée sur cet individu a livré une datation comprise entre 980 et 1035. Dans cette mesure, nous serions en présence de l'une des plus anciennes sépultures de pèlerin de Saint-Jacques connue à ce jour dans le sud-ouest de la France. L'église Saint-Martin se situe sur l'une des voies secondaires du pèlerinage, comme l'atteste la présence d'une coquille sculptée sur un modillon (FIGURE 82). Or la datation de cette sépulture est bien antérieure à la construction de l'église.

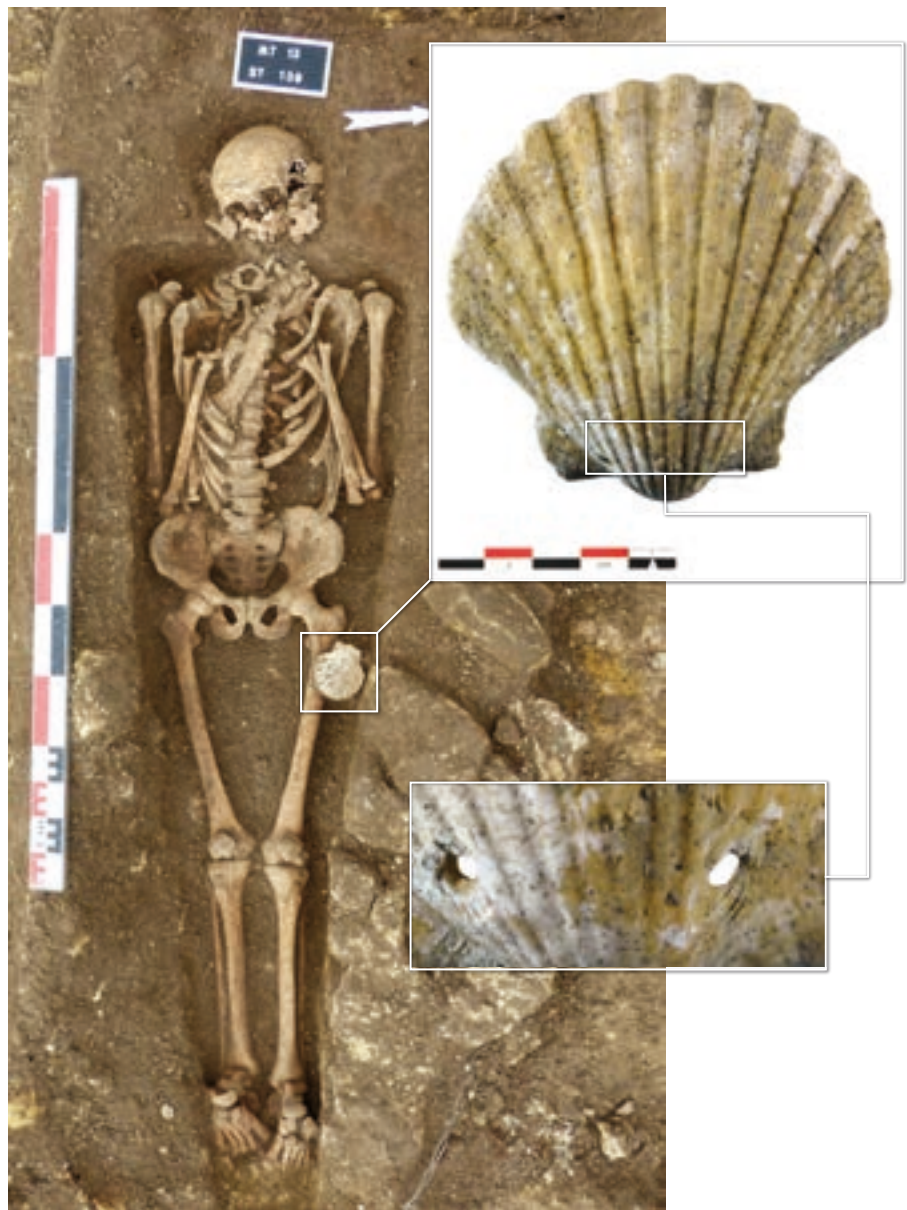


FIGURE 81

Sépulture 139 d'un pèlerin avec
coquille Saint-Jacques et détail
des perforations.



FIGURE 82

Modillon sur la façade de
l'église Saint-Martin représentant
une coquille Saint-Jacques.

Dans cette mesure, l'édifice religieux qui a précédé l'église Saint-Martin devait déjà être une étape pour les pèlerins. Entre le Petit-Corbin et le bourg de Montagne, Raymond Guinodie a décrit en 1845, « un chemin qui correspond à la voie la plus anciennement connue de Libourne à Périgueux, très fréquentée par les pèlerins du Moyen Âge ».

La fouille du cimetière de l'église Saint-Georges avait déjà livré une sépulture de pèlerin (sépulture 7). L'individu a été décrit comme étant de sexe masculin et ayant entre 25 et 50 ans. La coquille, percée de deux trous, était située sous l'épaule gauche. Des enseignes de pèlerins, fragmentées et remaniées ont également été mises au jour lors de ces fouilles (Bacchidu 1980).

5 LES OBJETS PROFANES

Si la plupart des objets déposés avec les défunts se rapporte au culte chrétien, d'autres sont du domaine profane. Un bon chrétien se devant d'être détaché des biens matériels et faire preuve d'humilité face à la mort et face à son créateur, le dogme catholique proscrit l'inhumation d'un défunt avec ses effets personnels. De toute évidence, ces petits objets qui ne concernent que des sépultures d'époque contemporaine devaient davantage avoir une valeur sentimentale pour leur porteur qu'une valeur financière pour leurs héritiers. Il est également fort plausible que l'Église du XIX^e siècle ait été plus laxiste qu'au Moyen Âge dans la stricte application du dogme.

LES BAGUES

5.1 Quatre sépultures vraisemblablement féminines ont livré des bagues (6, 26, 61 et 62) (TABLEAU 8). La décomposition des corps s'étant déroulée en espace vide (cercueil attesté dans les quatre cas), ces bijoux ont pu être déplacés si bien qu'il n'a pas toujours été possible de déterminer à quel doigt ils étaient portés. Les dimensions sont modestes et homogènes (diamètres de doigt entre 17 et 19 mm). Sept bagues sont en or mais pour la plupart de facture relativement simple et d'un poids modeste. Il s'agit principalement d'alliances. Le fait que la défunte de la sépulture 61 en possédait deux pourrait signifier qu'elle a été inhumée avec son alliance et celle de son défunt époux (ou d'un premier mariage ?). La défunte portait un vêtement fermé par des boutons en jais, traditionnellement associés au deuil. La bague 1061.6 mise au jour dans la sépulture 6 est de loin la plus remarquable par son raffinement (FIGURE 83). Cette petite chevalière est ornée au niveau de l'anneau de motifs floraux. Son chaton est orné d'un blason semblant figurer une rose. La qualité de la pièce témoigne du grand talent du bijoutier qui l'a réalisée.

La défunte de la sépulture 26, une jeune femme âgée 18 à 25 ans, portait un solitaire accompagné à la main droite (FIGURE 84). Ce type de bague se définit par une pierre centrale de taille importante flanquée de deux plus petites sur les côtés. L'anneau est en alliage argent-cuivre. Les « pierres » sont fixées par sertissage clos suivant une technique qui apparaîtrait grossière suivant les standards de la joaillerie contemporaine. En définitive, ces « pierres » sont du verre taillé. La pièce centrale est un « doublet », un assemblage composé d'une partie supérieure,

Sépulture	identifiant	Métal	Type	Masse (g)	Ø de doigt (mm)
6	1061,6	or	Chevalière féminine, motifs floraux, chaton avec blason	3,15	17
6	1061,7	or	Alliance simple	1,71	17
6	1061,8	alliage-or	Fragment chaton de chevalière, même blason que 1061,6	0,4	
26	1261,4	alliage-argent	Solitaire accompagné	2,87	19
61	1611,8	or	Alliance simple	1,13	18
61	1611,9	or	Alliance simple	0,74	17
61	1611,11	or	Chevalière féminine, motifs floraux, chaton vierge	2,89	19
61	1612,1	or	Alliance simple	1,77	18
62	1621,5	alliage-cuivre	Alliance simple	0,73	17

TABLEAU 8

Inventaire et caractéristiques des bagues issues des sépultures d'époque contemporaine.



FIGURE 83

Petite chevalière féminine mise au jour dans la sépulture 6.

la couronne, séparée de la partie inférieure, la culasse, par une fine couche de teinture colorée. Ce procédé permet d'obtenir à partir de simple verre des imitations de pierres précieuses plus ou moins convaincantes. La technique est connue depuis l'Antiquité, Pline l'Ancien l'évoque déjà dans le volume X (chapitre Minéralogie) de *Naturalis Historia*. Les deux parties sont généralement assemblées grâce à une colle relativement peu stable comme la gélatine ou l'huile de térébenthine, si bien qu'elles finissent souvent par se séparer. Quelques mois après la fouille, les deux éléments se sont effectivement désolidarisés, ce qui nous a permis de mieux comprendre le mode de confection de cette pièce. En joaillerie, les doublets sont considérés comme des contrefaçons (si le client est averti) ou comme des escroqueries (si le client est trompé).



FIGURE 84

Solitaire accompagné mis au jour dans la sépulture 26. La pierre centrale est un «doublet» en verre taillé.

1. Couronne en vue supérieure. 2. Culasse en vue postérieure.



FIGURE 85

Médaille militaire commémorative de la campagne d'Italie. Sépulture 38.

Au final, cette bague constituée de fausses pierres grossièrement montées sur un alliage vulgaire serait qualifiée de nos jours de « bijou-fantaisie ». Au regard de l'âge de la défunte, il pourrait s'agir de la bague de fiançailles d'une jeune femme issue d'un milieu populaire et qui serait décédée prématurément avant mariage. (Remerciements Gwénaëlle Bouchette, bijoutière).

UNE MÉDAILLE MILITAIRE

5.2

Comme nous l'avons précédemment mentionné dans la partie traitant des vêtements, l'individu de la sépulture 38 a vraisemblablement été inhumé dans son uniforme militaire. Sur son thorax, une médaille a été mise au jour (FIGURE 85). Bien que fortement corrodée, cette dernière a pu être formellement identifiée. Une partie du ruban de suspension était encore conservée. La meilleure description que nous puissions donner de cette médaille est celle émise par le décret impérial du 11 août 1859 (*cf.* encart ci-dessous).

Durant la campagne d'Italie environ 120 000 français seront envoyés au combat. La campagne durera 3 mois (du 26 avril au 12 juillet 1859) et coûtera environ 8000 tués et 40 000 blessés côté français.

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, Salut.

Sur le rapport de nos ministres d'État, de la guerre et de la marine,

Avons décrété :

Art. 1^{er}. — *Il est créé une médaille commémorative de la campagne d'Italie.*

Art. 2. — *La médaille sera en argent et du module de vingt-sept millimètres. Elle portera, d'un côté, l'effigie de l'Empereur, ces mots en légende : Napoléon III, Empereur, et de l'autre côté, en inscription, les noms : Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Marignan, Solferino, et en légende, les mots : Campagne d'Italie, 1859. Ce médaillon sera encadré par une couronne de laurier formant relief des deux côtés.*

Art. 3. — *Les militaires et marins qui auront obtenu la médaille la porteront attachée par un ruban rayé rouge et blanc sur le côté gauche de la poitrine.*

Art. 4. — *La médaille est accordée par l'Empereur, sur la proposition des ministres de la guerre et de la marine, à tous les militaires et marins qui auront fait la campagne d'Italie.*

Art. 5. — *Nos ministres de la guerre et de la marine (MM. Randon et Hamelin) sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.*

DÉCRET IMPÉRIAL
DU 11 AOÛT 1859

qui crée une médaille commémorative de la campagne d'Italie
Bulletin des Lois - 1859 - N° 723

- UN CANIF 5.3 Un canif a été découvert le long de la cuisse droite du défunt de la sépulture 15 vraisemblablement glissé dans la poche latérale d'un pantalon (cf. FIGURE 70, page 104). L'objet, fortement corrodé, mesure 12 cm lame repliée (FIGURE 87). Son manche est plaqué en une matière périssable qui se délamine en feuillets, sans doute en corne. Passé le haut Moyen Âge, la présence de couteaux (et plus généralement d'armes ou d'outils) dans des sépultures chrétiennes est rarissime. Ce canif de « tous les jours » devait avoir une forte valeur personnelle pour que son propriétaire souhaite qu'il le suive dans la tombe (objet-fétiche). En dépit de recherches menées sur les couteaux de poche du XIX^e siècle, nous n'avons pas été en mesure d'identifier la marque et l'origine de ce canif (Pascal 2004, 2011).



FIGURE 86
Canif de la sépulture 15.

- LES DÉFENSES 5.4 Cette même sépulture 15 a également livré une canine de sanglier qui était située
DE SANGLIER entre les genoux du défunt. La sépulture voisine (53) a également livré une pièce
(FIGURE 87) similaire, cette fois-ci au niveau de l'aine droite, vraisemblablement glissée dans la poche d'un pantalon. Ces deux sépultures apparaissent strictement contemporaines, chacune ayant livré une monnaie de 10 centimes Napoléon III, respectivement datées de 1856 et 1854. Des restes de faune, détritiques et fragmentaires, ont été mis au jour dans le comblement de plusieurs sépultures mais cette présence est assurément fortuite. Le cas des sépultures 15 et 53 est différent dans la mesure où les défenses sont complètes et directement au contact des individus. De plus ces restes fauniques revêtent une forte valeur symbolique. Enfin, la découverte de ces deux canines dans deux sépultures voisines (distantes de quelques dizaines de centimètres seulement) ne peut être une simple coïncidence mais suppose davantage un geste intentionnel. Dans cette mesure ces restes dentaires pourraient être assimilés à des amulettes ou des porte-bonheurs. Il est fort probable que ces deux individus (deux hommes matures) aient été des chasseurs.

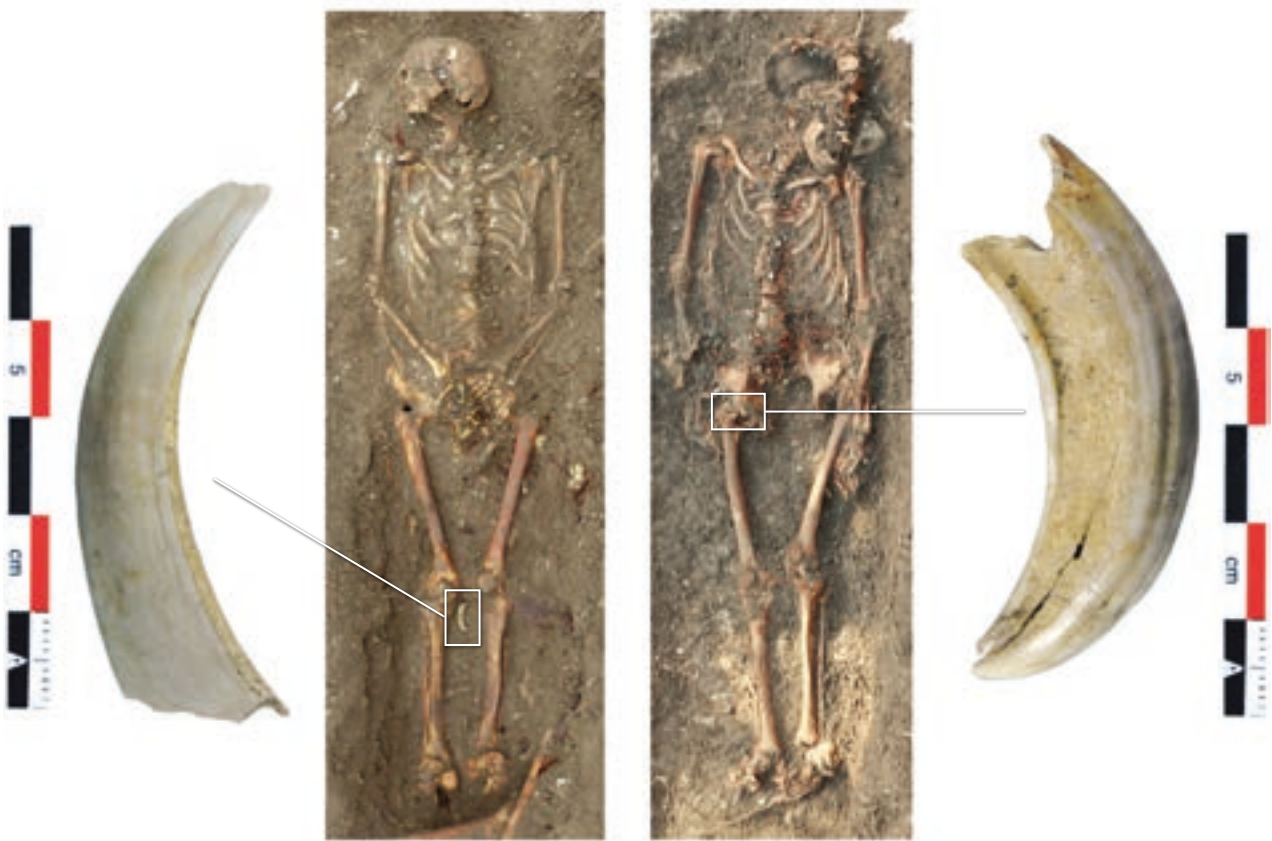


FIGURE 87

Sépultures 15 et 53 avec localisation des canines de sanglier.

Si le dépôt de restes fauniques et particulièrement de trophées de chasse est une pratique courante durant la Préhistoire et jusqu'à l'Antiquité tardive, c'est à notre connaissance la première fois qu'elle est rapportée dans une sépulture chrétienne. S'il apparaît peu vraisemblable que le clergé ait cautionné une telle pratique, ce dépôt a pu être réalisé à son insu, en toute discrétion par un proche du défunt.

6 BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRE-BIDON D. 1996. Le linceul (textes et images, XIII-XV^e siècles). In Bonnabel L. et Carré F. *Rencontre autour du linceul*. Compte-rendu de la journée d'étude organisée par le GAFFIF. Service régional de l'archéologie de Haute-Normandie (Paris, 5 avril 1996).

BACCHIDU R. 1980. Sauvetage de la nécropole Saint-Georges de Montagne. Rapport SRA Aquitaine 33 24 03.

BELAUBRE J. ET MATHIEU J.-M. (1982). Monnaies de sépulture à la Rochelle au Moyen-âge. *Bulletin de la Société Française de Numismatique*. Mai 1984, p. 490–492.

BERTRAND-DESBRUNAIS J.-B. 1989. Aperçu numismatique. In Regaldo-Saint Blancard P. (dir) Archéologie des églises et des cimetières en Gironde. *Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*.

BILBAO M. 2005. Les sépultures du premier âge du fer autour du bassin d'Arca-chon et de la basse vallée de la Leyre. Maîtrise, Université Bordeaux 3.

BIZOT B. 1989. Éléments pour une topographie et une typologie des inhumations et de leurs rites. In Regaldo-Saint Blancard P. (dir) Archéologie des églises et des cimetières en Gironde. *Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*.

BIZOT B. 1991. Saint-Émilion (33), Place du Clocher. Sondages archéologiques, janvier-février 1991. Rapport SRA Aquitaine.

BLAIZOT F., BONNET C., CASTEX D. ET DUDAY H. 2001. Trois cimetières ruraux de l'Antiquité tardive dans la moyenne vallée du Rhône. *Gallia*, tome 58, p. 271–361.

BOMPAIRE M. 1989. Les monnaies trouvées dans l'église de Maubourguet (Hautes-Pyrénées). Pour une étude de la circulation monétaire au XVII^e siècle. *Archéologie du Midi médiéval*, volume 7, p. 211–213.

BONNABEL L. ET CARRÉ F. 1996. *Rencontre autour du linceul*. Compte-rendu de la journée d'étude organisée par le GAAFIF. Service régional de l'archéologie de Haute-Normandie (Paris, 5 avril 1996).

BORZA H. 1955. Le mythe de l'obole à Charon et le symbolisme actuel de la monnaie dans le cercueil. *ORBIS, Bulletin international de documentation linguistique*, IV, Louvain, p. 134–148.

BUQUET-MARCON C., PECQUEUR L. ET DETANTE M. 2009. Parés d'habits invisibles. In Bizot B. et Signoli M. *Rencontre autour des sépultures habillées*. Actes des journées d'étude organisées par le GAAF et le SRA de Provence-Alpes-Côte d'Azur (Carry-le-Rouet, Bouches-du-Rhône 13–14 décembre 2008).

DECAISNE J. 1837. *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance, sur sa culture et sa préparation suivies de l'examen botanique du genre Rubia et de ses espèces*. Paris.

DELÉCLUZE E. J. 1845. Roland ou la chevalerie. Paris, éd. J. Labitte.

DUBUIS O., FREY-KUPPER S. ET PERRET G. 1995. *Trouvailles monétaires de tombes*. Actes du 2^e colloque international du Groupe suisse pour l'étude des trouvailles monétaires (Neuchâtel, 3–4 mars 1995), Lausanne.

DUMONTIER P., BLANC CL. 1984. Un tertre funéraire de l'Âge du Fer. Pau (P.A.)

EBELMEN J. J. ET SALVÉTAT L. A. 1854. Arts céramiques. IV^e groupe, XXV^e jury. Exposition Universelle de 1851. Travaux de la commission française sur l'industrie des nations. Paris, imprimerie impériale, tome VI.

EBELMEN J. J. 1855. Recueil de travaux scientifiques de M. Ebelmen revu et corrigé par M. Salvétat. Paris, imprimerie de Mallet-Bachelier, t. I.

ENLART C. 1916. Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la renaissance, t. 3, le costume. Paris, éd. A. Picard.

FLOURENS P. 1842. *Recherche sur le développement des os et des dents*. Paris.

FOURASTIÉ J. 1950. Quelques réflexions sur l'évolution du niveau de vie des classes ouvrières. *Revue économique*. Vol 1, n°4, p 467–479.

FUNCKEN F. ET L. 1981. *L'uniforme et les armes des soldats du XIX^e siècle*. Tome II. Casterman.

GRINDER-HANSEN K. 1991. Charon's fee in ancient greece? Some remarks on a well-known death rite. *Acta Hyperborea*. Danish Studies in Classical Archaeology 3, 207–218

GUESLIN A. 2013. D'ailleurs et de nulle part. Mendiants, vagabonds, clochards, SDF en France depuis le Moyen-Âge. Éditions Fayard.

GUICHARD Y. 2009. Taphonomie des squelettes et espaces funéraires. In Desenne S., Pommepuy C. et Demoule J.P. 2009. Bucy-le-Long, une nécropole de la Tène ancienne (V-IV^{es} siècles avant notre ère). *Revue Archéologique de Picardie*. Numéro spécial 26.

GUINODIE R. 1845. *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*. Tome III. Bordeaux, Chez Henri Faye.

HOPKINSON K.A., YEATS S.M. AND SCOTT G.R. 2008. For Whom the Coin Tolls: Green Stained Teeth and Jaws In Medieval and Post-Medieval Spanish Burials. *Dental Anthropology*, Volume 21, number 2008.

LAFFON L. 1866. Album photographique des uniformes de l'armée française / Paris, Imp. Laprunière.

LEHUGEUR A. 1870 La chanson de Roland, poème français du Moyen-âge. Paris, éd Hachette et C^{ie}.

PAGANO B. 2002. I Bottoni. 24 Ore Cultura

PASCAL D. 2004. Couteaux de France. Traditions et métiers. Hachette collection

PASCAL D. 2011. Couteaux de poche. Éditions du Chêne.

POUSTHOMIS B. (1989). Sépultures et rites funéraires au prieuré de Saint-Orens de Lavedan (Haute-Pyrénées). *Revue de Comminges*, tome 45, p 369–391.

PROUST C. 2009. Méthodologie d'études des restes organiques minéralisés. In Bizot B. et Signoli M. *Rencontre autour des sépultures habillées*. Actes des journées d'étude organisées par le GAAF et le SRA de Provence-Alpes-Côte d'Azur (Carry-le-Rouet, Bouches-du-Rhône 13–14 décembre 2008).

SOUTOU A. 1963. Typologie chronologique de quelques boutons du Bronze du Midi de la France. Bulletin de la société préhistorique française, t. 60, n° 5–6, pp. 372–378

TULARD J. (DIR.) 1995. *Le dictionnaire du Second Empire*. Chapitre Ouvrier. Éditions Fayard.

TREFFORD C. 1996. Quelques remarques sur l'iconographie du linceul au haut Moyen âge. In Bonnabel L. et Carré F. *Rencontre autour du linceul*. Compte-rendu de la journée d'étude organisée par le GAAFIF. Service régional de l'archéologie de Haute-Normandie (Paris, 5 avril 1996).

VAN GENNEP A. 1958. *Manuel de Folklore français contemporain*. Tome I, vol. 2 p. 719–725.

VALLET S. 2008 La coquille de pèlerin dans les sépultures médiévales du sud-ouest de la France : nouveaux résultats et perspectives de recherches. *Archéologie du Midi Médiéval*, tome 26.

WILLARD C. (DIR.) 1993. *La France ouvrière des origines à 1920*. Paris, Éditions Sociales, tome I.

ÉTUDE PALÉOBIOLOGIQUE DES INDIVIDUS

L'objectif de l'étude paléobiologique est de caractériser la population inhumée sur le site de l'église Saint-Martin à Montagne (caractérisation biologique, conditions de vie...) et de documenter son recrutement afin de comprendre le fonctionnement de cette partie du cimetière. Ainsi, à travers l'analyse des ossements humains exhumés, nous tenterons de déterminer le sexe des individus, d'estimer leur âge au décès et d'étudier leurs variations anatomiques ainsi que leur état sanitaire et pathologique. Rappelons au préalable que l'ensemble funéraire n'a pas été mis au jour exhaustivement puisque seule une petite partie des vestiges se trouve à l'intérieur de l'emprise de fouille (*cf.* chapitre « Structures archéologiques et développement de l'espace funéraire »). De plus, au sein de la zone fouillée, certaines sépultures ont également été détruites lors de la mise en place de nouvelles inhumations. Les individus exhumés ne correspondent donc qu'à un échantillon de la population totale inhumée. Cette limite est à garder en mémoire car elle constitue un biais important dans l'interprétation des résultats.

En outre, la période d'utilisation de cette aire funéraire est relativement longue puisqu'elle s'étend du IX^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Il est alors vraisemblable que la population ait évolué pendant ce laps de temps, tant d'un point de vue biologique que culturel. Afin de prendre tout leur sens, les résultats de l'étude paléobiologique devront donc tenir compte de l'attribution chronologique des individus. Selon le découpage temporel établi dans le chapitre « Architecture funéraire et mode d'inhumation », nous avons choisi de regrouper les sujets en deux grands groupes : celui des médiévaux inhumés entre le IX^e et le milieu du XV^e siècle et celui des modernes/contemporains datés entre le milieu du XV^e et le milieu du XIX^e siècle. Ce découpage a permis d'obtenir des effectifs d'individus conséquents et d'éviter le problème de chevauchement entre les phases établies. Ainsi, nous testerons statistiquement les variations de distribution des différents caractères biologiques entre ces deux groupes humains. Cette approche permettra de répondre aux questionnements suivants : peut-on percevoir des différences biologiques entre ces ensembles ou s'agit-il d'une même population ? Les caractéristiques environnementales et comportementales ont-elles évolué au fil du temps ?

Pour cela, nous avons sélectionné les méthodes actuelles nous paraissant les plus fiables et les plus pertinentes. Dans le chapitre suivant, nous avons choisi d'effectuer un exposé détaillé de la méthodologie adoptée afin de permettre sa reproductibilité et des comparaisons inter-sites.

1 EXPOSÉ DES MÉTHODES

DÉTERMINATION DU SEXE DES INDIVIDUS

- 1.1 La diagnose sexuelle se base sur la morphologie de l'os coxal, seul os du squelette humain qui diffère de manière significative entre hommes et femmes (Bruzek 2002). Sa morphologie particulière ne s'acquiert définitivement qu'après l'ossification de ses différentes parties anatomiques, c'est-à-dire au cours de la puberté. Ainsi, aucune méthode ostéologique ne permet actuellement de déterminer avec fiabilité le sexe d'un individu immature.

Pour les sujets matures, la méthode métrique (ou « Diagnose Sexuelle Probabiliste ») mise en place par P. Murail et collaborateurs (2005) a été préférentiellement utilisée. Lorsque celle-ci n'était pas applicable, les critères morphologiques élaborés par J. Bruzek (2002) ont été observés.

La principale limite liée à l'utilisation de la diagnose sexuelle primaire est l'obligation de disposer d'individus présentant au moins un os coxal. Or sur le site, de nombreux squelettes ont été découverts partiellement tronqués à cause de recouvrements de sépultures ou de perturbations post-enfouissement. Un nombre élevé de sujets ne possédait donc pas de bassin. Afin d'augmenter le taux d'individus sexés, nous avons alors appliqué une diagnose sexuelle secondaire. Tout comme la diagnose primaire, cette démarche est fondée sur la probabilité *a posteriori*, pour un individu, d'appartenir à l'un ou l'autre sexe. Son principe, mis en place par Murail et collaborateurs (1999) d'après les travaux de G. N. Van Vark (1971), est le suivant : la fraction de la population sexée va servir de base de données pour l'élaboration de fonctions discriminantes extra-pelviennes permettant alors d'attribuer un sexe aux individus restés indéterminés. À Montagne, bien que les squelettes appartiennent à différentes périodes chronologiques, cette démarche est possible car les individus ont vécu dans un même environnement géographique. Les fonctions discriminantes reposent sur la prise de 33 données métriques extra-coxales (TABLEAU 9) qui ont été sélectionnées en fonction de leur potentiel dimorphique et de l'état de conservation des restes osseux.

ESTIMATION DE L'ÂGE AU DÉCÈS Âge des immatures

- 1.2 Chez les immatures, les processus de croissance et de maturation biologiques s'échelonnent sur une période brève permettant ainsi d'estimer un âge au décès relativement précis. Parmi l'éventail des méthodes disponibles, nous avons retenu celle de C. F. A. Moorrees et collaborateurs (1963a, 1963b) qui propose un système de cotation de la calcification dentaire. Les différents stades de résorption et l'émergence des troisièmes molaires n'ont cependant pas été pris en compte en raison d'une variabilité individuelle trop importante (Schmitt et Georges 2008). Lorsque les restes dentaires n'étaient pas observables, nous avons utilisé les référentiels fondés sur la longueur des diaphyses d'os longs (Mareš 1970). Pour les sujets plus âgés ayant achevé la minéralisation de leur deuxième molaire permanente, soit à partir de 12 ou 13 ans environ, le stade de maturation osseuse a été observé (Scheuer et Black 2000, Coqueugniot *et al.* 2010). Nous avons également relevé d'autres paramètres permettant de différencier les adolescents des adultes : la synchondrose sphéno-occipitale et la fusion de l'anneau épiphysaire des vertèbres.
- 1.2.1

abréviation	localisation	description de la mesure
M1	clavicule	longueur maximale
M2		périmètre au milieu de la diaphyse
M3	humérus	largeur maximale de l'extrémité distale
M4		largeur maximale de l'extrémité proximale
M5		longueur maximale
M6		périmètre minimum de la diaphyse
M7	radius	diamètre transversal maximal de la diaphyse
M8		diamètre antéro-postérieur à «M7»
M9		longueur maximale
M10		périmètre minimum sous la tubérosité bicipitale
M11	ulna	diamètre transversal maximal de la diaphyse
M12		diamètre antéro-postérieur à «M11»
M13		longueur maximale
M14		périmètre minimum de la diaphyse
M15	fémur	diamètre antéro-postérieur de la tête
M16		diamètre vertical de la tête
M17		diamètre antéro-postérieur au milieu de la diaphyse
M18		diamètre transversal au milieu de la diaphyse
M19		largeur maximale de l'extrémité distale
M20		longueur anatomique
M21		longueur maximale
M22	tibia	diamètre antéro-postérieur au trou nourricier
M23		diamètre transversal au trou nourricier
M24		largeur de l'extrémité distale
M25		largeur maximale de l'extrémité proximale
M26		longueur maximale
M27		périmètre minimum de la diaphyse
M28	calcaneus	largeur
M29		longueur
M30	talus	largeur
M31		longueur
M32	patella	largeur
M33		longueur

TABLEAU 9

Description des mesures métriques.

Enfin, l'âge des enfants de moins d'un an a été calculé à partir de la longueur diaphysaire des os longs car les différences de croissance osseuse inter-individuelles et inter-populationnelles sont très faibles chez les tout petits (Saunders 2000). Les équations de régression établies par P. Adalian (Adalian *et al.* 2002) ont été utilisées pour estimer la stature des individus et leur corrélation à l'âge. Lorsqu'elles n'étaient pas applicables, les régressions publiées par P. Sellier (1993) et par G. Olivier et H. Pineau (1958) lui ont été substituées.

Âge des adultes 1.2.2 Concernant les jeunes adultes, dont l'âge est compris entre vingt et trente ans, la maturation de la crête iliaque et de l'extrémité sternale de la clavicule ont été observées car ce sont les seuls os du squelette qui restent non soudés après 20 ans (Owingg-Webb et Suchey 1985, Black et Scheuer 1996). Pour les autres, la méthode d'A. Schmitt (2005) a été employée lorsque la surface auriculaire de l'os coxal ne présentait pas de signe pathologique.

ÉTUDE DES VARIATIONS ANATOMIQUES NON MÉTRIQUES 1.3 Au cours de cette étude, nous avons observé 69 variations anatomiques crâniennes, infra-crâniennes et dentaires (TABLEAU 10, page 134 et TABLEAU 11, ci-dessous). Leur enregistrement a été codé de la manière suivante : présent, absent ou non observable lorsque l'os, ou l'emplacement du caractère, était manquant. Cependant, pour de nombreuses variations, l'existence de plusieurs stades d'expression remet en cause la dichotomie « présent/absent ». C'est la raison pour laquelle nous avons défini un système de cotation reproductible (TABLEAU 10, page 134 et TABLEAU 11, ci-dessous) en nous appuyant sur les publications de référence : R. S. Saunders (1978), G. Hauser et G. F. De Stefano (1989) et G. R. Scott et C. G. Turner (1997). Les caractères bilatéraux ont été enregistrés côtés droit et gauche séparément. Soulignons d'ores et déjà que certains de ces caractères sont considérés comme pathologiques ou liés à l'activité (insertions des muscles en fosse et spondylolyses) ; ils seront donc interprétés comme tels dans la suite de l'étude.

abréviation	variation anatomique	dent(s) concernée(s)	stade de cotation (Scott et Turner, 1997)
dents supérieures			
HYPO	Absence d'hypôcone	M1, M2 et m2	≥ stade 3
	Présence d'hypôcone	M3	présent/absent
éié	Extension interradiculaire de l'émail dentaire	M1, M2, M3 et m2	≥ stade 1
MAT	Tubercule accessoire mésial	M1, M2 et m2	≥ stade 1
PC	Protoconule	M1	présent/absent
CARAB	Tubercule de Carabelli	M1, M2, M3 et m2	≥ stade 5
C5	Cinquième cuspide	M1	présent/absent
O	Odontome	P1 et P2	présent/absent
SCR	Sillon corono-radiculaire	I1, I2, i1 et i2	présent/absent
TD	Tubercule dentaire	I1, I2, C, i1, i2 et c	≥ stade 5
IP	Incisive en pelle	I1 et I2	≥ stade 2
dents inférieures			
CS	Cuspides supplémentaires	M1, M2, M3 et m2	présent/absent
4CUSP	M1 à 4 cuspides	M1 et m2	présent/absent
BOLK	Tubercule de Bolk	M1, M2, M3 et m2	≥ stade 5
FV	Fossette vestibulaire	M1, M2, M3, m1 et m2	présent/absent
éié	Extension interradiculaire de l'émail dentaire	M1, M2, M3 et m2	≥ stade 1
O	Odontome	P1 et P2	présent/absent
CUSP	Cuspides linguales multiples	P1 et P2	≥ stade 2

TABLEAU 11

Description des variations anatomiques dentaires sur les dents permanentes et déciduales.

L'étude de ces caractères va permettre, d'une part, de caractériser la population d'un point de vue biologique et, d'autre part, de comparer les groupes médiévaux et modernes/contemporains. Ainsi, après avoir comparé ces ensembles par l'intermédiaire du test statistique exact de Fisher, nous avons calculé les mesures moyennes de divergence (MMD) car elles permettent d'avoir une vision plus globale et de déterminer les distances biologiques séparant les groupes (Hanihara *et al.* 2003). Cependant, ces valeurs, élaborées à partir du calcul de chaque variable prise séparément, ne tiennent pas compte des inter-corrélations entre les caractères. Nous avons donc regroupé les côtés droit et gauche des traits bilatéraux et les observations d'un même caractère sur plusieurs types de dents. De plus, pour répondre aux problématiques énoncées, l'analyse a été menée sur diverses combinaisons de variables en fonction de leur étiologie : les variations anatomiques à déterminisme génétique, celles plutôt considérées comme d'origine fonctionnelle et les autres. Enfin, ces MMD ont été calculées selon 4 groupes d'individus : l'échantillon total, les adultes, les hommes et les femmes. Au final, 12 combinaisons ont été élaborées. Leur calcul a été réalisé grâce au « package AnthroMMD » développé par F. Santos (2014) sous le logiciel « R » (2014) en utilisant la formule statistique de M.F. Freeman et J. W. Tukey (1950). Suivant les recommandations de l'auteur, nous avons sélectionné uniquement les caractères observables sur 10 individus au minimum pour éviter d'appliquer la correction indispensable aux petits échantillons. Une MMD sera considérée comme significative lorsque sa valeur est plus de deux fois supérieure à son écart-type.

Enfin, l'étude de ces traits permet également d'apprécier l'organisation de l'espace funéraire par la mise en évidence de « regroupements familiaux » (Crubézy et Sellier 1990). En effet, la présence d'un même caractère sur plusieurs individus inhumés à proximité (même fosse, même zone topographique, *etc.*) permet de mettre en évidence l'existence d'un lien familial. Pour cela, le logiciel Data DeskTM a été employé afin de visualiser plus rapidement la répartition spatiale de ces variations.

CARACTÉRISATION MÉTRIQUE

1.4 Trente-trois mesures (TABLEAU 9), définies par G. Bräuer (1988) [à l'exception de MI0 définie par Hambücker (1993)], ont été systématiquement enregistrées pour chaque individu mature lorsque la conservation osseuse le permettait. Les restes osseux pathologiques ont été exclus de cette étude. Elles concernent certains os longs (fémur, tibia, humérus, radius et ulna), la clavicule, le talus, le calcaneus et la patella. Certaines de ces données ont ensuite été utilisées pour calculer plusieurs indices morphologiques (TABLEAU 12). L'ensemble de ces données a permis, d'une part, de caractériser la population et, d'autre part, d'aborder la notion de dimorphisme sexuel au sein de notre corpus et d'établir des comparaisons biométriques entre les différents groupes chronologiques repérés.

abréviation	variation anatomique	os concerné(s)	adultes / immatures	stade de cotation
TP	Torus palatin	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade C de Hauser et De Stefano (1989)
SM	Persistence de la suture métopique	bloc crânio-facial	à partir de 5 ans environ	présent à partir du stade B de Hauser et De Stefano (1989)
CHBIP	Canal hypoglosse bipartite	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade D de Hauser et De Stefano (1989)
ET	Épine trochléaire	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade E de Hauser et De Stefano (1989)
SMEN	Sutura Mendosa	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir de 1 cm de longueur
PPARA	Processus paracondylaire	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade B de Hauser et De Stefano (1989)
CCI	Canal condylaire intermédiaire	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade B de Hauser et De Stefano (1989)
CCPOST	Canal condylaire postérieur	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade E de Hauser et De Stefano (1989)
FCOND	Facette condylienne dédoublée	bloc crânio-facial	adolescents/adultes	présent à partir du stade E de Hauser et De Stefano (1989)
OSC	Osselet(s) à la suture coronale	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OSS	Osselet(s) à la suture sagittale	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OSL	Osselet(s) à la suture lambdoïde	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OSSQ	Osselet(s) à la suture squameuse	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OFB	Osselet(s) au bregma	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OFL	Osselet(s) au lambda	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OFA	Osselet(s) à l'astérion	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OFP	Osselet(s) au ptérion	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent/absent
OI	Os des Incas	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade H de Hauser et De Stefano (1989)
FSOM	Foramen supra-orbitaire médial	bloc crânio-facial	immatures/adultes	présent à partir du stade C et F de Hauser et De Stefano (1989)
PMH	Pont mylo-hyoïdien	mandibule	immatures/adultes	présent si pont complet
TMAND	Torus mandibulaire	mandibule	immatures/adultes	présent à partir du stade F de Hauser et De Stefano (1989)
PPOST	Pont postérieur	atlas	immatures/adultes	présent à partir du stade G de Hauser et De Stefano (1989)
PLAT	Pont latéral	atlas	immatures/adultes	présent à partir du stade C de Hauser et De Stefano (1989)
FSD	Facette supérieure dédoublée	atlas	immatures/adultes	présent si facettes clairement individualisées
LAO	Ligament apical ossifié	axis	adolescents/adultes	présent à partir du stade C de Saunders (1978)

TABLEAU 10

abréviation	variation anatomique	os concerné(s)	adultes / immatures	stade de cotation
SBIF	Spina bifida	vertèbres cervicales	immatures/adultes	présent si au moins une vertèbre touchée
S	Spondylolyse	vertèbres	adolescents/adultes	présent si au moins une vertèbre touchée
PCS	Perforation du corps du sternum	sternum	adolescents/adultes	présent/absent
PPX	Processus xyphoïde bifide	sternum	adolescents/adultes	présent/absent
CBIF	Côte bifide	côte	immatures/adultes	présent/absent
FC	Fusion de côtes	côte	immatures/adultes	présent/absent
SDL	Sacralisation de la dernière lombaire	sacrum	immatures/adultes	présent/absent
SPC	Sacralisation de la première coccygienne	sacrum	adolescents/adultes	présent/absent
SBS	Spina bifida sacrée	sacrum	immatures/adultes	présent si absence totale de fermeture de l'arc
IFL	Insertion en fosse du ligament costo-claviculaire	clavicule	adolescents/adultes	présent à partir du stade A de Saunders (1978)
OA	Os acromial	scapula	adultes	présent/absent
FSS	Foramen supra-scapulaire	scapula	adolescents/adultes	présent si foramen complet
IFGP	Insertion en fosse du muscle grand pectoral	humérus	adolescents/adultes	présent à partir du stade A de Saunders (1978)
PS	Processus supra-condyloire	humérus	immatures/adultes	présent/absent
PO	Perforation olécrânienne	humérus	immatures/adultes	présent à partir du stade A de Saunders (1978)
MA	Marque acétabulaire	coxa	adolescents/adultes	présent/absent
EI	Empreinte iliaque	fémur	adultes	présent/absent
FA	Fosse de Allen	fémur	adolescents/adultes	présent/absent
3T	Troisième trochanter	fémur	immatures/adultes	présent/absent
EVL	Encoche du vaste latéral	patella	adolescents/adultes	présent à partir du stade C de Saunders (1978)
PB	Patella bipartite	patella	immatures/adultes	présent/absent
IMS	Insertion muscle soléaire en fosse	tibia	adolescents/adultes	présent/absent
FACC	Facette d'accroupissement médiale	tibia	adolescents/adultes	présent/absent
FACC2	Facette d'accroupissement latérale	tibia	adolescents/adultes	présent/absent
OT	Os trigone	talus	immatures/adultes	présent si os clairement individualisé
FARTDED	Facette articulaire dédoublée	métatarsien I	immatures/adultes	présent si facettes clairement individualisées
FSBIP	Facette supérieure bipartite	calcanéus	adolescents/adultes	présent à partir du stade C de Saunders (1978)
FAABS	Facette antérieure absente	calcanéus	adolescents/adultes	présent/absent
EAMC	Encoche antéro-médiale calcanéenne	calcanéus	adolescents/adultes	présent/absent

Description des variations anatomiques crâniennes et infra-crâniennes.

abréviation	localisation	description de l'indice	calcul
M34	fémur (ou humérus)	stature	formule de Trotter et Gleser (1952) modifiées par Cleuvenot et Houët (1993)
M35	fémur	pilastrie	= $M17/M18 \times 100$
M36		indice de la tête fémorale	= $M15/M16 \times 100$
M37	tibia	cnémie	= $M23/M22 \times 100$
M38		indice de robustesse	= $M27/M26 \times 100$
M39	humérus	indice de robustesse	= $M6/M5 \times 100$
M40	radius	indice de robustesse	= $M10/M9 \times 100$
M41		indice diaphysaire	= $M8/M7 \times 100$

TABLEAU 12

Description des indices morphologiques.

LES PATHOLOGIES, MÉTHODES D'ÉTUDE ET PROBLÉMATIQUES

1.5 En dernier lieu, l'analyse de l'état sanitaire et des troubles pathologiques répétés a permis de caractériser les conditions de vie de la population inhumée et leur évolution au fil des siècles. Afin d'établir des résultats d'ordre populationnel, nous avons donc choisi de coter systématiquement la présence et l'absence de certains marqueurs dentaires, d'indicateurs de stress, de pathologies dégénératives et de marqueurs d'activité.

État sanitaire dentaire et indica- teurs de stress

1.5.1 Sur les restes dentaires, la présence de caries, de tartre et d'usure a été observé afin de renseigner le type d'alimentation, l'hygiène bucco-dentaire... Leur cotation a été effectuée macroscopiquement, par dent et selon les stades présent, absent et non observable. Seule l'usure a fait l'objet d'un enregistrement en trois stades afin d'apprécier les différents degrés de sévérité. Ils ont été définis à partir du système de cotation établi par B. H. Smith (1984) : notre stade 1 regroupe les stades 2 et 3, notre stade 2 correspond aux stades 4 à 6 et le dernier comprend les cotations 7 et 8 de sa méthode. Soulignons au préalable deux limites méthodologiques à l'étude de ces pathologies dentaires : les nombreuses dents perdues *post mortem* constituent un biais important et la fréquence d'apparition des marqueurs est intimement liée à l'âge des individus car plus la dent est sollicitée plus le risque de lésions augmente. L'étude sanitaire des immatures a donc été réalisée indépendamment de celle des adultes.

Un autre type de lésions est fréquemment recherché sur les dents : les hypoplasies linéaires de l'émail dentaire. Elles se manifestent sous la forme de stries horizontales ou de ponctuations sur l'émail des couronnes qui apparaissent au cours de la formation de l'émail lorsque survient un stress alimentaire ou infectieux (El-Najjar *et al.* 1978). Les fréquences observées au sein de la population peuvent donc permettre de discuter du statut socio-économique des individus inhumés. Leur enregistrement a également été effectué selon les stades présent/absent. De plus, la présence d'un autre indicateur de stress a été systématiquement notée sur les sujets, il s'agit de porosités sur les parois supéro-latérales de l'orbite appelées *cribra orbitalia*.

Pathologies dégénératives et marqueurs d'activité

1.5.2 Au cours de notre étude, nous avons également enregistré systématiquement la présence ou l'absence de lésions arthrosiques en nous appuyant sur les localisations recommandées par J. Rogers et T. Waldron (1995) : épaule, coude, poignet, hanche, genou et cheville. Les atteintes sur la colonne vertébrale ont été différenciées selon leur localisation cervicale, thoracique et/ou lombaire.

Les enthésopathies ont de même fait l'objet d'une étude approfondie car elles permettent de discuter des activités physiques pratiquées (Dutour 1986, Crubézy 1988). Nous avons choisi comme système d'enregistrement la cotation mise au point par S. Villotte (2006). En suivant les recommandations de l'auteur (com. pers. S. Villotte), nous avons coté seulement les enthésopathies du groupe 1 en deux stades (regroupements des stades B et C). Les observations concernent neuf insertions fibrocartilagineuses : quatre sur l'humérus, trois sur le fémur, une sur le coxal et une sur le radius.

D'autres pathologies récurrentes, telles l'ossification des cartilages ou les hernies intra-spongieuses (plus connues sous le nom de nodules de Schmörl), ont également fait l'objet d'un enregistrement systématique. À cela s'ajoutent d'autres lésions isolées qui ont fait l'objet d'une description dans le catalogue des sépultures.

2 RÉSULTATS

Au sein de l'emprise, les structures funéraires mises au jour renfermaient un nombre variable d'individus. Certaines étaient entièrement vides alors que d'autres contenaient plusieurs individus en position primaire ou dans leur comblement. Au total, 149 sujets maintenus en connexion ou ordre anatomique et 2 autres présents dans le comblement (seuls les individus suffisamment bien représentés ont été considérés comme présents) ont été comptabilisés. L'étude biologique a donc porté sur ces 151 squelettes. Rappelons que ce nombre ne reflète en rien le nombre total d'inhumés dans le cimetière car, d'une part, la zone de fouille correspond seulement à une petite partie d'un vaste ensemble funéraire et, d'autre part, certaines sépultures ont été détruites au sein même de l'emprise notamment lors de la mise en place de nouvelles inhumations. Pour cette même raison, les ossements en position remaniés n'ont pas été étudiés. Ceux localisés au sein des niveaux médiévaux ont simplement fait l'objet d'une description (*cf.* inventaire des ossements humains) tandis que les restes situés dans les remblais modernes/contemporains ont été réinhumés (*cf.* chapitre « Présentation de l'opération »).

DÉTERMINATION
DU SEXE

2.1 La diagnose sexuelle primaire a permis de proposer un résultat pour 50 % des individus matures. Parmi eux figurent 32 femmes et 24 hommes. Notons que les adolescents ont été exclus de cette analyse car c'est au cours de la puberté que les os coxaux se remodelent et acquièrent leurs caractéristiques morphologiques (Bruzek *et al.* 2005). Certains ont cependant pu être intégrés à la diagnose secondaire lorsque leur maturation osseuse était entièrement achevée.

fonction discriminante	mesures concernées	lambda de Wilk	% d'individus bien classés	nombre d'individus concernés
fd 1	M1, M2 et M3	0,34	89,3%	47
fd 2	M1 et M6	0,29	90,0%	40
fd 3	M7 et M8	0,29	92,5%	40
fd 4	M11 et M12	0,32	88,2%	51
fd 5	M5 et M18	0,53	86,7%	45
fd 6	M19 et M 20	0,41	90,0%	40
fd 7	M5, M18 et M19	0,43	88,1%	42
fd 8	M22, M23, M24 et M25	0,4	88,9%	36
fd 9	M23 et M25	0,53	86,7%	39

TABLEAU 13

Fonctions discriminantes

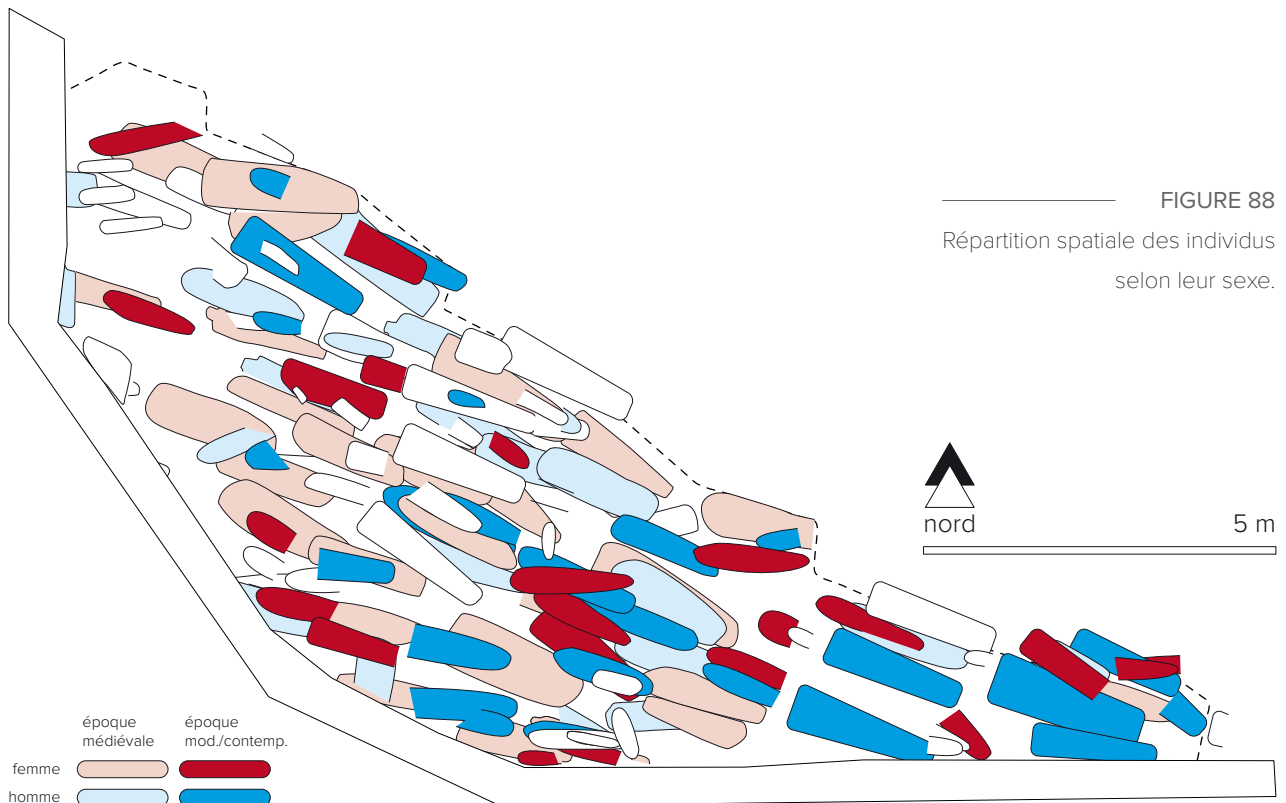
retenues.

La diagnose sexuelle secondaire a été réalisée sur les individus dont au moins une mesure extra-coxale a pu être enregistrée. Dans un premier temps, le logiciel Statistica^a a été employé pour tester la distribution des variables métriques. Ainsi, 4 mesures (M5, M11, M12 et M23) ont été écartées de l'analyse car elles ne suivaient pas une distribution normale d'après la forme de leur histogramme et le résultat du test statistique de Shapiro-Wilk. Secondairement, ce logiciel a servi à l'élaboration de fonctions discriminantes. Elles ont été choisies en fonction du lambda de Wilks, du pourcentage de classement correct des individus sexés par diagnose primaire et du nombre d'individus concernés par les mesures (TABLEAU 13). Cette démarche a permis d'augmenter considérablement le pourcentage d'individus sexés en déterminant 24 hommes et 20 femmes supplémentaires. Ce taux élevé témoigne non seulement du fort pouvoir discriminant des variables métriques entre les populations masculines et féminines, mais également d'une bonne conservation des restes osseux car de nombreuses mesures ont pu être enregistrées.

Grâce à la combinaison de ces deux méthodes, on obtient au final un total de 48 hommes et 52 femmes, autrement dit 90 % des individus en position primaire potentiellement « sexables » ont pu être déterminés.

1. Le taux de masculinité est la proportion d'hommes dans la population adulte totale sexée.

À première vue, le sex-ratio paraît équilibré. Le taux de masculinité¹, proche de 50 % lorsque le nombre d'hommes est équivalent au nombre de femmes, est ici égal à 48 %. Le test statistique du χ^2 corrigé de Yates (χ^2 observé = 0,16) confirme bien l'absence de déséquilibre. Par contre, lorsque l'on étudie la dispersion des sépultures par phases chronologiques, de légères variantes apparaissent. En effet, les individus inhumés avant le XV^e siècle sont majoritairement féminins (31 femmes et 24 hommes) tandis qu'après cette date les hommes sont les plus nombreux (24 hommes et 21 femmes). Ces faibles écarts ne sont toutefois pas significatifs (χ^2 observé = 0,89 pour la période médiévale et χ^2 = 0,20 pour l'époque moderne/contemporaine). Au fil des siècles, le recrutement des individus ne semble donc pas dépendant de leur sexe sur cette partie du cimetière. Ce résultat est confirmé par l'analyse de la répartition spatiale qui montre que les sépultures masculines et féminines se côtoient (FIGURE 88). Ce phénomène est classiquement observé et se retrouve dans les cimetières avoisinants tel celui de Saint-Georges de Montagne (Bacchiddu 1979 et 1980).



ESTIMATION DE L'ÂGE AU DÉCÈS

2.2

Les 151 individus dénombrés se répartissent de la manière suivante: 41 sujets immatures dont 9 tout-petits décédés avant 1 an (parmi eux figurent 3 fœtus) et 3 adolescents de plus de 15 ans, 85 adultes et 25 sujets adolescents ou adultes. L'âge de chaque sujet a été estimé précisément (*cf.* catalogue des sépultures), puis, afin de pouvoir exploiter ces données, nous avons subdivisé les immatures en 5 classes d'âge: fœtus, [0–2], [3–7], [8–12] et [13–20]. Ce découpage a été choisi car il semble correspondre au mieux aux comportements socioculturels des groupes médiévaux et modernes envers les enfants (Séguy et Buchet 2011, Pérez 2014). Les adultes ont simplement été partagés en deux grandes classes, [20–30] et > à 30 ans, car les données biologiques ne permettent pas plus de précision.

Le résultat (TABLEAU 14) montre que toutes les classes d'âge sont représentées au sein de la population étudiée. Le même constat apparaît lorsque l'on analyse les deux groupes chronologiques séparément. Les effectifs attribués à chaque classe sont sensiblement équivalents entre les périodes médiévales et modernes/contemporaines (FIGURE 89). Les critères de recrutement en fonction de l'âge des sujets ne semblent donc pas avoir différé au cours du temps.

Dans le cadre de cette étude, une analyse poussée du recrutement des individus n'aurait aucune signification au vu de l'infime partie du cimetière fouillée. Cependant, on peut remarquer, dans un premier temps, qu'un déficit important d'immatures est présent. En effet, le quotient 20q0, représentant la probabilité de survie à vingt ans, est très faible. Il est de 271 ‰ alors qu'il devrait, comme dans les populations anciennes, être compris entre 446 et 640 ‰ (Ledermann 1969).

	foetus	0 à 2 ans	3 à 7 ans	8 à 12 ans	13 à 20 ans	20 à 30 ans	> 30 ans
effectif	3	15	7	2	3	22	20
		5		4		43	
		2			7		
		18					

TABLEAU 14

Distribution des individus
par classes d'âge.

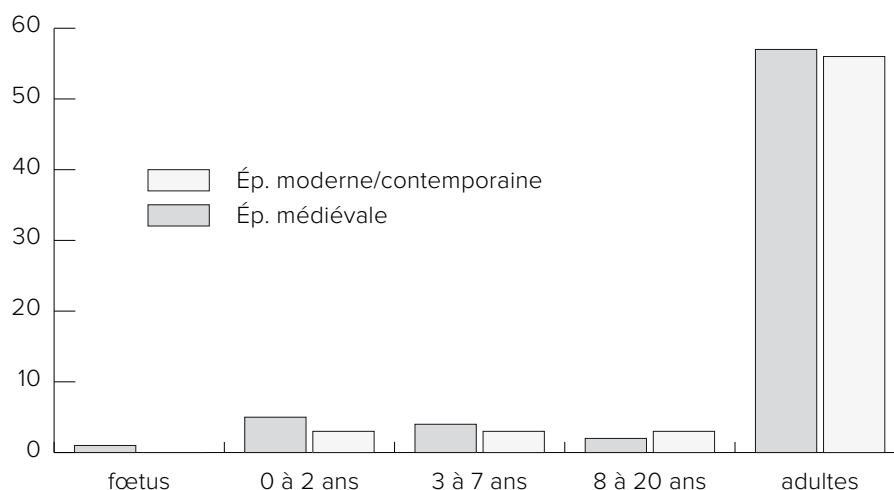


FIGURE 89

Effectif d'individus par classe
d'âge selon les époques.

2. Les quotients de mortalités ont été calculés en utilisant le principe de « minimalisation des anomalies » de P. Sellier (1996) et ont été comparés aux valeurs théoriques publiées par S. Ledermann (1969) pour des espérances de vie à la naissance de 25 et 35 ans.

De plus, même en incluant les individus adolescents/adultes aux sujets immatures, ce quotient reste inférieur aux valeurs attendues ($20q_0 = 437\%$). Dans un second temps, en établissant des courbes de mortalités², on s'aperçoit que la seule anomalie irréductible, aussi bien à la période médiévale qu'à la période suivante, est le déficit de tous-petits âgés de moins de 4 ans (TABLEAU 15 illustré par la FIGURE 90). Bien sûr il est possible que leur tombe soit localisée dans un autre secteur du cimetière, mais il est également probable qu'un grand nombre de ces sépultures aient été détruites. Leur faible profondeur d'enfouissement et leur taille réduite ont sans doute facilité leur destruction lors des multiples phases d'inhumations.

Concernant la répartition spatiale des individus selon leur âge, même si aucun secteur ne semble privilégier certaines classes d'âge, des concentrations se dégagent. Effectivement, 7 regroupements d'individus, principalement âgés de 0 à 2 ans ou de 3 à 7 ans, sont visibles aussi bien à l'époque médiévale qu'aux périodes plus récentes (FIGURE 91). Cette pratique se retrouve sur plusieurs cimetières médiévaux, tel celui de Vilarnau dans le Roussillon (Passarrius *et al.* 2008). Et dans le contexte local, des rassemblements de périnataux ont déjà été signalés (Bizot 1991, Piat et Scuiller 2011).

TABLEAU 15

Quotients de mortalité des individus comparés aux valeurs théoriques maximales de référence (Ledermann 1969).

		ép. médiévale	ép. mod/contemp.	e° max = 25	e° max = 35
	[0]	54,05	29,85	459,80	156,30
	[1-4]	114,29	76,92	607,60	116,90
	[5-9]	48,39	50,00	123,60	26,90
	[10-14]	33,90	35,09	67,60	17,90
	[15-19]	52,63	36,36	97,00	24,60

FIGURE 90
Courbes de mortalité relative
au tableau 15.

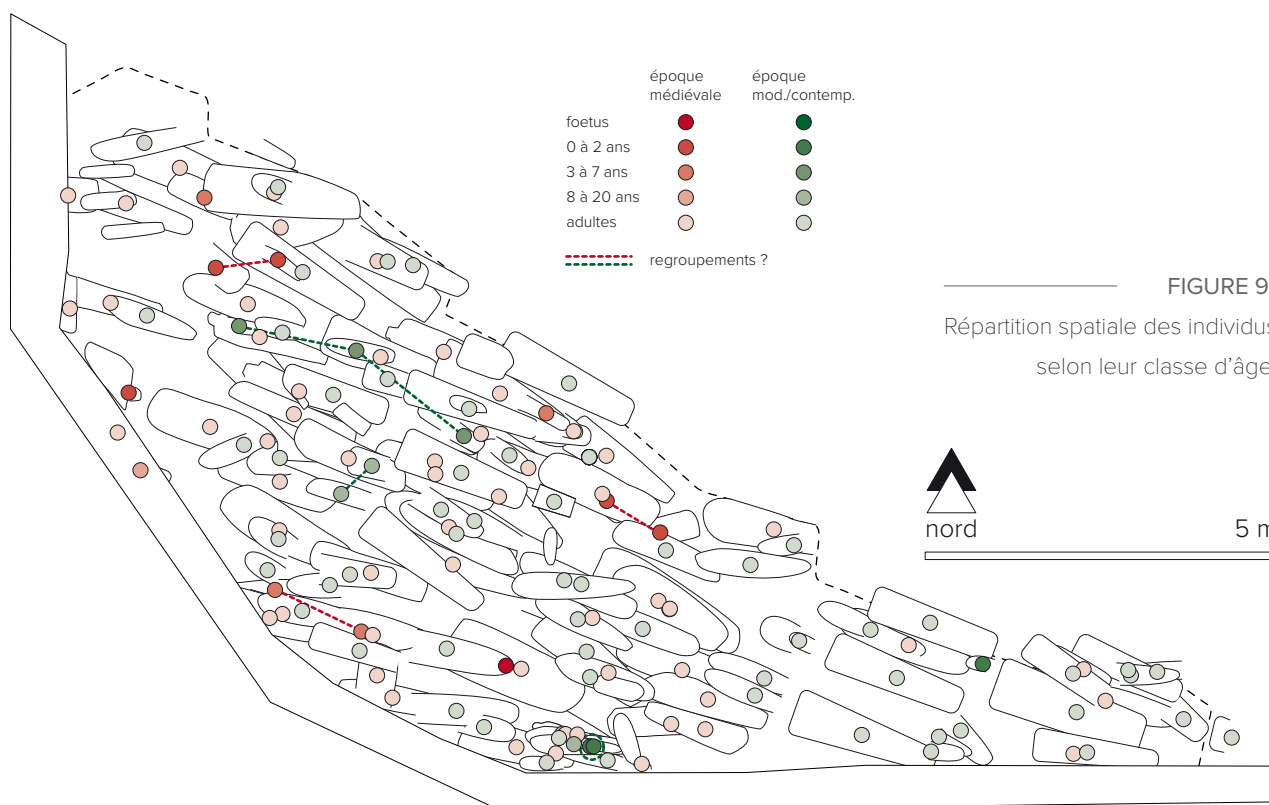
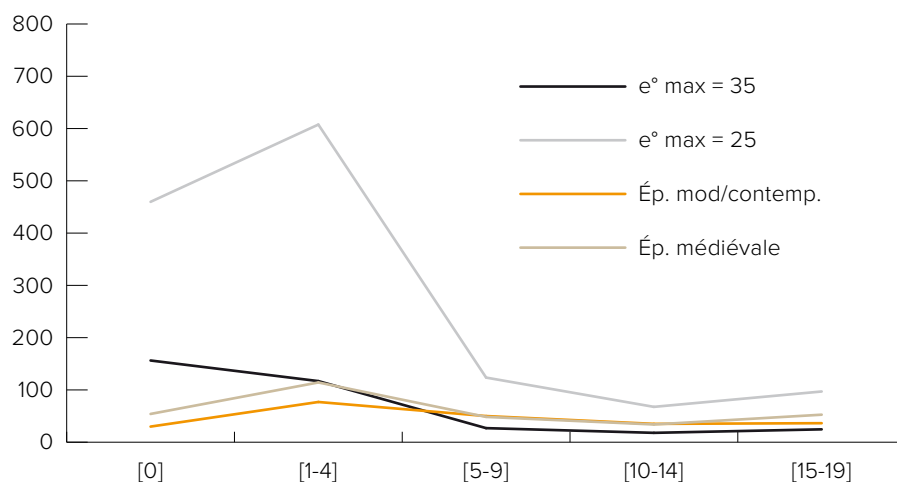


FIGURE 91
Répartition spatiale des individus
selon leur classe d'âge.

LES VARIATIONS
ANATOMIQUES NON
MÉTRIQUES

2.3

L'analyse des variations anatomiques a permis, d'une part, de caractériser biologiquement la population et de comparer les groupes chronologiques et d'autre part, de comprendre l'organisation de l'espace funéraire.

*Caractérisation
de la population*

2.3.1

Les tableaux suivants (TABLEAUX 16 et 17) recensent les pourcentages obtenus pour chaque variation anatomique crânienne, infra-crânienne et dentaire observable cotée sur les individus. Notons que seuls les caractères présents au moins une fois sont renseignés et les traits bilatéraux sont présentés côtés droit et gauche confondus.

variations anat.	nombre d'individus porteurs	nombre d'individus observables	%	variations anat.	nombre d'individus porteurs	nombre d'individus observables	%
PMH d	6	76	7,9%	SDL	7	45	15,6%
PMH g	5	77	6,5%	SPC	4	44	9,1%
TP	5	65	7,7%	OA d	1	53	1,9%
SM	4	66	6,1%	OA g	2	50	4,0%
ET d	4	52	7,7%	FSS d	1	47	2,1%
ET g	2	47	4,3%	FSS g	1	48	2,1%
FSOM d	13	59	22,0%	PO d	10	73	13,7%
FSOM g	16	54	29,6%	PO g	9	76	11,8%
SMEN d	8	48	16,7%	MA d	13	63	20,6%
SMEN g	4	45	8,9%	MA g	16	68	23,5%
CHBIP d	9	61	14,8%	El d	9	62	14,5%
CHBIP g	11	57	19,3%	El g	8	65	12,3%
PPARA	4	33	12,1%	FA	6	65	9,2%
CCI d	2	44	4,5%	3T d	24	77	31,2%
CCI g	2	43	4,7%	3T g	29	80	36,3%
FCOND	1	54	1,9%	EVL g	10	63	15,9%
OSS	6	52	11,5%	EVL d	10	60	16,7%
OSL	38	66	57,6%	FACC d	3	65	4,6%
OSSQ	3	34	8,8%	FACC g	2	61	3,3%
OFL	3	41	7,3%	FACC2 d	30	66	45,5%
OFA	2	36	5,6%	FACC2 g	31	62	50,0%
OFP	1	26	3,8%	FSBIP d	36	69	52,2%
OI	1	48	2,1%	FSBIP g	38	69	55,1%
PPOST d	10	60	16,7%	FAABS d	5	68	7,4%
PPOST g	3	58	5,2%	FAABS g	7	68	10,3%
PLAT	2	59	3,4%	EAMC d	6	63	9,5%
FSD d	7	63	11,1%	EAMC g	2	62	3,2%
FSD g	2	63	3,2%				
LAO	16	59	27,1%				
PCS	1	44	2,3%				
PPX	2	15	13,3%				
FC	1	95	1,1%				

TABLEAU 16

Fréquence des variations anatomiques crâniennes et infra-crâniennes.

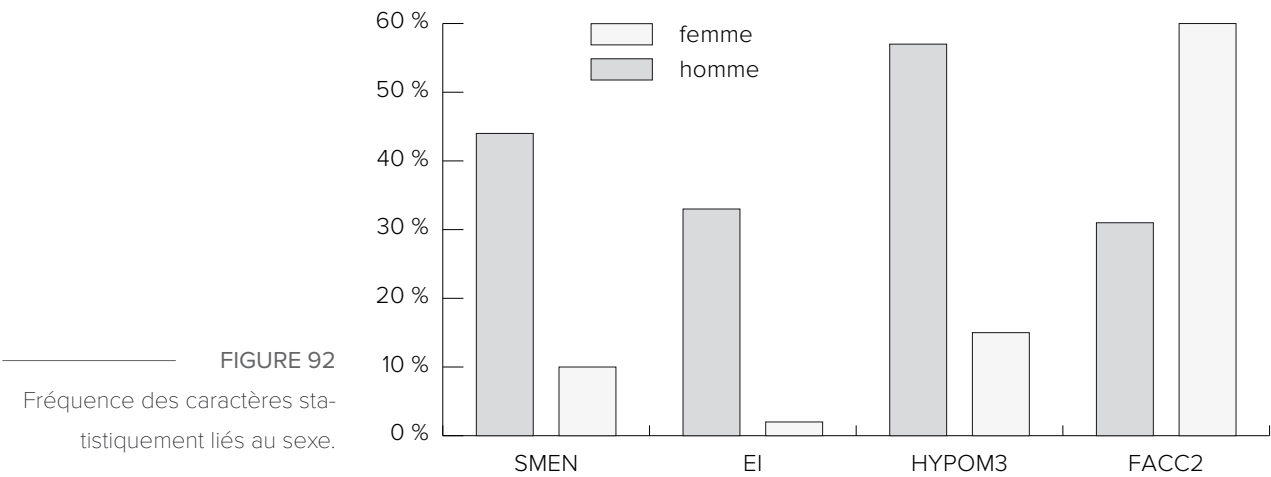
variations anatomiques	nombre d'individus porteurs	nombre d'individus observables	%	variations anatomiques	nombre d'individus porteurs	nombre d'individus observables	%
M3 sup d HYPO	12	35	34,3%	I1 sup d IP	2	19	10,5%
M3 sup g HYPO	14	32	43,8%	I1 sup g IP	4	23	17,4%
M2 sup d HYPO	10	43	23,3%	M3 inf CS	11	33	33,3%
M2 sup g HYPO	13	42	31,0%	M2 inf g CS	6	42	14,3%
M1 sup g HYPO	2	39	5,1%	M2 inf d CS	4	44	9,1%
M3 sup d éié	2	33	6,1%	M1 inf g CS	3	33	9,1%
M3 sup g éié	4	29	13,8%	M1 inf d CS	2	36	5,6%
M2 sup d éié	7	39	17,9%	M1 inf g 4cusp	3	32	9,4%
M1 sup d éié	2	37	5,4%	M1 inf d 4cusp	6	34	17,6%
M1 sup g éié	2	34	5,9%	M3 inf g FV	2	31	6,5%
M2 sup MAT	3	33	9,1%	M3 inf d FV	3	31	9,7%
M1 sup d MAT	5	21	23,8%	M2 inf FV	2	36	5,6%
M1 sup g MAT	5	16	31,3%	M1 inf FV	2	32	6,3%
M1 sup PC	5	22	22,7%	M3 inf g éié	3	32	9,4%
M1 sup d CARAB	11	34	32,4%	M3 inf d éié	4	33	12,1%
M1 sup g CARAB	7	26	26,9%	M2 inf g éié	16	46	34,8%
M1 sup C5	2	30	6,7%	M2 inf d éié	11	42	26,2%
I2 sup d SCR	2	36	5,6%	M1 inf éié	4	33	12,1%
I2 sup g SCR	3	35	8,6%	P2 inf CUSP	12	48	25,0%
I1 sup SCR	2	36	5,6%	P1 inf CUSP	3	54	5,6%
C sup d TD	3	37	8,1%				
C sup g TD	2	36	5,6%				
I2 sup TD	2	32	6,3%				
I2 sup d IP	5	22	22,7%				
I2 sup g IP	7	24	29,2%				

TABLEAU 17

Fréquence des variations anatomiques dentaires sur les dents permanentes et déciduales.

3. Seules les probabilités inférieures ou égales à 0,05 ont été considérées comme significatives. Ceci est valable pour tous les tests statistiques menés au cours de cette étude.

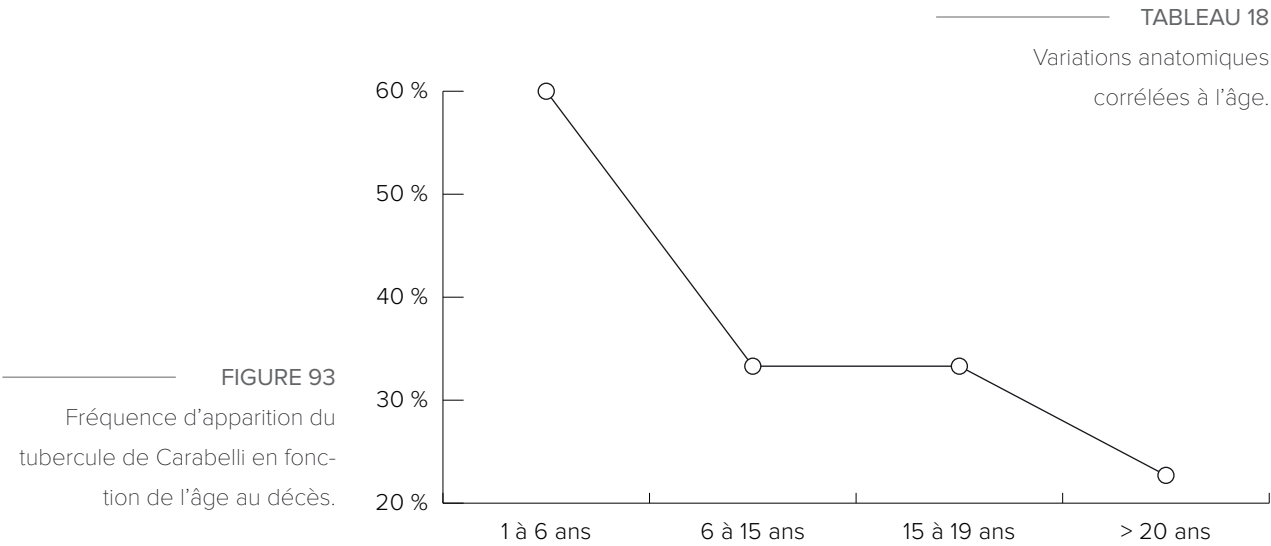
Afin de caractériser au mieux la population, nous avons étudié statistiquement la corrélation de ces variables à l'âge et au sexe des sujets. Rappelons que les insertions en fosse seront étudiées ultérieurement (*cf.* § « Les marqueurs d'activités »). Une liaison avec le sexe est confirmée, grâce au test exact de Fischer³, pour 4 variations (FIGURE 92). Ce résultat est fréquemment observé pour la *sutura mendosa* (Hauser et De Stefano 1989), l'empreinte iliaque sur le fémur (Saunders 1978) et la facette d'accroupissement latérale du tibia (Crubézy 1988, Castex 1994). Ces deux derniers traits pourraient découler selon certains auteurs de mouvements répétés d'accroupissement et de flexion et d'extension de la hanche (Mafart 1984, Saunders 1978). Leur apparition pourrait donc dépendre essentiellement de facteurs biomécaniques et révéler ainsi l'existence d'activités différenciées entre hommes et femmes. Du reste, soulignons que la fréquence de facettes d'accroupissement chez les femmes est particulièrement élevée (60 %). Une étude menée sur 4 autres populations médiévales et modernes a en effet révélé des fréquences ne dépassant pas 45 % (Boulle 2001). *A contrario*, les caractères dentaires présentent eux



une forte héritabilité. La prépondérance d’hypocône sur les troisièmes molaires des hommes révèle ainsi une différence biologique entre les groupes masculin et féminin. Les individus auraient-ils alors une origine différente ?

Concernant la liaison avec l’âge au décès, 3 variations anatomiques apparaissent statistiquement corrélées : le tubercule accessoire mésial, le protoconule et le tubercule de Carabelli (TABLEAU 18). Mais aucune étude ne permet actuellement d’interpréter ces fréquences élevées retrouvées chez les immatures. Seule l’abondance du tubercule de Carabelli chez les jeunes sujets a déjà fait l’objet d’observations récurrentes (Castex 1994, Murail 1996, Laforest 2008). Sa fréquence décroît très nettement en fonction de l’âge, comme c’est le cas à Montagne (FIGURE 93).

variations anat.	adultes			immatures			test exact de Fischer
	nbre ind. porteurs	nbre ind. observables	%	nbre ind. porteurs	nbre ind. observables	%	
MAT	2	37	5,4%	4	10	40,0%	p = 0,01
PC	1	15	6,7%	4	5	80,0%	p = 0,01
CARAB	7	28	25,0%	4	5	80,0%	p = 0,03



Une telle corrélation est remarquable puisqu'*a priori*, une fois que la dent est formée, sa morphologie reste identique tout au long de la vie. Le fort déterminisme génétique de ce caractère (Scott et Turner 1997) permet donc d'envisager un risque de mortalité plus fort pour les individus le possédant car les enfants qui ont survécu (autrement dit les adultes que nous observons) sont moins porteurs de ce trait (Bocquentin 2003).

Le groupe 2.3.2
médiéval vs le
groupe moderne/
contemporain

Nous avons ensuite testé l'homogénéité de l'échantillon afin de comprendre s'il s'agit de l'évolution d'une même population ou s'il y a eu une véritable rupture dans l'occupation du site avec l'arrivée d'un nouveau groupe humain. Pour cela, nous avons effectué des comparaisons entre les groupes médiévaux et modernes/contemporains par l'intermédiaire du test statistique exact de Fisher. Les résultats montrent que les différences observées sont très rares. Une grande homogénéité semble transparaître entre ces deux ensembles. Seule une variation diffère ($p = 0,03$), il s'agit du tubercule accessoire mésial sur les premières molaires supérieures permanentes. Présent sur les sujets médiévaux, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, ce tubercule disparaît complètement à la période suivante. Comme tous les traits dentaires, son déterminisme est considéré comme génétique (Scott et Turner 1997). À la lecture de ce résultat, il semblerait alors que la population ait connu de possibles micro-évolutions. Dans l'ensemble, la grande proximité biologique entre les individus favorise l'hypothèse d'une continuité de l'occupation.

Afin d'obtenir une vision plus globale, nous avons ensuite calculé les mesures moyennes de divergence (MMD) entre les deux ensembles. Toutes les combinaisons réalisées à partir des caractères d'origine plutôt fonctionnelle ont conduit à des MMD négatives et ce, quelque soit l'âge ou le sexe des individus. *A contrario*, les analyses menées sur les variations d'origine génétique ont livré des résultats significatifs (TABLEAU 19). Rappelons qu'une MMD est considérée comme significative lorsque sa valeur est plus de deux fois supérieure à son écart-type. Plus la MMD sera élevée, plus les ensembles seront éloignés. Ces analyses témoignent donc d'une divergence biologique avérée entre les femmes médiévales et celles de la période suivante, tandis que la population masculine semble être restée homogène au fil du temps. La prise en compte de l'étiologie des caractères permet également de réfuter l'hypothèse d'un simple changement d'activité. Précédemment, la variation de fréquence d'hypocône avait déjà laissé entrevoir une origine différentielle entre hommes et femmes. Ainsi, à la lumière de toutes ces données, il semble qu'on ait affaire à une société au régime patrilocal, c'est-à-dire favorisant la mobilité des femmes et l'enracinement des hommes dans leur communauté. Ce mode de fonctionnement n'est pas rare et se retrouve aussi bien à l'époque médiévale que moderne (Crubézy 1994).

TABLEAU 19
MMD calculées sur la base des
variations à déterminisme géné-
tique (* = MMD significative).

	valeur MMD	écart-type MMD
population médiévale / population mod.contemp.	0,093 *	0,019
adultes médiévaux / adultes mod.contemp.	0,09 *	0,022
femmes médiévales / femmes mod.contemp.	0,134 *	0,053
hommes médiévaux / hommes mod.contemp.	0,022	0,062

Des regroupements « familiaux » ? 2.3.3

En dernier lieu, la répartition spatiale de certains caractères a été observée car elle peut permettre de repérer des regroupements « familiaux » (Crubézy et Sellier 1990). Il faut pour cela que les variations soient rares au sein de la population concernée ou qu'elles présentent une fréquence significativement différente dans une certaine zone de l'aire funéraire et qu'elles ne soient pas liées au sexe, à l'âge ou encore à l'activité des défunts. De plus, seuls les liens de « parenté biologique » peuvent être ainsi perçus et en aucun cas les relations de « parenté sociale ».

En projetant ces variations sélectionnées sur le plan des sépultures médiévales, 4 caractères semblent indiquer une volonté de rapprochement familial (FIGURE 94). On retiendra particulièrement la répartition du tubercule accessoire mésial qui permet de repérer 3 couples de sépultures distincts : SP 116 et 136, SP 150 et 129 et SP 132 et 133. Aux époques modernes et contemporaines, des groupes apparaissent de manière plus évidente. La répartition des sujets porteurs de marque acétabulaire, de facette d'accroupissement médiale, de cuspides linguales multiples sur leur deuxième prémolaire inférieure et de cuspides supplémentaires sur leurs molaires inférieures met en évidence 6 rapprochements (FIGURE 95).

L'inhumation rapprochée d'individus appartenant à une même famille est une pratique connue à ces époques (Passarrius *et al.* 2008) et confirmée par certaines analyses paléogénétiques (Crubézy *et al.* 1998). En Gironde, des cas ont déjà été signalés à Rions et à Sainte-Colombe (Nacfer 1989, Faravel 1989). Rappelons cependant que ces analyses spatiales permettent seulement de repérer certains sujets apparentés et non l'ensemble exhaustif. L'absence de concentration ne traduit donc en aucun cas l'absence de liens de parenté. À la lecture de ces résultats, il serait donc erroné de tirer des conclusions trop hâtives sur un changement d'organisation de l'espace sépulcral à la fin du Moyen Âge.

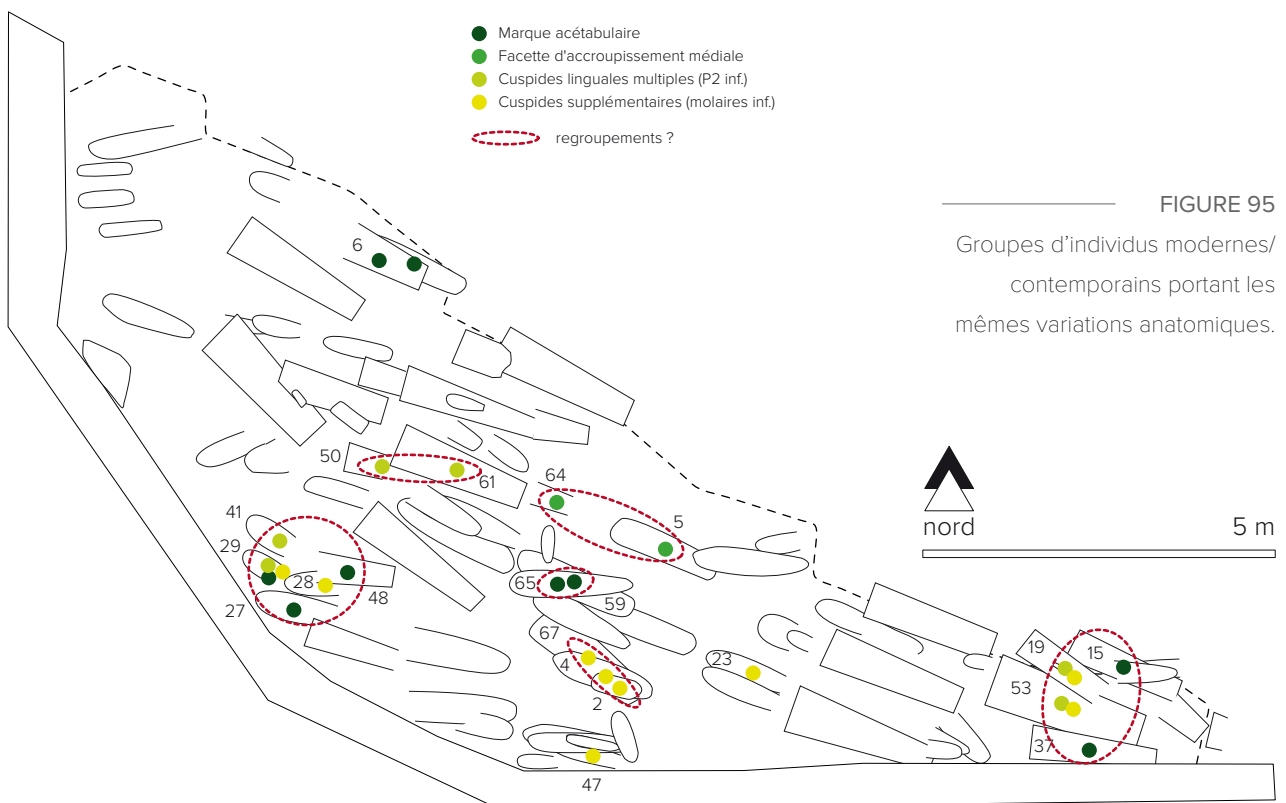
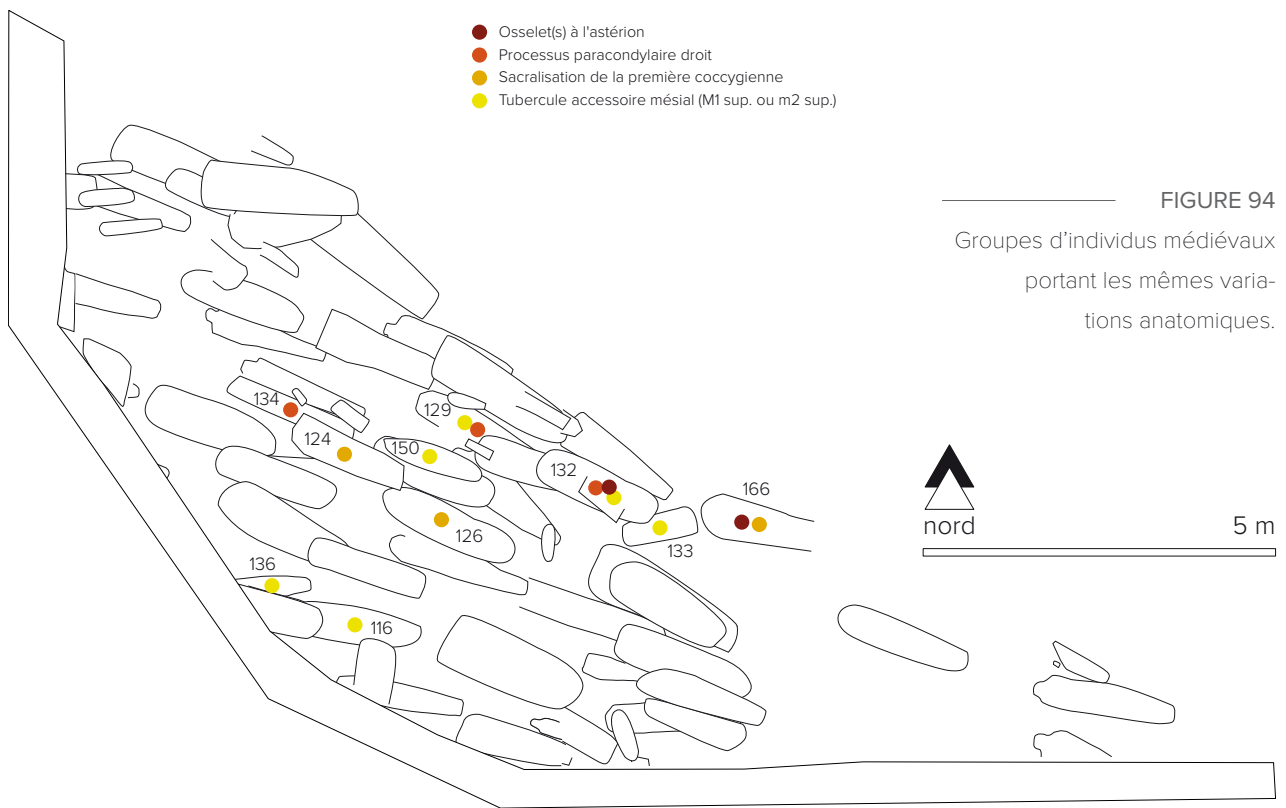
CARACTÉRISATION 2.4 MÉTRIQUE DE LA POPULATION

Le dimorphisme sexuel 2.4.1

Lors de la réalisation de la diagnose sexuelle secondaire, nous avons déjà montré que de plusieurs combinaisons de mesures étaient très dimorphiques (*cf.* § 2.1. « Détermination du sexe »). L'étude de la stature et de la morphologie *infracrânienne* des individus est venue confirmer ces résultats. Une différence de taille relativement marquée apparaît entre les populations masculine et féminine. La stature moyenne des hommes est nettement plus élevée que celle des femmes (169 cm contre 155 cm). Cette différence de 14 cm est hautement significative (test de T de Student, $p = 0,01$). Ce dimorphisme sexuel s'observe aussi bien à la période médiévale qu'à la suivante (test de T de Student, $p = 0,01$ entre les hommes et les femmes médiévaux et $p = 0,01$ entre les modernes/contemporains).

En analysant les autres mesures *infracrâniennes* enregistrées et les indices calculés, le même résultat en ressort. À l'époque moderne et contemporaine, seules 8 variables métriques n'apparaissent pas significatives⁴ entre hommes et femmes et à l'époque médiévale seulement 6 variables sont non significatives (TABLEAUX 20 et 21).

4. Toutes les analyses ont été réalisées grâce au test U de Mann-Whitney non-paramétrique car les effectifs étaient relativement faibles.



variables	hommes			femmes			Mann-Whitney
	N	moyenne	écart-type	N	moyenne	écart-type	p-valeur
M1	12	146,4	6,4	16	133,0	7,1	0,01*
M2	14	39,0	1,7	23	33,3	3,2	0,01*
M3	17	63,3	2,9	23	55,2	3,5	0,01*
M4	15	49,2	2,5	23	44,0	2,5	0,01*
M5	14	321,4	10,6	22	296,1	14,3	0,01*
M6	15	65,1	3,9	27	56,6	3,6	0,01*
M7	16	17,2	1,0	27	15,2	1,2	0,01*
M8	16	12,4	0,8	27	10,4	0,6	0,01*
M9	11	242,5	10,0	22	220,0	12,9	0,01*
M10	16	43,5	2,8	26	38,9	2,3	0,01*
M11	15	18,4	1,3	27	14,9	1,3	0,01*
M12	15	14,8	1,2	27	12,0	1,0	0,01*
M13	9	261,8	10,2	21	239,2	14,9	0,01*
M14	14	39,4	2,7	26	33,8	2,5	0,01*
M15	18	46,7	1,9	28	40,8	1,8	0,01*
M16	18	47,6	1,6	28	41,2	1,9	0,01*
M17	17	29,9	2,4	27	26,6	2,0	0,01*
M18	17	28,1	1,3	27	25,6	1,7	0,01*
M19	13	80,9	2,9	22	72,0	3,2	0,01*
M20	13	450,3	16,7	24	402,4	27,5	0,01*
M21	13	455,2	16,3	24	407,0	26,9	0,01*
M22	18	35,5	2,5	26	31,0	2,5	0,01*
M23	18	24,3	2,4	26	21,4	1,4	0,01*
M24	20	45,9	2,6	23	41,3	1,9	0,01*
M25	17	74,5	2,8	24	67,1	3,2	0,01*
M26	16	372,0	18,2	21	340,8	22,2	0,01*
M27	16	76,3	3,8	24	67,9	4,7	0,01*
M28	18	46,0	3,9	20	41,7	2,4	0,01*
M29	18	81,3	3,6	22	71,9	4,1	0,01*
M30	17	42,7	1,9	25	39,1	2,2	0,01*
M31	20	59,4	2,9	26	52,8	2,8	0,01*
M32	17	43,0	2,4	25	39,2	2,3	0,01*
M33	17	41,0	2,7	25	37,8	3,0	0,01*
M34	18	169,8	4,7	26	153,9	7,4	0,01*
M35	17	106,3	7,1	27	104,2	10,3	0,73
M36	18	98,1	1,3	28	98,9	2,0	0,36
M37	18	68,4	6,4	26	69,4	4,9	0,53
M38	15	20,4	1,4	20	20,0	1,5	0,66
M39	13	20,2	1,5	22	19,3	1,2	0,08
M40	11	17,9	1,4	21	17,8	1,0	0,87
M41	16	72,4	4,6	27	68,9	5,0	0,04*

TABLEAU 20

Statistiques descriptives des variables métriques des individus médiévaux et résultats
des différences entre sexes.

variables	hommes			femmes			Mann-Whitney
	N	moyenne	écart-type	N	moyenne	écart-type	p-valeur
M1	10	146,7	6,6	16	136,1	5,7	0,01*
M2	14	40,9	2,9	18	33,3	2,8	0,01*
M3	13	61,6	4,1	17	55,0	3,5	0,01*
M4	12	50,5	2,9	13	44,1	2,7	0,01*
M5	11	318,1	12,5	12	291,1	12,9	0,01*
M6	15	65,5	3,5	17	56,6	4,5	0,01*
M7	18	16,9	1,7	15	14,9	0,9	0,01*
M8	18	12,5	0,9	15	10,5	0,7	0,01*
M9	11	237,0	11,7	8	211,1	9,7	0,01*
M10	17	44,5	2,9	16	38,2	2,6	0,01*
M11	18	17,6	1,4	14	14,8	1,2	0,01*
M12	17	14,2	1,6	14	11,9	0,7	0,01*
M13	9	254,7	11,9	8	236,0	13,7	0,02*
M14	15	40,0	3,2	14	34,8	2,6	0,01*
M15	11	47,2	2,3	14	41,5	2,7	0,01*
M16	11	48,0	2,7	14	42,3	2,9	0,01*
M17	17	29,4	1,9	15	25,4	1,7	0,01*
M18	17	27,2	2,3	15	24,9	1,7	0,01*
M19	9	80,0	4,3	7	72,3	3,9	0,01*
M20	8	438,1	15,7	7	399,3	24,3	0,01*
M21	8	441,6	15,5	7	404,0	24,2	0,01*
M22	16	34,1	1,6	11	29,2	2,9	0,01*
M23	16	25,2	2,0	10	21,1	2,1	0,01*
M24	14	46,5	2,5	5	43,5	3,5	0,08
M25	11	75,1	3,6	8	68,4	3,6	0,01*
M26	12	365,1	18,2	4	342,5	28,6	0,13
M27	16	74,3	4,3	9	66,9	4,4	0,01*
M28	14	45,8	3,0	5	39,5	3,5	0,01*
M29	15	78,9	3,7	5	71,8	4,1	0,01*
M30	16	42,4	2,3	6	38,7	2,9	0,02*
M31	17	60,4	2,3	6	54,9	3,7	0,01*
M32	16	43,1	2,9	9	40,4	2,7	0,02*
M33	16	42,0	2,5	10	38,4	2,5	0,01*
M34	14	167,2	4,1	16	156,7	6,7	0,01*
M35	17	108,6	9,4	15	102,5	6,7	0,13
M36	11	98,3	1,9	14	98,1	2,0	0,83
M37	16	74,2	7,2	10	73,1	5,4	0,75
M38	12	20,3	1,4	4	19,6	1,1	0,39
M39	11	20,2	0,7	12	19,8	1,3	0,42
M40	11	18,4	1,1	8	18,6	1,3	0,9
M41	18	74,4	4,2	15	71,1	6,2	0,05*

TABLEAU 21

Statistiques descriptives des variables métriques des individus modernes/contemporains et résultats des différences entre sexes.

En outre, il est particulièrement intéressant de souligner que ce sont principalement les indices de robustesse et de forme (pilastre, tête fémorale, cnémie) qui sont non dimorphiques et ce, aussi bien à l'époque médiévale qu'à la suivante. Ainsi, au sein de chaque phase chronologique, la différence entre hommes/femmes se caractérise essentiellement par le format des os et non par leur forme. Or, l'expression de la robustesse et de la forme des os est souvent associée au degré d'activité (Fruyt 1980). La similitude observée laisse donc suggérer que les hommes et les femmes pratiquaient des activités physiques de même intensité.

Comparaisons morphométriques entre les médiévaux et modernes/contemporains 2.4.2

Concernant l'évolution morphologique des individus, la stature n'a pas beaucoup changé. Les écarts de taille entre les femmes médiévales et modernes d'une part et entre les hommes médiévaux et modernes d'autre part sont minimes et non significatifs (test de T de Student, $p = 0,22$ entre les femmes et $p = 0,11$ entre les hommes). Les analyses menées sur les autres variables métriques donnent des résultats similaires. Aucune différence n'apparaît au sein de la population masculine. Les traits morphométriques d'une population résultent d'une combinaison de nombreux facteurs (nutrition, stress, conditions environnementales...) [Ferembach 1962]. Ces résultats semblent alors témoigner de conditions environnementales relativement similaires entre le IX^e et le XIX^e siècle. Par contre, chez les femmes, une mesure (la longueur maximale du radius) varie de manière significative au cours du temps (test U de Mann-Whitney, $p = 0,05$). Malgré une grande homogénéité de la population, les femmes se différencient légèrement au fil des siècles, confirmant ainsi l'hypothèse d'un régime patrilocal.

ÉTAT PATHOLOGIQUE DE LA POPULATION 2.5

L'étude paléopathologique constitue un outil de recherche supplémentaire qui permet d'apporter de nouvelles informations sur les conditions de vie et le milieu social de la population inhumée. Dans un premier temps, plusieurs types de lésions dentaires ont été observés afin de rendre compte de l'hygiène, du mode d'alimentation et de leur évolution au cours du temps.

État sanitaire dentaire 2.5.1
Les lésions carieuses 2.5.1.1

Plus des trois quarts de la population (80,4 % des individus) est atteint par une ou plusieurs lésion(s) carieuse(s). Le taux de dents cariées, moyen de comparaison plus adapté car il tient compte des dents non observables, est lui aussi élevé. Mais toutes les dents ne sont pas touchées de manière similaire : 28,5 % des 1537 dents permanentes observables sont atteintes contre seulement 16,7 % des 150 dents déciduales. Ce constat est à mettre en relation, non pas avec un bon état sanitaire des enfants car 44,4 % d'entre eux sont touchés, mais avec un temps d'exposition des dents dans la cavité buccale plus réduit pour les déciduales. Les différents types de dents permanentes ne sont pas atteints de la même manière : très peu de caries sont présentes sur les incisives et les canines. Ce résultat s'explique par le fait que les sillons, présents sur la face occlusale des prémolaires et surtout des molaires, facilitent le développement carieux (Hillson 2001).

Les fréquences relevées à Montagne sont très élevées en comparaison de celles d'autres populations contemporaines.

	hommes		femmes	
	ép. médiévale	ép. mod/contemp.	ép. médiévale	ép. mod/contemp.
nbre de dents cariées	81	96	165	74
nbre de dents observables	300	244	523	234
%	27,0%	39,3%	31,5%	31,6%
test du Chi2	p = 0,01		p = 1	

TABLEAU 22

Répartition des caries par sexes selon les périodes chronologiques.

Par exemple, seulement 33 % des sujets médiévaux du cimetière de l'église Saint-Vincent à Mérignac présentaient ce type de lésions (Rigeade *et al.* 2009) et une étude menée sur 37 populations médiévales européennes recense des taux allant de 1 à 23 % de caries (Polet et Orban 2001). L'état sanitaire semble de ce fait plutôt mauvais.

Observons à présent si le taux de lésions carieuses diffère entre les époques chronologiques. Pour la période médiévale, le taux de dents permanentes atteintes est de 26,5 % (n⁵ = 928) tandis qu'il passe à 31,5 % (n = 609) à la période suivante. Cette différence apparaît statistiquement significative (test du χ^2 , p = 0,03)⁶. Une telle augmentation avait déjà été observée sur le cimetière Saint-Michel de Toulouse (Cabot et Duschene 2011). Les auteures avaient alors expliqué ce phénomène par l'amélioration et la diversification du régime alimentaire au fil des siècles (*ibid.*). À Montagne, en observant les taux de chaque sexe séparément, on remarque que ce sont uniquement les hommes qui se différencient (TABLEAU 22). Peut être qu'un régime alimentaire plus riche en glucide en est à l'origine. En ce sens, l'apparition du sucre raffiné à l'époque moderne pourrait avoir joué un rôle prépondérant. Effectivement, dès le XIII^e siècle, le sucre est utilisé en cuisine mais en quantité très limitée et à but essentiellement thérapeutique. Ce n'est qu'à partir du XVII^e, avec le développement de la culture de la canne à sucre, que les plats sucrés se généralisent (confitures, douceurs, pâtisseries...) [Laurieux 1983, Birlouez 2011].

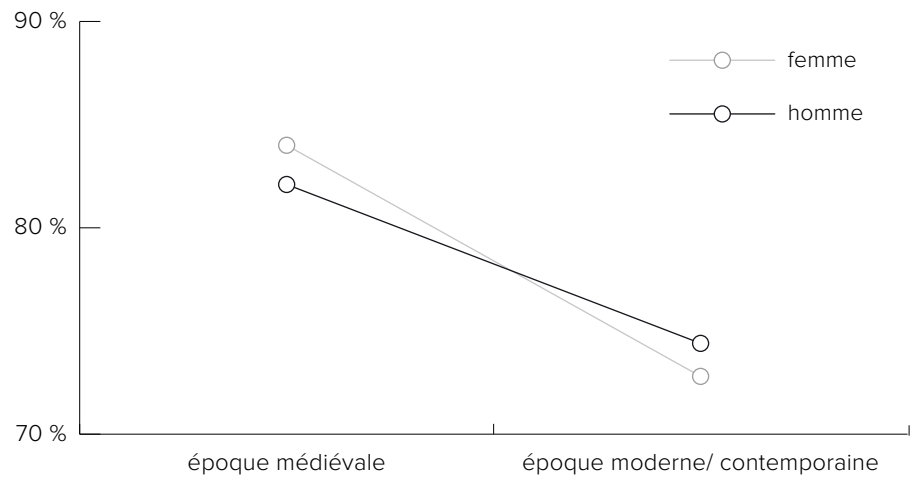
5. « n » correspond à l'effectif total observable.

6. Le test statistique du Chi2 sera utilisé pour l'ensemble des analyses ci-dessous.

Le tartre 2.5.1.2

De nombreux individus sont affectés par un ou plusieurs dépôt(s) de tartre (88,2 % des individus observables). Il s'agit essentiellement d'individus adultes (94,1 % sont atteints) et la fréquence de dents entartrées est de 76,7 % sur les dents permanentes (n = 1504). Concernant les immatures, 63,2 % sont touchés et leur taux de dents entartrées est de 49 %. Tous les types de dents présentent des dépôts mais leur ampleur n'est pas homogène. Les taux sont plus importants sur les dents mandibulaires et augmentent graduellement des molaires jusqu'aux incisives qui sont les dents les plus touchées. Ces résultats sont classiquement observés lors de l'étude de populations anciennes (Polet et Orban 2001). Par contre, les taux recensés à Montagne sont élevés au regard d'autres populations médiévales (Castex 1994, Polet et Orban 2001). Mais en Gironde, par exemple sur le cimetière Saint-Vincent à Mérignac (Rigeade *et al.* 2009), de telles fréquences avaient tout de même déjà été enregistrées.

FIGURE 96
Fréquence de tartre par sexe
en fonction des époques
chronologiques.



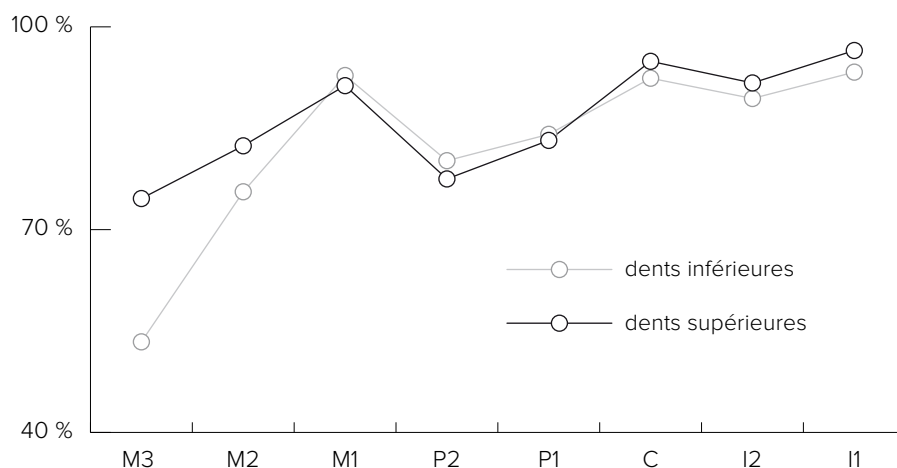
Dans un second temps, nous nous sommes attachés à percevoir s'il existait une différence de taux de tartre au cours du temps. Inversement à ce qui a été constaté lors de l'étude des lésions carieuses, les individus médiévaux sont eux plus touchés par le tartre que leurs descendants. Le taux de tartre sur les dents permanentes passe en effet de 80,3 % (n = 904) à 71,2 % (n = 600). Ce résultat significatif ($p = 0,03$) confirme l'hypothèse d'un état sanitaire différencié entre les deux périodes. Par contre, entre les sexes, aucune différence statistiquement significative n'apparaît, aussi bien à l'époque médiévale ($p = 0,5$) qu'à la suivante ($p = 0,7$). Les individus masculins comme les féminins présentent plus de tartre à l'époque médiévale qu'à la période suivante ($p = 0,01$ pour les hommes et $p = 0,01$ pour les femmes), indiquant ainsi une amélioration de l'état bucco-dentaire (FIGURE 96).

L'usure dentaire 2.5.1.3

L'usure dentaire touche 98,9 % des individus de Montagne, soit près de la totalité de la population. Parmi les dents observables, 85,8 % des 962 permanentes et 74,7 % des 113 déciduales sont usées. Ces fréquences sont très élevées mais elles s'inscrivent tout de même au sein de la variabilité connue (Bouali et Vattéoni 1991). Dans le cadre environnant, à Lignan-de-Bordeaux, la présence d'usure dentaire a déjà été signalée sur des individus médiévaux (Régaldo-Saint Blancard 1989). De nombreux facteurs étant responsables de l'usure (régime alimentaire, activités masticatrices et paramasticatrices, climat...) [Smith 1984], l'interprétation de ces résultats n'est toutefois pas aisée. Au sein de la population adulte, la comparaison entre les dents mandibulaires et celles du maxillaire révèle une atteinte similaire (FIGURE 97). Le degré d'usure reste peu sévère puisque les stades 1 et 2 dominent. Au cours de nos observations, nous avons tout de même noté quelques cas d'atteintes inhabituelles rendant compte d'activités paramasticatrices. Ces individus (SP 72, 106, 126 et 152) présentent une usure dentaire particulière probablement liée à l'utilisation de leurs dents comme outils pour des activités répétées et intensives (Gleize et Rougier 2005).

Concernant les diverses époques chronologiques, l'usure dentaire est plus marquée à la période médiévale qu'à la suivante ($p = 0,04$). Ce résultat n'est toutefois guère surprenant car d'une manière générale, l'usure dentaire affecte moins les populations contemporaines que les populations du passé (Kaifu 2000 cité

FIGURE 97
Fréquence d'usure dentaire par
types de dents.



par d'Incau 2004). En observant à présent la dichotomie homme/femme, aucune différence n'apparaît ($p = 0,09$) dans la répartition générale de l'usure. Par contre, l'étude par sexe et par phases chronologiques révèle une augmentation plus forte chez les individus masculins. Effectivement, la fréquence de dents usées chez les hommes médiévaux est de 92,3 % contre 83,9 % chez les modernes ($p = 0,01$) tandis que chez les femmes la baisse est plus faible et non significative (92,3 % à 88,9 %, $p = 0,11$). Ainsi, l'hypothèse précédemment émise d'un changement de régime alimentaire chez les hommes s'en trouve renforcée.

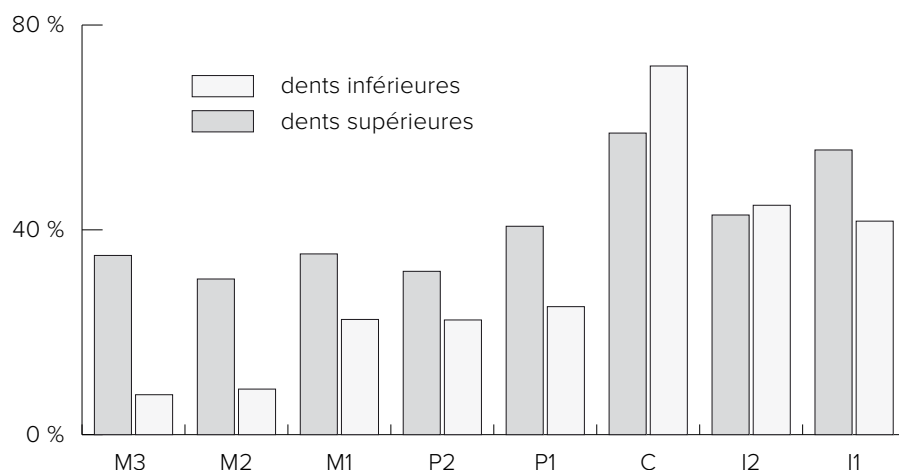
7. L'hypercémentose, terme récemment redéfini par E. d'Incau et collaborateurs (2012), est une augmentation du ciment dentaire.

Enfin, la présence d'abcès sur 38,5 % des individus ($n = 78$), d'hypercémentose⁷ sur 39 % ($n = 77$) et de pertes *ante mortem* sur plus de la moitié de la population (63,8 %, $n = 83$) renforce encore le constat d'un mauvais état bucco-dentaire. Les individus médiévaux sont les plus touchés par les abcès (47,6 % contre 27,8 %) et l'hypercémentose (43,9 % contre 33,3 %) tandis que les sujets plus récents présentent le plus de pertes *ante mortem* (71,8 % contre 56,8 %). Un des principaux facteurs de ces pertes est la présence de caries à un stade très avancé. En ce sens, ces données confirment pleinement les résultats précédents qui suggéraient une amélioration de l'état sanitaire au cours du temps excepté un fort taux de caries caractérisant le groupe moderne/contemporain.

Indicateurs de stress 2.5.2
Les hypoplasies 2.5.2.1
de l'émail dentaire

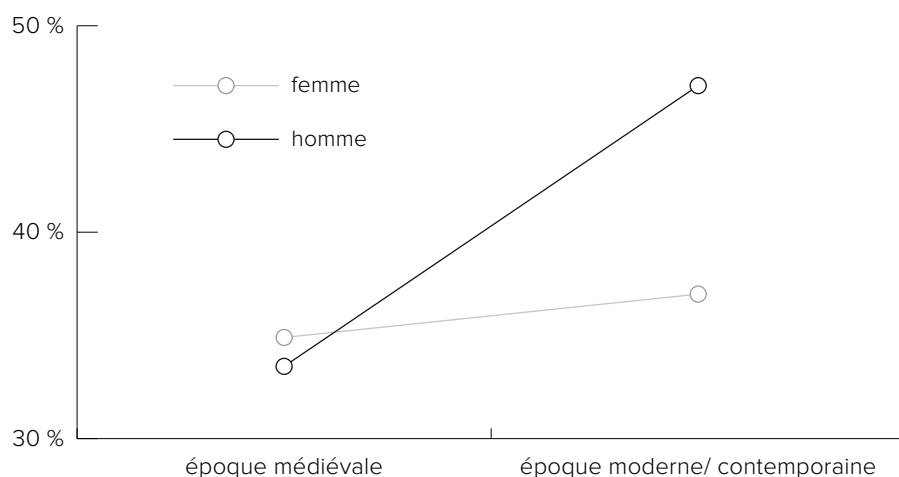
Une grande partie de la population, 81 % des individus, est atteinte par une ou plusieurs hypoplasie(s) linéaires ; le pourcentage d'hypoplasies sur le nombre de dents observables ($n = 1443$) est de 33,5 %. Ce taux est similaire à celui recensé sur d'autres populations contemporaines, comme par exemple celle du cimetière Saint-Michel à Toulouse (Cabot et Duschene 2011). Les hypoplasies se forment pendant la croissance. Leur présence rend donc compte de conditions défavorables chez les enfants, comme des problèmes de malnutrition ou de maladies infectieuses (Hillson 1986). Les différents types de dents n'ont pas la même susceptibilité aux périodes de stress. Comme cela a déjà été observé sur d'autres séries ostéologiques (Goodman et Rose 1990), les canines sont les dents les plus fréquemment atteintes (FIGURE 98).

FIGURE 98
Fréquence d'hypoplasies par
type de dents.



Nous avons ensuite tenté de percevoir si les médiévaux et les modernes ont été soumis de la même manière aux stress biologiques. Si l'on considère le pourcentage de dents atteintes, à l'époque médiévale, les individus présentent moins d'hypoplasies : 33,2 % (n = 762) contre 44,4 % (n = 505) à la période suivante. Cette différence est statistiquement significative ($p = 0,01$). Une telle augmentation au fil des siècles a déjà été recensée sur une population médiévale toulousaine (Cabot et Duschene 2011). En outre, en analysant la répartition selon le sexe des individus, on remarque que cette croissance s'observe nettement plus chez les hommes. Pour ces derniers, le taux d'hypoplasies passe de 33,5 % (n = 233) à 41,7 % (n = 191) et la différence est statistiquement significative ($p = 0,01$) ; la fréquence au sein de la population féminine augmente plus sensiblement (34,9 % à 37 %, $p = 0,62$) [FIGURE 99]. Des biais méthodologiques sont néanmoins à souligner. D'une part, l'hypoplasie témoigne d'un épisode de stress advenu pendant l'enfance. L'hypothèse d'une société à régime patrilocal empêche donc toute comparaison entre les fréquences des femmes adultes car elles n'ont pas grandi dans le même environnement. D'autre part, le « paradoxe ostéologique » mis en évidence par J.W. Wood et collaborateurs (1992) limite l'interprétation de l'ensemble des résultats.

FIGURE 99
Fréquence d'hypoplasies
par sexe en fonction des
époques chronologiques.



En effet, il a été démontré que les différences d'atteintes osseuses entre individus n'étaient pas forcément synonymes de conditions de vie favorables ou défavorables. Les sujets réagissent de manière différentielle et les symptômes osseux se retrouvent uniquement sur les individus ayant survécu à des phases de stress. Leur état sanitaire est donc meilleur que celui des sujets décédés rapidement.

Les *cribra orbitalia* 2.5.2.2

Les *cribra orbitalia* ont longtemps été considérées comme des marqueurs d'anémies dans la littérature anthropologique. Or, depuis quelques années, des études tendent à nuancer cette interprétation et proposent une origine multifactorielle (infectieuse, alimentaire, métabolique...) pour ce caractère (Wapler *et al.* 2004). Signalons tout de même que sur l'ensemble des blocs crânio-faciaux (n = 78) 16,7 % sont atteints. Chez les immatures, la fréquence est encore plus élevée (33,3 %, n = 18) mais elle est comparable à celle recensée sur d'autres groupes contemporains (Passarrius *et al.* 2008).

Du reste, l'étude par phases chronologique révèle un résultat similaire au précédent : les individus médiévaux présentent moins de lésions. Les effectifs ne permettent pas une analyse par sexe. Un accroissement de ce marqueur au fil du temps est également décrit pour la population inhumée à Saint-Michel de Toulouse (Cabot et Duschene 2011). Les conditions de vie semblent donc s'être dégradées à la fin du Moyen Âge.

Pathologie 2.5.3 dégénérative

Plusieurs phénomènes dégénératifs ont été observés afin de renseigner l'état général de la population. Les résultats présentés tiennent compte uniquement de la population adulte car aucun immature ne présentait ce type de lésions.

Au total, 48,6 % des sujets adultes sont atteints par des lésions arthrosiques (n = 111). Elles touchent principalement la colonne vertébrale (TABLEAU 23) et indique une importante sollicitation du dos. Cette observation se retrouve dans presque toutes les populations du passé et actuelles (Billard 2007). Par contre, en regard d'autres populations contemporaines, telles celle du cimetière Saint-Michel de Toulouse (Cabot et Duschene 2011), les individus inhumés à Montagne présentent des atteintes remarquablement élevées.

TABLEAU 23
Fréquence d'arthrose par région
anatomique chez les adultes.

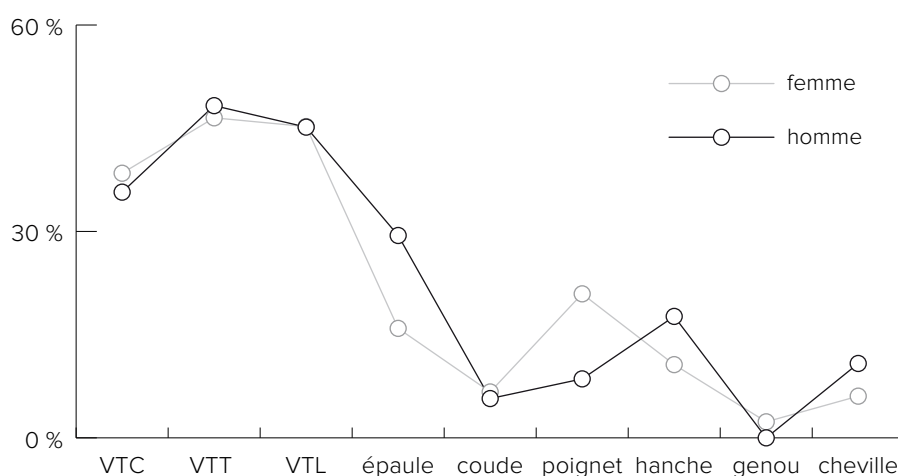
	nbre d'atteintes	nbre observables	%
Cervicales	27	73	37,0%
Thoraciques	35	78	44,9%
Lombaires	34	77	44,2%
Épaule	26	146	17,8%
Coude	7	147	4,8%
Poignet	18	154	11,7%
Hanche	20	156	12,8%
Genou	2	155	1,3%
Cheville	8	144	5,6%

Toutefois, dans un contexte plus local, de fortes atteintes arthrosiques avaient déjà été signalées (Nacfer 1989). Mais, l'étiologie de l'arthrose reste, à l'heure actuelle, encore mal cernée (Rogers et Waldron 1995), il est donc difficile d'interpréter plus précisément ces résultats.

En observant la répartition par phases chronologiques, on constate que les fréquences sont sensiblement équivalentes (14,6 % pour la période médiévale et 17,1 % pour la période suivante, $p = 0,2$) et ce, aussi bien au sein de la population masculine que féminine ($p = 0,6$ entre les hommes médiévaux et modernes et $p = 0,8$ entre les femmes). Il ne semble donc pas y avoir eu de changement majeur de conditions environnementales au sein de la population.

Nous avons ensuite analysé la répartition des lésions par régions anatomiques suivant le sexe des individus. De sensibles différences sur le squelette appendiculaire se dégagent (FIGURE 100), mais aucune n'apparaît statistiquement significative. Ce résultat est surprenant en regard d'autres études menées sur des populations du passé où une nette prédominance masculine est classiquement retrouvée (Castex 1994, Pálfi 1997, Billard 2007). Mais, de la même manière, toute interprétation plus poussée reste hasardeuse.

FIGURE 100
Fréquence d'arthrose
en fonction du sexe.



	total		homme		femme	
	nbre atteints	%	nbre atteints	%	nbre atteintes	%
ossification cartilage thyroïdien et/ou cricoïde	19	—	8	—	8	—
ossification costale	33	43,40%	16	48,50%	14	38,90%
ossification manubrio-sternale	6	10,70%	4	16,70%	2	6,7%
ossification xypho-sternale	8	20,50%	7	36,80%	1	5,3%

TABLEAU 24
Fréquence d'ossifications cartilagineuses chez les
adultes en fonction du sexe.

		nbre d'atteintes	nbre observables	%	atteintes chez les hommes	atteintes chez les femmes
humérus	épicondylien latéral	16	120	13,3%	15,7%	12,1%
	épicondylien médial	13	126	10,3%	11,1%	10,1%
	subscapulaire	24	115	20,9%	26,5%	17,7%
	supra et infra-épineux	11	113	9,7%	4,3%	14,1%
radius	biceps brachial	33	139	23,7%	34,5%	16,9%
coxal	semi-membraneux biceps fémoral	47	126	37,3%	37,0%	38,6%
fémur	ilio-psoas	38	134	28,4%	42,9%	19,7%
	moyen fessier	10	107	9,3%	12,2%	8,2%
	petit fessier	31	121	25,6%	23,4%	27,9%

TABLEAU 25

Fréquence d'enthésopathies chez les adultes
en fonction du sexe.

Quant aux ossifications cartilagineuses systématiquement cotées au cours de notre étude, elles sont présentes sur le manubrium, le sternum, les côtes et le larynx (cartilages thyroïdien et cricoïde). Les hommes sont plus atteints que les femmes (TABLEAU 24) mais seule une différence apparait statistiquement significative. Il s'agit de l'ossification xypho-sternale (test exact de Fischer, $p = 0,04$). En outre, les fréquences restent sensiblement identiques en fonction des époques chronologiques. Ces données corroborent ainsi les résultats de l'étude de l'arthrose.

Les marqueurs d'activités 2.5.4

En dernier lieu, différents marqueurs ostéo-articulaires d'activités ont été cotés au cours de l'étude car une région anatomique préférentiellement affectée par ces lésions participe à la mise en évidence d'une activité répétée sur le long terme (Crubézy 1988).

Les enthésopathies 2.5.4.1

Les enthésopathies sont présentes chez 54,1 % des adultes observables ($n = 45$) et absentes au sein de la population immature. Le pourcentage d'atteintes sur l'ensemble des localisations observées ($n = 878$) est de 20,2 %. Les insertions des muscles semi-membraneux et biceps fémoral sur le coxal et du muscle ilio-psoas sur le fémur sont préférentiellement touchées et ce, aussi bien chez les hommes que chez les femmes (TABLEAU 25). Toutefois, le nombre d'atteintes chez les hommes est nettement plus élevé qu'au sein de la population féminine et la différence observée est statistiquement significative pour deux insertions : le muscle biceps brachial sur le radius ($p = 0,01$) et l'ilio-psoas sur le fémur ($p = 0,01$). Enfin, la répartition des lésions dans le temps montre une fréquence quasi équivalente entre l'époque médiévale (20,1 % d'atteintes) et la période suivante (20,5 %).

Ainsi, l'ensemble de la population apparait soumis à une forte sollicitation de l'articulation de la hanche et une activité différenciée entre hommes et femmes peut être mise en évidence. Il reste cependant très difficile, à partir de ces résultats, de déterminer le type exact de mouvements pratiqués par ces individus (Villot 2006).

Localisation		nbre d'atteintes	%	atteintes chez les hommes	atteintes chez les femmes
clavicule	IFL d	13	19,7%	30,77%	10,81%
	IFL g	10	14,49%	25,00%	9,52%
humérus	IFGP d	11	15,71%	28,57%	5,13%
	IFGP g	9	12,86%	21,43%	7,32%
tibia	IMS d	5	7,14%	14,29%	0,00%
	IMS g	3	4,84%	3%	6,06%

TABLEAU 26

Fréquence d'insertions en fosse chez les adultes.

Les insertions en fosse 2.5.4.2

Suivant les recommandations de Villotte (2006), nous n'avons pas coté les morphologies de type « immatures ». Des insertions en fosse sont présentes chez 33,3 % des individus de plus de 15 ans ($n = 68$). Sur l'ensemble des insertions observables ($n = 356$) 12,5 % sont atteintes. La répartition des lésions par ossements indique une fréquence très élevée sur la clavicule droite (TABLEAU 26). Concernant les phases chronologiques, les taux relevés sont relativement proches entre les deux périodes (10,8 % d'atteintes au Moyen Âge et 15 % à l'époque suivante, $p = 0,21$). Mais, au contraire, la différence entre hommes et femmes est nettement significative pour les insertions de la clavicule et de l'humérus ($p = 0,01$). Généralement interprétés comme signe d'une sur-sollicitation musculaire (Hawkey 1988 cité par Villotte 2006), ces marqueurs indiquent une utilisation intensive des muscles des membres supérieurs chez les individus de sexe masculins, confirmant alors les résultats des enthésopathies.

Autres indicateurs 2.5.4.3

Les hernies intra-spongieuses, plus connues sous le nom de nodules de Schmörl, peuvent également apporter des indices sur les activités du passé. Macroscopiquement, elles se présentent sous la forme de dépressions sur les faces inférieures et supérieures des corps vertébraux. Dans la littérature paléopathologique, elles sont généralement assimilées à un port de charges lourdes qui fracture les disques vertébraux (Buchet *et al.* 2006). Sur le site de Montagne, ces atteintes apparaissent dès l'âge de 15 ans. Les individus porteurs, soit 47 % de la population observable, présentent, en règle générale, de multiples lésions. Ce taux, comparable à celui d'une autre population girondine (Rigeade *et al.* 2009), est tout de même élevé et suggère qu'une partie de la population était soumise à de fortes contraintes biomécaniques. Concernant la répartition dans le temps, aucune différence n'apparaît (47,8 % d'atteintes au Moyen Âge et 45,9 % à l'époque moderne) et les hommes sont toujours plus touchés que les femmes (53,1 % contre 42,2 %). L'écart d'atteintes observé n'est toutefois pas significatif ($p = 0,34$).

Enfin, les fractures peuvent aussi apporter des informations sur les activités pratiquées lorsqu'elles apparaissent de manière récurrentes sur plusieurs individus (Pálfi 1997). À Montagne, 14 individus présentent au moins une fracture, soit 12,7 % de la population adulte observable ($n = 110$). Ce pourcentage est équivalent aux fréquences observées sur d'autres populations archéologiques (Mafart 1983, *ibid.*). Régionalement, de nombreuses fractures ont également été relevées sur les individus inhumés à Rions (Nacfer 1989).

Sur l'ensemble, 11 sujets sont de sexe masculin, on peut ainsi envisager une exposition aux risques traumatiques plus importante pour les hommes. De plus, nous remarquons qu'avec 8 individus touchés, les fractures de côtes sont les plus nombreuses. Ce résultat est couramment observé au sein des populations du passé (Mafart 1983) comme au sein des populations actuelles. Elles résultent le plus souvent de traumatismes brusques mais peuvent également être liées à des fractures de stress intervenant à la suite d'une activité répétée.

Cas pathologiques remarquables 2.5.5

D'autres lésions pathologiques, à caractère exceptionnel, ont été recensées au cours de l'étude biologique des individus inhumés (*cf.* catalogue des sépultures). Nous ferons ici une description de quelques cas remarquables.

Ankylose osseuse sacro-iliaque 2.5.5.1

Un homme et une femme, attribués tous les deux au XII^e siècle, souffrent d'une ankylose osseuse sacro-iliaque unilatérale. L'homme SP 130, âgé entre 30 et 59 ans, présente une fusion sacro-iliaque du côté droit. Chez la femme SP 166, âgée entre 20 et 29 ans, l'ankylose se situe du côté gauche (FIGURE 101). Cette pathologie se caractérise par une fusion complète entre le sacrum et l'os coxal, ainsi que par une disparition complète de l'interligne articulaire (Billman *et al.* 2005). Un choc traumatique, une fracture de fatigue, une tumeur ou encore une infection articulaire, c'est-à-dire la présence de germes se logeant dans la cavité articulaire, peuvent être à l'origine de cette ankylose. Cependant, pour une ankylose unilatérale, il s'agit le plus souvent d'arthrite septique commençant par la destruction de l'articulation et aboutissant fréquemment à une fusion articulaire (Dutour et Argdana 2005). Les symptômes se manifestent par des douleurs fessières importantes (ou fessalgie) pouvant irradier jusqu'aux genoux (Akasabi *et al.* 2010).



FIGURE 101

Ankylose osseuse sacro-iliaque gauche (SP 166).

Hypotrophie asymétrique d'un membre supérieur 2.5.5.2

L'enfant SP 40, âgé de 11 ou 12 ans, présente une dissymétrie de format et de taille sur l'ensemble de son membre supérieur gauche (clavicule, humérus et scapula) [FIGURE 102]. Cette sépulture ayant été recoupée par SP 47, la partie inférieure de son squelette ainsi que son avant-bras gauche sont absents. Dans cette mesure, il est difficile de proposer un véritable diagnostic. Toutefois, ce type d'anomalie dimensionnelle peut être dû à une paralysie obstétricale du membre supérieur ou à la poliomyélite (Dastugue et Gervais 1992). Cette dernière pathologie, lorsque l'infection est contractée durant l'enfance, paralyse l'un des membres qui sera plus court et plus gracile que le membre non infecté (Waldron 2008). Le cas d'une hémiplégie infantile pourrait également être évoqué, néanmoins en l'absence du crâne, de l'avant-bras et de la partie inférieure du squelette, ce diagnostic ne peut être vérifié (Dastugue et Gervais 1992).



FIGURE 102

Dissymétrie de la ceinture scapulaire et de l'humérus chez un enfant (SP 40).

Ostéonécrose 2.5.5.3 articulaire

Une femme entre 20 et 39 ans (SP 18) présente une dépression régulière sur l'articulation distale du fémur droit correspondant à une ostéonécrose articulaire (FIGURE 103). Il s'agit d'une excavation à contour circulaire dévoilant le tissu osseux spongieux sous-chondral. Cette nécrose du tissu osseux fait suite à une interruption de la vascularisation pouvant se développer sans raison apparente ou résulter d'un macro ou micro-traumatisme ou d'une maladie du sang (Dutour et Pálfi 2003). Cette pathologie s'observe plus particulièrement à l'épaule, au coude, à la hanche, au genou, à la cheville, au carpe ou au tarse (Billard 2008).

Pour les condyles fémoraux, le terme d'ostéochondrite disséquante est employé dès lors qu'il y a séparation osseuse ou cartilagineuse de la surface articulaire, comme c'est le cas pour l'individu 18. Toutefois, les causes de cette nécrose restent différentes, notamment en raison de l'âge (*ibid.*). Les symptômes se manifestent par une forte douleur au niveau de l'articulation touchée entraînant une diminution de sa mobilité.



FIGURE 103
Ostéonécrose articulaire sur
l'articulation distale du fémur
droit (SP 18).

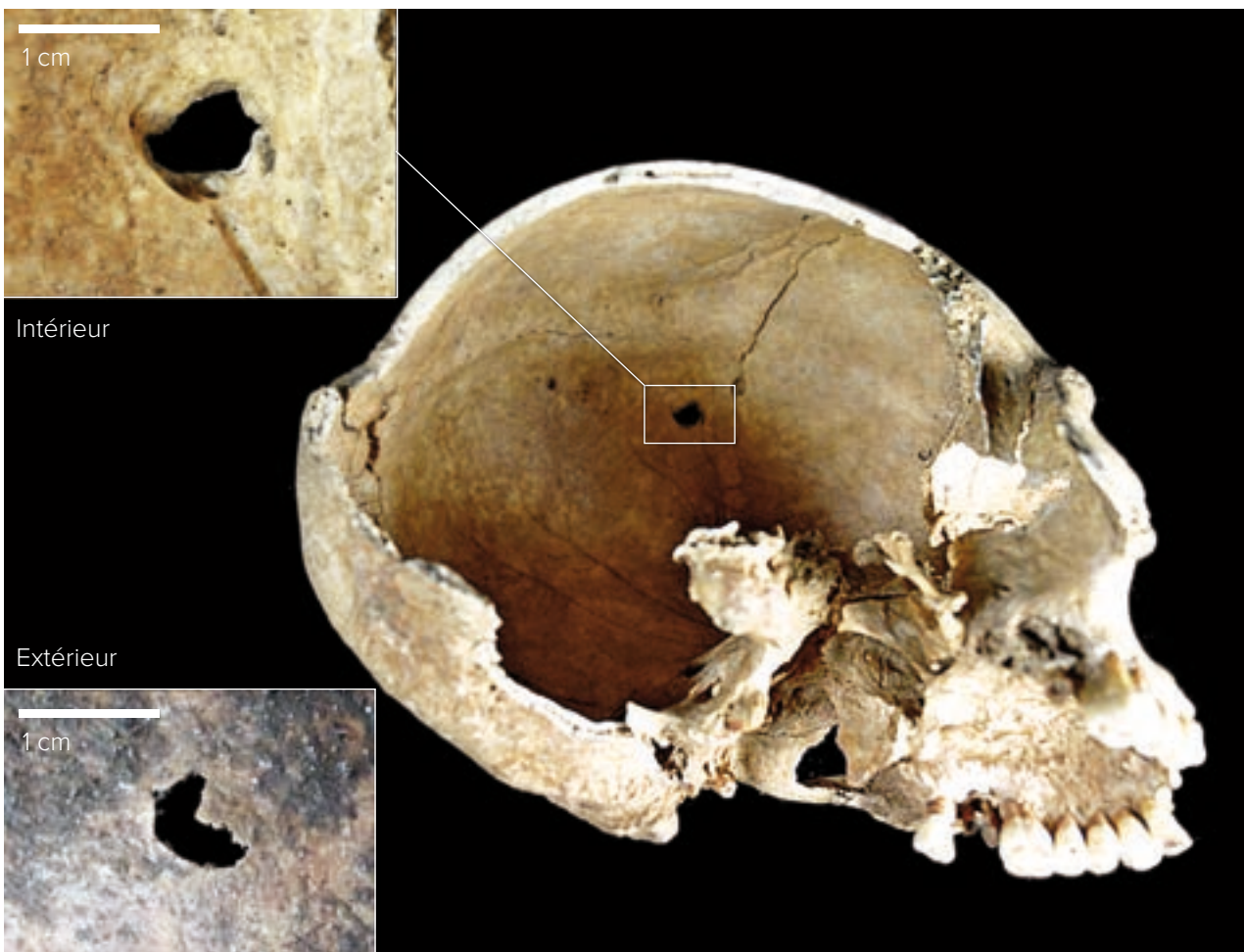
Lésions térébrantes 2.5.5.4

L'homme issu de la sépulture 106 présente sur sa face endocrânienne plusieurs dépressions circulaires régulières. Celles-ci sont localisées sur l'os frontal et les pariétaux, notamment sur la suture coronale et à la périphérie de la suture sagittale, ainsi qu'à l'extrémité des vaisseaux méningés. Pour cette dernière localisation, l'une des dépressions a perforé la table externe sur 10 mm de long et 8 mm de large (FIGURE 104).

Ces lésions s'apparentent à des fosses granulaires creusées dans la voûte par des granulations arachnoïdiennes (Dastugue et Gervais 1992). Ces fosses se situent le plus souvent autour de la suture sagittale (Kaufman *et al.* 1997). Par ailleurs, selon l'importance de l'activité térébrante, ces granulations peuvent parfois perforer la table externe, sans qu'il y ait de réaction osseuse suite à l'action lysante (Dastugue et Gervais 1992, Kaufman *et al.* 1997). Néanmoins, ces anomalies ne sont pas pathologiques (*ibid.*) et se produisent avec le vieillissement (Dastugue et Gervais 1992).

FIGURE 104
Lésion térébrante située à
l'extrémité d'un des vaisseaux
méningés avec perforation de la
table externe (SP 106).

Concernant la perforation, la présence d'un *sinus pericranii* peut également être proposée. Il s'agit d'une anomalie vasculaire créant une connexion entre les systèmes veineux intra et extra-crâniens. Les *sinus pericranii* se situent majoritairement sur l'os frontal (40 %) et les pariétaux (34 %) [Akram *et al.* 2012].



Atteintes inflammatoires: appositions périostées, remodelage osseux et déformation volumique		Ils sont le plus souvent asymptomatiques et n'occasionnent que peu de désagréments, si ce n'est une contrainte esthétique (bosse violacée). L'origine de cette pathologie est généralement congénitale, toutefois une lésion traumatique peut également en être la cause (Akram 2012, Kaufman <i>et al.</i> 1997). Cette pathologie reste néanmoins rare et se retrouve habituellement chez les enfants (Akram <i>et al.</i> 2012).
Une origine traumatique?	2.5.5.5	Plusieurs individus adolescents ou adultes (3 hommes et 2 femmes) présentent des appositions périostées et/ou un remodelage osseux plus ou moins important (SP 5, 44, 46, 71 et 122).
	2.5.5.5.1	Pour les hommes SP 44 et 46, ces atteintes sont présentes localement. Pour le premier, elles concernent le tiers moyen des diaphyses du tibia et de la fibula gauches. Pour le second, les atteintes sont visibles sur les faces postérieures du tiers distal de la diaphyse fémorale et du tiers proximal de la diaphyse tibiale gauches. Enfin, la femme de la sépulture 122 présente une forte production d'arthrose avec éburnation à la cheville droite et un gonflement de l'extrémité distale du tibia avec un remodelage assez important (FIGURE 105). Ces productions osseuses sont attribuées à une réaction inflammatoire résultant plutôt d'une lésion traumatique sur la jambe pour SP 44, au niveau du genou pour SP 46 et à la cheville pour SP 122 (entorse probable).
Une origine infectieuse?	2.5.5.5.2	L'homme et la femme issus respectivement des sépultures 5 et 71 présentent des appositions périostées plus développées et/ou un remodelage osseux plus important, et qui concernent plusieurs régions anatomiques. L'individu féminin (SP 71) présente uniquement des appositions périostées de forme lamellaire. Les régions concernées sont la scapula, l'extrémité proximale de l'ulna, ainsi que les diaphyses de l'humérus, du fémur, du tibia et de la fibula, pour le côté gauche seulement. Pour l'homme SP 5, le remodelage osseux et les appositions périostées se situent sur les diaphyses des fémurs et des fibulas, ainsi que sur la diaphyse tibiale gauche. Ces atteintes osseuses sont représentées par des ostéoformations lamellaires et spiculées touchant le périoste et la corticale. Elles sont peu développées sur les fémurs (face postérieure) et les fibulas, contrairement au tibia gauche où elles recouvrent la totalité de la diaphyse (FIGURE 106). Notons que les membres supérieurs étant absents, ils n'ont pu être observés.
Ces deux cas pourraient correspondre à une périostite. Il s'agit d'atteintes infectieuses se présentant sous la forme d'appositions de forme et de degrés variés, et pouvant recouvrir la surface des os. Cette ossification périostée est une réaction de l'os face à une agression d'origine diverse: germe microbien, traumatisme, tumeur, carences alimentaires, insuffisance veineuse chronique, troubles métabolique ou intoxication. Les périostites sont fréquemment observées en paléopathologie, toutefois l'origine de cette infection reste rarement identifiée (Dutour et Argdana 2005). Pour les deux individus de Montagne, ces atteintes osseuses étant répandues sur plusieurs régions anatomiques, nous pouvons au moins réfuter une origine traumatique.		



FIGURE 105

Vues antérieure (1), inférieure (2) et postérieure (3) du tibia droit (SP 122) présentant une forte arthrose avec éburnation au niveau de l'articulation tibio-crurale.

Enfin, une femme âgée de 20 à 29 ans (SP 108) présente un gonflement du tiers distal des diaphyses fémorales et du tiers proximal de la diaphyse tibiale droite avec un remodelage osseux faible, néanmoins aucune fracture n'a été repérée (FIGURE 107). Ces déformations volumiques semblent résulter d'une atteinte inflammatoire touchant le périoste, c'est-à-dire une périostite, bilatérale pour les fémurs et unilatérale pour le tibia. Comme nous venons de le voir, l'origine de ces lésions est multiple. Toutefois, en raison de leur caractère bilatéral, un choc traumatique ou la présence d'une tumeur semble pouvoir être écarté.



FIGURE 106

Vue du tibia gauche de l'individu 5 et de son extrémité distale présentant une ostéoformation touchant la totalité de la diaphyse.



FIGURE 107

Déformation volumique du tiers distal des diaphyses fémorales chez une femme (SP 108).

Il faut tout de même mentionner que les périostites bilatérales (majoritairement tibiales) sont aujourd'hui bien connues chez les sportifs, notamment chez les coureurs. L'origine de cette blessure réside dans l'excès de traction des muscles sur l'attache osseuse. Les causes peuvent être directes ou indirectes : par exemple par traumatisme direct dû aux jambières chez un footballeur ou par micro-traumatismes résultant d'un surmenage des muscles anti-valgus du pied en raison d'un terrain ou de chaussures inadaptés à l'activité sportive chez un coureur.

FIGURE 108
Orifice fistuleux présent
sur la partie proximale de la
diaphyse tibiale gauche chez
l'individu 103.



La présence d'une périostite bilatérale fémorale et unilatérale tibiale chez cette femme pourrait donc être causée par une activité impliquant des mouvements intensifs et répétés agissant sur l'insertion des muscles des fémurs et des tibias.

Deux autres individus SP 103 et 113 (un ou une adolescent(e) et une femme) présentent un orifice fistuleux sur l'une de leur diaphyse tibiale (FIGURE 108). Pour le premier sujet, l'orifice se situe sur le premiers tiers de la face antérieure et pour le second sur le derniers tiers de la face postérieure. Nous observons également la présence d'appositions périostées à la périphérie de ces destructions osseuses. Ces caractéristiques peuvent correspondre à une d'ostéite qui provoque une inflammation de l'os avec des phénomènes de nécroses entraînant la formation d'un abcès. Cet abcès peut s'ouvrir au niveau de la peau où le pus s'évacue par la fistule cutanée. L'os réagit également à l'agression en formant des appositions périostées (Bierry et Sibilia 2005). Les symptômes se manifestent par des douleurs osseuses localisées associées à des signes inflammatoires locaux (chaleur, rougeur, œdème) et/ou généraux (fièvre, fatigue). Cette infection est grave et en l'absence de traitement, l'apport du sang est freiné par les nécroses et les inflammations, empêchant la guérison. À ce stade, seule une intervention chirurgicale permet d'y remédier (*ibid.*). Les atteintes osseuses observées sur ces deux individus semblent donc résulter d'un foyer infectieux, probablement en raison d'une plaie ouverte. Sans opération, la dissémination des germes infectieux dans le sang pourrait être à l'origine de leur décès.

3 SYNTHÈSE

L'étude paléobiologique, à travers l'estimation de l'âge au décès, la détermination du sexe, l'étude des variations anatomiques ou encore l'étude de l'état sanitaire et pathologique, a permis de caractériser certains aspects de la population inhumée dans le cimetière de l'église Saint-Martin à Montagne. L'analyse s'est fondée sur 151 individus mis au jour au cours de l'opération mais rappelons encore que l'emprise de fouille ne concernait qu'une petite partie d'un vaste cimetière. Les résultats présentés ne sont donc pas représentatifs de la population totale inhumée. De plus, l'aire funéraire a été utilisée sur une période relativement longue allant du IX^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle. Deux grands groupes, celui des médiévaux et celui des modernes/contemporains, ont pu être individualisés. Ce découpage chronologique a permis de tester statistiquement les variations de distribution des différents caractères biologiques entre ces deux ensembles, afin d'appréhender l'évolution de la population et de ses conditions de vie au cours du temps.

Dans un premier temps, certaines informations biologiques (sexe, âge et variations anatomiques) ont permis de documenter le recrutement des individus au sein de l'espace funéraire mis au jour.

La détermination du sexe des sujets, réalisée par une diagnose primaire suivie d'une secondaire, a permis de sexer 90 % des adolescents/adultes. Ce pourcentage élevé témoigne de la bonne conservation des restes osseux et du fort pouvoir discriminant des variables métriques entre les populations masculines et féminines. Parmi eux, 48 hommes et 52 femmes ont été recensés. Ce sex-ratio est équilibré tant à la période médiévale qu'à la suivante. Le recrutement des individus ne semble donc pas dépendant de leur sexe dans cette partie du cimetière.

L'estimation de l'âge au décès des individus a permis de comptabiliser 85 adultes, 41 immatures dont 9 tout-petits décédés avant 1 an ainsi que 25 sujets âgés de plus de 15 ans qui peuvent appartenir à l'une ou l'autre de ces catégories. Toutes les classes d'âge sont représentées et ce quelque soit la période chronologique. Les critères de recrutement en fonction de l'âge ne semblent donc pas avoir différé au fil des siècles. Par contre, un déficit d'immatures de moins de 4 ans est présent à toutes les époques. Bien sûr il est possible que leurs tombes soient localisées dans un autre secteur du cimetière, mais il est également probable que ces sépultures aient été préférentiellement détruites. Leur faible profondeur d'enfouissement et leur taille réduite ont sans doute facilité leur destruction lors des inhumations postérieures.

Du reste, concernant la répartition spatiale du cimetière, aucune organisation spécifique en fonction du sexe des défunts ne semble se dégager quelque soit la période chronologique considérée. Les sépultures masculines et féminines se côtoient. Cette pratique, classiquement observée, se retrouve également dans le cimetière avoisinant de Saint-Georges de Montagne (Bacchiddu 1979 et 1980). *A contrario*, la distribution des sujets selon leur âge au décès laisse entrevoir une certaine structuration de l'espace. En effet, des regroupements d'enfants de même âge semblent se distinguer au Moyen Âge et le phénomène s'amplifie à la période suivante. De telles concentrations ont également été évoquées sur des ensembles funéraires de Saint-Émilion (Bizot 1991, Piat et Scuiller 2011).

Enfin, l'étude des variations anatomiques non-métriques a révélé également des caractéristiques de l'organisation spatiale. En projetant certains caractères sur le plan, des concentrations suggérant des rapprochements familiaux semblent apparaître à l'époque médiévale. Ce phénomène est encore plus visible à l'époque moderne/contemporaine. L'inhumation rapprochée d'individus appartenant à une même famille est une pratique connue pour ces époques (Passarrius *et al.* 2008) et confirmée par certaines analyses paléogénétiques (Crubézy *et al.* 1998). En Gironde, des cas similaires ont déjà été signalés à Sainte-Colombe et à Rions (Nacfer 1989, Faravel 1989).

Dans un deuxième temps, des comparaisons biologiques ont été effectuées entre le groupe des individus médiévaux et celui des modernes/contemporains afin de comprendre s'il s'agit d'une même population.

Les fréquences de variations anatomiques montrent tout d'abord une grande similitude entre les deux ensembles. Les individus sont biologiquement très proches les uns des autres. Toutefois, deux caractères à fort déterminisme génétique présentent des variations significatives laissant ainsi présager d'une certaine hétérogénéité au sein de la population. Afin d'obtenir une vision plus globale, des moyennes de divergence ont été calculées entre les deux groupes sur la base de variations d'origine génétique. Ces analyses ont témoigné d'une divergence biologique avérée entre les femmes médiévales et celles de la période suivante, tandis que la population masculine semble être restée constante au cours du temps. L'étude morphométrique a ensuite permis de confirmer ces premières hypothèses. En effet, aucune mesure ne différencie statistiquement les hommes médiévaux et des modernes. Ainsi, il semblerait s'agir d'un même groupe humain ayant évolué du Moyen Âge à l'époque contemporaine d'après la grande homogénéité des individus. L'absence de hiatus dans l'occupation corrobore cette hypothèse. Toutefois, une certaine divergence transparait au sein de la population féminine. Ce phénomène peut résulter de flux migratoires mineurs et pourrait ainsi témoigner de l'existence d'une société à régime patrilocal, c'est-à-dire favorisant la mobilité des femmes et l'enracinement des hommes dans leur communauté. Ce mode de fonctionnement n'est pas rare et se retrouve aussi bien à l'époque médiévale que moderne (Crubézy 1994).

Enfin, les données morphologiques (métriques et non-métriques) ainsi que l'étude de l'état sanitaire et pathologique ont apporté des informations sur l'évolution des conditions de vie au fil des siècles : activités, état sanitaire, alimentation et conditions environnementales.

Tout d'abord, la pratique d'activités a pu être mise en évidence. Par exemple, les fréquences d'apparition d'empreinte iliaque sur le fémur et de facettes d'accroupissement sur le tibia indiquent une activité particulière des hommes (mouvements répétés de flexion et d'extension de la hanche) et des mouvements d'accroupissement chez les femmes. L'observation minutieuse des usures dentaires a, de même, permis de rendre compte d'activités paramasticatrices répétées et intensives chez quelques individus. L'analyse des marqueurs d'activités (enthésopathies et insertions musculaires en fosse) a révélé que l'ensemble de la population était soumis à une sollicitation importante de l'articulation de la hanche et que les sujets masculins ont fortement utilisé leurs membres supérieurs. La similitude des indices métriques de robustesse et de forme des ossements entre hommes et femmes laisse également à penser qu'ils pratiquaient des activités physiques de même intensité. De plus, la présence de nombreux nodules de Schmörl et de quelques fractures donne l'image d'une population soumise à des contraintes biomécaniques intenses et à un risque traumatique élevé. Notons que ce dernier résultat était encore plus marqué chez les individus de sexe masculin. Ainsi, l'ensemble de ces indicateurs confirme la présence d'activités intenses et différenciées entre les hommes et les femmes. Concernant l'évolution de ces activités, l'ensemble des paramètres (métriques, enthésopathies, insertions en fosse et nodules de Schmörl) ne montre guère de différence entre la période médiévale et la suivante. De plus, les mesures moyennes de divergence, calculées à partir des caractères à déterminisme considéré comme fonctionnel, sont négatives et corroborent bien ces résultats. L'intensité et la nature des activités physiques pratiquées ne semblent donc pas avoir changées au cours du temps.

Au sujet de l'état sanitaire, les individus inhumés à Montagne présentent un état bucco-dentaire relativement mauvais au regard de l'importance de l'usure dentaire et des dépôts de tartre. Tant pour les adultes que les immatures, les taux recensés sont relativement élevés par rapport à d'autres populations contemporaines (Bouali et Vattéoni 1991, Castex 1994, Polet et Orban 2001). Mais, dans le contexte local, par exemple à Lignan-de-Bordeaux ou à Mérignac, des résultats comparables ont déjà été signalés (Régado-Saint Blancard 1989, Rigeade *et al.* 2009). Au sujet de la dichotomie homme/femme, aucune différence significative n'apparaît. Par contre, la comparaison entre les groupes médiévaux et modernes/contemporains révèle une nette amélioration de l'état bucco-dentaire au fil des siècles. En effet, au Moyen Âge les individus sont nettement plus touchés par les dépôts de tartre et d'usure dentaire que leurs descendants. Les taux d'abcès et de dents hypercémentosées renforcent ce constat. En observant à présent la répartition des taux d'usure par sexe et par phases chronologiques, on remarque que l'amélioration concerne uniquement les individus masculins. Ainsi, l'hypothèse

d'un changement de régime alimentaire chez les hommes peut être émise. Du reste, l'étude des lésions carieuses vient confirmer ces premiers résultats. En effet, les fréquences rendent compte, d'une part, d'un état sanitaire mauvais par rapport à d'autres populations du passé (Polet et Orban 2001, Rigeade *et al.* 2009) et d'autre part, de variations chronologiques. Mais, contrairement au tartre et à l'usure, le taux de caries croît au cours du temps. De la même manière, les pertes *ante mortem*, souvent en relation directe avec la présence de fortes lésions carieuses, touchent davantage les sujets les plus récents. Ce phénomène, déjà observé sur d'autres populations, pourrait s'expliquer par l'amélioration et la diversification du régime alimentaire (Cabot et Duschene 2011). De plus, en observant les taux par sexe, on s'aperçoit que l'augmentation des caries à la fin du Moyen Âge concerne essentiellement les hommes. Ils semblent ainsi avoir bénéficié d'une alimentation plus riche en glucide. En ce sens, à l'époque moderne, l'apparition du sucre raffiné dans les aliments pourrait avoir joué un rôle prépondérant.

En dernier lieu, l'analyse d'indicateurs de stress a permis de proposer des hypothèses sur les conditions de vie environnementales de la population. Les fréquences relevées d'hypoplasies de l'émail dentaire et de *cribra orbitalia* montrent que des stress sévères ont marqué une grande partie de la population pendant l'enfance. Ces interruptions de croissance peuvent être liées à des épisodes de malnutrition ou de maladies infectieuses (Hillson 1986). Ces taux rentrent tout de même dans la variabilité retrouvée sur d'autres populations contemporaines proches (Passariius *et al.* 2008, Cabot et Duschene 2011). En outre, la répartition de ces atteintes par phases chronologiques rend compte d'une croissance des stress au début de la période moderne. Les conditions de vie semblent alors s'être dégradées à la fin du Moyen Âge. Une telle augmentation au cours du temps a déjà été décrite sur une population du passé (Cabot et Duschene 2011). Enfin, d'autres indicateurs permettent d'apporter des informations supplémentaires sur les conditions environnementales. Ainsi, la similitude morphométrique entre les individus médiévaux et ceux de la période suivante semble être révélatrice de conditions similaires car les traits métriques d'une population résultent d'une combinaison de facteurs environnementaux et nutritionnels (Ferembach 1962). Et, l'étude des pathologies dégénératives, arthrose et ossifications cartilagineuses, conforte l'idée de conditions de vie restées inchangées au cours du temps car les taux sont semblables entre les époques. Enfin, les nombreuses pathologies d'ordre individuel recensées sur la population de Montagne renforcent l'image d'une population évoluant dans des conditions relativement défavorables.

4 BIBLIOGRAPHIE

ADALIAN P., PIERCECCHI-MARTI M.-D., BOURLÈRE-NAJEAN B., PANUEL M., LÉONETTI G. ET DUTOUR O. 2002 - Nouvelle formule de détermination de l'âge d'un fœtus. *Comptes-rendus de Biologie*, 325 (3), p. 261–269.

AKASABI N., EL OUAZZANI FZ., MANSOURI S., TAHIRI L. ET HARZY T. 2010 – L'atteinte des sacro-iliaques en rhumatologie. *Annales de médecine et thérapeutique*, 2 (1), p. 9–13.

AKRAM H., PREZERAKOS G., HALIASOS N., O'DONOVAN D. ET LOW H. 2012 – Sinus pericranii : an overview and literature review of a rare cranial venous anomaly (A review of the existing literature with case examples. *Neurosurgical Review*, 35, p. 15–26.

BACCHIDDU R. 1979 - *Nécropole « Saint-Georges de Montagne », fouille de sauvetage (8/06/79 - 30/11/79)*. Groupe archéologique C.E. Snias, SRA Bordeaux.

BACCHIDDU R. 1980 - *Nécropole « Saint-Georges de Montagne », fouille de sauvetage (8/06/79 - 27/08/80), complément au rapport de fouille de 1979*. Groupe archéologique C.E. Snias, SRA Bordeaux.

BIERRY G. ET SIBILIA J. 2005 - Pathologies infectieuses ostéo-articulaires. In: Schnitzler B., Le Minor J.-M., Ludes B. et Boës E. (dir.), « *Histoire(s) de squelettes : archéologie, médecine et anthropologie en Alsace* », Musées de la ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 123–132.

BILLARD M. 2007 - Paléoépidémiologie de l'arthrose sur des séries ostéo-archéologiques néolithiques et protohistoriques d'Auvergne. Thèse de doctorat, Université Lyon 1, vol. 1, 332 p.

BILLARD M. 2008 - Altérations articulaires. In: Charlier P. (dir.), « *Ostéo-archéologie et techniques médico-légales, tendances et perspectives. Pour un « manuel pratique de paléopathologie humaine* », De Boccard, Paris, p. 367–382.

BILLMAN F., BIERRY G. ET SIBILIA J. 2005. - Pathologies osseuses diverses. In: Schnitzler B., Le Minor J.-M., Ludes B. et Boës E. (dir.), « *Histoire(s) de squelettes : archéologie, médecine et anthropologie en Alsace* », Musées de la ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 149–156.

BIRLOUEZ É. 2011 - *Festins princiers et repas paysans à la renaissance*. Ouest France, Rennes, 127 p.

BIZOT B. 1991 - *Saint-Émilion (33), Place du clocher, sondages archéologiques (janvier-février 1991)*. SRA Bordeaux.

BLACK S. ET SCHEUER L. 1996 - Age changes in the clavicle: from the Early Neonatal period to skeletal maturity. *International Journal of Osteoarchaeology*, 6, p. 425–434.

BOCQUENTIN F. 2003 - *Pratiques funéraires, paramètres biologiques et identités culturelles au Natoufien: une analyse archéo-anthropologique*. Thèse de doctorat, Université de Bordeaux I, 631 p.

BOUALI M. ET VATTEONI S. 1991 - Conditions de vie à la fin de l'Antiquité et au Haut Moyen Âge: changement ou continuité? Approche méthodologique. Exemple de deux nécropoles suburbaines: Beauvais (Oise), IV^e-V^e siècle et Vaison (Vaucluse), V^e-VI^e siècle. *Dossier de Documentation Archéologique*, 14, p. 25–39.

BOULLE E.-L. 2001 - Evolution of two human skeletal markers of the squatting position: A diachronic study from antiquity to the modern age. *American Journal of Physical Anthropology*, 115 (1), p. 50–56.

BRÄUER G. 1988 - Osteometrie. In: Knussman R. (éd.), « *Anthropologie. Handbuch der vergleichenden Biologie des Menschen, 4. Auflage des Lehrbuchs des Anthropologie begründet von R. Martin, Band I. Wesen und Methoden der Anthropologie* », Gustav Fisher Verlag, Stuttgart, p. 160–231.

BRUZEK J. 2002 - A method for visual determination of sex, using the human hip bone. *American Journal of Physical Anthropology*, 117, p. 157–168.

BRUZEK J., SCHMITT A. ET MURAIL P. 2005 - Identification biologique individuelle en paléanthropologie. Détermination du sexe et estimation de l'âge au décès à partir du squelette. In: O. Dutour, J.-J. Hublin et B. Vandermeersch (éd.), « *Objets et méthodes en paléanthropologie* », CTHS, Paris, p. 217–246.

BUCHET L., SÉGUY I. ET DARTON Y. 2006 - Incidences sanitaires du travail des enfants au Moyen Âge. L'apport de l'anthropologie biologique dans un essai d'approche diachronique. In: *Enfants d'aujourd'hui: diversité des contextes, pluralité des parcours, Actes du colloque de l'AIDELF (Dakar, 10–13 décembre 2002)*, PUF, Paris, p. 927–936.

CABOT E. ET DUSCHENE S. 2011 - Chapitre 3: Les données anthropologiques. In: D. Paya et J. Catalo (dir.), « *Le cimetière Saint-Michel de Toulouse* », Inrap/CNRS éditions, Paris, p. 74–172.

CASTEX D. 1994 - *Mortalité, morbidité et gestion de l'espace funéraire au cours du Haut Moyen Âge*. Thèse de doctorat, Université Bordeaux I, 329 p.

CLEUVENOT E. ET HOUËT F. 1993 - Proposition de nouvelles équations d'estimation de stature applicables pour un sexe indéterminé et basées sur les échantillons de Trotter et Gleser. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 5, p. 245–255.

COQUEUGNIOT H., WEAVER T.D. ET HOUËT F. 2010 - Brief communication: a probabilistic approach to age estimation from infracranial sequences of maturation. *American Journal of Physical Anthropology*, 142 (4), p. 655–664.

CRUBÉZY É. 1988 - *Interactions entre facteurs bio-culturels, pathologie et caractères discrets. Exemple d'une population médiévale, Canac, Aveyron*. Thèse de doctorat, Université de Montpellier I, 444 p.

CRUBÉZY É. 1994 - Le «recrutement» et l'organisation des cimetières paroissiaux: perspectives pour une ethnohistoire. In: Fixot M. et Zadora-Rio E. (dir.), «*L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales: actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale (Aix-en-Provence, 28–30 septembre 1989)*», DAF, 46, p. 132–138.

CRUBÉZY É. ET SELIER P. 1990 - Liens de parenté et populations inhumées. *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 40, p. 35–38.

CRUBÉZY É., CAUSSE L., DELMAS J. ET LUDES B. 1998 - *Le paysan médiéval en Rouergue. Cimetière et église de Canac (Campagnac, Aveyron)*. Musée archéologique de Montrozier, Montrozier, 263 p.

DASTUGUE J. ET GERVAIS V. 1992 - *Paléopathologie du squelette humain*. Boubée, Paris, 253 p.

DUTOURO O. 1986 - Enthesopathies (lesions of muscular insertions) as indicators of the activities of Neolithic Saharian populations. *American Journal of Physical Anthropology*, 71, p. 221–224.

DUTOURO O. ET PÀLFI G. 2003 - Paléopathologie humaine. In: C. Susanne, E. Rebato, B. Chiarelli (dir.), «*Anthropologie biologique: évolution et biologie humaine*», De Boeck Université, Bruxelles, p. 157–164.

DUTOURO O. ET ARDAGNAY. 2005 - La paléopathologie humaine. In: O. Dutour, J.-J. Hublin et B. Vandermeersch (éd.), «*Objets et méthodes en paléanthropologie*», CTHS, Paris, p. 315–342.

EL NAJJAR M.Y. ET WILLIAMS K.R. 1978 - *Forensic anthropology: the structure, morphology, and variation of human bone and dentition*. Charles C. Thomas, Springfield, 190 p.

FARAVEL S. 1989 - Sainte-Colombe. In: Régaldo-Saint Blancard P. (dir.), «*Archéologie des églises et des cimetières en Gironde*», Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux, 1, p. 113–123.

FEREMBACH D. 1962 - Note préliminaire sur les squelettes humains de Fallah et de Mallaha (Natoufiens d'Israël). In: «*Actes du VI^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques*», Musée de l'Homme, Paris, p. 587–591.

FRAYER D.W. 1980 - Sexual dimorphism and cultural evolution in late pleistocene and holocene of Europe. *Journal of Human Evolution*, 9 (5), p. 399–415.

FREEMAN M.F. ET TUKEY J.W. 1950 - Transformations related to the angular and square foot. *The Annals of Mathematical Statistics*, 21, p. 607–611.

GOODMAN A.H. ET ROSE J.C. 1990 - Assessment of systemic physiological perturbations from dental enamel hypoplasias and associated histological structures. *American Journal of Physical Anthropology*, 33 (11), p. 59–110.

HAMBÜCKEN A. 1993 - *Variabilité morphologique et métrique de l'humérus, du radius et de l'ulna des Néandertaliens. Comparaison avec l'homme moderne*. Thèse de doctorat, Université de Bordeaux I, 301 p.

HANIHARA T., ISHIDA H. ET DODO Y. 2003 - Characterization of biological diversity through analysis of discrete cranial traits. *American Journal of Physical Anthropology*, 121 (3), p. 241–251.

HAUSER G. ET DE STEFANO G. F. 1989 - *Epigenetic variants of the human skull*. Schweizerbart, Stuttgart, 301 p.

HAWKEY D. E. 1988 - *Use of upper extremity enthesopathies to indicate habitual activity patterns*. Thèse de doctorat, Arizona State University, 86 p.

HILLSON S. 1986 - *Teeth*. Cambridge University Press, Cambridge, 373 p.

D'INCAU E. 2004 - Approche anthropologique de l'usure dentaire. *Les cahiers de prothèse*, 126, p. 19–32.

D'INCAU E., CREPEAU N., CHENAL F., BEAUVAL C., COUTURE C. ET MAUREILLE B. 2012 - *Hypercémentose: définition, fréquence, étiologies et classification*. Communication orale aux 1837^{es} journées de la Société d'Anthropologie de Paris (25–27 janvier 2012, Bordeaux).

KAIFU Y. 2000 - Was extensive tooth wear normal in our ancestors?: a preliminary examination in the genus Homo. *Anthropological Science*, 108 (4), p. 371–385.

KAUFMAN M. H., WHITAKER D. ET MCTAVISH 1997 - Differential diagnosis of holes in the calvarium: application of modern clinical data to palaeopathology. *Journal of Archaeological Science*, 24, p. 193–218.

LAFOREST C. 2008 - *Apport des variations non métriques dentaires: caractérisation et comparaison des populations du site « La chapelle » de Jau-Dignac et Loirac (Gironde)*. Mémoire de master, Université Bordeaux I, 72 p.

LAURIOUX B. 1983 - De l'usage des épices dans l'alimentation médiévale. *Médiévales*, 2 (5), p. 15–31.

LEDERMANN S. 1969 - *Nouvelles tables types de mortalité*. PUF, Paris, 260 p.

MAFART B. 1983 - *Pathologie osseuse du Moyen Age en Provence*. CNRS Éditions, Paris, 266 p.

MARESH M.M. 1970 - Measurements from roentgenograms. *In*: R.W. McCammon (éd.), « *Human Growth and Development* », Charles C. Thomas, Springfield, p. 157–200.

MOORREES C.F.A., FANNING E. A. ET HUNT E.E., JR 1963a - Age Variation of Formation Stages for Ten Permanent Teeth. *Journal of Dental Research*, 42 (6), p. 1490–1502.

MOORREES C.F.A., FANNING E.A. ET HUNT E.E., JR 1963b - Formation and Resorption of Three Deciduous Teeth in Children. *American Journal of Physical Anthropology*, 21, p. 205–213.

MURAIL P. 1996 - *Biologie et pratiques funéraires des populations d'époque historique: une démarche méthodologique appliquée à la nécropole gallo-romaine de Chantambre (Essone, France)*. Thèse de doctorat, Université Bordeaux I, 264 p.

MURAIL P., BRUZEK J. ET BRAGA J. 1999 - A new approach to sexual diagnosis in past populations. Practical adjustments from Van Vark's procedure. *International Journal of Osteoarchaeology*, 9 (1), p. 39–53.

MURAIL P., BRUZEK J., HOUËT F. ET CUNHA E. 2005 - DSP: Un outil de diagnose sexuelle probabiliste à partir des données métriques de l'os coxal. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 17 (3–4), p. 167–176.

NACFER M.-N. 1989 - Rions. *In*: Régaldo-Saint Blancard P. (dir.), « *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde* », Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux, vol. 1, p. 101–112.

OLIVIER G. 1960 - *Pratique anthropologique*. Vigot Frères, Paris, 299 p.

OLIVIER G. ET PINEAU H. 1958 - Détermination de l'âge du fœtus et de l'embryon. *Archives d'anatomie (La semaine des hôpitaux)*, 6, p. 21–28.

OWINGG-WEBB P. A. ET SUCHEY J. M. 1985 - Epiphyseal union of the anterior iliac crest and medial clavicle in a modern multiracial sample of American males and females. *American Journal of Physical Anthropology*, 68, p. 457–466.

PÀLFI G. 1997 - Maladies dans l'Antiquité et au Moyen Age. Paléopathologie comparée des anciens Gallo-Romains et Hongrois. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 9 (1–2), p. 1–205.

PASSARRIUS O., DONAT R. ET CATAFAU A. 2008 - *Vilarnau, un village du Moyen Âge en Roussillon*. Éd. Trabucaire, Perpignan, 516 p.

PÉREZ É. 2014 - *Âges de l'enfance au Moyen Âge: Application d'une nouvelle méthode de répartition des enfants en classes d'âges « sociales »*. Poster présenté lors des 6^{es} rencontres du Groupe d'Anthropologie et d'Archéologie Funéraire (Paris, 4–5 avril 2014).

PIAT J.-L. ET SCUILLER C. 2011 - À six pieds sous terre ou au ciel : les lieux d'inhumations de surface et souterrains de Saint-Émilion. In: Boutoulle F, Barraud D. et Piat J.-L. (dir.), « *Fabrique d'une ville médiévale, Saint-émilion au Moyen Âge* », Aquitania, 26, p. 39–101.

POLET C. ET ORBAN R. 2001 - Les dents et les ossements humains. Que mangeait-on au Moyen âge ? *Typologie des sources du Moyen Age occidental*, 84, p. 1–183.

R CORE TEAM (2014) - *R: A language and environment for statistical computing*. R Foundation for Statistical Computing, Vienna, Austria, <http://www.R-project.org/>.

NACFER M.-N. 1989 - Rions. In: Régaldo-Saint Blancard P. (dir.), « *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde* », Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux, 1, p. 101–112.

RÉGALDO-SAINT BLANCARD P. 1989 - Lignan de Bordeaux. In: Régaldo-Saint Blancard P. (dir.), « *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde* », Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux, 1, p. 77 à 84.

RIGEADE C., BALTZ J., BISARO V., DAULNY L., MIANE F. ET SÉNAC R.-A. 2009 - Mérignac, zac centre ville, cimetière de l'église Saint-Vincent. Rapport final d'opération, SRA Bordeaux, 318 p.

ROGERS J. ET WALDRONT. 1995 - *A Field Guide to Joint Disease in Archaeology*. John Wiley and Sons Ltd, Chichester, 128 p.

SANTOS F. 2014 - *AnthropMMD: un package R pour le calcul des MMD*. [En ligne], http://www.pacea.u-bordeaux1.fr/IMG/pdf/MMD_Anthrop_v099.pdf (Page consultée le 23 mai 2014).

SAUNDERS S.R. 1978 - *The development and distribution of discontinuous morphological variation of the human infracranial skeleton*. National Museums of Canada, Ottawa, 549 p.

SAUNDERS S.R. 2000 - Subadult skeletons and growth-related studies. In: A. Katzenberg et S.R. Saunders (dir.), « *Biological anthropology of the human skeleton* », Wiley-Liss, New York, p. 135–161.

SCHEUER L. ET BLACK S. 2000 - *Developmental Juvenile Osteology*. Academic Press, London, 587 p.

SCHMITT A. 2005 - Une nouvelle méthode pour estimer l'âge au décès des adultes à partir de la surface sacro-pelvienne iliaque. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 17 (1-2), p. 89-101.

SCHMITT A. ET GEORGES P. 2008 - Quelle démarche suivre pour estimer l'âge au décès à partir d'un squelette ? In : P. Charlier (dir.), « *Ostéo-archéologie et techniques médico-légales : tendances et perspectives. Pour un manuel pratique de paléopathologie humaine* », De Boccard, Paris, p. 269-280.

SCOTT G.R. ET TURNER C.G. 1997 - *The anthropology of modern human teeth*. Cambridge University Press, Cambridge, 382 p.

SÉGUYI. ET BUCHET L. 2011 - *Manuel de paléodémographie*. INED, Paris, 430 p.

SELLIER P. 1993 - *L'estimation de l'âge des fœtus et des enfants morts en période périnatale : une révision de Fazekas et Kósa (1978)*. Actes du XXI^e Colloque des Anthropologues de Langue Française (Bordeaux, mai 1993), Inédit.

SMITH B.H. 1984 - Patterns of molar wear in hunter-gatherers and agriculturalists. *American Journal of Physical Anthropology*, 63, p. 39-56.

TROTTER M. ET GLEESER G. 1952 - Estimation of stature from long limb bones of american Whites and Negroes. *American Journal of Physical Anthropology*, 10, p. 463-514.

VAN VARK G.N. 1971 - Eine Methode zur Geschlechtsbestimmung prähistorischer Individuen auf Grund von Skelettüberresten. *Homo*, 22, p. 76-83.

VILLOTTE S. 2006 - Connaissances médicales actuelles, cotation des enthéso-pathies : nouvelle méthode. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 18 (1-2), p. 65-85.

WALDRON T. 2008. - *Palaeopathology*. Cambridge University Press, Cambridge, 280 p.

WAPLER U., CRUBÉZY É. ET SCHULTZ M. 2004 - Is cribra orbitalia synonymous with anemia? Analysis and interpretation of cranial pathology in Sudan. *American Journal of Physical Anthropology*, 123, p. 333-339.

WOOD J.W., MILNER G., HARPENDING H. ET WEISS K. 1992 - The osteological paradox: problems in inferring prehistoric health from skeletal samples. *Current Anthropology*, 33, p. 343-370.

STRUCTURES ARCHÉOLOGIQUES ET DÉVELOPPEMENT DE L'ESPACE FUNÉRAIRE

La fouille du bourg de Montagne ayant uniquement porté sur une partie du cimetière, la majorité des structures archéologiques mises au jour sont des sépultures. Ces vestiges ont fait l'objet d'un développement spécifique dans une partie précédente du rapport (Architecture funéraire et modes d'inhumation). Ce chapitre, quant à lui, traitera de structures non funéraires même si elles ont directement participé à la structuration et au développement du cimetière : construction du mur de soutènement, niveaux de sol et de remblais.

1 LE MUR

D'après les visites paroissiales, le cimetière de Montagne possédait des murailles « rompues » en 1623 (Archives Départementales de la Gironde, G.637 fol. 290). Ces dernières ont été réparées en 1691 (Archives Départementales de la Gironde, G. 640–14 fol.2). Sur le cadastre napoléonien de 1830 représentant le bourg de Montagne, les principaux bâtiments actuels, dont l'église, sont déjà en place. Le mur semble suivre un tracé très proche sinon identique à l'actuel, à l'exception du segment filant vers le nord qui a été redressé lors de l'élargissement de la route D 244 E1 (FIGURE 109). Dans cette mesure, il est très vraisemblable que les segments sud et sud-ouest du mur actuel correspondent au tracé des murailles décrites par les archives du XVII^e siècle. En revanche, la date de construction du mur (forcément antérieure au début du XVII^e siècle) demeurerait inconnue avant la fouille.



FIGURE 109

Bourg de Montagne
sur le cadastre napoléonien de 1830.

Pour les besoins de l'opération, le mur a été démonté sur une longueur de 24,50 m. Le long de ce tracé, sa hauteur est très variable (entre 1,70 et 2,80 m) du fait des importants pendages est-ouest de la D 244 et sud-nord de la D 244 E1 (FIGURE 110). Le mur présente un appareil plutôt hétérogène : certaines portions sont construites de pierres de taille très régulières tandis que d'autre sont principalement constituées par des moellons liés au mortier. Le nombre d'assises est lui aussi très variable, entre 7 et 22, en fonction du type d'appareil et de la hauteur du mur. La dernière assise est constituée par des pierres de section hémicirculaire qui arrondissent son sommet. La « courbure » du mur est formée en ligne brisée de quatre segments formant trois angles obtus sensiblement égaux (angle sud 155°, angle sud-ouest 160° ; angle ouest 145°). Chaque angle est renforcé par une chaîne de pierres de taille d'un format plus important.



FIGURE 110
Église Saint-Martin et son mur
ceinturant le cimetière vus
depuis le sud.

Il n'a pas été observé de véritable tranchée de fondation. Le mur semble reposer directement sur le substrat calcaire aplani. L'assise du mur au contact du socle calcaire s'observe particulièrement bien sur le segment ouest qui file vers le nord le long de la D 244 E1 (FIGURE 111). Cette vue illustre également l'importance de l'excavation réalisée afin de redresser la route en amputant le promontoire rocheux sur lequel a été bâti l'église. Un creusement vertical comportant des marches est observable dans l'alignement de la nef. Ce dernier semble correspondre à un ancien escalier qui aurait servi de chemin d'accès à l'église avant la construction du mur et l'élargissement de la route. En outre, au moins quatre creusements de section quadrangulaires s'observent au sommet de l'affleurement rocheux. De par leur forme, leur orientation et leurs dimensions, ces creusements évoquent fortement des fosses sépulcrales rupestres. Il semblerait que le cimetière médiéval s'étendait davantage vers l'ouest.

En effet, le mur ne ceinture pas le cimetière mais le restreint. De nombreuses sépultures des cinq premières phases d'inhumations sont recoupées par le mur (TABLEAU 27 et FIGURE 112). Au cours de discussions avec plusieurs résidents de Montagne nous avons appris que des squelettes avaient été exhumés il y a plusieurs décennies (à la fin des années 1950 d'après ces témoignages) lors de la pose de canalisations sous la route au sud de l'église, en face du château Bellevue. De toute évidence le cimetière médiéval devait être bien plus étendu que l'aire enclose par le mur actuel et s'étendait également vers le sud.

La fouille de l'angle ouest de la surface prescrite a permis la mise au jour du second tronçon de mur (Mur 2) bien distinct du mur principal (Mur 1) (FIGURE 113). Ce second mur était conservé sur une longueur de 1,40 m sur cinq assises en élévation et deux autres enfouies, cette fois-ci, dans une tranchée de fondation. Cette maçonnerie apparaît incluse dans le mur principal (Mur 1) qui vient partiellement s'y apposer. Dans cette mesure, le tronçon Mur 2 est assurément antérieur au mur principal Mur 1.



FIGURE 111

Mur ouest du cimetière. L'interface entre l'assise du mur et le substrat calcaire est surlignée en blanc. En bas, détail d'une excavation dans l'axe de la nef qui suggère l'existence d'un escalier qui permettait d'accéder à l'église avant la construction du mur et l'élargissement de la route, puis de creusements qui évoquent des fosses sépulcrales en coupe.

Nous avons alors émis l'hypothèse que le Mur 2 constituait les vestiges d'un premier mur ceinturant l'enclos paroissial, lequel se serait par la suite agrandi avec la construction du Mur 1. Cette hypothèse ne peut cependant être retenue dans la mesure où la tranchée de fondation du Mur 2 s'arrête net et qu'aucune sépulture n'est perturbée dans le prolongement de cet hypothétique mur. La véritable fonction et la raison d'être de cet élément de maçonnerie nous échappent. Il est possible qu'il s'agisse d'un « faux départ » du Mur 1 dont l'axe inapproprié aurait été rapidement corrigé.



Phase	Sépultures recoupées par le Mur 1
I	120, 167
II	119, 136, 138, 140, 156, 157 et 164
III	115, 141
IV	111
V	31, 35, 47, 57, 58
VI	-

TABLEAU 27

Inventaire des sépultures recoupées par le mur pour chaque phase.

FIGURE 112

Sépulture 120 de la phase I (rupestre et anthropomorphe avec alvéole céphalique) recoupée lors de la construction du mur.

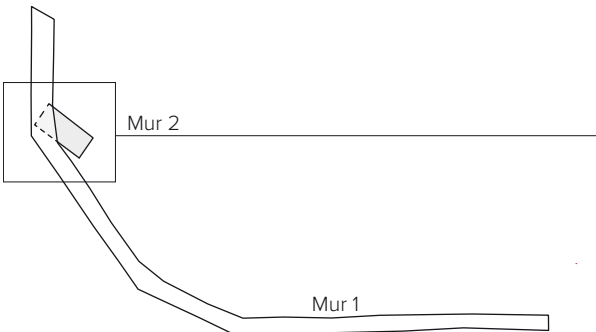


FIGURE 113

Localisation et photographie de la jonction du Mur 1 et de l'ébauche de Mur 2.





FIGURE 114

Sépulture 47 vue depuis le nord,
ayant été recoupée lors de la
construction du mur.

Afin d'appréhender la date de construction du mur, nous avons sélectionné une sépulture recoupée par le mur qui nous semblait parmi les plus récentes. Notre choix s'est porté sur la sépulture 47, une femme décédée entre 20 et 39 ans (FIGURE 114). La défunte a été inhumée en pleine terre, ceinte dans un linceul (Phase V). Elle tenait une petite monnaie en cuivre dans la main droite. L'extrême usure de la pièce n'a pas permis sa détermination. L'analyse radiocarbone a livré une datation comprise entre 1435 et 1490. La construction du mur ne peut donc être antérieure au XV^e siècle. Si on considère que ce mur nécessitait déjà des travaux de restauration en 1623, une construction au début du XVI^e siècle peut raisonnablement être envisagée. Cette datation corrobore plusieurs observations déjà réalisées dans la région qui s'accordent sur le fait que les murs de soutènement des terrasses périphériques des églises de Gironde ne sont, dans le cas général, pas antérieurs au XV^e siècle (Bizot 1989).

2 LE NIVEAU DE SOL MÉDIÉVAL 1001

La fouille des niveaux les plus anciens de l'angle nord-ouest nous a permis de discerner un niveau de circulation. Celui-ci est constitué par un damage de débris calcaires compactés de couleur jaune beige (US 1001). Ce niveau n'a pas été observé sur l'intégralité du site mais uniquement dans son tiers occidental (FIGURE 115). Cette couche est épaisse d'une vingtaine de centimètres dans sa partie la mieux conservée mais s'affine très vite pour finalement disparaître à mesure que l'on va vers l'est (FIGURE 116). Dans la partie occidentale, le substrat calcaire est recouvert d'argile orangée (US 998) géologiquement en place et qui a pu correspondre à un niveau de sol préhistorique. En effet, cette couche a livré quatre éclats de silex retouchés. L'indigence de ces vestiges lithiques ne permet pas de leur donner une datation précise. Ils pourraient être attribués au néolithique comme au paléolithique (*comm. pers.* Mathieu Langlais, CNRS, UMR Pacea 5199).

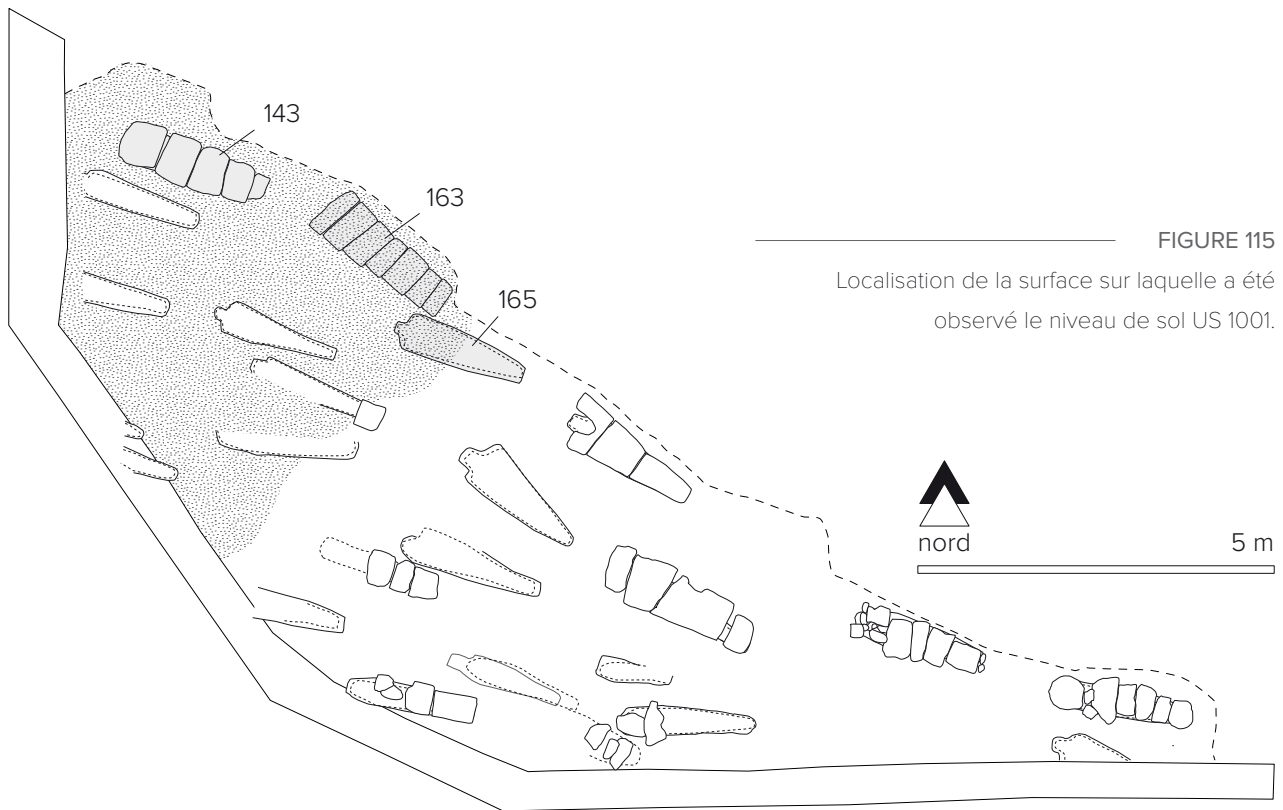
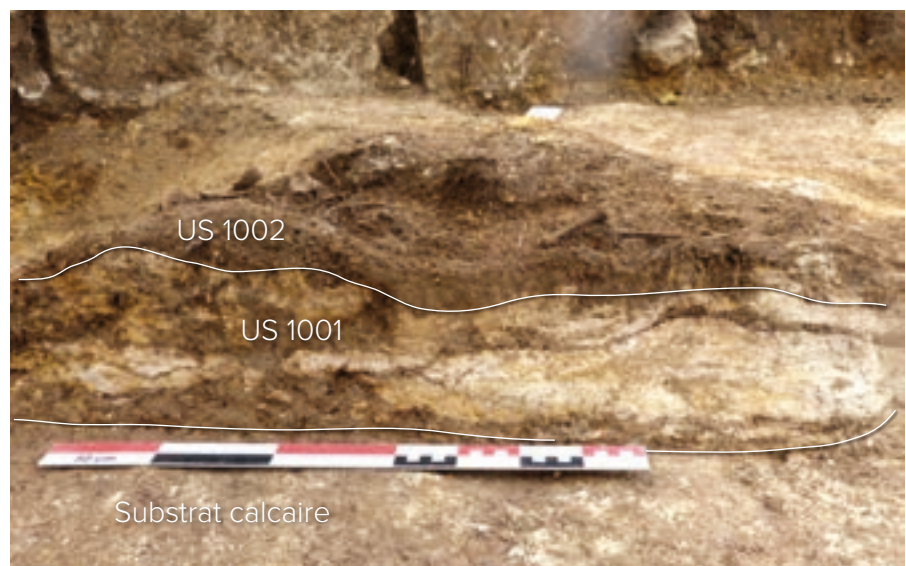


FIGURE 115

Localisation de la surface sur laquelle a été observé le niveau de sol US 1001.

FIGURE 116
Vue en coupe du niveau de sol 1001 présentant un litage de jaune (calcaire damé) et de brun (apport de terre végétale par le piétinement).



Le niveau de sol US 1001 n'est pas uniforme mais apparaît litée de jaune (calcaire damé) et de marron (terre végétale). Cette alternance caractérise un niveau de circulation, régulièrement dégradé par le piétinement (apport de terre « amoureuse », qui colle au pied) puis restauré par une nouvelle recharge de débris calcaires damés.

Cette US 1001 permet d'appréhender le niveau du sol médiéval. Certaines couvertures de sépultures reposent directement sur cette US (143 par exemple), ce qui implique que les dalles affleuraient en surface.

La profondeur d'inhumation du défunt était donc équivalente à la profondeur de la fosse rupestre soit une trentaine de centimètres seulement ! Le cadavre reposait directement sous la couverture de dalles sans ajout de terre. La décomposition du corps s'étant déroulé en espace vide, les émanations d'odeurs de putréfaction devaient être particulièrement incommodantes.

Deux autres sépultures (163 et 165) sont recouvertes par l'US 1001 et par conséquent sont plus anciennes. Ces trois sépultures qui sont assurément parmi les plus anciennes du cimetière ont fait chacune l'objet d'une datation radiocarbone : sépulture 143 (postérieure à US 1001) : 990–1035, sépulture 163 (antérieure à US 1001) : 880–980 et sépulture 165 (antérieure à US 1001) : 770–900. Par recoupement de ces dates, le niveau de sol US 1001 serait daté aux alentours de 980–1000.

De ce fait toutes les inhumations altimétriquement supérieures à ce niveau de circulation ont préalablement nécessité l'ajout de terres de remblai.

3 LES REMBLAIS (FIGURES 117 À 120, PAGE 187)

La poursuite des inhumations par superposition a nécessité le rehaussement des terres et par conséquent l'ajout de remblais. Un premier niveau de remblai (US 1002) a été déchargé sur le niveau de sol 1001 recouvrant les dalles de couverture des sépultures des phases I et II qui étaient alors apparentes en surface. Cette première couche apparaît peu épaisse, de l'ordre de 30 à 50 cm et semble juste suffisante pour permettre un nouveau niveau d'inhumation. Les sépultures en coffre (phase III et IV) ont été installées dans ce premier niveau de remblai. Certaines dalles de couvertures des sépultures rupestres sous-jacentes ont alors servi de fond à ces coffres. Les couvertures de ces derniers devaient être affleurantes en surface ou très faiblement enfouies. La plupart de ces sépultures ont livré des squelettes présentant les indices d'une décomposition du corps en espace colmaté, ce qui implique la pénétration de sédiment dans les fosses et semblerait indiquer que ces couvertures à l'herméticité très imparfaite étaient enfouies. Néanmoins, du sédiment a très bien pu s'infiltrer par les parois de la fosse, contribuant ainsi au colmatage de l'espace de décomposition du corps sans nécessairement impliquer une importante profondeur d'inhumation. Ce premier remblai est constitué d'un limon argileux brun à grains fins qui peut aisément s'infiltrer par le moindre interstice. Si la base du remblai 1002 a pu être aisément perçue (en particulier son interface avec le sol 1001), son sommet a été largement remanié lors des inhumations des sépultures des phases V et VI. Dans la moitié est, la présence d'argile orangée (US 998) rend plus difficile la juste observation de ce premier remblai, qui n'a par ailleurs pas nécessairement eu lieu dans cette partie du site.

La sépulture 139 attribuée à la phase III a été datée par radiocarbone entre 980 et 1035. Cette sépulture qui prend place dans ce premier niveau de remblai lui est par conséquent postérieure. Or ce remblai recouvre le niveau de sol US 1001, lui-même attribué aux années 980–1000. De ce fait, il est possible d'estimer que le remblai 1002 a été mis en place au cours des trois premières décennies du XI^e siècle.

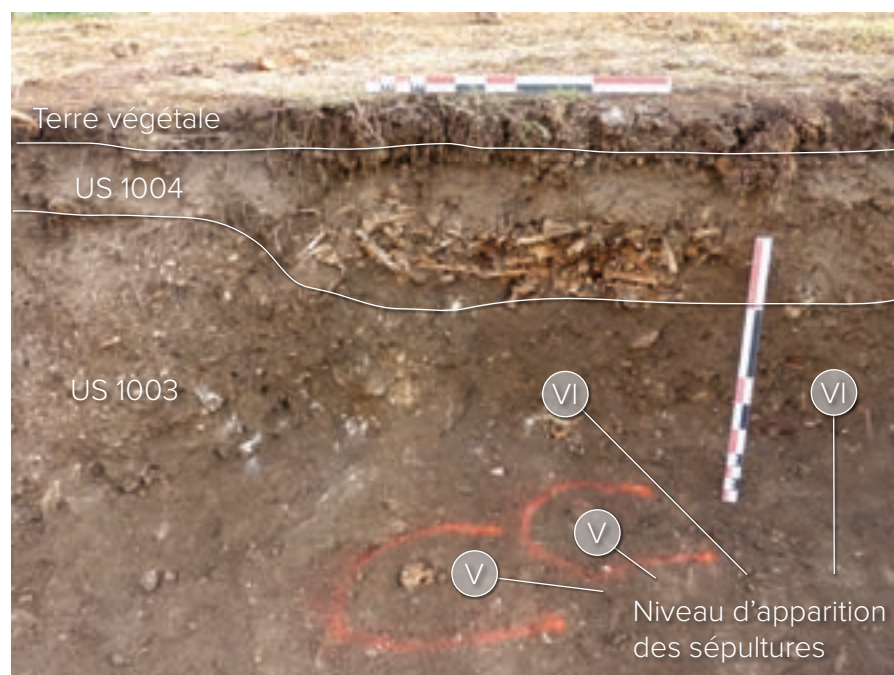
Quelques années avant 813, Théodulf évêque d'Orléans préconisait déjà : « *que personne ne rejette les corps anciennement ensevelis, mais que les tombes qui apparaissent soient profondément enfouies dans la terre, et qu'on constitue un sol par-dessus, où n'apparaîtra plus aucun vestige de la tombe* » (Treffort 1996).

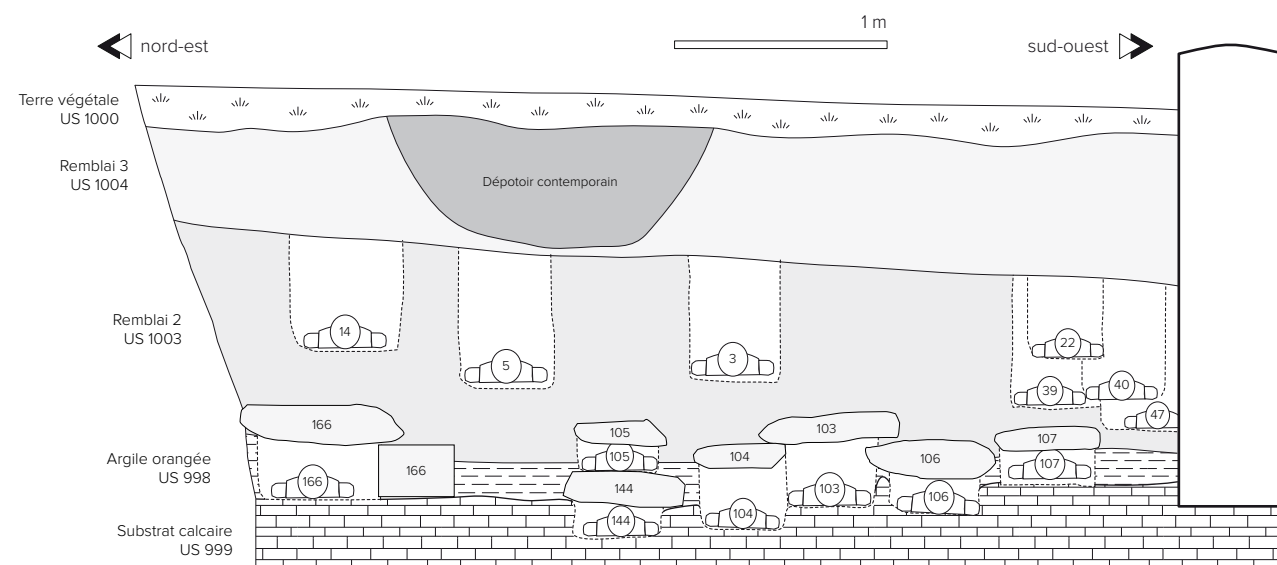
La seconde phase de remblai (US 1003) est la plus conséquente (de l'ordre de 1 mètre d'épaisseur). Néanmoins c'est également la plus difficile à cerner tant sur le plan altimétrique que sur le plan chronologique. Son interface avec 1002 qui la précède n'a pas été correctement perçue. Cette couche est hétérogène, constituée de limon argileux brun présentant par endroits de petites inclusions de calcaire et par ailleurs des moellons beaucoup plus conséquents. En fait, cette phase de remblai semble davantage constituée d'une accumulation de multiples remblais successifs d'origines diverses. C'est dans la masse de ces remblais qu'ont été mises en terre les sépultures des phases V et VI. Ces nombreuses inhumations ont participé au remaniement de cette US 1003 et de son interface avec l'US 1002 qui l'a précédé. Cet important ajout de terre a fini par nécessiter la construction d'un mur de soutènement. Comme nous l'avons vu, ce dernier aurait été érigé dans le courant du XVI^e siècle. Cependant, l'important remblai 1003 a pu commencer à se mettre en place plus tôt. Un fois une certaine hauteur atteinte, le mur aurait été construit afin de contenir les terres déversées. Mais l'apport de remblais a commencé avant et a continué bien après la construction du mur.

La dernière phase de remblai (US 1004) se caractérise par un niveau argilo-limoneux plus clair et plus grisâtre (FIGURE 121). Mais c'est davantage la quantité de vestiges archéologiques qui le différencie du précédent. En effet, ce niveau a livré une quantité importante d'ossements remaniés, parfois de manière diffuse dans le sédiment, parfois de manière concentrée sous la forme d'amas déposés dans des fosses. Ces ossements étaient accompagnés de débris de mobilier funéraire : fragments de vases, de pots de fleurs, de ferronnerie, de décorations

FIGURE 121

Vue en coupe de l'US 1003 avec niveau d'apparition des sépultures en pleine terre (phase V) et des sépultures en cercueil (phase VI) et de la couche de remblai d'époque contemporaine US 1004. Noter la présence d'un important ossuaire à la base de ce niveau de remblai.





Coupe 1*, transversale nord-est/sud-ouest.

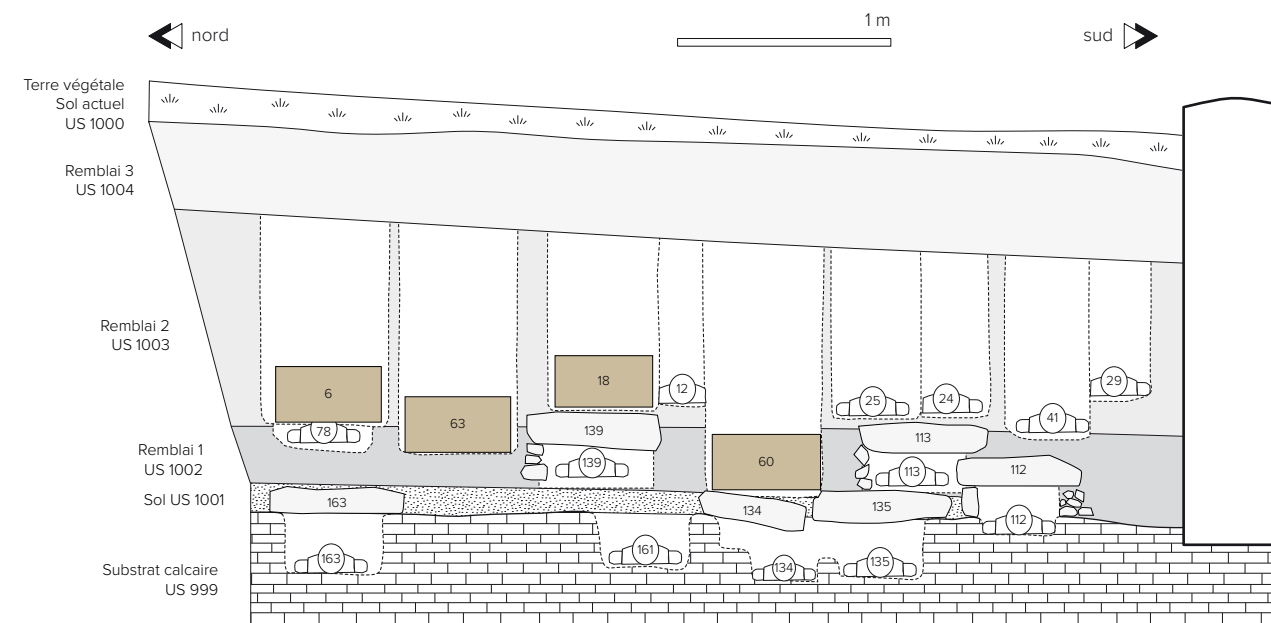
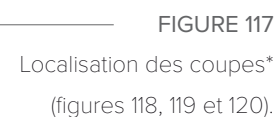


FIGURE 119

Coupe 2*, transversale nord/sud.



- * La position des inhumés et des structures sépulcrales est reconstituée par projection horizontale des points topographiés sur le plan vertical des coupes stratigraphiques.

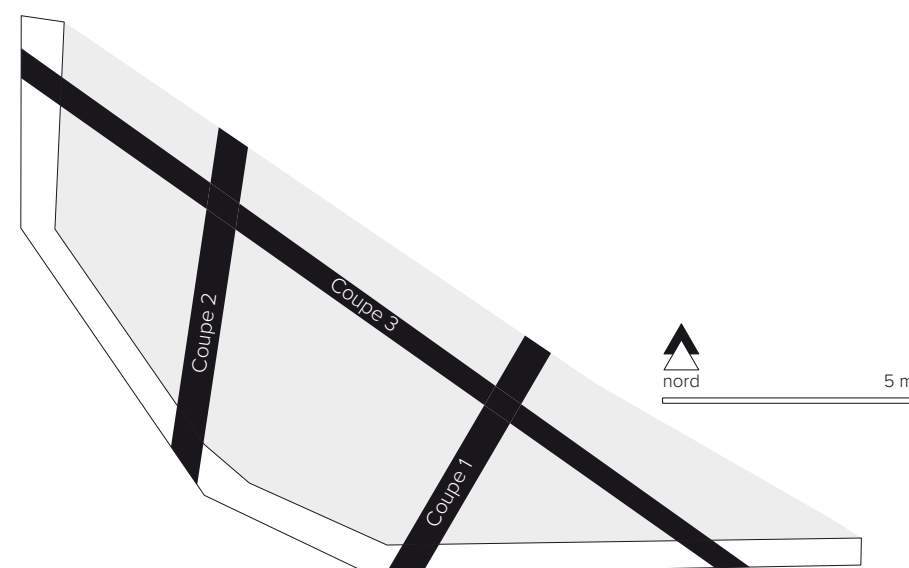
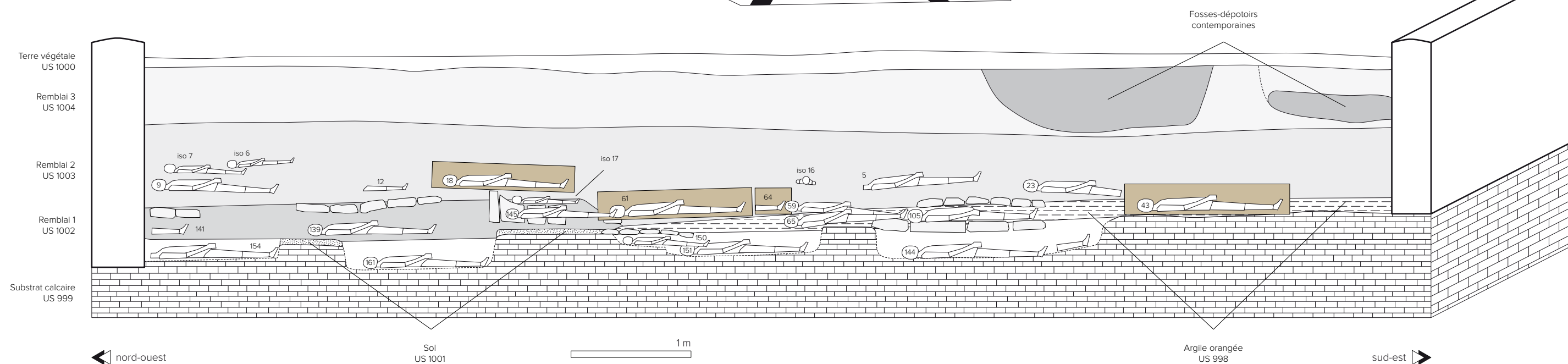


FIGURE 120

Coupe 3*, longitudinale nord-ouest/sud-est.



et de couronnes mortuaires... Mais ce niveau de remblai a également livré des cerclages de barriques, des bouteilles de vin, des verres à pied, de la vaisselle à mamie, des flacons de parfum et de médicament, des boîtes de conserve, des pots de moutarde, des ossements d'animaux issus de restes de repas... L'ensemble de ces vestiges peut être attribué à la fin du XIX^e siècle ou à la première partie du XX^e. De toute évidence à une période relativement récente, cet emplacement localisé dans un angle du cimetière a été le dépotoir dans lequel était déversé sans grand ménagement les sépultures exhumées d'autres parties de l'aire funéraire. Ce dépotoir a été utilisé par certains villageois opportunistes pour y déverser leurs propres déchets domestiques. Certains restes apparaissent concentrés, enterrés dans des fosses tandis que d'autres étaient beaucoup plus diffus, vraisemblablement épandus à même le sol puis finalement enfouis par d'ultimes apports de terres.

Cette dernière phase de remblai qui a pris place entre la fin du XIX^e siècle et la première partie du XX^e (sans doute en plusieurs fois) a fini par « remplir » le cimetière jusqu'en haut du mur. De ce fait, l'angle sud-ouest du cimetière de Montagne apparaissait jusqu'en 2013 sous la forme d'une terrasse dépourvue de murette (FIGURE 122).



FIGURE 122
Vue depuis l'est de la terrasse de l'angle sud-ouest du cimetière de Montagne juste avant la fouille de 2013. La limite de la fouille est figurée par la ligne en pointillés.

4 BIBLIOGRAPHIE

BIZOT B. 1989. Éléments pour une topographie et une typologie des inhumations et de leurs rites. In Regaldo-Saint Blancard P. (dir) Archéologie des églises et des cimetières en Gironde. *Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*.

TREFFORT C., 1996. Du *cimiterium christianorum* au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VI^e au X^e siècle. In Galinié H. et Zadora-Rio E. Archéologie du cimetière chrétien. Actes du 2^e colloque ARCHEA. 11^e supplément de la Revue Archéologique de Centre de la France. Tours.

Les cinquante premiers centimètres (US 1004) ont livré une très grande densité de vestiges. Ce remblai superficiel étant « hors prescription », le décapage a été rapide de manière à atteindre au plus vite le niveau d'apparition des premières sépultures en place. Cependant, la quantité et surtout la diversité des restes exhumés nous ont conduits à en prélever une partie. Ce niveau n'ayant pas été véritablement fouillé et la collecte ayant été partielle, ces vestiges ne peuvent faire l'objet d'une véritable étude, ni même d'un inventaire, dont la finalité s'avérerait peu pertinente. Néanmoins, ces restes exhumés sont les témoins de certains aspects du cimetière de Montagne et du quotidien des habitants du village et méritent à ce titre d'être brièvement exposés.

1 LES DÉCORATIONS MORTUAIRES

Des perles en faïence et des petits tubes en verre enfilés sur du fil de fer ont été exhumés par milliers, plus de 5 kg pour une collecte très partielle (FIGURE 123). Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la France importe les perles de verre d'Italie pour la broderie sur vêtements mais également pour la confection de couronnes mortuaires. Ces dernières pouvaient être circulaires, en forme de croix ou de losange. Certaines couronnes pouvaient être personnalisées en commémorant une singularité ou une activité prisée par le défunt (un blason ou une ancre

FIGURE 123

Échantillon illustratif de la diversité des formes de perles et tubes utilisés pour la confection de couronnes mortuaires.



de marine par exemple) (Ducros 2010). L'enfilage des perles était confié à des femmes travaillant à domicile. La technique consistait à fixer sur une forme en fil de fer rigide des fleurs et des feuilles en perles. Des lettres formant des mots et de courtes incantations étaient ensuite ajoutées (À Notre Père, En Souvenir de..., Priez pour lui...). Le caractère durable du verre, la finesse et la variété des décors ainsi que le peu d'entretien nécessaire, ont rendu ce type de décoration très populaire dans les cimetières de la fin du XIX^e et de la première partie du XX^e siècle (Forest 1997). Mais le temps de fabrication relativement long de ces réalisations et l'arrivée des matières plastiques ont eu raison de cet artisanat. La production de couronnes en perles de verre s'est ainsi échelonnée entre 1850 et la fin des années 1950. Les fils de fer exposés aux intempéries s'oxydent et les couronnes finissent par se désagréger au bout de quelques décennies. De ce fait, ce type de décoration mortuaire est devenu rarissime dans les cimetières de nos jours alors qu'il était encore très courant du temps de nos grands-parents.

La fouille a également livré des fleurs artificielles (FIGURE 124). Ces dernières sont constituées par des fils de fer torsadés terminés à leur extrémité par une feuille ou une fleur. Les feuilles, les plus nombreuses, sont réalisées en tôle de zinc peinte en vert. Les fleurs sont quant à elles en faïence blanche et semblent imiter des roses. Dans le cas général, les roses blanches étaient destinées aux sépultures d'enfants.

Des fragments de porcelaine blanche, parfois peinte, ont également été exhumés. Ces débris témoignent de l'existence d'éléments de décoration (vases, statuettes, bibelots funéraires). La pièce la plus singulière est une tête enfantine appartenant à une statuette d'angelot qui devait être déposée sur une sépulture d'enfant (FIGURE 125).

2 OBJETS MÉTALLIQUES ET ÉLÉMENTS DE FERRONNERIE

Plusieurs types d'éléments de ferronnerie funéraire ont été mis au jour. Ces derniers étant pris dans une importante gangue de corrosion, un traitement par électrolyse a été mis en œuvre afin de les dégager suffisamment pour permettre leur détermination.

Trois pièces relativement semblables s'apparentent à des poignées en alliage ferreux, probablement de la fonte. Elles sont percées de trois orifices (un central et deux latéraux) permettant leur fixation au moyen de vis courtes et robustes (longueur 30 mm, ø 8 mm). La présence de fibres de bois conservées au dos certifie que ces poignées étaient fixées à un support plat en bois, très vraisemblablement un cercueil. Cependant, aucune poignée de ce type n'a pas été observée sur les bières exhumées lors de la fouille, ce qui semble indiquer qu'il existait une certaine diversité dans le raffinement et le degré de finition des cercueils. Il est envisageable que ces éléments proviennent de cercueils de sépultures privilégiées qui se situaient à l'origine dans une autre partie du cimetière (FIGURE 126). Une première poignée (208 x 101 mm, 510 g) présente en son centre une tête enfantine encadrée d'une paire d'ailes (un ange ?) surmontant deux fleurs différentes.

FIGURE 124

Fleur artificielle en fer, zinc
et faïence.



FIGURE 125

Tête enfantine provenant d'un bibelot funéraire.



FIGURE 126
Deux poignées de cercueil
remarquables.

La fleur de droite, portant quatre pétales arrondis, s'apparente fortement à un pavot, symbole du sommeil éternel. Nous n'avons pas pu déterminer la fleur de gauche avec certitude. Cette dernière porte huit pétales de forme anguleuse. La symbolique de la fleur, au sens large, est la représentation de la perfection spirituelle. Le nombre huit illustre à la fois la complétude et la vie éternelle (Chevalier et Gheerbrant 1997). Ces symboles et leurs significations peuvent s'accorder aussi bien avec le Romantisme et le Symbolisme artistique du début du XIX^e siècle qu'avec la spiritualité chrétienne. Une seconde poignée (185 x 94 mm, 420 g) présente en son centre un sablier ailé illustrant le temps qui passe et qui fuit (le *Tempus fugit*), un symbole romantique particulièrement en vogue au début du XIX^e siècle (Charneau et Stéfani 1997). Le sablier est également un symbole maçonnique. Enfin une troisième poignée, moins ouvragée que les deux précédentes et assurément de moindre qualité porte une tête enfantine encadrée d'une paire d'aile. La réalisation est beaucoup moins soignée. Au dos de la pièce, il est possible de lire ACIER COULÉ (FIGURE 127).

Deux fragments de crucifix figurant le christ en croix ont été exhumés (FIGURE 128). Tous deux étaient fixés sur un support en bois au moyen de vis et étaient munies de poignées. Ces deux pièces sont probablement des poignées de cercueils.

Deux fragments d'une croix en fer portent des épis de blé. Dans la symbolique chrétienne, ces derniers sont associés à la croissance et à la fructification et sont une promesse d'immortalité et de résurrection. Le blé symbolise également le pain et est souvent associé au raisin qui figure le vin.



FIGURE 127

Revers d'une plaque de poignée de cercueil permettant d'apprécier le matériau et la technique de fabrication utilisés.

FIGURE 128

Deux fragments de crucifix, vraisemblablement employés comme poignées de cercueils.





FIGURE 129

Fragments de croix en acier présentant des épis
de blé et des grappes de raisin.

Les trois boules accompagnées de feuilles dans la partie inférieure de la pièce s'apparentent en effet à une grappe de vigne (FIGURE 129). Dans le cimetière actuel au nord de l'église, une croix ornée d'épis de blé, de feuilles de vigne et de grappes de raisin trône encore sur la pierre tombale d'un monument funéraire.

Le décapage a permis la mise au jour d'une niche en tôle de fer en forme d'alcôve (FIGURE 130). Elle mesure 70 cm de haut pour une largeur d'environ 50 cm. L'objet est muni d'une porte montée sur gonds qui devait être vitrée à l'origine. La présence d'un morillon indique que cette porte pouvait être verrouillée. Des crochets au dos indiquent que cette niche devait être accrochée à un support. À l'intérieur, la présence de languettes perforées suggère qu'un objet, vraisemblablement une statuette, y était fixé. Ce type de contenant, de par sa forme et son format rappelle une niche d'oratoire. Elle devait contenir la statuette d'un saint ou de la Vierge.

FIGURE 130

Niche en tôle de fer.



Enfin, le décapage a permis d'exhumer un fragment de ferronnerie particulièrement massif de style néo-gothique (vraisemblablement milieu ou fin XIX^e) (FIGURE 131). Les symboles représentés sont inattendus dans un cimetière chrétien. L'objet présente en son centre une surface triangulaire marquée du tétragramme divin יהוה — les quatre lettres yod hé vav hé, lues de droite à gauche, translittèrent YHVH, l'indicible nom de Dieu en hébreu. La graphie approximative (Π 2 Π 7) suggère qu'il a été gravé par un artisan qui ne maîtrisait pas l'écriture hébraïque et qui aurait tenté de le recopier d'après un modèle. Les deux arches centrales représentent les Tables de la Loi, un des symboles du judaïsme, que l'on retrouve fréquemment sur les frontons des synagogues. Les deux colonnes latérales sont, quant à elles, des représentations stylisées des rouleaux de la Torah. Cette pièce de ferronnerie est fragmentaire. On observant les surfaces de fracture, on devine que l'objet se prolongeait vers le haut, le bas, la droite et la gauche. Autrement dit, ce fragment devait certainement se situer au centre d'une croix. Ces touches de symbolisme hébraïque apposées à un symbole chrétien aux alentours d'un lieu de culte chrétien sont pour le moins surprenantes. En principe, les sépultures juives se retrouvent exclusivement dans les cimetières israélites et à notre connaissance, il n'y a jamais eu de « carré juif » dans les cimetières catholiques. En revanche, on pourrait poser l'hypothèse d'un mariage mixte, un des époux étant de confession catholique tandis que l'autre était à l'origine de confession juive. Ce dernier aurait alors manifesté son intention de voir figurer une discrète allusion à ses origines sur son monument funéraire.

Ce niveau de remblai a également livré des vestiges sans relation avec la sphère funéraire : cerclages de barriques, boîtes de conserves, bidons métalliques et ustensiles de cuisine usagés (FIGURE 132, page 200). L'état de corrosion et l'écrasement de ces pièces ne permet plus de déterminer le type de produit contenu, à l'ex-

ception notable d'une boîte de sardines à la forme caractéristique et inchangée jusqu'à nos jours. En l'absence d'inscription lisible, ces vestiges sont difficiles à dater avec précision. Si les premières boîtes de conserves datent du début du XIX^e siècle (procédé Appert déposé en 1810), elles restent à cette époque principalement consommées par les armées en campagne et la marine. Leur véritable diffusion dans les campagnes françaises ne se fait qu'après la Première Guerre mondiale.

Enfin, un élément insolite a été exhumé. La pièce se présente sous la forme d'une bague en bronze ou en laiton (ø 26 mm, épaisseur 7 mm) enserrant une lentille de verre faisant loupe (FIGURE 133). Son bord est fileté, ce qui implique qu'il pouvait être vissé et dévissé. L'objet rappelle l'oculaire d'un instrument d'optique (longue-vue, jumelles, télescope...). La présence d'un tel objet dans les remblais du cimetière est pour le moins inattendue et évoque davantage une perte accidentelle qu'un déchet domestique.

FIGURE 133
Oculaire.





יהודה

FIGURE 131

Fragment de ferronnerie présentant des symboles
et une inscription hébraïques.



FIGURE 132

Échantillon illustratifs des vestiges métalliques
livrés par les niveaux d'époque contemporaine.

3 LES RÉCIPIENTS EN VERRE (FIGURE 134)

Le décapage a livré de nombreux récipients en verre. La plupart étant brisée, seuls les exemplaires intacts ou sub-complets ont été conservés. De par l'activité viticole de la commune, de nombreux fragments de bouteilles de vin ont été observés. Seule une bouteille intacte a été prélevée (FIGURE 134.14). Cette dernière ne contient pas 0,75 L comme on aurait pu s'y attendre mais 1 L. Elle présente un cul de bouteille particulièrement profond et deux bourrelets au goulot. Cette forme est dite « Litre courant » et caractérise un petit vin de consommation courante (Seigneurie *et al.* 1904).



FIGURE 134

Échantillon illustratif de la diversité des formes et des formats des flacons et bouteilles en verre livrés par les niveaux d'époque contemporaine.

Plusieurs petits flacons en relation avec la toilette ou l'hygiène ont également été mis au jour. L'un d'eux (FIGURE 134.10) est marqué GELLÉ FRÈRES PARIS et frappé d'une étoile à cinq branches. Cette maison fondée en 1826 (qui existe encore de nos jours) a commercialisé de nombreuses eaux de toilette particulièrement populaires à la fin du XIX^e siècle (prix aux expositions universelles de 1878, 1889 et 1900). Un autre flacon (FIGURE 134.2) est marqué EAU DE TOILETTE VIBERT FRÈRES PARIS. Cette société a été fondée en 1859 (parfumerie et savonnerie du Commerce). Les flacons ont été estampillés Vibert Frères jusqu'en 1917, date à laquelle la société a changé de nom (Lanquest Frères jusqu'en 1954). D'autres petites bouteilles sont très vraisemblablement à mettre en relation avec l'hygiène corporelle ou dentaire (FIGURE 134.1, 3, 4, 9, 13) mais en l'absence de lettrage visible, nous n'avons pas été en mesure de les déterminer et de les dater.

Une petite fiole brune (FIGURE 134.5) est marquée IODOGÉNOL PÉPIN. La société Pépin s'est installée en 1918 à Courbevoie sous le nom de Laboratoire Pépin & Leboucq (Cognerai-Devilliers 1988). Le fait que seul le nom de Pépin figure sur le flacon suppose qu'il soit plus ancien que la fusion avec le laboratoire Leboucq, donc avant 1918. Au début du XX^e siècle, l'Iodogénol est le produit « phare » du laboratoire Pépin qu'il qualifie de « préparation dans laquelle l'iode présente son maximum d'activité thérapeutique ». Le remède au « goût agréable » et à la « tolérance parfaite » était préconisé pour lutter contre les adénopathies, l'artério-sclérose, l'arthritisme, l'emphysème, le lymphatisme, le rachitisme, les rhumatismes et la syphilis.

Un petit bocal (FIGURE 134.6) présente à son ouverture un pas de vis permettant sa fermeture par un couvercle. La teinte brune du verre laisse à penser que son contenu pouvait s'altérer à la lumière, ce qui pourrait nous orienter vers un médicament. Le flacon est marqué G.BRUEL. Nous n'avons pas trouvé de trace d'un laboratoire ou d'une entreprise portant ce nom.

Un bocal (FIGURE 134.7) présente la forme d'une petite barrique sur laquelle est inscrit MOUTARDE DE FRANCE TIVOLI. L'établissement Tivoli, spécialisé dans l'élaboration des moutardes et vinaigres a été fondé en 1883 à Montluçon dans l'Allier. Il changea de nom en 1948 (devenant Votilia) avant de se faire racheter par Amora en 1967.

Un autre flacon (FIGURE 134.8) est fermé par un bouchon métallique visé. Il contient un liquide noir séché qui s'apparente à de l'encre ou à une teinture.

Enfin, un dernier flacon (FIGURE 134.12) contenait de la peinture dorée qui a pu être employée pour le surlignage d'une épitaphe ou la restauration d'une œuvre d'art dans le cimetière ou à l'intérieur de l'église.

4 DIVERS

Quelques billes en terre cuite ont également été observées (FIGURE 135). De toute évidence, à une époque relativement récente, ce coin de l'ancien cimetière a été le terrain de jeux des enfants du village.

5 LES RESTES DE FAUNE

Les vestiges archéozoologiques mis au jour dans les niveaux de remblais modernes et contemporains font l'objet d'un chapitre à part entière.

6 BIBLIOGRAPHIE

COIGNERAI-DEVILLERS 1988. Courbevoie, berceau des industries pharmaceutiques modernes. *Revue d'histoire de la pharmacie*, 76^e année, N 276, p. 5–33.

CHEVALIER ET GHEERBRANT 1997. *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Éditions Rober Lafont.

CHARNEAU R. ET STÉFANI A. 1997. *Les Ailes et le Sablier, Le Jardin du Père Lachaise*. Éditions Cercle d'Art, Paris.

DUCROS O. 2010. *Les perles et les fleurs de l'Art funéraire et l'Art décoratif des XIX^e et XX^e siècles*. Édition Société des Écrivains.

FOREST A. 1997. *Villes et cimetières en France de l'Ancien régime à nos jours. Le territoire des morts*. Éditions L'Harmattan.

SEIGNEURIE A., BERTIN J. ET DE BORSAT X. 1904. *Dictionnaire encyclopédique de l'épicerie et des industries annexes*. Paris



FIGURE 135

Bille en terre cuite.

Les restes fauniques découverts dans le cadre de la fouille du cimetière de l'église Saint-Martin nous offre un aperçu des pratiques pastorales et bouchères développées dans le bourg de Montagne (Gironde) du Moyen Âge et à l'époque contemporaine. Ces restes sont peu nombreux (201 restes d'un poids total de 7 kg). La plupart des vestiges sont issus du décapage et proviennent d'un ensemble où sont mêlés des éléments issus d'une transformation du cimetière (fragments de stèles, fleurs artificielles...), des déchets de la vie domestique (vaisselle...) et des résidus d'activité artisanale (dont la boucherie). Quelques restes fauniques ont également été découverts dans les comblements des tombes. Parmi eux, deux dents ont probablement été déposées intentionnellement à proximité de deux défunts ; les autres vestiges sont en position résiduelle et témoignent des activités périphériques. La triade domestique (bovin, caprin, suidé) domine largement l'assemblage. On note également la présence de quelques restes d'oiseaux, du chien, de l'âne et du cheval.

1 MÉTHODOLOGIE

COLLECTE DU MATÉRIEL

- 1.1 À l'exception du décapage qui a été mécanisé jusqu'à affleurement des premières structures funéraires, la fouille a été intégralement menée manuellement. Tous les vestiges osseux ont été recueillis sans aucune sélection. En revanche, aucun tamisage n'a été effectué.

CONSTITUTION DE LA BASE DE DONNÉES

- 1.2 Tous les restes fauniques recueillis ont été décrits et enregistrés dans une base de données. La base de données est constituée de cinq blocs :
- l'identifiant et la localisation de l'objet : structure, US, éventuellement n° d'isolat,
 - la détermination : espèce, anatomie, fragment, côté, âge,
 - les données quantifiées : longueur et largeur, surface théorique,
 - les attributs taphonomiques (impact de la météorisation, traces des agents non humains) et les stigmates d'activités bouchères (marques de sciage, de coups, de stries),
 - mise en relation de différents objets : numéro du groupe de remontage, type de remontage ou d'appariement.

Ce travail a été réalisé à Bordeaux par comparaison des vestiges fauniques recueillis avec les éléments osseux de la collection d'ostéologie de la SARL Archéosphère.

2 CORPUS ET RÉSULTATS

SPECTRE FAUNIQUE ET REPRÉSENTATION SQUELETTIQUE

2.1 Le corpus est présenté en distinguant les sépultures médiévales, les sépultures modernes et contemporaines, et les remblais (TABLEAUX 28 et 29, ci-contre).

La grande majorité des restes appartiennent à des animaux d'élevage. La triade bovin – caprin – suidé représente environ 90 % des restes, et les bovins sont largement prédominants dans la partie supérieure de la stratigraphie. Les caprins sont constitués de restes de moutons et de chèvres que nous avons traités comme un seul lot sous l'appellation « caprins ». Quelques dents appartiennent probablement à des sangliers, elles seraient les seuls restes appartenant à des espèces sauvages. Le squelette complet d'une taupe a également été découvert au sein d'une tombe (sépulture 163). Un fragment de diaphyse d'os long d'oiseau (probablement un anatidé) a été recueilli dans une autre (sépulture 112). Seuls les niveaux de remblais présentent un spectre faunique plus large. En effet, des restes de chevaux et d'ânes, une dent de chien et un métapode de lapin complètent la liste.

La représentation squelettique de la faune issue des sépultures et du niveau de décapage (remblais) ne montre pas de biais. Il en est de même pour les restes de bovins provenant du décapage, même si les os du squelette axial (tête, vertèbres, côtes) sont abondants en nombre. Cette relative sur-représentation n'est due qu'à une plus intense segmentation des restes (TABLEAU 30, ci-dessous).

Par ailleurs, des coquilles d'huîtres ont été recueillies dans les sépultures 152 et 161, ainsi que dans les niveaux de remblais. Une coquille de moule provient également du décapage.

	Bovin	Caprin	Suidé
Crane	6		1
Mandibule	7	2	3
Dent	8	7	7
Vertèbre	13		
Côte	22		
Scapula	4		1
Humérus	6	2	1
Radio-ulnaire	7	1	1
Métacarpien	2	2	
Pelvis	5	2	
Fémur	4	2	
Patella	1		
Tibia	4	3	
Calcanéum	1		
Métatarsien	5	6	
Métapode	1		
Phalange 1			2
Phalange 2			1

TABLEAU 30

Représentation squelettique des
trois principaux taxons dans le
niveau de décapage.

TABLEAU 28

Spectre faunique identifié pour les trois grands ensembles archéologiques (le décapage, les sépultures modernes et contemporaines, et les sépultures médiévales).

	Décapage - hors strati	Sép. modernes	Sép. médiévales	Total
Bovin	97	7	2	106
Ovin - caprin	27	4	5	36
Sanglier - cochon	17	5	3	25
Cheval	4			4
Âne	2			2
Chien	1			1
Lapin	1			1
Petits ongulés	1	1	5	7
Grands ongulés	1		4	5
Rongeur	1			1
Taupe			1	1
Mammifère indét.	1			1
Oiseau			1	1
Total	153	17	21	191

TABLEAU 29

Spectre faunique identifié dans les sépultures médiévales et modernes.

	Structure	Bovin	Caprin	Suidé	Petits ongulés	Grands ongulés	Taupe	Oiseau	Total
Sépultures médiévales	101	1							1
	112	1	2					1	4
	116					1			1
	117				1				1
	122			1					1
	124		1						1
	126				1				1
	137			1		1			2
	142		1						1
	143					1			1
	151				1				1
	152				1				1
	154				1				1
	155		1						1
	157					1			1
	161			1					1
	163						1		1
Total sépultures médiévales		2	5	3	5	4	1	1	21
Sépultures modernes	15		1	2					3
	42			1					1
	53		1	1					2
	54			1					1
	60	1			1				2
	62	2	1						3
	66	3							3
	78	1	1						2
Total sépultures modernes		7	4	5	1				17

Dans ce dernier ensemble, des dizaines de coquilles de cyclostomes élégants (*Pomatias elegans*), de petits gris (*Helix aspera*) et d'un coquillage terrestre de la famille des *Oxychilidae* (peut-être *Aegopinella epipedostoma*) ont été récoltés. Ces coquillages sont assez communs et caractéristiques des jardins (*Helix aspera*) et des sols calcaires (*Pomatias elegans*).

CONSERVATION DES RESTES 2.2 La conservation des restes est relativement bonne. Les surfaces corticales sont lisibles sur plus de ¾ de leur surface pour 70 % des os (TABLEAU 31).

TABEAU 31
Lisibilité des surfaces corticales, et traces sur les os issus du décapage, des sépultures modernes et médiévales.

	Décapage	Sép. modernes	Sép. médiévales
Lisibilité des surfaces corticales			
100 % lisible	2	0	0
>75% lisible	85	7	9
de 50 à 75% lisible	19	0	5
de 25 à 50 % lisible	11	2	1
<25% lisible	8	2	1
Traces de racines	64	2	4
Traces de manducation	26	3	0
Total observé	127	12	17

On note cependant que les restes sont légèrement plus altérés pour les niveaux les plus anciens (sépultures médiévales et modernes) ainsi que pour les espèces de plus petite taille (caprins et suidés). Les altérations sont essentiellement liées à une exposition prolongée des vestiges à la surface du sol (craquelures, exfoliations). Des traces de racines, souvent de petites tailles, sont visibles sur 45 % des os et touchent particulièrement les restes du niveau de décapage. L'abandon des restes fauniques en surface a également favorisé la manducation des pièces par les carnivores (18 % des restes présentent des traces de dents, mais aucune trace de dent n'est visible sur les restes découverts dans les sépultures médiévales). Par ailleurs, un fragment de côte de bovin issu du décapage a été digéré (FIGURE 136).

DIMENSION DES RESTES 2.3 Les esquilles recueillies sont de dimensions variables. Elles sont nettement plus grandes dans les niveaux de remblais que dans les sépultures (TABLEAU 32).

La petite taille des restes découverts dans les tombes suggère qu'ils se trouvent ici en position résiduelle, ayant été fortuitement introduits dans les fosses lors de leur comblement. Dans les remblais, on trouve en revanche des pièces de grandes dimensions, appartenant à des espèces de plus grande taille (bovin et équidé) qui ont été intentionnellement enfouies. Ces restes ont été jetés dans un dépotoir, au milieu des décombres issus de la réorganisation du cimetière, de débris métalliques et de céramiques cassées.

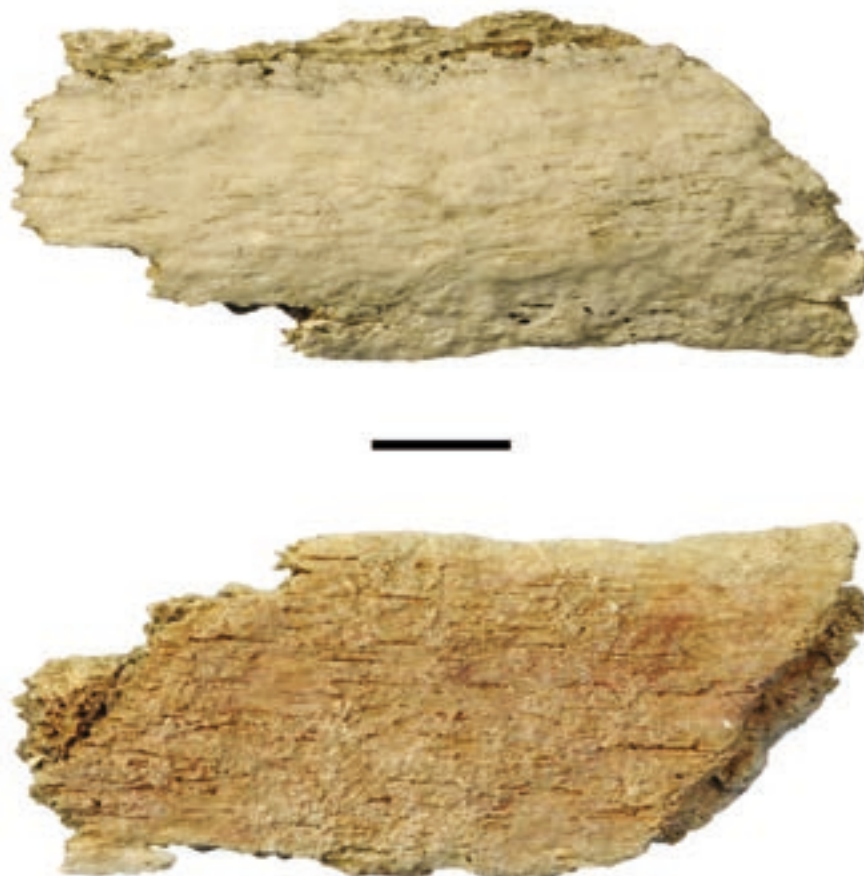


FIGURE 136

Fragment de côte de boviné
présentant des traces de diges-
tion par un chien ou un porc.

	Décapage	Sép. modernes	Sép. médiévales
Longueur des restes (en mm)			
min	17	18	16
moy	85,8	48,8	44,3
max	260	83	100
Surface théorique des restes (en mm²)			
min	60	198	180
moy	22100	3750	4400
max	3817	1349	767
Total observé	153	17	21

TABEAU 32

Dimensions des restes fauniques issus des diffé-
rents ensembles stratigraphiques.

ACTIVITÉS
BOUCHÈRES

2.4 Les stigmates de l'activité de boucherie sont visibles sur 64 restes (TABLEAU 33). Ils concernent principalement des os issus du décapage des niveaux supérieurs (61 restes), essentiellement des bovins (52 restes). Une trace de scie est visible sur un fragment de diaphyse de petit ongulé recueilli dans une sépulture médiévale (Sép 152) [ceci jette un doute sur l'association de cet os et de la sépulture car la scie n'est pratiquement jamais utilisée au Moyen Âge — sauf pour l'extraction de cheville osseuse (cf. Krausz 1992, Audouin-Rouzeau 1986)]. Une vertèbre cervicale et un grand cunéiforme de bovinés, issus respectivement des sépultures modernes 66 et 62, présentent des traces de scie et de couperet.

Les traces de scie sont plus nombreuses sur les restes de bovins ; seuls trois os de caprins et un os appartenant à un petit ongulé présentent ces stigmates. On les observe sur la plupart des éléments. Pour les caprins, la scie a ici été utilisée pour sectionner deux tibias au milieu et au tiers inférieur de leur longueur, et un pelvis en son milieu (suture pubienne). Pour les bovins, elle est utilisée pour sectionner la colonne vertébrale, pour segmenter les côtes en deux ou en trois tronçons, les membres sont sciés au niveau du coude, dans la partie distale des radius, au niveau de la tête de fémur et au milieu (ou dans la partie distale) des tibias. La lame de l'instrument mesure environ 2 mm d'épaisseur comme on peut le voir sur la partie distale d'un tibia qui n'a pas été intégralement scié (FIGURE 137). Le couperet semble avoir la même fonction. Il est probablement aussi utilisé pour sectionner les tendons. Les traces de couteaux sont plus rares. Elles ne sont visibles que sur des portions squelettiques où la masse musculaire est peu importante ou absente. On voit en particulier ces stries sur le crâne, les extrémités de pattes et les côtes. Elles peuvent être mises en relation avec le dépouillement de l'animal et la section de tendons.

TABLEAU 33
Représentation squelettique des
restes présentant des traces
d'activité anthropique (trace de
scie – coup de couperet – strie
de découpe) en nombre de
restes (NR).

	Bovin	Caprin	Suidé	Âne
Crâne	3 (0 - 0 - 3)			
Mandibule	2 (1 - 1 - 0)		1 (1 - 0 - 1)	
Vertèbre	9 (8 - 1 - 1)			
Côte	17 (13 - 5 - 4)			
Humérus	4 (3 - 2 - 1)	1 (1 - 0 - 1)		
Radio-ulnaire	3 (3 - 0 - 0)	1 (0 - 1 - 0)	1 (0 - 0 - 1)	
Métacarpien		1 (0 - 0 - 1)		
Pelvis	3 (3 - 0 - 0)	1 (1 - 0 - 0)		
Fémur	3 (2 - 1 - 0)			
Tibia	4 (3 - 1 - 0)	2 (2 - 0 - 0)		1 (0 - 1 - 0)
Calcanéum	1 (0 - 1 - 0)			
Métatarsien	2 (0 - 2 - 1)			
Métapode	1 (0 - 1 - 0)			
Total	52	6	2	1

FIGURE 137

Trace de scie au niveau de
l'extrémité distale d'un tibia
de bovidé.



QUELQUES SÉPUL- TURES PARTICULIÈRES

2.5

Deux dents de suidés ont été découvertes à proximité des défunts dans les sépultures 15 et 53. Une autre sépulture, 166, a livré un squelette de taupe.

La sépulture 15

2.5.1

La sépulture 15 a livré 3 restes fauniques : une deuxième phalange de capriné, une canine supérieure droite (ou grès) et une canine inférieure droite (ou défense) de jeunes suidés mâle (FIGURE 138).

FIGURE 138

Canines de suidés issues de
la sépulture 15 (grès en haut et
défense en bas).



L'usure des deux dents permet d'exclure qu'elles appartiennent au même individu (la défense n'est pas usée - individu de 8-10 mois -, alors que le grès présente une usure légère - individu de 1 à 2 ans -). La taille et la morphologie de ces dents ne permettent pas de les attribuer au sanglier plutôt qu'au cochon. La défense a été découverte entre les genoux du défunt, nous ne connaissons pas la provenance exacte des deux autres restes. Cet individu avait également un couteau dans une poche latérale de son pantalon et une pièce de monnaie (Napoléon III) dans sa main droite.

La sépulture 53 2.5.2

La sépulture 53 a livré deux dents. La première est une troisième molaire inférieure de caprin. La seconde est un grès de suidé adulte mâle. Cette canine gauche appartient à un animal plus âgé (de 3 à 4 ans). Cette dent peut également appartenir à un cochon ou à un sanglier. Elle a été découverte à proximité de l'ilium droit (poche d'un pantalon ?).

La sépulture 163 2.5.3

La sépulture 163 appartient à l'ensemble funéraire médiéval (datation radio-carbone 880-980). C'est une tombe rupestre couverte par une série de 7 dalles calcaires jointives. Le défunt inhumé dans cet espace vide est un homme, et ses os ont subi de nombreux déplacements post-dépositionnels. L'eau a stagné dans la fosse et un réseau racinaire s'y est également déployé. Les os d'un squelette de taupe ont été recueillis dans la cage thoracique de l'individu, à proximité de l'humérus gauche. Tous les os n'ont pas été collectés en l'absence de tamisage, mais nous avons les principaux os longs (2 humérus, 1 ulna, 1 fémur, 1 tibia), les 2 mandibules, des fragments crâniens, les 2 scapulas, un fragment de pelvis et plusieurs fragments de côtes concentrés sur une petite zone. Ces os sont très bien conservés; l'animal était probablement complet. Il est tombé dans la fosse et y est resté piégé. Ses déambulations dans la fosse peuvent être en partie responsables du déplacement des os du défunt.

UN REMONTAGE SUR OS SEC 2.6

Plusieurs remontages ou appariements ont été observés lors de l'étude de ce matériel. Ces remontages concernent des restes crâniens de bovins issus du décapage, ainsi que les restes d'une scapula de bovin découverts dans le comblement de deux sépultures. Seuls ces derniers fragments osseux peuvent apporter une information concernant la chronologie du site. Les deux restes appartiennent à la fosse infra-épineuse d'une scapula droite de jeune bovin (FIGURE 139) et le raccord se fait sur une cassure sur os sec. Ces deux parties de l'os ont été recueillies dans les sépultures 78 et 112. Elles présentent toutes les deux un bon état de conservation et la patine des deux fragments osseux est la même. La pièce découverte dans la sépulture 112 présente également une strie de découpe et des petites traces de racines. Ces éléments suggèrent que l'os n'est pas resté très longtemps à la surface du sol et que les deux inhumations 78 et 112 sont sub-contemporaines. Les traces de racines sur la pièce provenant de la sépulture 112 témoignent de conditions d'enfouissement distinctes de celles de la sépulture 78. En effet, Sép 112 se trouve au contact avec le substrat calcaire où le chevelu racinaire est plus développé.



FIGURE 139

Remontage osseux entre deux
fragments de scapula de bovin
(sépultures 78 et 112).

3 DISCUSSION

ABONDANCE DES RESTES FAUNIQUES ASSOCIÉS AUX SÉPULTURES

3.1 Quarante-et-un restes fauniques ont été découverts dans les 142 tombes médiévales et modernes fouillées. Cette rareté du matériel est plus flagrante encore au sein des tombes modernes et contemporaines (17 restes pour 78 sépultures). À l'exception probable de deux tombes (Sép 15 et 53), aucun reste faunique n'a été intentionnellement déposé près du défunt lors de l'inhumation. Ces vestiges résiduels témoignent seulement des activités domestiques et artisanales se développant en périphérie du cimetière, comme c'est souvent le cas dans les cimetières médiévaux (*e.g.* Beauval 2012). Les restes témoignent de l'élevage de caprins, de bovins et de suidés. Ces restes osseux sont en général restés assez brièvement en surface avant d'être enfouis dans le comblement des fosses. Le matériel découvert lors du décapage des remblais est plus abondant et plus varié. La part des bovins dans cet ensemble est prédominante et les traces de boucherie sont plus marquées. Lors de la transformation du cimetière et de l'ensevelissement des débris (éléments de tombes, vaisselle, couronnes mortuaires, os...) occasionnés par ce réaménagement, un boucher en a probablement profité pour se débarrasser des déchets de son activité.

UTILISATION DE LA SCIE

3.2 La scie est utilisée depuis La Tène moyenne (Krausz 1992) au moins par les tabletiers. Elle est utilisée à l'Antiquité, au Moyen Âge (Krausz *ibid.*), à l'époque moderne (*e.g.* Clavel 1997) et contemporaine (*e.g.* Campmajo *et al.* 1998) pour scier les cornes de bovidé, les merrains de cervidés... ou fabriquer des battants de sonnaile en dent ou en os.

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert montre différentes étapes du travail de l'os et de la corne, dont l'utilisation de la scie, par l'artisan « tabletier-cornetier » (*in Krausz ibid.*). En revanche, les bouchers ne semblent pas recourir à cet outil jusqu'au début de l'époque moderne au moins (Audoin-Rouzeau 1986, Méniel & Arbogast 1989, Clavel 2001, Borvon 2012). F. Audouin-Rouzeau suggère que cet instrument peut avoir été écarté « dans le souci de ne pas déposer au sein de la viande de la poudre d'os et de la rouille, ou encore des débris alimentaires restés accrochés entre ses dents. Le prix élevé de cet outil paraît aussi un motif suffisant pour qu'on le réserve à d'autres travaux. » A. Borvon indique que les bouchers n'ont peut-être pas l'utilité de cet outil, ayant déjà à leur disposition le couperet. Les traces d'utilisation de la scie en boucherie sont donc plutôt caractéristiques du XIX^e et du XX^e siècle (T. Oueslati, *comm. pers.*) sans que la date d'introduction de cet outil en boucherie soit bien documentée.

4 CONCLUSION

L'étude de la faune du cimetière de Montagne n'apporte pas d'élément déterminant sur le mode de vie des villageois au Moyen Âge. Elle permet cependant d'entrevoir des pratiques d'élevage et d'artisanat. D'après les quelques éléments osseux piégés dans le comblement des fosses, l'élevage et la consommation de caprins, de bovins et de suidés semble de rigueur. Cette pratique perdure jusqu'au XIX^e siècle. Deux individus, enterrés accompagnés de canines pouvant appartenir à des sangliers pourraient témoigner alors de la chasse au gros gibier. Lors de la transformation du cimetière, des déchets de boucherie ont été ensevelis avec les décombres; la forte proportion d'os sciés semble indiquer que cette transformation a lieu au XIX^e, voire au XX^e siècle. Enfin deux fragments d'une scapula de bovin découverts dans deux tombes du cimetière présentent le même état de surface et plaident pour une sub-contemporanéité de ces inhumations: ces pièces permettent de faire un lien chrono-stratigraphique entre deux structures qui ne présentaient aucune relation entre elles.

5 BIBLIOGRAPHIE

AUDOIN-ROUZEAU F. 1986. *Ossements animaux du Moyen-Âge au Monastère de La Charité-sur-Loire*. Paris: Publications de la Sorbonne.

BEAUVAL C. 2012. Les vestiges fauniques In: Beauval C. (Dir): *Sains en Gohelle, 227 rue Lamartine. Pas de Calais (62)*. Rapport d'opération de fouilles archéologiques, SRA Nord-Pas de Calais: 323–343.

BORVON A. 2012 Acquisition des ressources animales, alimentation carnée et distinction sociale en Anjou de la fin du X^e au début du XII^e siècle. Étude archéozoologique du site de Montsoreau (Maine-et-Loire). Thèse de l'Université Paris 1-Sorbonne, 647 p.

CAMPMAJO P., BERLIC P., RENDU C., 1998, Ce que disent quelques battants de sonnaillies, *Ceretania*, 2, *Arxiu comarcal de Puigcerdà*: 145–155

CLAVEL B. 1997. Quelques données sur l'alimentation carnée et l'artisanat à la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e siècle d'après l'étude des vestiges osseux du puits 4239 du site des Hallettes à Compiègne (Oise). *Revue archéologique de Picardie*. Numéro spécial, Fouilles de sauvetage sous la place du marché à Compiègne (Oise) –1991/1993 [L'évolution urbaine de l'aire palatiale du haut Moyen-Âge aux marchés médiéval et moderne], 13: 231–237.

CLAVEL B. 2001. L'animal dans l'alimentation médiévale et moderne en France du Nord (XIII^e–XVII^e siècles). *Revue archéologique de Picardie*. Numéro spécial 19: 9–204.

KRAUSZ S. 1992. L'exploitation artisanale de la corne de bovidés à l'époque gauloise : le témoignage des chevilles osseuses de corne de Levroux (Indre) / The use of cattle horn in the gaulish period : the evidence of horn cores from Levroux (indre) . *Revue archéologique du Centre de la France*, 31 : 41–55.

MÉNIEL P., ARBOGAST R.M. 1989. Les restes de mammifères de la cour Napoléon du Louvre (Paris) du XIV^e au XVIII^e siècle. *Revue de paléobiologie*, 8 : 416–466.

1. Doctorante à l'Institut Ausonius,
UMR 5607, Bordeaux Montaigne.

1 PRÉSENTATION

La fouille du site de Montagne (Gironde) a livré 23 tessons antiques. Ce mobilier a, dans un premier temps, fait l'objet d'un tri, d'un inventaire et d'un enregistrement. Les tessons se répartissent en fonction des différentes catégories (les céramiques fines et les céramiques communes) que l'on rencontre traditionnellement durant cette période.

2 DÉFINITION ET ÉTUDE QUANTITATIVE DES CATÉGORIES DE PÂTES

En raison du lot restreint de fragments, cette étude se présente sous forme d'un inventaire technique et morphologique des céramiques communes et fines par US.

2. Picon 1973, 59–70.

3. Cuisson réductrice – post-cuisson réductrice.

4. Dégraissant très fin (0,05 à 0,1 mm), dégraissant fin (0,1 à 0,25 mm), dégraissant moyen (0,25 à 0,50 mm), dégraissant grossier (supérieur à 0,5 mm) suivant l'échelle granulométrique de Shepard, A. O., reprise par Balfet 1983, 53.

L'analyse macroscopique à l'œil nu des surfaces a permis de caractériser les types de céramiques en fonction de leur couleur, de leur composition minéralogique et de leur technique de façonnage. Cette observation a également mis en avant l'atmosphère de cuisson et la post-cuisson, à l'origine de la couleur des céramiques². L'étude des inclusions et de la taille des grains a permis de définir la texture de la pâte. Suivant sa granulométrie et sa nature, elle peut être classée de fine à grossière. Enfin, cette lecture a permis d'identifier la technique de fabrication, à savoir si le vase a été tourné (traces de stries sur la face interne, régularité des parois) ou non tournée (irrégularité de la surface et des parois).

Parmi l'ensemble des céramiques retrouvées sur le site, les catégories suivantes ont été mises en évidence.

CÉRAMIQUES COMMUNES

2.1

COM-GR (*céramique commune grise*): céramique commune tournée à pâte grise. La pâte sombre est obtenue par une cuisson en mode B³. La répartition des inclusions minérales est homogène et la granulométrie variable (elle n'excède pas les 0,5 mm). C'est un dégraissant fin à moyen⁴.

COM-CL (*céramique commune claire*): céramique commune tournée à pâte claire (orangée), au dégraissant sableux plus ou moins fin. La pâte est de couleur rouge orangé avec des inclusions minérales bien réparties et à granulométrie variable (jusqu'à 0,5 mm). En majorité d'un orangé clair, ces céramiques communes ont été cuites en mode A⁵ à une température basse⁶. Ces céramiques, peu cuites, sont résistantes au choc thermique, mais sont en revanche plus fragiles.

COM-ENG (*céramique commune engobée*): céramique commune tournée généralement à pâte claire, recevant un engobe de couleur rouge. Le dégraissant peut être fin à moyen.

5. Cuisson réductrice – post-cuisson oxydante.

6. Les températures antiques sont généralement comprises entre 800° et 1000° : seules les céramiques sigillées atteignent les 1050° (Desbat et Schmitt 2003, 36–41).

KAOL (*céramique kaolinitique*): céramique commune tournée d'une variété d'argile siliceuse composée essentiellement de kaolinite (kaolin) c'est-à-dire à base de silicate d'alumine, très peu chargée ou pas du tout en autres oxydes métalliques, notamment ferriques. Cette absence de fondant en fait une argile très réfractaire. Cuite en mode A, sa couleur blanche est due à l'absence d'oxyde de fer. La surface des récipients peut recevoir un engobe.

CÉRAMIQUES FINES ET D'IMPORTATION

2.2

T-N (*terra nigra*): céramique à pâte très finement épurée, homogène et micacée. Le dégraissant n'est pas perceptible au toucher ni à l'œil nu. En observant la coupe d'un tesson, on remarque que la pâte est monochrome ou bichrome. La couleur extérieure est proche de celle de la section; les franges sont de la même couleur que la face extérieure. Le noyau, plus foncé, est quasiment de couleur noire. La surface peut varier d'un gris clair à un gris plus sombre. C'est une céramique produite dès la période augustéenne, dont la surface brillante a été soigneusement lissée, sans subir un engobage. Les *terra nigra* du site de Montagne proviennent des ateliers de Vayres (Gironde).

SIG: céramique sigillée des groupes de production du sud de la Gaule.

PAR-FIN: paroi fine à pâte claire de 2 mm d'épaisseur.

Les groupes de céramiques communes grises et claires, sont issus de productions locales, consommés durant toute la période gallo-romaine.

Chaque groupe de pâte a été comptabilisé pour déterminer le nombre de tessons ou nombre de restes (NR) et estimer le nombre minimum d'individus (NMI). En l'absence de forme identifiable (bord ou élément caractéristique) un seul NMI est comptabilisé par groupe de pâte. Il est transcrit en italique pour une meilleure vision du nombre réel de forme. Pour le détail des données numériques de ces différentes catégories, nous pouvons nous reporter aux TABLEAUX 34 et 35.

3 ÉTUDE TYPOLOGIQUE DES CATÉGORIES CÉRAMIQUES⁷

TYPOLOGIE DES CÉRAMIQUES COMMUNES

3.1

D'usage domestique, elles ont une fonction culinaire (préparation des aliments, cuisson et service de la table). Leur diffusion restreinte est essentiellement locale ou limitée à la proche région. Pour cet inventaire, seul 4 bords ont été identifiés. Il s'agit de 2 pots illustrés par une forme principale: le pot globulaire dont la lèvre verticale est simple ou à bourrelet extérieur (FIGURE 140, n° 1). Ces pots offrent peu de variantes au niveau du gabarit, de la forme de la lèvre ou de l'inclinaison de la partie supérieure de la panse.

7. L'inventaire est assorti d'une planche de dessins à l'échelle 1/3, illustrant les récipients représentatifs de la période gallo-romaine (4NMI).

On retrouve également des coupes (2 individus). Elles constituent un ensemble bien ancré dans la typologie régionale du I^{er} au III^e siècles. La première, réalisée en pâte claire engobée, est à paroi convexe, se terminant par un bord à bourrelet extérieur (FIGURE 140, n° 2). L'autre individu à pâte grise, à bord droit incliné (FIGURE 140, n° 3), complète cette typologie des formes ouvertes de Montagne.

Phase	N° US	N° fait	COM-GR		COM-CL		COM-ENG		KAOL	
			NR	NMI	NR	NMI	NR	NMI	NR	NMI
I et II	2542	SP154	2	1						
I et II	2652	SP165	1	1	1	1				
I et II	2272	SP127	1	1			1	1		
I et II	2522	SP152			1	1				
I et II	2062	SP106	1	1						
I et II	2612	SP161							1	1
I et II	2352	SP135							2	1
I et II	2042	SP104							1	1
I et II	2222	SP122	1	1						
I et II	2072	SP107							1	1
III et IV	2452	SP145							1	1
III et IV	2372	SP137	1	1						
Total			7	3	2	2	1	1	6	5

TABLEAU 34

Tableau quantitatif des céramiques communes par US

Phase	N° US	N° fait	Terra Nigra		Sigillée		Paroi fine		DSP	
			NR	NMI	NR	NMI	NR	NMI	NR	NMI
I et II	2542	SP154	1	1						
I et II	2652	SP165							1	1
I et II	2062	SP106	1	1			1	1		
I et II	2382	SP138	1	1						
III et IV	2372	SP137			1	1			1	1
Total			3	3	1	1	1	1	2	2

TABLEAU 35

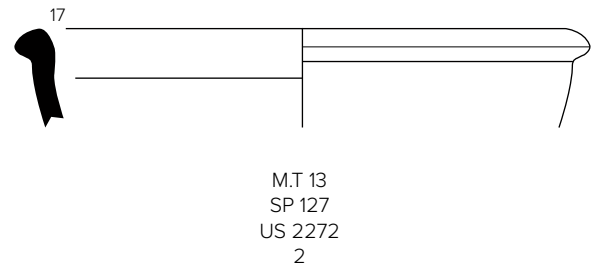
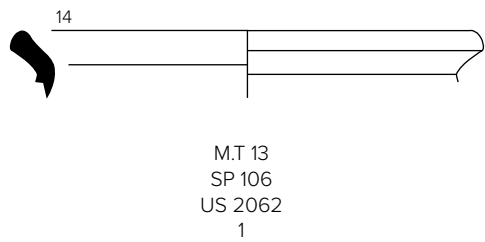
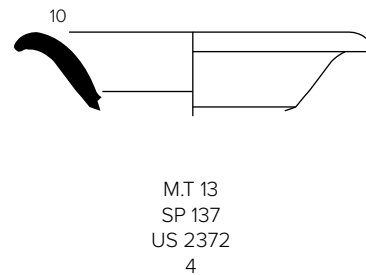
Tableau quantitatif des céramiques fines par US

TYPOLOGIE DES CÉRAMIQUES FINES ET D'IMPORTATIONS

3.2

Le vaisselier de service est illustré par deux fragments de parois fines et une forme sigillée. Il s'agit d'un élément provenant des ateliers de Gaule du Sud. Durant les I^{er} et II^e siècles, ils dominent l'approvisionnement en vaisselle sigillée de nombreux territoires du monde romain occidental. L'individu identifié sur le site est une coupelle Drag 46⁸ (FIGURE 140, n° 4).

8. Py 1993, 579.

Phase I et II**Phase III et IV****FIGURE 140**

Tessons remarquables permettant d'appréhender
des formes partielles.

4 ANALYSE DES RÉSULTATS

Après l'inventaire de l'ensemble du lot antique, il a été possible de répartir ces derniers en fonction des informations chronologiques fournies par les éléments datant rencontrés.

Les tessons antiques sont très anecdotiques : 23 NR pour 5 NMI, tous trouvés dans les comblements de sépultures médiévales.

LES CÉRAMIQUE
ANTIQUES RÉSIDUELLES
DE LA PHASE I ET II

- 4.1** Très peu de fragments gallo-romains ont été mis au jour lors de la fouille. Toutefois, c'est dans les US de cette phase d'occupation, que l'on recense la majorité des éléments antiques. Nous dénombrons 3 formes spécifiques sur les 17 tessons découverts dans les comblements des sépultures.

Il s'agit d'un pot dans la sépulture SP106 (FIGURE 140, n° 1) et d'une autre forme fermée dans la sépulture SP122. Cette dernière n'a pu être identifiée car de trop petite taille. Il est difficile de dater finement ces formes car leur morphologie est très commune et se retrouve durant toute la période antique.

Enfin, une coupe claire engobée, datée du III^e siècle, a été découverte dans la sépulture SP127 (FIGURE 140, n° 2).

Hormis les formes des récipients, certaines catégories de pâtes permettent également de proposer une chronologie précise. C'est le cas des *terra nigra* dont la production débute dès la période augustéenne et jusqu'au milieu du II^e siècle. Les 3 fragments ont été mis au jour dans les sépultures SP106, SP138 et SP154.

Enfin, il est intéressant de noter la présence d'un fragment qui semble être une DSP (dérivée de sigillée paléochrétienne) dans la sépulture SP165. Elle présente une pâte grise très fine et compacte. L'engobe, qui caractérise ce type de céramique, est quasiment absent. Seule une très petite surface (de 1 mm sur 2 mm) reste visible. Cette catégorie de céramique fine est datée de la fin de l'Antiquité (fin du V^e / VI^e siècles.)

LES CÉRAMIQUES ANTIQUES RÉSIDUELLES DE LA PHASE III ET IV

4.2 La seule forme sigillée (Drag 46) provient de la sépulture SP137 (FIGURE 140, n° 4). Elle est datée des années 90–150.

Une coupe en pâte grise et à bord droit (FIGURE 140, n° 3) provient également du comblement d'une sépulture de cette phase. La forme découverte est difficilement datable car très répandue chronologiquement et géographiquement durant l'Antiquité. Elle peut être produite du I^{er} au III^e siècles.

5 CONCLUSION

L'étude du mobilier céramique montre un lot de tessons antiques très réduit. Aucune structure liée à cette phase d'occupation n'a été mise au jour lors de la fouille. En l'absence d'élément datable et sans données terrain, la chronologie proposée reste très large mais atteste bien d'une occupation antique résiduelle dont le seul marqueur chronologique est un fragment de vaisselle daté de la fin du I^{er} au milieu du II^e s. p.C. Dans l'état actuel des connaissances (absence de structure et faible nombre de tessons), on ne peut conclure que d'une fréquentation en lien avec les sites antiques aux alentours.

6 BIBLIOGRAPHIE

BALFET, H. (1983), Pour la normalisation de la description des poteries, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris.

DESBAT, A., SCHMITT, A. (2003), « Techniques et méthodes d'étude », in : *La céramique : la poterie du néolithique aux temps modernes*, Paris. p. 7–84.

PICON, M. (1973), *Introduction à l'étude technique de la céramique sigillée de Lezoux*, Dijon.

PY, M. (1993), *Dicocer : Dictionnaire de céramiques antiques (VIII^e a.C. – VII^e p.C.)*, Lattara, n°6.

1 AVANT LE CIMETIÈRE

L'US 998 correspond à un niveau d'argile brun orangé, géologiquement en place. La fouille a permis d'observer quelques lambeaux de cette couche, qui surmonte le substrat calcaire, et qui n'avaient pas été remaniés par les multiples inhumations. Celle-ci a livré quatre éclats de silex retouchés. Ces derniers, obtenus par percussion directe, sont de facture très simple et ne sont pas caractéristiques d'une industrie lithique particulière. Ils pourraient être attribués au Paléolithique moyen comme au Néolithique, voire aux Âges des métaux (*comm. pers.* Mathieu Langlais, CNRS UMR Pacea 5199). Des éclats de silex, assurément d'origine anthropique, ont également été mis au jour dans le comblement remanié des sépultures 111, 135, 139 et 142. Ces rares vestiges témoignent d'une **fréquentation du site durant la Préhistoire ou la Protohistoire**.

La fouille a également livré de nombreux tessons céramiques dont l'immense majorité peut être attribuée aux périodes médiévales et modernes. Ces débris ne participent pas d'un dépôt intentionnel mais résultent d'un apport intrusif en relation avec l'apport des remblais et/ou d'une présence résiduelle. Parmi eux, seuls 23 tessons (représentant au moins cinq réipients) peuvent être attribués à la période antique. La présence de *terra nigra* issus des ateliers de Vayres et de céramique sigillée provenant d'ateliers du sud de la Gaule nous oriente vers le début de l'Antiquité (I^{er} et II^e siècles). Un tesson de céramique dérivée de sigillée paléochrétienne peut être attribué à la fin de l'Antiquité (V^e et VI^e siècles). La présence de ces tessons témoigne de la présence **d'implantations humaines dans les environs du site durant la période antique**.

2 LE SITE FUNÉRAIRE

La zone fouillée représente une superficie de 90 m² située dans l'angle sud-ouest de l'ancien cimetière de l'église Saint-Martin. Cette zone n'est pas directement attenante à l'église mais relativement distante. Les sépultures les plus proches sont situées à 28 mètres du mur sud ou à 21 mètres de l'entrée du transept sud (FIGURE 141). Bien souvent, les fouilles réalisées autour des églises sont liées à des travaux d'assainissement et portent principalement sur quelques mètres en périphérie immédiate des murs gouttereaux ou du chevet. Ces emplacements, considérés comme privilégiés et donc très recherchés, livrent souvent une forte succession de sépultures qui se recoupent, sont vidangées ou remaniées. Dans cette mesure, les phases d'inhumations les plus anciennes se retrouvent le plus souvent en grande partie détruites par les plus récentes.



FIGURE 141

Vue de la fouille depuis l'ouest permettant d'apprécier sa position par rapport à l'église.

La position de la fouille de 2013 est ainsi particulièrement intéressante car son éloignement de l'église en fait un emplacement sans doute moins attractif. Dans cette mesure, la densité de sépultures étant moindre, les remaniements ont été moins nombreux. En outre, par la mise en place de multiples remblais (qui n'aurait pas été possible à proximité immédiate de l'église), les différentes phases d'inhumations ont pu se succéder sans complètement détruire les précédentes (FIGURE 142).

L'opération a permis de distinguer un niveau de circulation (US 1001) se superposant au substrat calcaire (FIGURE 143). Par chronologie relative, ce niveau a été attribué aux années 980–1000. Son altitude se situe plus de 3,50 m en dessous du niveau de sol actuel de l'église. En outre, la fouille n'a pas permis d'observer de remontée topographique relative au substrat calcaire, qui doit donc s'amorcer plus vers le nord. Cette remontée se faisait-elle en pente douce ou présentait-elle une rupture de pente, voire un aplomb ? Quoi qu'il en soit, l'église à l'époque médiévale devait apparaître beaucoup plus « haut perchée » qu'elle ne le semble aujourd'hui.

La densité en sépultures, que l'on imagine croissante au fur et à mesure que l'on s'approche de l'édifice, témoigne assurément de l'aura et de l'attractivité de l'église Saint-Martin. Très tôt, l'aire funéraire a dû arriver à saturation. Comme l'usage religieux le préconisait à l'époque (e.g. Théodulf d'Orléans en 813 *in* Trefford 1996), les sépultures existantes n'ont pas été réduites mais enfouies sous un remblai afin de permettre de nouvelles inhumations par superposition. Un premier niveau de remblai (US 1002) semble avoir été épandu dès le début du XI^e siècle. D'une hauteur réduite (environ 50 cm), il semble juste suffisant pour permettre la mise en place d'un nouveau niveau de sépultures dont les couvertures, constituées de dalles calcaires, devaient affleurer en surface.

La poursuite de ces apports de remblais pour perpétuer la superposition des inhumations a fini par nécessiter la construction d'un mur afin de contenir les terres. Ce dernier a été construit au début du XVI^e siècle. À cette occasion, plusieurs sépultures situées sur le tracé du mur ont été détruites tandis que d'autres, les plus périphériques, se sont retrouvées *de facto* en dehors du cimetière. Le mur n'a pas ceinturé l'aire funéraire existante mais l'a réduite en surface pour permettre son extension en hauteur. Les remblais se sont poursuivis jusque dans le courant du XX^e siècle, époque à laquelle ce petit coin de cimetière a fait office de dépotoir.

La fouille a permis de dénombrer au moins **142 sépultures** (TABLEAU 36 et FIGURE 144) pouvant se répartir en **six phases** caractérisées par des modes d'inhumation distincts et s'étirant sur près de **dix siècles** (FIGURE 145). Certaines sépultures ayant été fortement perturbées, leur mode d'inhumation n'a pas toujours pu être établi (dans 19 % des cas). Néanmoins, une fois replacée dans le diagramme stratigraphique, leur attribution à une phase a pu être envisagée dans l'immense majorité des cas (FIGURE 146).

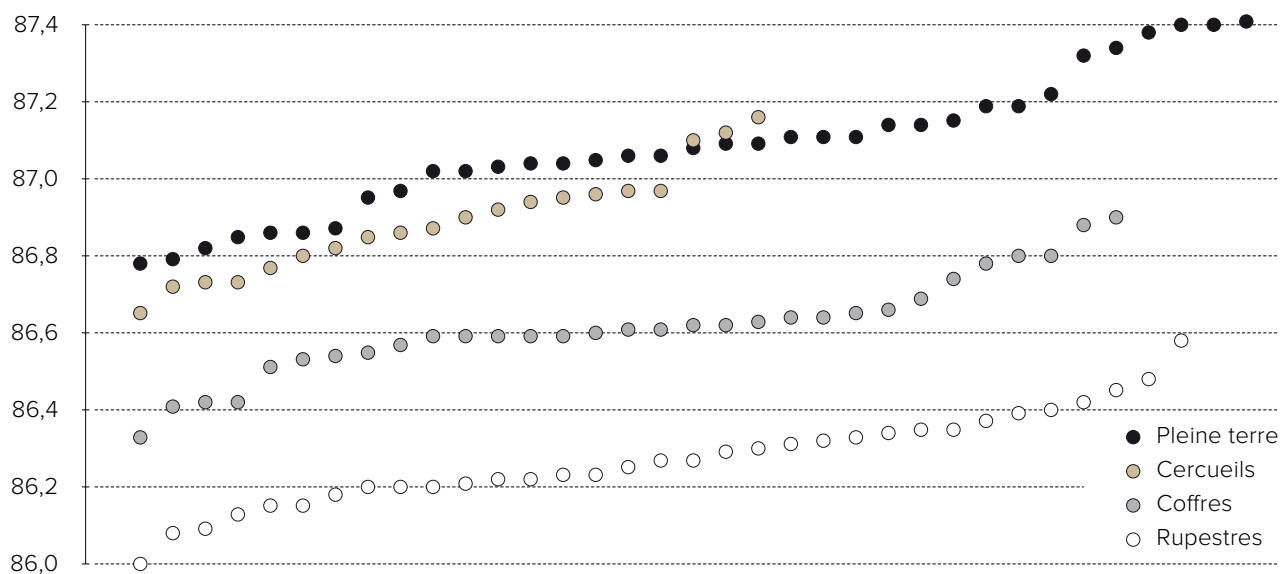


FIGURE 142

Altitude de dépôt des défunts. Les sépultures en pleine terre sont celles qui ont été les plus bouleversées car elles ont été inhumées à une profondeur moindre que celles en cercueils qui leur ont succédé.

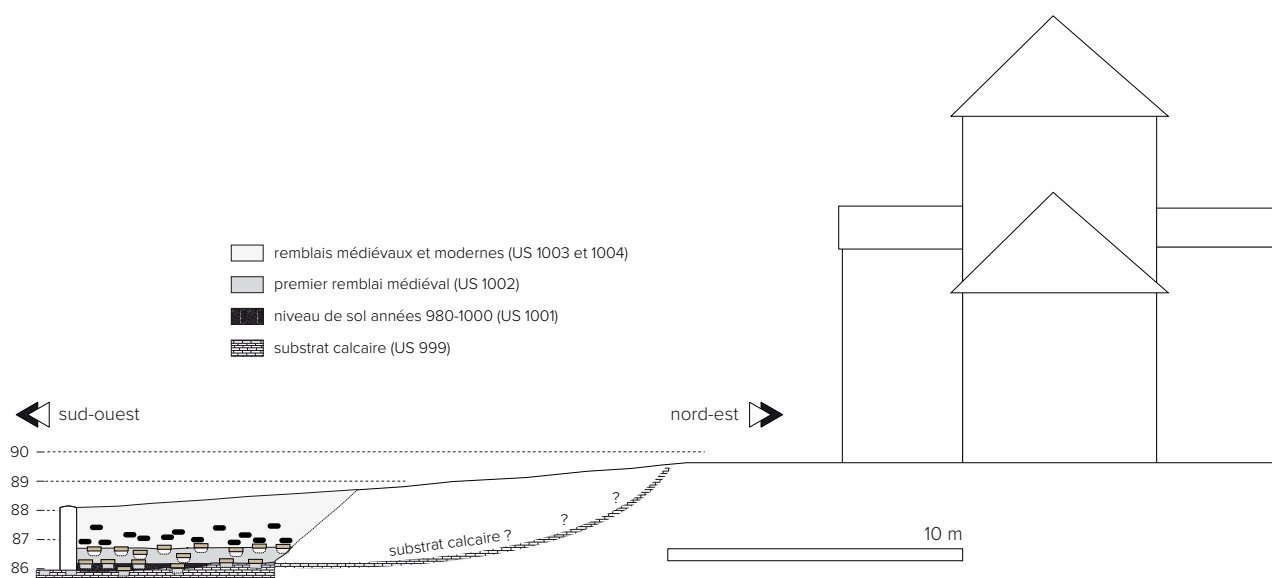
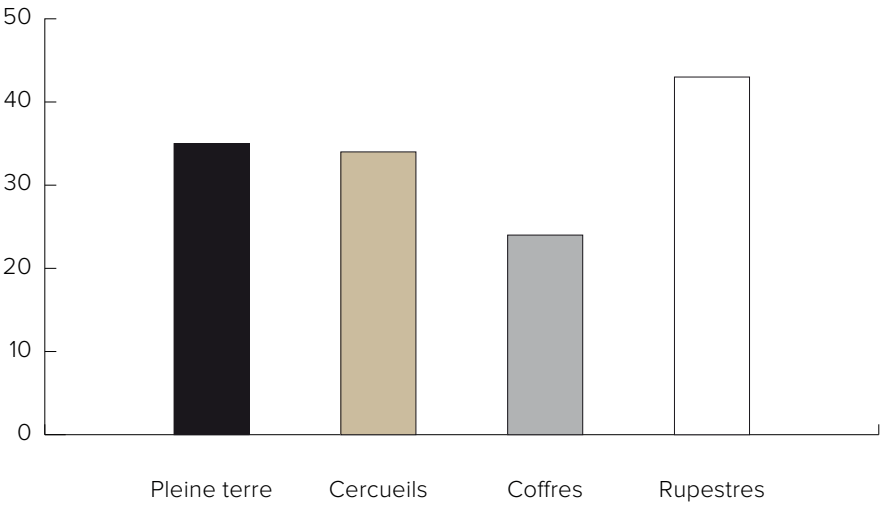


FIGURE 143

Coupe restituée par enregistrement topographique permettant d'apprécier la position et l'altitude des niveaux fouillés par rapport à l'église.

FIGURE 144

Nombre de sépultures
par type d'inhumation.



Phase I	Sépultures 101, 120, 121, 134, 136, 143, 144, 151, 152, 153, 154, 158, 161, 163, 165 et 167
Phase I ou II	Sépultures 138, 140, 156, 157 et 164
Phase II	Sépultures 102, 104, 106, 116, 119, 122, 123, 126, 127, 129, 135, 150 et 155
Phase III	Sépultures 54, 56, 72, 78, 105, 107, 108, 110, 113, 114, 115, 128, 131, 133, 139, 141, 159, 117 ?, 118 ?, 132 ?, 160 ? Et 162 ?
Phase III ou IV	Sépultures 112 et 166
Phase IV	Sépultures 103, 109, 111, 124, 130, 137, 142, 145 et 147
Phase III ou V	Sépultures 55, 65, 67, 71 et 74
Phase V	Sépultures 1, 2, 3, 4, 5, 9, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 21, 22, 23, 27, 28, 31, 32, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 47, 52, 59, 68, 8 ?, 10 ?, 18 ?, 24 ?, 25 ?, 29 ?, 49 ?, 57 ?, 58 ? Et 70 ?
Phase V ou VI	Sépultures 19, 20, 45, 46, 51 et 64
Phase VI	Sépultures 6, 15, 26, 30, 37, 38, 43, 44, 48, 50, 53, 61, 62, 63, 66, 69, 73, 76, 75 et 77

TABLEAU 36

Attribution de chaque sépulture par phase.

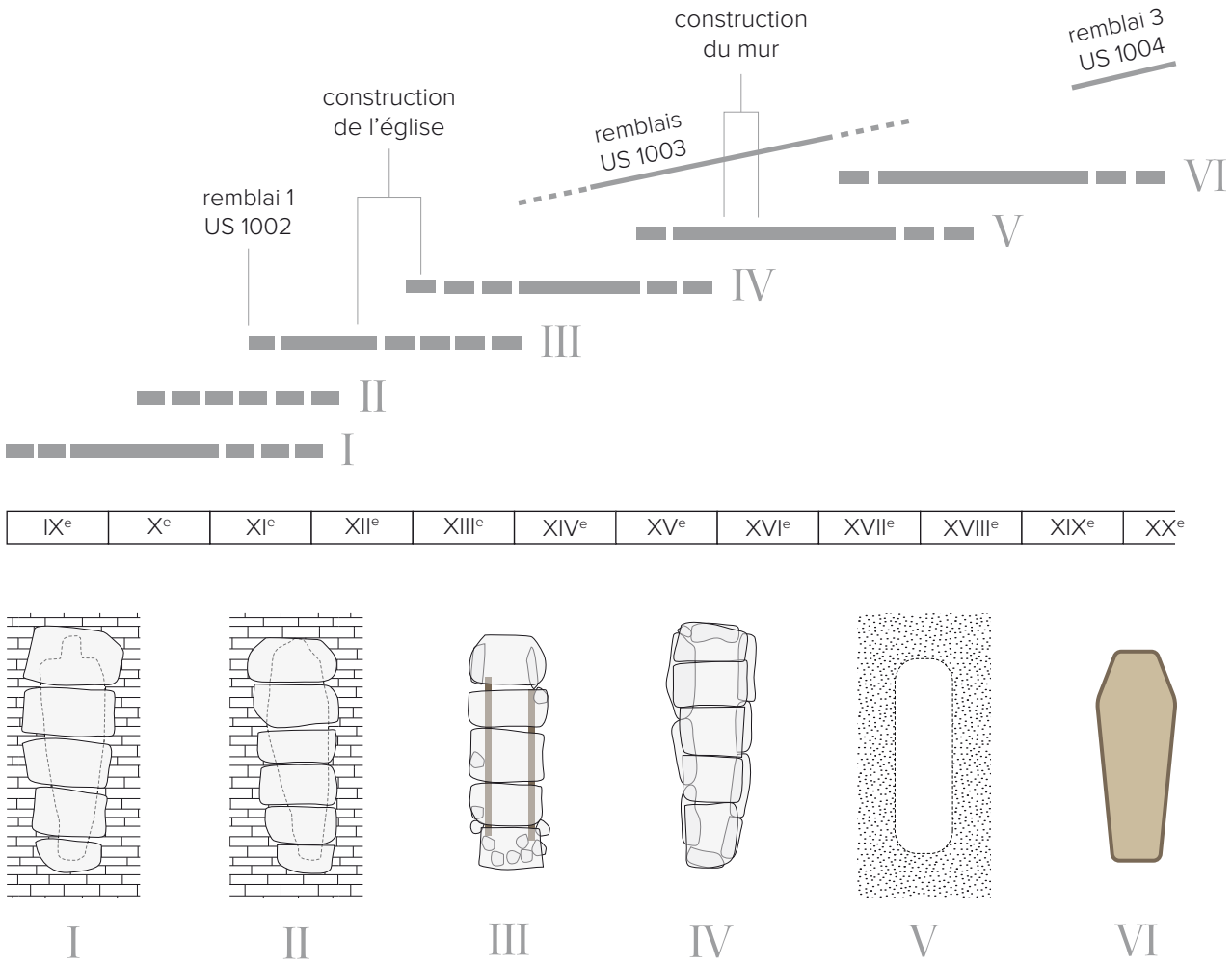


FIGURE 145

Représentation synthétique de l'attribution chrono-
logique des différents modes d'inhumation.

US 1004 dernier remblai et fosses dépotoirs

US 1003

apports successifs de remblais

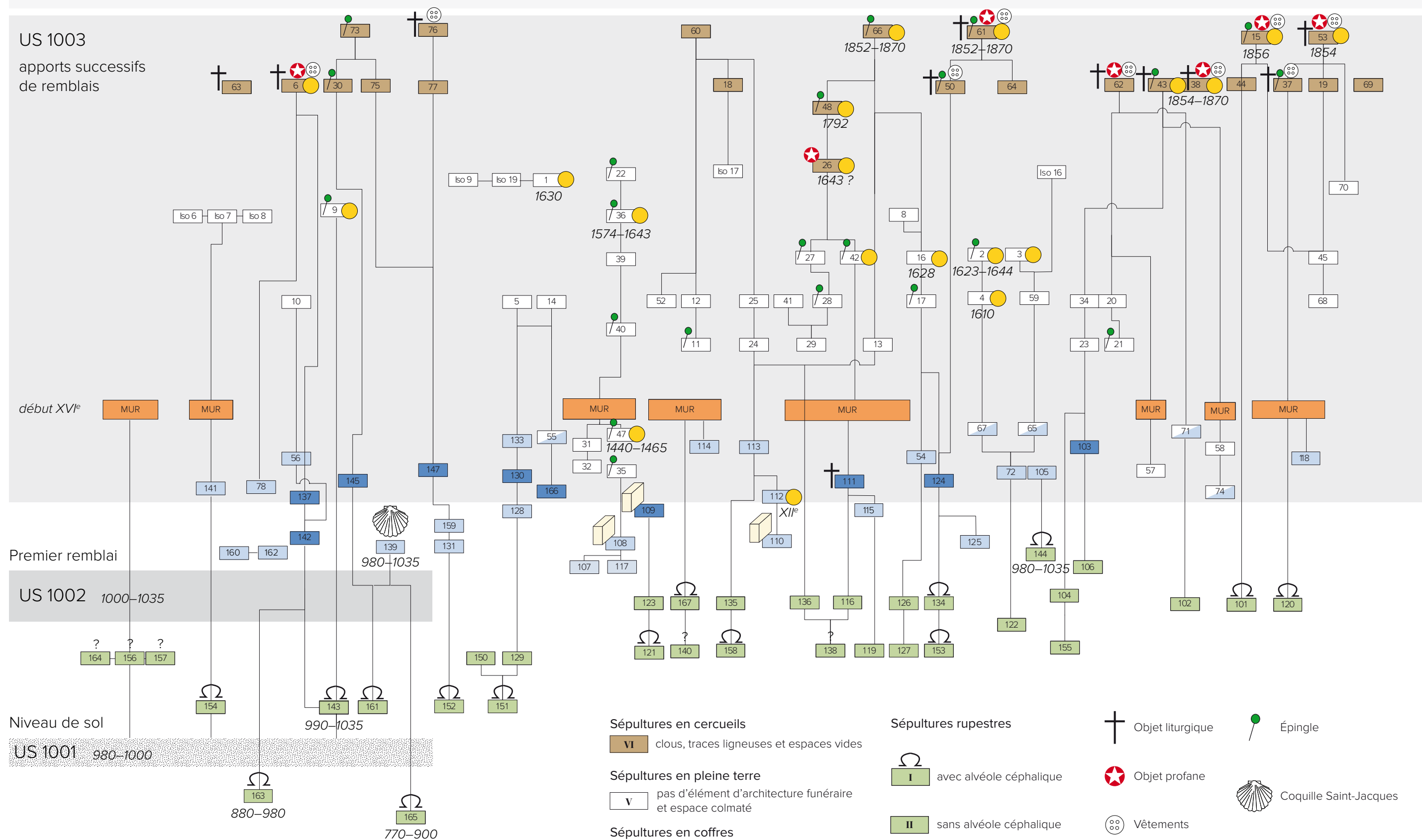


FIGURE 146

Diagramme stratigraphique.

3 LE CIMETIÈRE MÉDIÉVAL

Une des problématiques de la fouille visant à déterminer l'ancienneté de cette aire funéraire, nous avons sélectionné, après réalisation du diagramme stratigraphique, quatre sépultures paraissant les plus anciennes afin de les soumettre à une datation radiocarbone (résultats à 1 sigma). Il s'agit de quatre tombes rupestres dotées d'alvéole céphalique.

Sépulture 165 : 770–900, la plus ancienne, Sépulture 163 : 880–980, Sépulture 143 : 990–1035 et Sépulture 144 : 980–1035.

En ce qui concerne cette (petite) partie du cimetière, il est possible de faire remonter les premières inhumations au IX^e siècle (voire fin VIII^e). Mais il est fort probable que les sépultures les plus anciennes se situaient à proximité immédiate de l'église (voire dans l'église même) et non dans la zone que nous avons fouillée. Ces premières inhumations ont donc dû débuter dans le courant du VIII^e siècle voire plus tôt. Quoi qu'il en soit cette aire funéraire semble au moins trois voire quatre siècles plus ancienne que l'église Saint-Martin, bâtie au cours du XII^e siècle.

Cette postériorité de l'église par rapport au cimetière qui lui est associé implique nécessairement **l'existence d'un premier édifice religieux**, plus ancien, autour duquel se serait développée l'aire funéraire. La perception de ce premier édifice, inconnu des textes et sans doute à l'origine du bourg de Montagne, constitue le résultat le plus important de la fouille de 2013.

Les sépultures les plus anciennes sont rupestres, creusées à même le substrat calcaire (FIGURES 147 et 148). Environ deux fois plus larges aux épaules qu'aux pieds, elles peuvent être qualifiées d'anthropomorphes. En revanche, toutes ne présentent pas d'alvéoles céphaliques. Nous avons distingué deux phases : avec alvéole (Phase I) et sans alvéole (Phase II). Plusieurs sépultures sans alvéole recoupent des sépultures avec alvéole tandis que l'inverse n'a pas été observé, ce qui pourrait justifier une distinction chronologique entre ces deux phases rupestres. Néanmoins, le faible nombre d'observations invite à la prudence et il est possible que les phases rupestres I et II n'en forme en définitive qu'une seule, qui s'étalerait principalement entre les IX^e et XI^e siècles. Dans cette mesure, la présence d'une alvéole céphalique ne constituerait pas un marqueur chronologique très pertinent (d'autant plus que deux sépultures de la phase III et une de la phase IV présentent aussi une alvéole céphalique).

Ces tombes rupestres ont été couvertes par des dalles calcaires (de trois à sept), posées à même le substrat rocheux, et qui devaient à l'époque affleurer en surface, comme l'atteste l'observation du niveau de circulation US 1001. Certaines fosses bien hermétiques sont restées vides de sédiment jusqu'à leur fouille (sépultures 101, 129 et 163 par exemple). En revanche, l'imperméabilité de la roche encaissante a pu transformer ces fosses en véritables « baignoires » en cas de fortes précipitations. Ces épisodes d'inondation ont fortement perturbé certains squelettes.

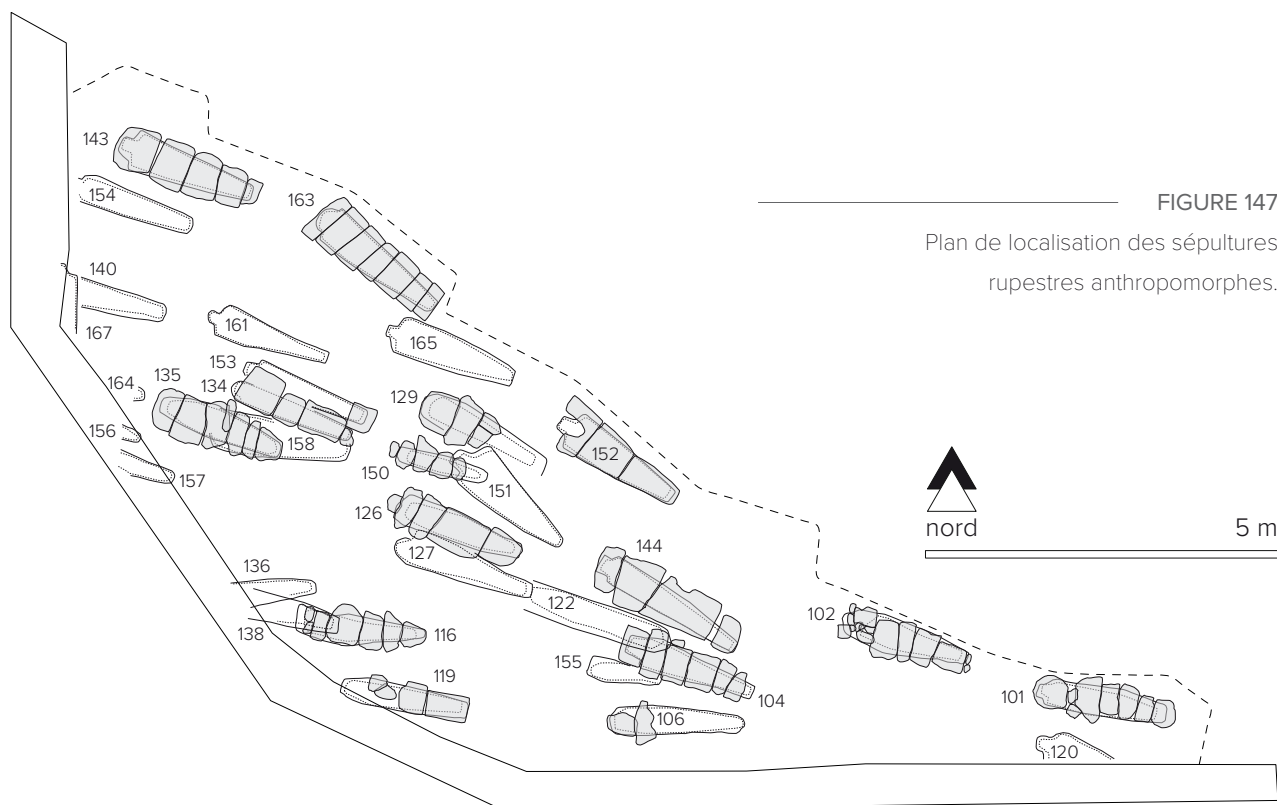


FIGURE 147

Plan de localisation des sépultures
rupestres anthropomorphes.

La fouille n'a pas livré le moindre élément mobilier associé aux défunts des phases I et II.

À notre échelle, il n'est pas possible de discerner une véritable organisation de l'espace funéraire. Aucune rangée de sépultures ou allée de circulation n'apparaît de manière claire, sans doute du fait de la modestie de la surface fouillée qui ne nous permet pas d'avoir une vraie vue d'ensemble. Certaines sépultures sembleraient s'aligner en enfilade (selon leur axe longitudinal) mais cette impression est avant tout le reflet de l'homogénéité des orientations des fosses. La densité en sépultures demeure suffisamment faible pour qu'un promeneur puisse déambuler entre les couvertures des fosses.

La mise en place d'un premier niveau de remblai (US 1002) au début du XI^e siècle a permis la poursuite des inhumations dans cette partie du cimetière (FIGURE 149). Les tombes ne pouvant plus être rupestres, les fossoyeurs ont dû coffrer les parois des fosses afin de maintenir le sédiment extérieur et perpétuer un espace vide.

Deux techniques ont été employées pour assurer ce coffrage des parois :

- Phase III : réalisation d'un coffrage constitué de petits moellons, certains ceinturant une partie de la fosse, tandis que d'autres permettent le calage de planches ou de madriers.
- Phase IV : réalisation d'un coffrage en pierres de taille, généralement utilisées pour le bâti.



FIGURE 148

Orthophotographie obtenue par photogrammétrie en fin de fouille permettant d'apprécier l'étendue des fosses rupestres.

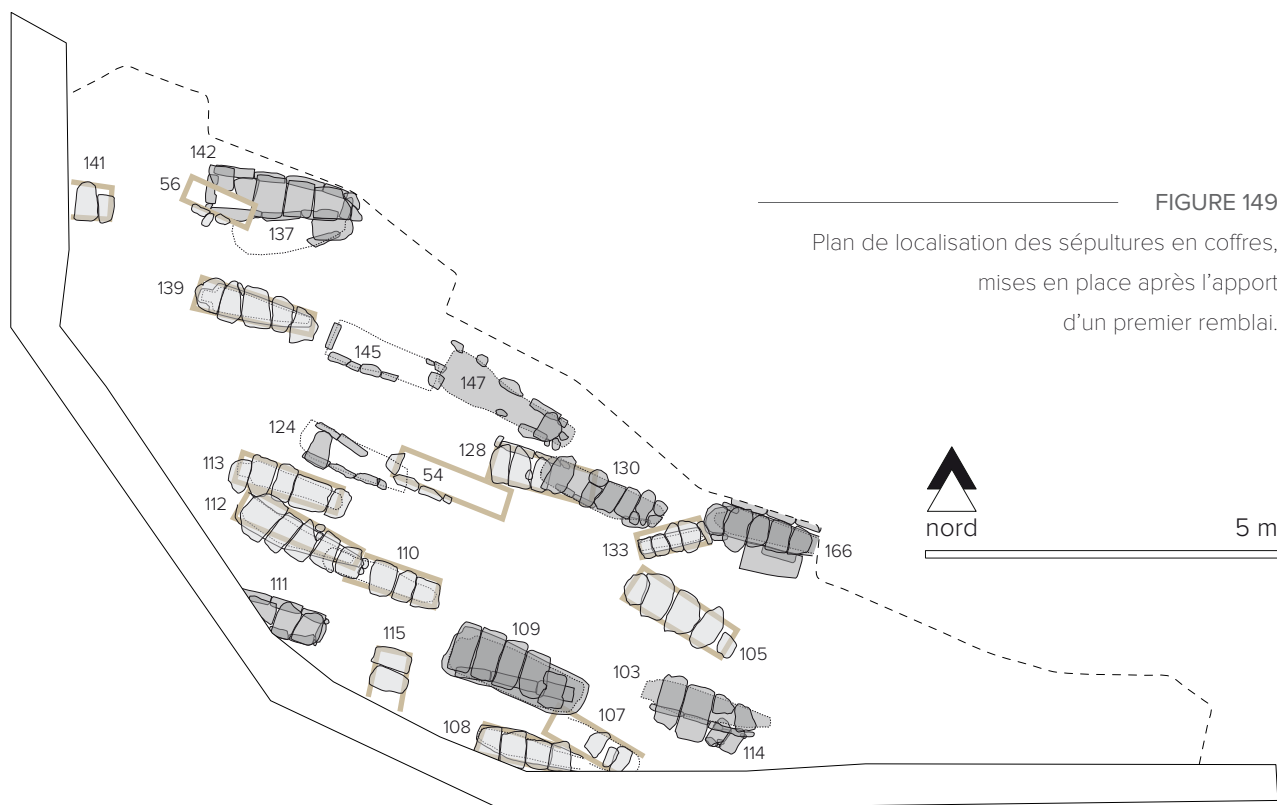


FIGURE 149

Plan de localisation des sépultures en coffres,
mises en place après l'apport
d'un premier remblai.

Dans le cas général, les coffres en moellons apparaissent sensiblement plus anciens que ceux en pierres de taille. Mais le nombre limité d'observations invite, là encore, à la prudence. En effet, des coffres contenant des enfants (sépultures 56 et 133 notamment) ont été réalisés tardivement au moyen de moellons plutôt qu'en pierres de taille. En outre, certains coffres mélangent les matériaux et pourraient être qualifiés « d'hybrides » (sépultures 112 ou 166). Plus qu'une distinction d'ordre chronologique, le choix entre les pierres de taille ou la combinaison bois et moellons pour constituer les parois de la fosse pourrait davantage être en lien avec le statut social de l'individu inhumé, voire tout simplement avec la disponibilité des matériaux du moment.

Les fosses coffrées au moyen de bois et de moellons se sont révélées très peu hermétiques et le sédiment s'y est très rapidement infiltré, si bien que de nombreux corps se sont décomposés en espace colmaté. Dans cette mesure, certains défunts semblent avoir été inhumés en pleine terre et par conséquent peuvent être confondus avec les individus de la phase V si leur coffre a été entièrement démantelé. En revanche, les coffres en pierres de taille se sont révélés beaucoup plus hermétiques au sédiment et les défunts se sont principalement décomposés en espace vide.

Tout comme les tombes des phases I et II, celles des phases III et IV étaient couvertes par des dalles calcaires qui devaient être affleurantes en surface ou très peu enfouies. Notons que trois sépultures (108, 109 et 112) sont couvertes par des dalles qui sont **un réemploi d'éléments architecturaux monumentaux** (archivolte et bas-relief). S'agit-il du réemploi de pierres issues de la ruine

du premier édifice religieux ? S'agit-il de pierres initialement prévues pour la construction de l'église Saint-Martin mais finalement jugées de qualité insuffisante et récupérées par les fossoyeurs ? D'un point de vue stratigraphique et typo-chronologique, ces trois sépultures peuvent être associées aux XI^e et XII^e siècles, ce qui les rend contemporaines de la construction de l'église Saint-Martin et *de facto* de la désaffectation du premier édifice.

Les phases III et IV ont livré peu d'éléments mobiliers associés aux défunts. On notera la présence **d'une obole en argent** frappée par les comtes d'Angoulême au XII^e siècle (sépulture 112) et une coquille Saint-Jacques dans la sépulture 139 qui a été datée par radiocarbone aux années 980–1035. Cette attribution chronologique est particulièrement importante dans la mesure où il s'agit de **la plus ancienne sépulture de pèlerin de Saint-Jacques connue à ce jour** dans le sud-ouest de la France (Vallet 2008). Cette datation permet également de penser que le premier édifice religieux était déjà **une étape du pèlerinage de Compostelle**. Enfin, un **crucifix sculpté en stéatite** et destiné à être porté en pendentif a été mis au jour dans le comblement de la sépulture 111 mais la présence de cet objet pourrait être intrusive et liée à la construction du mur au XVI^e siècle. La matière et la forme (croix byzantine) évoque certaines pièces connues en Europe orientale ou au Proche-Orient (un souvenir de pèlerinage ou de croisade ?).

Là encore, la modestie de la surface fouillée nous empêche de discerner une véritable organisation de l'espace funéraire. Certes, trois sépultures peuvent parfois être alignées mais il serait hasardeux d'y voir une organisation du site en rangées. Ces coffres ont par la suite été enfouis sous de nouveaux remblais à l'époque moderne (FIGURE 150).

La fin du Moyen Âge semble marquée par une précarisation des tombes. L'apport de nouveaux remblais est plus massif et entraîne une densification des sépultures, cette fois-ci en pleine terre, qui caractérise dans sa conception les débuts du cimetière moderne.

4 LE CIMETIÈRE MODERNE PUIS CONTEMPORAIN

À Montagne, la transition entre la pratique des inhumations en coffres et celles en pleine terre semble se mettre en œuvre dans le courant du XV^e siècle. L'individu 47, inhumé en pleine terre après avoir été ceint dans un linceul fermé par des épingles, a été attribué par analyse radiocarbone aux années 1440–1465.

Cette transition résulte à la fois d'une évolution des mentalités face à la mort et d'une réforme de la doctrine religieuse. Durant le Moyen Âge, le cimetière est un milieu ouvert dans lequel la vie et la mort (apprivoisée) se côtoient. On s'y donne rendez-vous, les enfants y jouent, on peut y faire sécher son linge, on y organise même des bals et des foires (Ariès 1975, 1977). Avec la Renaissance, cette attitude face à la mort change et l'Église impose une certaine décence dans les cimetières. Après le concile de Trente (1542), les évêques veillent à ce que le cimetière paroissial soit « *un lieu bien clos avec fermeture en bon état et une croix en pierre*

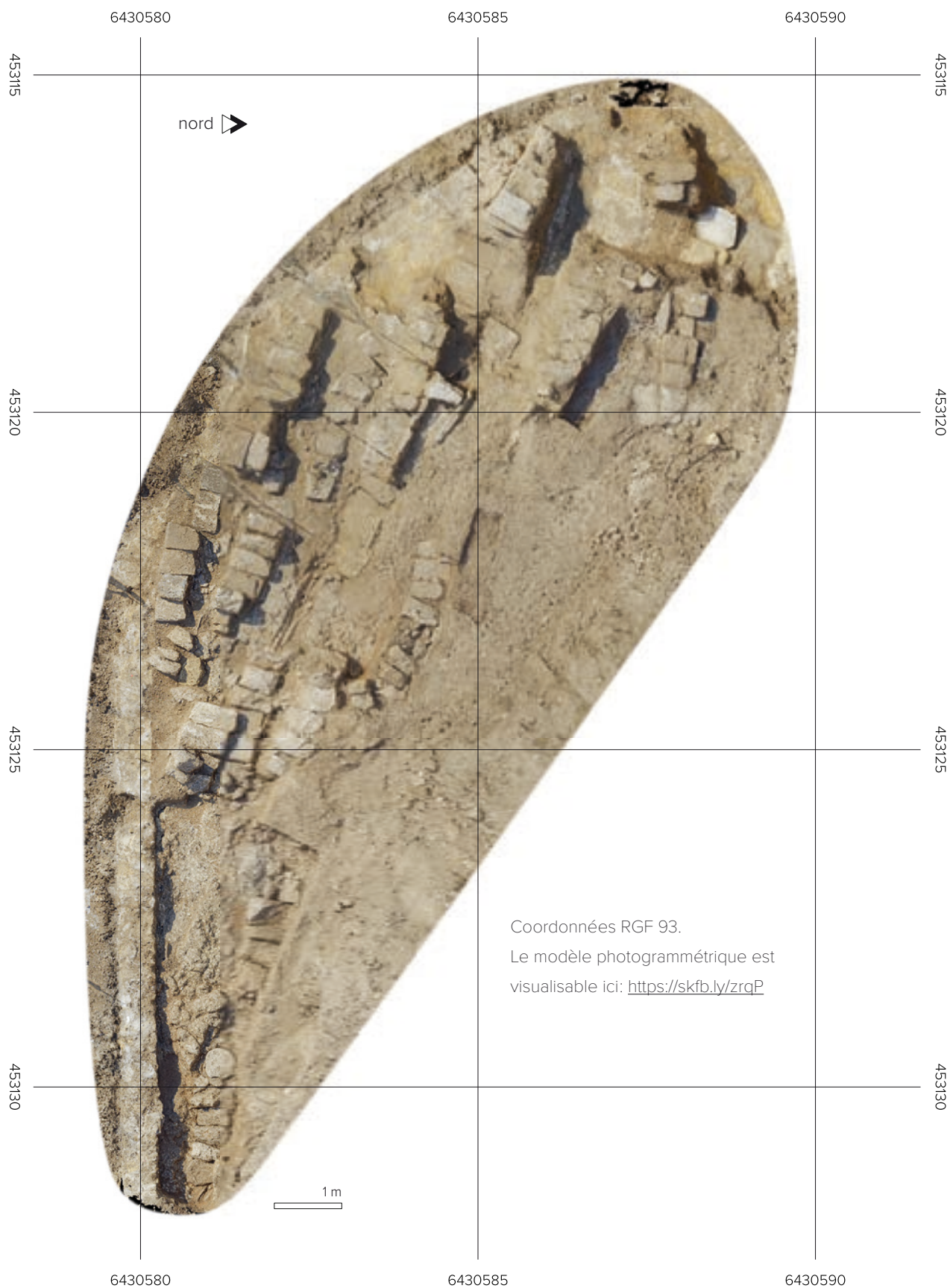


FIGURE 150

Orthophotographie obtenue par photogrammétrie à la fin de la fouille des niveaux modernes et contemporains. Les nombreuses dalles de couvertures observées appartiennent principalement à des coffres attribués aux phases III et IV.

au milieu; il leur faut vérifier qu'une place non bénite est réservée aux enfants morts sans baptême et que l'on y danse, joue, tient foires et marchés» (Forest 1997). C'est dans ce contexte chronologique qu'a été construit le mur ceinturant le cimetière de Montagne, limitant de ce fait sa superficie.

La réduction de la superficie du cimetière et sa concentration autour de l'église ont entraîné une densification des sépultures. Ce qui compte alors n'est pas d'avoir sa place au cimetière, mais de confier sa dépouille à l'Église en vue de la Résurrection. La sépulture en tant qu'entité individuelle perd de son importance et sombre dans l'anonymat. De nombreux cimetières prennent alors *« un aspect fort peu civilisé de terrain vague aux terres remuées jamais stabilisées, sans véritable distribution ou ordonnancement, où la croix centrale et quelques pierres sont les seuls témoins d'une destination sacrée »* (Forest 1997).

Cette période est parfaitement illustrée à Montagne par la phase V (FIGURE 151). Au moins 40 individus, mais sans doute bien plus, ont été inhumés en **pleine terre** (décomposition du corps en espace colmaté). La densification des sépultures et l'absence de marquage de surface ont entraîné de nombreux remaniements et recouvrements. Seules 11 % de ces sépultures nous sont parvenues intactes. Certains alignements suggèrent une organisation du cimetière en rangées mais sans allée. L'intégralité de la surface semble occupée. Par endroit, la densité en sépulture est plus forte. L'étude anthropobiologique a montré que certains regroupements pourraient être d'ordre familial. On remarquera également le regroupement de plusieurs enfants dans la partie ouest.

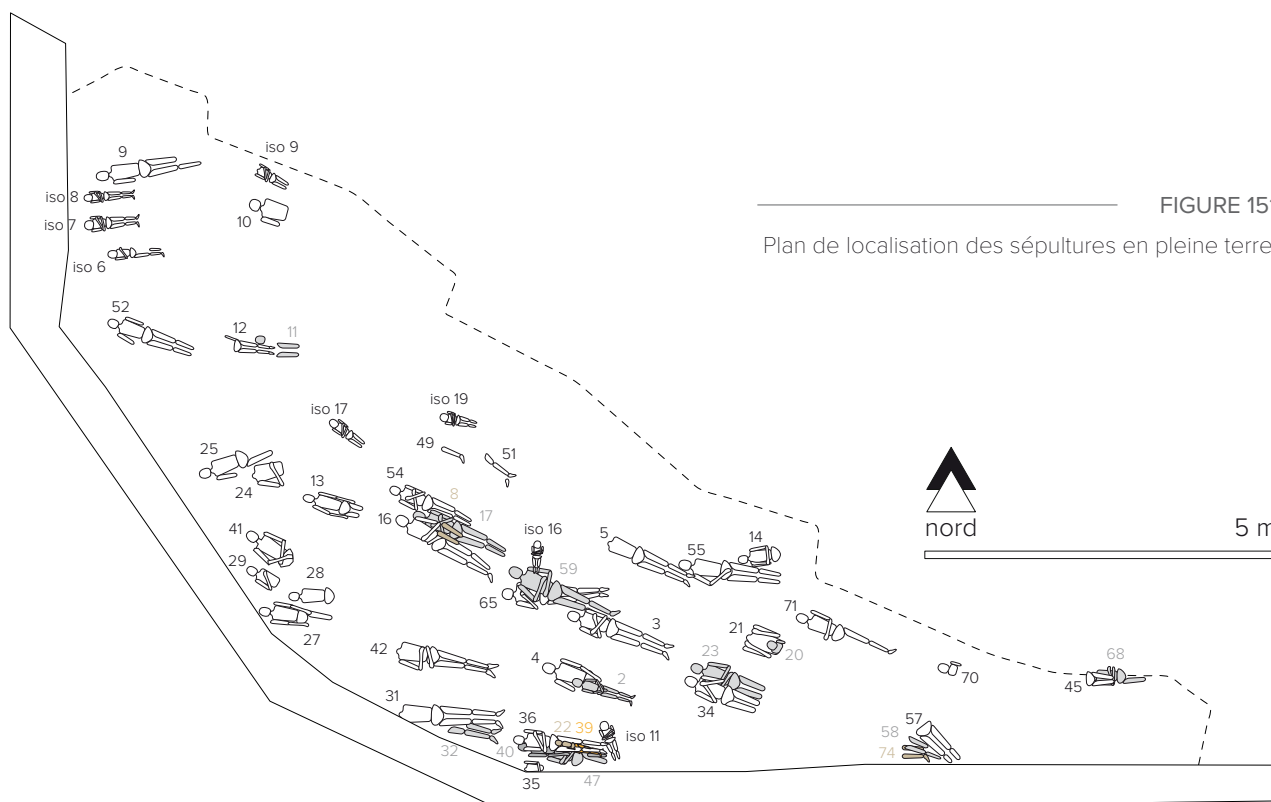


FIGURE 151
Plan de localisation des sépultures en pleine terre.

Des épingles permettant la fermeture d'un **linceul** ont été mises au jour dans une quinzaine de sépultures. Pour les autres, il est possible que le défunt ait été emmaillotté dans un linge funéraire ceint par des cordelettes ou de simples rubans de tissu. Ces sépultures ayant été fossoyées dans des terres de remblais puis rebouchées par ces mêmes terres, les limites des fosses n'ont pas été correctement perçues. Dans cette mesure, il n'a pas toujours été possible de déterminer si les contraintes observées sur les corps étaient le fait d'un enserrement dans un linceul ou de l'étroitesse de la fosse.

Cette simplification à l'extrême de l'inhumation s'accompagne de l'apparition d'une nouvelle pratique funéraire: le **dépôt d'une ou plusieurs pièces de monnaie** dans la main du défunt ou dans la poche d'un vêtement. Cette pratique relève d'une coutume populaire et non d'un rite chrétien, mais était de toute évidence tolérée par l'Église. Les dépôts concernent des sujets adultes comme des enfants. Les monnaies sont de faible valeur et très usées, ce qui témoigne de leur usage au quotidien. Cette pratique funéraire pourrait être liée à une certaine conception de la mendicité. La monnaie la plus fréquemment déposée est le double tournois (12 deniers) **Louis XIII** (1610–1643).

À partir du milieu du XVIII^e siècle, la saturation des terres des cimetières paroissiaux génère de nombreux problèmes de salubrité. Après la Révolution, la gestion des espaces funéraires ne concerne plus exclusivement l'Église mais implique également les responsables municipaux. Ces préoccupations mènent à la fermeture de nombreux cimetières et leur délocalisation à l'extérieur des villes et villages. Ce « mouvement hygiéniste » est également à l'origine de **la généralisation du cercueil**, mode d'inhumation réputé plus salubre que le linceul en pleine terre. Ces nouveaux cimetières conservent la trace du lieu exacte où a été enterré le défunt, ce qui permet de s'y recueillir et d'entretenir son souvenir.

À Montagne, cette période s'illustre par la phase VI (FIGURE 152). Les inhumations en cercueils s'organisent en rangées structurées et les sépultures devaient, de toute évidence, être marquées en surface. Les allées de circulation sont larges et occupent une superficie égale aux aires dévolues à l'inhumation. Le cimetière prend ainsi une apparence contemporaine. Parallèlement à cela, les familles les plus fortunées se font construire des caveaux, dont certains situés dans la partie nord du cimetière sont encore présents de nos jours. La pratique du dépôt d'une pièce de monnaie se perpétue, ce qui permet une datation très précise de ces sépultures. Quelques monnaies datent de la période révolutionnaire (Convention 1792, Consulat 1800) mais la plupart sont attribuées au Second Empire (1852–1870).

Neuf défunts ont été inhumés avec leurs **vêtements**, comme l'atteste la présence de boutons, d'agrafes, de boucles de ceintures et bretelles ou encore de chaussures. De rares épingles ont été observées, y compris sur les individus habillés. Elles pourraient témoigner d'un double emmaillotement des défunts (habits + linceul) ou tout simplement de l'accroche d'un ruban, d'une cocarde, d'une fleur... ou le marquage d'un ourlet. Dix individus (50 % des sépultures en cercueil) étaient munis d'objets de piété: **crucifix, chapelets ou médailles de la Vierge**.

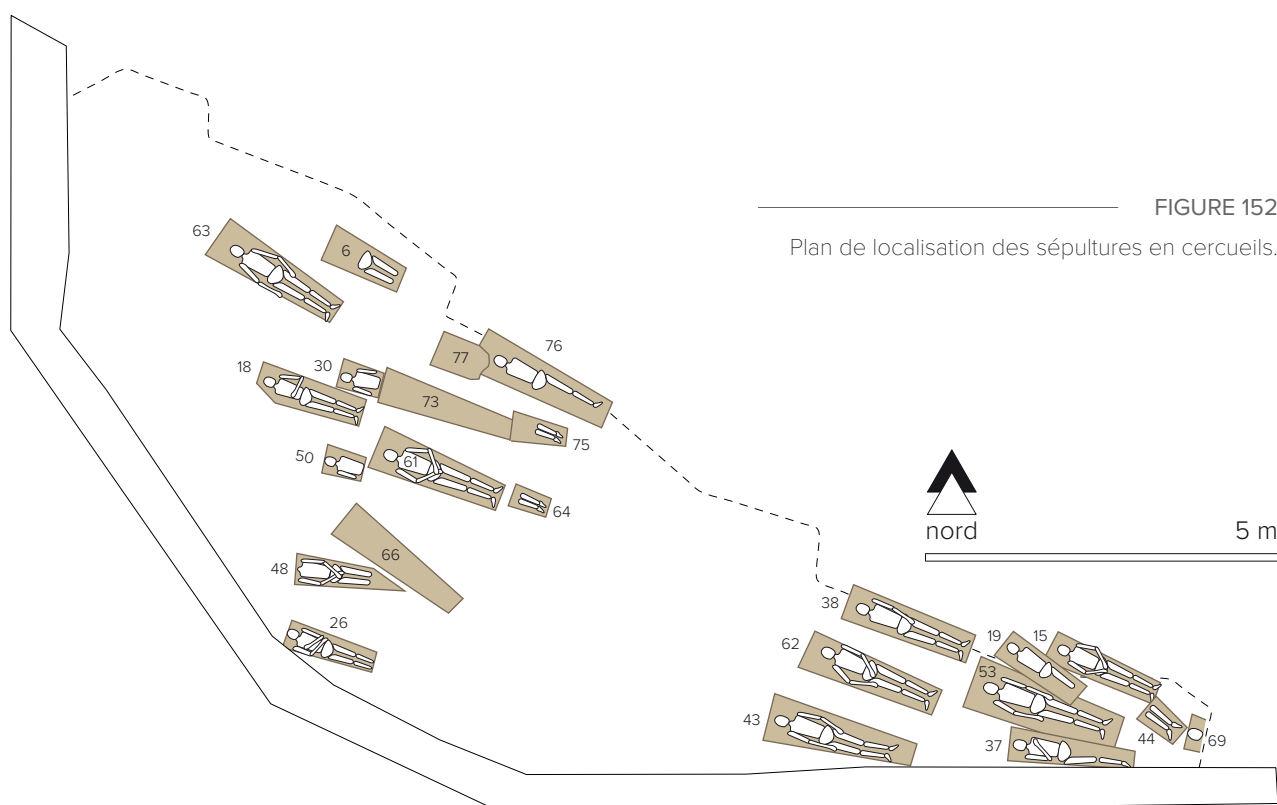


FIGURE 152

Plan de localisation des sépultures en cercueils.

On observe également la présence de quelques objets profanes, ce qui témoigne d'une certaine inflexion dans la stricte application du dogme chrétien. On remarquera ainsi la sépulture 38, un **vétérane de la campagne d'Italie de 1859**, inhumé en uniforme et avec sa médaille commémorative ou le défunt de la sépulture 15 inhumé avec **un canif et une canine de sanglier** dans la poche (un porte-bonheur pour la chasse ?). La présence de bagues, principalement des alliances, a été observée dans plusieurs sépultures féminines. Ces bijoux sont pour la plupart de facture relativement modeste (même si certains sont en or), ce qui suggère qu'ils devaient avoir une valeur plus sentimentale pour leur porteur que financière pour leurs héritiers. On remarquera le raffinement de la **chevalière féminine** de la sépulture 6, œuvre d'un bijoutier talentueux.

Les dernières inhumations dans cette partie du cimetière peuvent être attribuées aux années 1880, comme l'atteste la présence de boutons en celluloïd. Dans les décennies qui suivirent, cet angle du cimetière a été un **dépotoir**. Les remblais s'y sont succédés, permettant le renfouissement expéditif sous forme d'ossuaires collectifs de sépultures exhumées dans d'autres parties du cimetière. On notera la présence de fragments de pièces de **feronnerie d'art romantique**, attribuables à des sépultures privilégiées mais qui ont néanmoins été rapidement démantelées et versées au dépotoir. L'utilisation opportuniste de ce dernier par des habitants du village pour y jeter leurs déchets domestiques nous livre une certaine image du quotidien dans la première partie du XX^e siècle.

5 NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LES PRATIQUES FUNÉRAIRES

En dix siècles, les modes d'inhumations ont considérablement évolué du fait d'une nécessaire adaptation à la déclivité du terrain, de la disponibilité en matériaux, de réformes du dogme religieux, de l'évolution des mentalités ou de nouvelles considérations hygiénistes. En revanche, certaines pratiques sont restées inchangées et ont traversé les siècles. **L'orientation des tombes est toujours restée la même**, est-ouest, parallèle à l'axe de l'église, la tête du défunt étant toujours à l'ouest (seules 2 sépultures sur 142 dérogent à cette règle). Si certaines variations (15–20°) peuvent s'observer entre certains défunts, elles ne sont jamais significatives et ne sont pas le reflet d'une évolution diachronique.

La position des individus dans la tombe varie peu. Tous les défunts ont été inhumés en décubitus dorsal avec les membres inférieurs en extension. Les seules variations concernent les membres supérieurs. Ces dernières apparaissent davantage liées aux pratiques préparatoires du défunt, en l'occurrence l'embaumement ou non dans un linge funéraire, qu'à une véritable évolution chronologique. Ainsi, durant une grande partie du Moyen Âge (Phase I, II et III), les bras sont souvent contraints soit les deux mains en position haute, en prière, soit une main sous le menton et l'autre sur le bas-ventre pour faciliter l'embaumement. Concernant les phases IV et V, la position des membres supérieurs est extrêmement variable. Elle ne nous apparaît pas régie par un rituel strict pendant plusieurs siècles. Enfin, tous les défunts de la phase VI ont les membres supérieurs en position basse, les mains étant posées sur le bas-ventre ou le long des cuisses. Cette position est étroitement liée à l'apparition des cercueils et à l'habillement des défunts.

Pour la période médiévale (phases I à IV), la distinction entre l'embaumement dans un linge funéraire et le port d'habits demeure problématique. En l'absence d'indice direct (boutons, agrafes, fibules), seul l'exercice d'une contrainte sur le squelette permet d'appréhender l'existence d'un habit. L'ajustement ou au contraire l'amplitude d'un vêtement entraîne des contraintes très variables. De même, l'iconographie médiévale présente une grande diversité de linges funéraires, du plus ample au plus ajusté (Bonnabel et Carré 1996). Dans cette mesure, il nous paraît très hasardeux, voire illusoire, d'essayer de trancher. Certains caractères considérés comme discriminants se sont révélés inopérants à Montagne (Buquet-Marcon *et al.* 2009). Nous pouvons au mieux remarquer que dans la majorité des sépultures médiévales, les contraintes observées sur le squelette ne sont pas le fait des parois de la fosse ou du coffre, ce qui implique l'existence d'une enveloppe souple autour du corps, y compris des pieds.

Les pratiques funéraires mises en évidence à Montagne durant le Moyen-âge s'accorde avec la doctrine religieuse de l'époque. Guillaume Durand, évêque de Mende rédigea en 1286 le Manuel des divins offices, *Rational divinorum officiorum*. Le chapitre XXXV intitulé *De L'Office des Morts* livre de nombreuses recommandations sur les rites accompagnant les funérailles :

« On doit ensevelir le mort de telle sorte que sa tête soit tournée à l'occident et ses pieds à l'orient ».

« On ne doit point les revêtir d'habits communs ».

« On doit ensevelir les fidèles chrétiens, après les avoir enveloppés d'un suaire ».

« On doit leur chausser les jambes et leur mettre aux pieds des chaussures (sotulares) pour désigner par là qu'ils sont prêts à paraître au jugement ».

Ces préceptes ayant été suivis par le clergé de Montagne, il est très vraisemblable que l'ensemble des rites préconisés ait également été respecté. Il est alors permis d'évoquer certaines pratiques invisibles à l'investigation archéologique et invérifiables comme :

« On y met de l'eau bénite, pour que les démons, qui la craignent beaucoup, ne s'approchent point du corps ».

« On y place de l'encens, pour éloigner ou dissiper la mauvaise odeur du mort ».

6 LA POPULATION INHUMÉE

La fouille ayant porté sur une surface limitée, les **151 individus étudiés** ne représentent qu'un échantillon très réduit de l'ensemble de la population inhumée aux abords de l'église Saint-Martin (peut-être de l'ordre de 2–3 %). La question de la représentativité de cet échantillon se pose, ce qui implique une nécessaire réserve quant aux résultats de l'étude archéo-anthropologique. Toutefois, l'échantillon apparaît relativement représentatif d'une population (avec quand même une sous-représentation des enfants de moins de 5 ans). On dénombre une centaine d'adultes (dont **48 hommes pour 52 femmes**) et au moins **41 enfants** dont **9 bébés** âgés de moins d'un an.

L'occupation du cimetière s'étirant sur plus de dix siècles, les conditions dans lesquelles ont vécu les paroissiens de Montagne ont pu évoluer et des changements de population ont pu s'opérer. Dans cette mesure, il aurait été vide de sens d'étudier l'ensemble de l'échantillon comme une population unique (Blaizot 1996). L'étude biologique des individus inhumés a été menée une fois le phasage chronologique du site bien cerné. L'échantillon a été divisé en deux groupes, celui des individus médiévaux (Phases I à IV) et celui des individus modernes (Phase V et VI) afin de percevoir une évolution des conditions de vie au cours des siècles.

L'analyse des caractères discrets et les mesures anthropométriques ont montré une divergence biologique marquée entre les femmes de l'époque médiévale et des périodes suivantes tandis que la population masculine apparaît plus homogène au cours du temps.

Ce résultat est le fait de flux migratoires mineurs de la population féminine et témoigne **d'une société à régime patrilocal**. Les hommes apparaissent davantage attachés à la propriété terrienne et bougent peu, tandis que les femmes peuvent provenir des multiples villages alentours.

L'observation des enthésopathies, des atteintes traumatiques et les calculs d'indices de robustesse ont montré que l'ensemble de la population pratiquaient **une intense activité physique** quelle que soit la période considérée. L'ensemble des individus sollicitaient particulièrement l'articulation de la hanche. Les hommes présentent une plus forte utilisation de leurs membres supérieurs tandis que les femmes montrent plus fréquemment des indices d'accroupissements prolongés. Les populations masculine et féminine pouvaient avoir des activités physiques différentes mais de même intensité. L'intensité et la nature des activités physiques pratiquées ne semblent pas avoir beaucoup évolué au cours des siècles. L'étude des pathologies dégénératives (arthrose et ossifications cartilagineuses) conforte l'idée de **conditions de vie restées inchangées au cours du temps**.

Comme dans l'immense majorité des populations, les gros traumatismes touchent principalement les hommes (11 cas sur 14) et concernent principalement des fractures des côtes et des membres inférieurs. On remarquera que deux femmes (112 et 116) présentent une fracture de la diaphyse de l'ulna droit. Cette blessure caractéristique, dite de « parade », se rencontre fréquemment dans le cadre de violences conjugales.

Sur le plan sanitaire (bucco-dentaire), aucune différence n'apparaît statistiquement significative entre les hommes et les femmes. Les taux d'abcès, de tartre et de pertes dentaires sont très importants chez les deux sexes, ce qui évoque **une population défavorisée** et peu portée sur l'hygiène. Ces taux demeurent néanmoins en conformité avec ceux observés dans d'autres populations médiévales. L'étude des marqueurs de stress dans l'enfance (hypoplasie linéaire de l'émail dentaire et *cribra orbitalia*) a montré une dégradation des conditions de vie à la fin du Moyen Âge et au début de l'Époque moderne suggérant des épisodes de disette qui pourraient être la conséquence de la guerre de Cent Ans et des guerres de religions. Le bilan bucco-dentaire s'améliore au cours de l'Époque moderne (réduction de l'usure dentaire et du tartre) mais cette amélioration concerne principalement les hommes. Parallèlement à cela, ces derniers développent davantage de caries, signe d'une alimentation plus riche en glucides et/ou d'une plus mauvaise hygiène que les femmes.

7 CONCLUSION ET PERSPECTIVES

La fouille menée dans le bourg de Montagne en 2013 a été particulièrement enrichissante tant pour l'histoire de la commune que pour la connaissance de l'évolution des pratiques funéraires dans les cimetières paroissiaux. Le site, localisé à une certaine distance de l'église et scellé par le jeu de multiples remblais, a conservé une succession d'inhumations peu perturbées s'étirant sur près d'un millénaire (IX^e-XIX^e siècles). Sans être complètement inédite, une telle séquence se rencontre rarement en archéologie, surtout dans le contexte d'une opération préventive. La somme d'informations livrée par la fouille (certes accélérée) des sépultures modernes et contemporaines témoigne de l'intérêt de ces niveaux et appelle à ne plus les négliger. L'ancienneté des premières sépultures suppose l'existence d'un premier édifice religieux, bien antérieur à la construction de l'église Saint-Martin. Si l'existence théorique d'un tel édifice était déjà envisagée, la fouille de 2013 en a apporté la preuve. Le bourg de Montagne comportait un important cimetière au moins trois siècles avant la construction de son église.

Mais l'occupation du site pourrait être bien plus ancienne. La fouille a permis la collecte de nombreux tessons céramiques, principalement apportés avec les terres des remblais. L'immense majorité d'entre eux date assurément du Moyen Âge ou de périodes bien plus récentes. Mais certains tessons retrouvés dans le comblement des sépultures les plus anciennes pourraient être attribués à l'Antiquité. Nous n'avons pu trouver un spécialiste de la céramique antique en Aquitaine qui soit disponible et susceptible d'étudier ces vestiges dans le délai imparti à la remise de ce rapport. Ces tessons sont très incomplets et ne permettent pas de restituer la forme des contenants. En revanche, l'étude de leur pâte permettrait de préciser un horizon chronologique et éventuellement de percevoir un « bruit de fond » antique voire protohistorique. Nous regrettons de ne pas avoir pu mener à terme cette étude qui aurait permis de parfaire la compréhension du site. Une inspection de ces tessons par un spécialiste reconnu est à envisager et serait un préalable à une complète publication des résultats de l'opération.

Enfin, en portant sur des niveaux récents, la fouille nous a conduits à une démarche rarissime en archéologie funéraire : **la recherche de l'identité d'un défunt**. En effet, l'individu de la sépulture 38, inhumé avec son uniforme et sa médaille militaire, est potentiellement identifiable. La base de données informatisée dédiée aux militaires médaillés sous Napoléon III est encore en cours d'élaboration et comptait en octobre 2014 déjà 58 375 noms ! Il conviendrait d'effectuer l'inventaire de tous les hommes adultes décédés à Montagne entre 1859 et 1880 et de rentrer chaque nom dans cette base de données en espérant que notre individu 38 y soit déjà référencé (<http://medaillesmilitaires.lagenealogie.org/>). Cette enquête qui tient davantage du généalogiste que de l'archéologue n'a pas pu être menée à son terme. Mais le dossier reste ouvert.

8 BIBLIOGRAPHIE

ARIÈS P. 1975. Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-âge à nos jours. Éditions du seuil, Paris.

ARIÈS P. 1977. L'homme devant la mort. Éditions du seuil, Paris.

BLAIZOT F. 1996. Le cimetière non stratifié en contexte urbain : Les limites de l'objet d'étude comme fondement de la stratégie de recherche. Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris. Tome 8, n°3-4, p. 141-155.

BONNABEL L. ET CARRÉ F. 1996. *Rencontre autour du linceul*. Compte-rendu de la journée d'étude organisée par le GAAFIF. Service régional de l'archéologie de Haute-Normandie (Paris, 5 avril 1996).

BUQUET-MARCON C., PECQUEURL. ET DETANTE M. 2009. Parés d'habits invisibles. In Bizot B. et Signoli M. *Rencontre autour des sépultures habillées*. Actes des journées d'étude organisées par le GAAF et le SRA de Provence-Alpes-Côte d'Azur (Carry-le-Rouet, Bouches-du-Rhône 13-14 décembre 2008).

FOREST A. 1997. *Villes et cimetières en France de l'Ancien régime à nos jours. Le territoire des morts*. Éditions l'Harmattan

